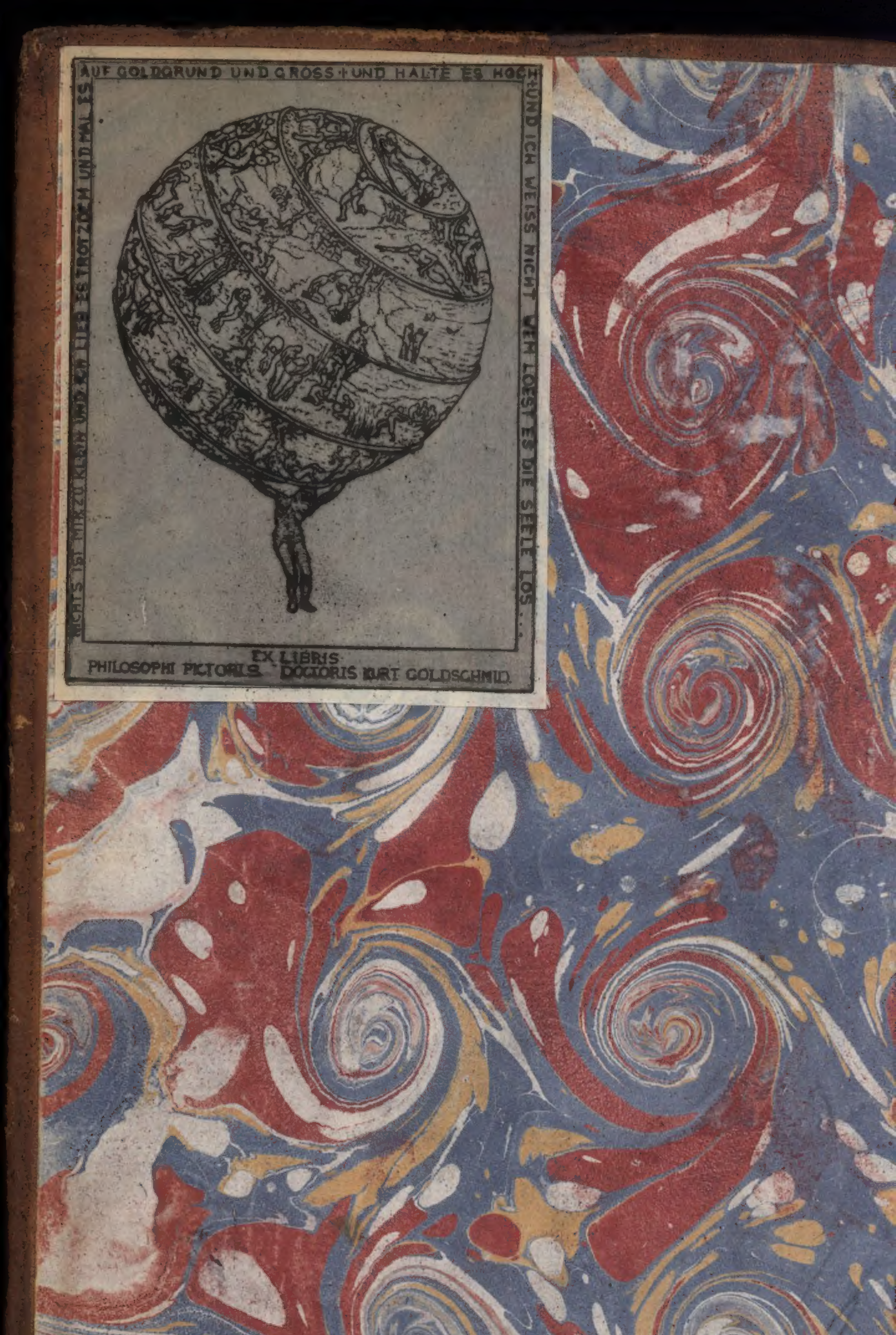
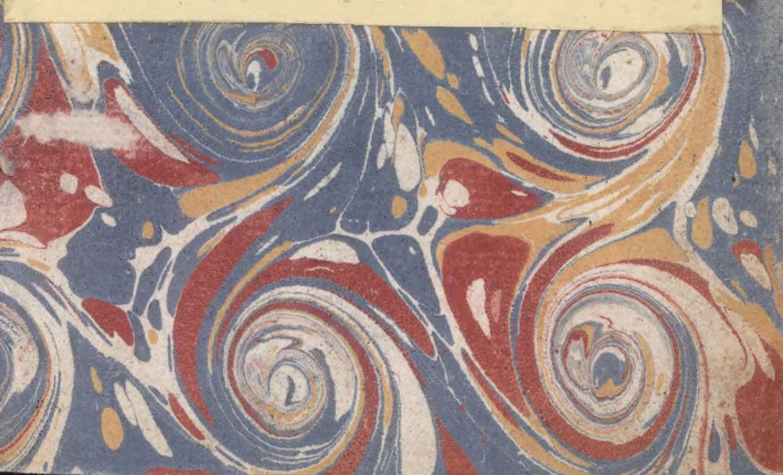
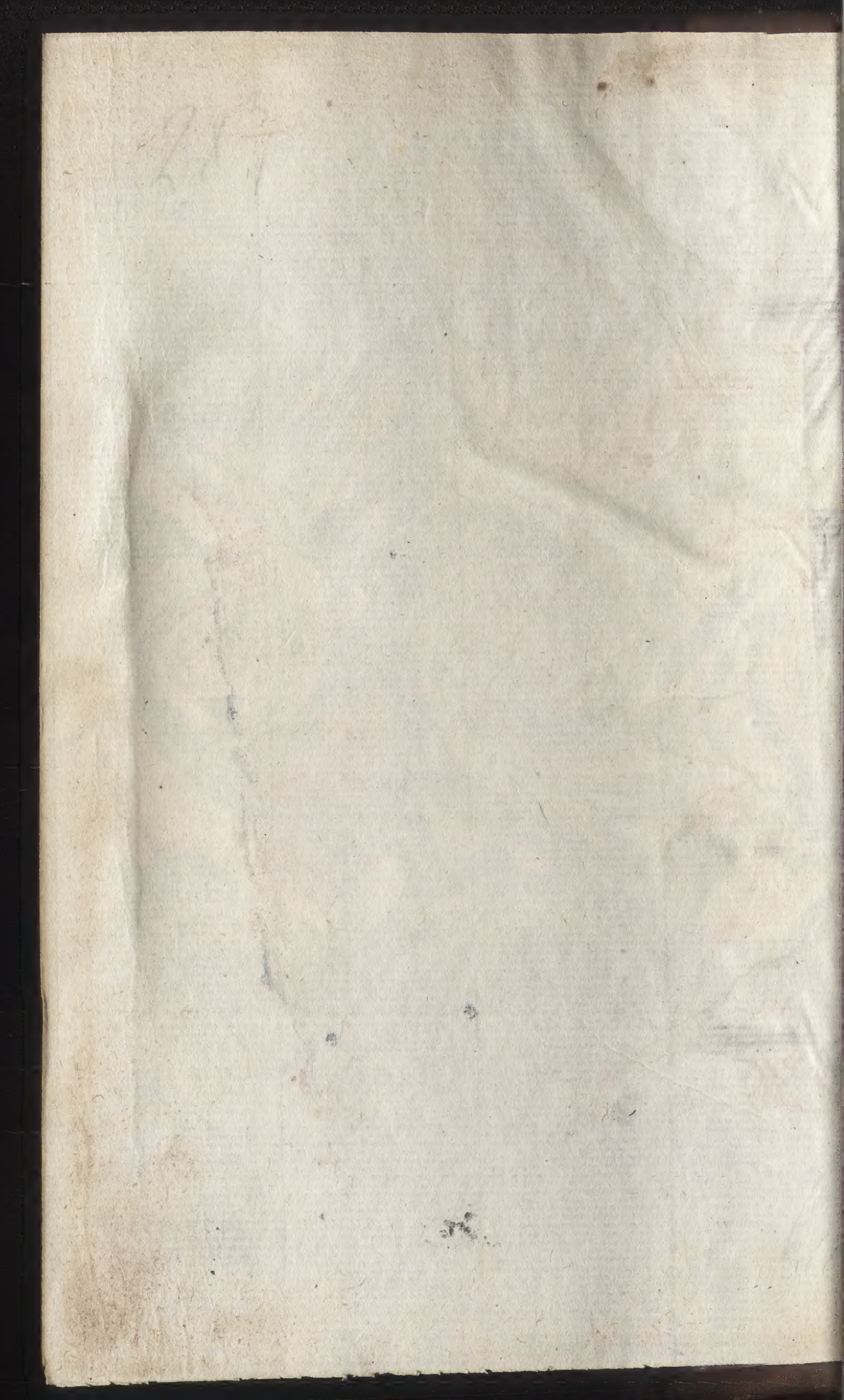



NICHTS IST MIR ZU KLEIN UND ICH LIEB ES TROTZDEM UND MAL ES
AUF GOLDGRUND UND GROSS + UND HALTE ES HOCH
UND ICH WEISS NICHT WEM LOEST ES DIE SEELE LOS . . .
EX LIBRIS
PHILOSOPHI PICTORIS DOCTORIS KURT GOLDSCHMID.

EX LIBRIS
OSCAR
LADNER

WIEN
MDCCCCXVI





Tome 5.



Rassure-toi, me dit-il, chantre de l'année romaine, et sois attantif à ma voix;

ŒUVRES
COMPLETTES
D'OVIDE;

TRADUITES EN FRANÇAIS;

Auxquelles on a ajouté la vie de ce poëte; les Hymnes de CALLIMAQUE; le *Pervigilium Veneris*; l'Épitre de LINGENDES sur l'exil d'Ovide; et la traduction en vers de la belle Elégie d'Ovide sur son départ, par LE-FRANC DE POMPIGNAN.

Edition imprimée sous les yeux et par les soins de

J. CH. PONCELIN.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS.

Chez DEBARLE, Imprimeur-Libraire, au Bureau général des Journaux, rue du Hurepoix, quai des Augustins, N°. 17.

AN VII.

LES FASTES D'OVIDE.

LIVRE PREMIER.

Je vais chanter l'ordre des temps fixé par l'année romaine, et dévolopper ses causes diverses; je vais chanter aussi la marche des constellations, soit qu'elles se lèvent, soit qu'elles descendent sous l'horison.

Prêtez une oreille attentive à mes chants, illustre Germanicus; guidez vous-même, au milieu de la vaste carrière que je vais parcourir, mes pas incertains et chancelans, et quelque foible que soit l'hommage que je vous consacre, daignez le recevoir d'une main favorable. Je retracerai les cérémonies religieuses puisées dans nos antiques annales; je dirai pourquoi chaque jour a sa distribution particulière; je chanterai les fêtes établies en l'honneur de votre auguste famille, et souvent ma bouche répétera les noms chéris de votre père et de votre aïeul (1). Un jour, aussi sans doute, un jour, ainsi que Drusus votre frère, vous partagerez avec eux ce prix des vertus, ce

culte glorieux qui leur est consacré dans nos fastes.

Que d'autres célèbrent les victoires de César : moi, je chante les autels que ses mains ont élevés, et les jours religieux dont il a augmenté l'ordre de nos fêtes. Secondez donc mes timides efforts, illustre Germanicus, et bannissez de mon cœur la crainte qui l'agite; c'est des héros de votre sang que je vais essayer les louanges. Si vous daignez sourire à mes accens, un plus noble enthousiasme va les animer; un seul de vos regards soutient ou détruit mon essor; et ma muse, soumise à vos lumières, semble attendre, dans un juste effroi, le jugement du Dieu de Claros lui-même. En effet, quels charmes puissans l'éloquence n'avoit-elle pas sur vos lèvres, lorsque citoyen généreux, vous défendiez de malheureux accusés? Et lorsque cédant à l'impétuosité du génie, vous avez saisi la lyre des enfans d'Apollon, les vers, comme un fleuve rapide, n'ont-ils pas coulé de votre verve féconde? A ce dernier titre du moins je puis vous invoquer; poëte, dirigez le vol d'un poëte, et faites que sous vos auspices, je célèbre avec succès la marche entière de l'année romaine.

Lorsque le fondateur de Rome régla l'ordre des temps, il voulut que son année fût composée de

dix mois. Sans doute plus habile à manier les armes qu'à lire dans les cieux, Romulus s'occupa moins à calculer les révolutions des astres, qu'à soumettre les peuples voisins de sa ville naissante. Cependant, César, il ne fixa pas ce nombre sans motif, et son erreur trouve encore quelque excuse. Il ne faut que dix mois pour que l'enfant quitte le sein de sa mère et voie le jour; l'épouse que la mort a séparée de son époux, ne renferme que pendant dix mois, dans sa demeure solitaire, les lugubres emblêmes de sa douleur (2). Déterminé par ce double vœu de la nature et des loix, Romulus voulut que le terme imposé par elles fût aussi celui de son année. Ainsi fut fixée, pour ses peuples agrestes, la première division des temps. Il voulut que le premier mois fût consacré à Mars son père, et le second à Vénus, source sacrée de son origine. Le troisième mois dut son nom aux vieillards, et le quatrième aux jeunes gens. Les autres tirèrent leur dénomination du rang qu'ils occupèrent. Mais Numa, religieux adorateur de Janus et des mânes paternels, ajouta deux mois aux dix mois de Romulus.

Cependant les jours diffèrent entr'eux par l'emploi auquel ils sont consacrés : apprenez-leur distinction diverse. Le jour néfaste est celui pendant lequel un profond silence règne dans les

tribunaux (3). Le jour faste est celui pendant lequel est permis l'exercice de la justice. Chaque jour n'a pas la même destination pendant tout son cours, et celui qui est faste le soir aura pu être néfaste le matin. Ainsi, dès qu'une fois les entrailles des victimes sont offertes aux Dieux, les tribunaux s'ouvrent, et le préteur peut prononcer ses augustes décrets. Il est aussi des jours où le peuple doit se rendre au lieu de ses assemblées (4); il en est d'autres encore que ramène constamment chaque révolution hebdomadaire.

Les calendes de l'année romaine sont sous la protection de Junon (5). Aux ides on immole à Jupiter une grande brebis blanche (6); mais aucune divinité ne préside aux nones (7). Craignez aussi de vous y tromper : le jour qui suit ces jours est marqué de sinistres couleurs (8). De tristes événemens y attachèrent ce présage; car dans ces jours funestes, Rome vit plus d'une fois le succès de ses armes traversé par un sort contraire.

Afin de ne pas interrompre l'ordre des choses, je ne rappellerai plus ces premières notions, qui peuvent s'appliquer également à chaque livre des fastes.

Janus paroît, illustre Germanicus, et ce dieu vous annonce que l'année qu'il vient d'ouvrir, sera pour vous une année de bonheur et de gloire; qu'il soit donc le premier objet de mes chants.

Divinité au double visage, éternel principe des siècles qui s'écoulent en silence, toi qui, seul entre les habitans de l'Olympe, jouis du double avantage de voir en même temps et devant et derrière toi, Janus, daignes étendre tes faveurs sur les héros qui président à nos armées; c'est à leur courage que la terre et les mers doivent la paix et la tranquillité dont elles jouissent. Daignes abaisser un regard favorable sur tes sénateurs, sur le peuple que gouverna Romulus, et que ton auguste sanctuaire s'ouvre tout-à-coup à nos yeux.

Un jour prospère se lève! Que la gaieté pure règne dans nos ames et dans nos discours; que dans un jour agréable, nos lèvres ne prononcent que des paroles agréables; que les tribunaux gardent un profond silence, et que la foule des plaideurs, suspendant ses débats insensés, ne vienne plus frapper nos oreilles de ses vaines clameurs. Déjà des feux odorans étincellent de toutes parts dans les airs, et les gerbes du safran pétillent au milieu des brâsiers. De l'or des sanctuaires, jaillit l'éclat de la flamme qui s'y répète, et les reflets multipliés vont sillonner la voûte. Le peuple s'est paré d'une manière digne de la fête, et couvert de vêtemens nouveaux, il marche vers le Capitole (9). Déjà les faisceaux ont passé en d'autres mains; une pourpre nouvelle éclate au

loin, et de nouveaux magistrats se sont assis sur la chaise curule. Déjà tombent sous la hache sacrée, les jeunes taureaux nourris dans les fertiles pâturages de Falisques, et dont la tête n'a pas encore plié sous le joug (10). Je te salue, jour de plaisirs et de bonheur! puisse-tu renaître toujours plus pur, toujours plus digne d'être célébré par le peuple le plus puissant de la terre. Oui, lorsque du haut de son trône sublime Jupiter embrasse de ses regards la vaste étendue de l'univers, les regards du maître des Dieux n'ont embrassé que l'empire romain.

Cependant, Janus, qui m'expliquera la nature et les attributs de ta bisarre divinité? car, de tous les Dieux que la Grèce adore, aucun n'est semblable à toi. Instruis-moi donc toi-même; viens m'apprendre aussi pourquoi, seul entre les habitans des cieux, tu vois en même temps et devant et derrière toi.

Tandis que, mes tablettes à la main, j'agitois dans mon esprit ces questions diverses, une lumière plus éclatante se répandit tout-à-coup autour de moi; c'étoit le Dieu lui-même, qui venoit offrir à mes regards étonnés les traits ambigus de sa double figure. Je demeurai interdit; je sentis mes cheveux se dresser sur mon front, et un froid mortel glaça mon cœur. D'une main il tenoit un bâton, et de l'autre une clef.

« Rassure-toi, me dit-il, chantre de l'année
» romaine, et sois attentif à ma voix; je vais
» satisfaire tes desirs curieux. Autrefois on m'ap-
» peloit le chaos : tu vois si je peux me vanter
» de quelque antiquité, et jusqu'à quelle époque
» lointaine remontent les évenemens dont je vais
» t'instruire. Cet air lumineux qui t'environne,
» et les autres élémens, le feu, la terre et les
» eaux n'étoient au commencement qu'une masse
» informe et confuse. Dès qu'une fois agitée par
» le choc des principes ennemis, cette masse se
» fut divisée, et que chacune de ses parties
» occupa un nouvel espace, le feu se porta vers
» les régions supérieures, l'air s'étendit au-des-
» sous, et la terre, avec les eaux, demeura
» immobile au centre de l'univers. C'est alors
» que cessant d'être un globe vague et grossier,
» un amas confus de substances diverses, je repris
» une figure digne d'un Dieu; j'ai voulu pourtant
» conserver quelques marques de la confusion
» de ma première forme, et c'est pour cela que
» j'offre les mêmes traits par devant et par
» derrière.

» Apprends encore une autre cause de cette
» configuration bisarre; tu connoîtras en même-
» temps tout mon pouvoir. De quelque côté que
» tu portes les yeux, vers le ciel, sur la terre,
» sur les mers, vers le séjour des nuages, c'est

» par moi que s'ouvre et se ferme à tes regards
» le vaste théâtre de la nature ; à moi seul est
» confiée la garde de l'univers, et c'est moi qui
» le fait rouler sur son axe. A ma voix la paix
» sort de son tranquille séjour, et parcourt sans
» crainte et sans obstacles les villes soumises ; si
» je ne tenois renfermées les guerres homi-
» cides, bientôt elles briseroient leurs chaînes,
» et couvriroient de sang et de carnage la sur-
» face de la terre. Je veille aussi avec les heures
» légères aux portes de l'Olympe, et sans moi
» Jupiter lui-même ne peut en sortir ou y rentrer
» à son gré. C'est à ces emplois divers que je
» dois le nom de Janus. Tu rirois des autres
» noms que me prodiguent mes prêtres, lors-
» qu'ils viennent m'offrir leurs gateaux, et leur
» *far* mêlé de sel ; tantôt ils me nomment Patulcius
» et tantôt Clusius. C'est ainsi que les adorateurs
» de ces vieux siècles d'ignorance, voulurent,
» par deux titres contraires, désigner mes fonc-
» tions alternatives.

» Maintenant tu connois l'étendue de ma puis-
» sance ; tu sais aussi déjà pourquoi je présente
» à tes yeux ces doubles traits ; ajoute cependant
» cette cause encore. Les portes de vos demeures
» offrent deux faces, l'une tournée en dehors,
» et l'autre vers l'intérieur ; et du vestibule sous
» lequel il est assis, le portier voit en même-

» temps, et ceux qui entrent et ceux qui sortent;
» de même, portier du palais des Dieux, j'em-
» brasse de mes regards les régions de l'Orient
» et celles de l'Occident, et c'est pour apperce-
» voir d'un seul coup d'œil deux parties opposées,
» sans perdre de temps à tourner la tête, que
» je reçus une double figure; ainsi, pour qu'elle
» veille avec plus de sûreté à la garde des carre-
» fours qui te coupent en trois voies, vous avez
» donné un triple visage à la triple Hécate. »

Ainsi parla Janus, et je lus dans ses traits qu'il ne se refusoit pas à m'instruire encore. Je rappellai mes esprits, ma crainte se dissipa, et rendant grace au Dieu, j'osai l'interroger de nouveau : je voudrois savoir encore, lui dis-je, les yeux respectueusement fixés vers la terre, pourquoi l'année commence avec la saison des frimats (11). C'est avec le printemps qu'elle devoit naître : alors les fleurs éclosent de toutes parts; alors le temps est rendu à sa jeunesse primitive. La vigne fécondée se couvre de nouveaux bourgeons, et déjà ses rameaux naissans ombragent l'arbuste auquel ils se marient. Les semences confiées à la terre s'élèvent en herbes légères sur sa surface, et les oiseaux par leurs accords semblent ajouter à la sérénité qui règne dans les airs. Les troupeaux bondissent et se jouent au milieu des prairies; le soleil verse sur la nature

une chaleur douce et bienfaisante ; l'hirondelle, long-temps absente, revient dans nos climats, et paitrit, sous un toît élevé, l'argile qui doit lui servir de demeure. Alors la terre s'ouvre sans peine à la culture, et se renouvelle sous la main du laboureur. Voilà, Dieu puissant, voilà les beaux jours qui devroient éclairer la naissance de l'année.

Moins diffus que je ne l'avois été dans ma demande, le Dieu renferma sa réponse dans ce peu de mots : « C'est avec l'hiver que le soleil » commence et finit son cours; le soleil et » l'année devoient commencer ensemble leur » marche périodique. »

Je voulus savoir ensuite pourquoi, au premier jour de l'année, on ne s'abstenoit pas de toute occupation. « Ecoute, me dit le Dieu, j'ai » voulu que l'on consacrât au travail les pre- » miers momens de l'année, dans la crainte » qu'un présage contraire n'entretint l'oisiveté » pendant tout son cours. Ainsi, tu vois chaque » artisan, s'essayer alors à quelque légère pro- » duction, pour annoncer le genre ordinaire » de ses travaux. »

Mais pourquoi, demandai-je encore, lorsque religieux adorateur des autres divinités, je viens sacrifier à leurs autels, le premier hommage de l'encens et du vin, t'est-il toujours offert?

-- C'est afin que, portier des cieux, je fasse parvenir tes prières jusqu'à la divinité que tu invoques. --- Mais pourquoi, au jour de tes calendes, nous disons-nous des choses agréables? pourquoi nous adressons-nous mutuellement des vœux prospères?

Alors se courbant sur le bâton qui lui servoit d'appui: « L'usage, me dit Janus, a attaché des » présages certains au commencement de chaque » chose: ainsi, c'est le chant du premier oiseau » que vous entendez, qui fixe votre attention » et vos craintes; c'est le vol du premier oiseau » qu'apperçoit l'augure, qui règle ses prédictions. » Dans ces jours solemnels les temples sont ou» verts, et vous y pénétrez librement: aussi » librement s'élèvent jusqu'aux Dieux vos prières » et vos hommages, et l'homme pieux qui les » invoque alors, ne les invoque pas en vain ».

Ainsi parla Janus. A ses réponses succédèrent aussi-tôt de nouvelles demandes. --- Que signifient ces dattes, ces figures sèches et ce miel doré que renferme son rayon blanchissant (12)? --- « Le choix » de ces objets n'offre qu'un présage, répondit » Janus; c'est pour que les Dieux veuillent atta» cher aux événemens, ces heureux succès dont » leur saveur est le symbole, et que rien n'altère » la douceur des auspices sous lesquels l'année » a commencé son cours ». -- Je sais maintenant,

repris-je, pourquoi, parmi les présens de ces jours solemnels, on s'envoie des choses dont la douceur flatte le goût; mais j'ignore encore pourquoi l'on s'envoie aussi mutuellement des pièces de monnoie; daignes m'apprendre cette dernière particularité de ta fête. « Ainsi, dit Janus en souriant, l'argent est à tes yeux un objet moins » doux que le miel. Ah! que tu connois peu » les mœurs de ton siècle! A peine, lors même » que Saturne régnoit sur la terre, à peine » aurois-je trouvé un seul mortel pour qui le » gain n'eût des appas : la funeste passion d'a- » masser s'accrut avec le temps; aujourd'hui » elle est parvenue à son comble, et il n'est plus » de terme au-delà duquel elle puisse étendre » ses insatiables desirs. Maintenant, il est vrai, » les richesses peuvent enflammer davantage la » cupidité, que dans ces siècles lointains, où » Rome s'élevoit de son berceau, où un peuple » indigent habitoit ses murs naissans. Une humble » chaumière étoit le palais de Romulus, et les » joncs du fleuve formoient le lit grossier du » fils de Mars. Alors l'étroit asyle où Jupiter » recevoit l'hommage des mortels, pouvoit à » peine le contenir tout entier, et la main du » maître des Dieux n'étoit armée que d'une foudre » d'argile. Ce même Capitole, où brillent aujour- » d'hui les pierres les plus précieuses, des guir-

» landes de fleurs en faisoient alors le seul
» ornement ; alors on goûtoit, sans rougir, sur
» un lit de chaume et de gazon, un repos pur
» et tranquille ; le sénateur paissoit lui-même ses
» brebis, et c'est du milieu des champs que sa
» charrue fécondoit, que le consul dictoit les lois
» au peuple. Posséder une seule pièce d'or, eût
» été un attentat à la pureté de ces mœurs an-
» tiques. Mais lorsque les destins prospères
» eurent étendu la puissance de cet empire,
» lorsque Rome eût élevé jusqu'au séjour des
» Dieux sa tête superbe, alors on vit s'accroître,
» et les richesses, et l'amour effréné des richesses :
» plus on en possède, plus on en désire ; on
» entasse pour dissiper, on entasse encore pour
» réparer les dissipations, et ces vicissitudes
» mêmes, nouveaux alimens des vices, ne font
» qu'irriter la soif insatiable de l'or. Tel est le
» malade dont une humeur trop abondante dis-
» tend et gonfle les viscères ; plus il boit, plus
» son altération augmente : maintenant l'or est
» le prix des choses les plus précieuses ; c'est l'or
» qui confère les honneurs, c'est l'or qui forme
» les alliances et donne les amis ; par-tout le pauvre
» languit dédaigné.

» Tu veux savoir encore si toute espèce de
» monnoie peut être offerte sous les mêmes aus-
» pices, et pourquoi je ne rejette pas les vieilles

» pièces de bronze? Dans les premiers temps,
» ces pièces étoient l'offrande que l'on faisoit à
» mes autels; mais un métal plus précieux semble
» aujourd'hui fixer un présage plus flatteur, et
» la monnoie nouvelle est préférée à l'ancienne:
» nous divinités, nous ne dédaignons pas la sim-
» plicité des temples antiques, et cependant nous
» aimons à habiter ceux où l'or étincelle, per-
» suadés que cet éclat convient bien à la majesté
» des Dieux. Ainsi, nous approuvons les anciens
» usages, mais nous suivons ceux de notre siècle,
» L'une et l'autre espèce de monnoie peut donc
» être indifféremment employée à l'usage reli-
» gieux de ces jours de fêtes ».

Janus eut à peine cessé de parler, que j'osai l'interroger encore. Dieu puissant, lui dis-je du ton soumis de mes autres questions, je dois déjà beaucoup au soin que tu prends de m'instruire; mais pourquoi l'ancienne monnoie de bronze présente-t-elle d'un côté un vaisseau, et de l'autre une double tête? « Si la main du temps n'eût
» effacé cet antique ouvrage, me répondit Janus,
» tu reconnoîtrois aisément mes traits dans cette
» double figure. Apprends maintenant ce que
» signifie le vaisseau que tu vois. Chassé des cieux
» par son fils, Saturne parcourut l'univers. Après
» avoir erré long-temps, les vents poussèrent
» au milieu du Tibre, le vaisseau qui le portoit,

» et

» et je me souviens de l'avoir reçu moi-même
» dans le pays que tu habites ; de-là ce pays fut
» long-temps appelé du nom de Saturne ; il dut
» aussi celui de *Latium* à l'asyle secret qu'il
» avoit fourni au père des Dieux. Ce fut pour
» conserver à jamais la mémoire de cet événe-
» ment, que la postérité reconnoissante voulut
» représenter un vaisseau sur sa monnoie. J'ha-
» bitois alors cette partie de Rome qui s'étend sur
» la rive gauche que le Tibre baigne de son
» onde paisible ; mon palais s'élevoit sur cette
» colline à laquelle le vulgaire a consacré mon
» nom, et que l'on appelle encore aujourd'hui
» *Janicule*. Rome n'étoit pas encore : une épaisse
» et antique forêt couvroit les lieux qu'elle
» occupe, et quelques troupeaux paissoient où
» s'élève la maîtresse du monde. Mais alors la
» terre étoit digne d'être le séjour des intelli-
» gences suprêmes, et les Dieux déposoient leur
» majesté pour s'y confondre parmi les hommes.
» Les crimes des mortels n'avoient pas encore
» forcé la justice à remonter dans les cieux ; de
» toutes les divinités, ce fut la dernière qui quitta
» la terre. L'honneur, loin de la crainte et de la
» violence, l'honneur seul gouvernoit les peu-
» ples, et l'équité, sans art et sans étude, régloit
» seule leurs intérêts. La guerre ne troubla point
» mon règne ; j'entretenois la paix, je veillois à

» la garde des portes, et voilà mes armes, me » dit-il, en me montrant sa clef ».

Janus se tut, et je repris ainsi : pourquoi de tous les lieux qui te sont consacrés à Rome, le temple situé à l'endroit où viennent se réunir deux places publiques, est-il le seul où nous allions invoquer ta divinité ? A ces mots, caressant la longue barbe qui descendoit jusques sur son sein, le Dieu se mit à me raconter la guerre de Tatius, et comment, séduite par l'éclat d'un vain ornement, la gardienne infidelle du Capitole en ouvrit le chemin aux Sabins et à leur chef. « Alors, » comme aujourd'hui, me dit-il, existoit cette » pente rapide qui conduit du Capitole aux places » publiques et aux vallées sur lesquelles il domine. » Déjà l'ennemi étoit aux portes de la citadelle, » et Junon, la jalouse Junon, en avoit elle- » même arraché les serrures. Je n'osai lutter » ouvertement contre une divinité aussi puis- » sante, et je crus devoir prudemment opposer » la ruse à la force. J'ouvris donc, tel est le » premier attribut de ma puissance, j'ouvris les » sources des fontaines, où j'avois versé aupara- » vant des flots de soufre; et j'en fis jaillir des » torrens d'une onde bouillante qui fermèrent » le chemin à Tatius. Dès que le salut du Ca- » pitole fut certain, et que les Sabins se furent » retirés, je rendis à ce lieu sa forme première.

» Alors on m'y éleva, dans un petit temple, un » autel dont le modeste foyer consume en mon » honneur et le *far* et les gâteaux.

Enfin, demandai-je à Janus, pourquoi ton temple est-il fermé pendant la paix et ouvert pendant la guerre? « J'ouvre les portes de mon » temple, me répondit-il aussi-tôt, pour présager » un heureux retour aux armées romaines par- » ties pour les combats : je les ferme, lorsque » la guerre a cessé ses ravages, afin que la paix » demeure éternellement au fond de mon sanc- » tuaire ; et, sans doute, sous le règne de César, » je serai caché long-temps aux yeux des mor- » tels. » A ces mots il promena ses regards de tous côtés, et d'un bout de l'univers à l'autre, la paix enchaînoit les nations ; déjà même, illustre Germanicus, déjà le Rhin, cédant à la valeur que couronna la pompe triomphale, avoit remis entre vos mains son urne captive. Puissent donc, ô Janus! puissent, par tes faveurs, régner à jamais parmi nous, et la paix bienfaisante, et les héros qui l'ont donnée au monde! Puisse aussi le poëte qui t'invoque, n'être pas forcé d'interrompre les accords de sa lyre!

Je vais chanter maintenant ce que m'ont appris les livres mêmes des Fastes. En ce jour, nos ancêtres consacrèrent deux temples; le Dieu qui

nâquit des amours d'Apollon et de la nymphe Coronis, vint habiter l'isle que le Tibre embrasse de ses eaux; Jupiter voulut aussi y recevoir l'hommage des Romains. Ainsi le même lieu devint le séjour de deux divinités, et l'on vit s'élever, l'un près de l'autre, le temple de l'aïeul et celui du petit-fils.

Mais pourquoi ne chanterai-je pas les étoiles? Pourquoi n'apprendrai-je pas aux hommes le lever et le coucher des constellations? Je promis d'en faire aussi le sujet de mes vers.

O vous, qui les premiers osâtes vous élancer jusques dans les régions supérieures pour y puiser ces utiles connoissances, mortels fortunés, oui, sans doute, oui, vous planâtes au-dessus du tourbillon des passions humaines! Ni l'amour, ni le vin, ni l'exercice du barreau, ni les travaux de la guerre, ni l'ambition inconstante, ni la gloire à l'éclat imposteur, ni la soif des richesses, rien n'altéra la sérénité de vos ames sublimes; par vous, les astres franchirent d'immenses espaces pour se rapprocher de nos regards, et l'empire des cieux fut soumis à votre génie. C'est ainsi qu'on s'élève au séjour des immortels, et en vain des mains rebelles auront entassé l'Ossa sur l'Olympe; en vain elles auront porté jusqu'aux astres le sommet du Pelion.

Conduits par ces illustres guides, osons aussi mesurer les cieux, et plaçons chaque jour sous les signes qui lui sont propres.

Lorsque l'on sera parvenu à la troisième nuit qui précède les nones, et que la rosée des cieux aura humecté la terre, en vain on cherchera le Cancer, il sera plongé dans l'océan. Les nones ne seront pas plutôt arrivées que des nuages épais fondront en pluies abondantes au lever de la lyre.

Le quatrième jour qui suit les nones, on offre des sacrifices à Janus, et ce jour est appelé la Fête des Agonales. Cette fête put être nommée ainsi de la formule ordinaire prononcée par le sacrificateur, au moment où, les vêtemens relevés, il va rougir les couteaux dans le sang de la victime. *Agirai-je ?* demande-t-il toujours, et il n'agit pas sans ordre. D'autres dérivent ce nom de l'action de pousser vers l'autel les animaux destinés aux sacrifices ; ils n'y vont pas d'eux-mêmes, et ne cèdent qu'à la contrainte. Quelques-uns croient que les Agonales s'appeloient autrefois Agnales, en retranchant une lettre. Ne pourroit-on pas dire aussi que ces fêtes doivent leur nom à la frayeur qui glace la victime, lorsqu'elle apperçoit, dans l'eau, l'instrument de sa mort ? Plusieurs enfin veulent que ce jour ait été appelé ainsi des jeux que célébroit la Grèce dans les premiers âges, et que l'antique idiôme appeloit Agonaux ;

et cette étymologie me paroît la plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, le roi des sacrifices doit en ce jour immoler un bélier à la divinité dont on célèbre la fête. Vous saurez encore que le nom de victime est donné à l'animal immolé, parce qu'il tombe sous la main du vainqueur. Celui d'Hostie vient des ennemis vaincus.

Autrefois, quelques grains de *far*, mêlés d'un sel pur et lucide, voilà tout ce qu'il falloit pour se concilier les Dieux. Des vaisseaux étrangers n'avoient pas encore traversé les mers pour nous apporter la myrrhe, qui découle en larmes de l'écorce qui la renferme; l'Euphrate ne vous avoit pas envoyé l'encens que l'on recueille sur ses bords; l'Inde gardoit encore ses parfums, et le safran aux feuilles pourprées et légères, étoit encore inconnu dans nos climats. D'un autel simple s'élevoit la fumée des herbes Sabines, ou du laurier qui brûloit à grand bruit, et les Dieux étoient satisfaits. Il étoit riche alors, celui qui pouvoit mêler quelques violettes aux couronnes faites des fleurs de la prairie. Le couteau employé maintenant à ouvrir les entrailles des victimes, n'étoit alors d'aucun usage dans les sacrifices. Cérès fut la première qui voulant venger, par une juste punition, la perte de ses trésors, vit couler avec plaisir sur ses autels le sang d'une truie avide. Au printemps nouveau, lorsqu'un lait fécond circuloit dans leurs tiges

naissantes, elle avoit vu ses moissons renversées sous la dent de ce cruel animal. Effrayé par le châtiment de la truie, le bouc auroit dû respecter la vigne : ronge cet arbuste précieux, lui dit, dans l'excès de son indignation, le premier qui le vit déchirer de jeunes sarmens; mais un jour, au pied des autels, sa liqueur merveille sera versée sur ton front. Cette prédiction fut accomplie, et le bouc, chargé de la vengeance de Bacchus, tombe au pied des ses images, les cornes arrosées de vin.

Si la truie, si le bouc furent immolés, ils avoient mérité la mort. Mais quel crime a commis le bœuf laborieux ? Quel crime avez-vous commis, brebis innocentes ?

Aristée pleuroit ses abeilles, que la mort avoit enlevées avec leur reine à ses rayons naissans. La nayade, sa mère, consola ainsi sa douleur : « Sèche » tes larmes, mon fils; Protée saura réparer ta » perte, et te rendra tes abeilles. Mais que des » liens étroits retiennent ses mains captives; » libre, il se joueroit de tes prières par l'étonnante » variété de ses formes ». Le jeune berger marche vers l'antre de Protée; il le trouve plongé dans le sommeil et l'enchaîne. Le vieux fils de l'Océan a recours à son artifice ordinaire, et prend tour-

à-tour vingt figures diverses. Enfin cédant aux liens qui l'enchaînent, il reparoît sous sa forme première, et secouant sa barbe azurée: « Tu » veux savoir, dit-il, comment tu pourras recou-» vrer tes abeilles; immole un taureau, cache-le » sous la terre; et tes vœux seront remplis ». Aristée obéit: tout-à-coup des entrailles putréfiées du taureau, s'élèvent en bourdonnant de nombreux essaims. Ainsi la vie découle du sein de la mort, et un être détruit donne l'existence à mille êtres nouveaux. Si la brebis fut aussi immolée, l'imprudente avoit brouté la vervenne, offrande ordinaire qu'une vieille présente dévotement aux divinités des campagnes.

Qu'épargnera donc le couteau du sacrificateur, si la brebis qui nous donne sa laine, si le bœuf qui laboure nos champs, expirent sur les autels? Le Perse immole un cheval à Hypperion rayonnant de lumière; un Dieu si rapide en sa marche s'indigneroit d'une victime lente et tardive. La biche immolée autrefois pour une vierge, à la triple divinité de Diane, tombe aujourd'hui sur ses autels, sans qu'il y ait une nouvelle Iphigénie à sauver. J'ai vû les Sapéens, et tous les peuples barbares qui habitent les glaces de l'Hémus, sacrifier à Diane les entrailles des chiens. On immole un âne au luxurieux gardien des campagnes. La

cause du choix de cette victime peut offenser la timide pudeur, mais elle en est plus digne du Dieu.

La Grèce célébroit les fêtes de Bacchus, ces fêtes que l'hiver ramène à des jours accoutumés, lorsque pour la troisième fois il revient attrister la nature. On vit accourir du haut du Lycée toutes les champêtres divinités qui l'habitent, et se réunir, pour cette solemnité, les Pans, les Satyres amoureux, et les nymphes des fontaines, et celles des campagnes, et le vieux Silène sur son âne tout courbé sous le faix; et le Dieu qui de son sceptre met en fuite les oiseaux timides. On choisit une épaisse forêt pour le lieu du festin, et le théâtre des orgies. Là, étendus sur des lits de gazon, et le front couronné de fleurs, les joyeux convives s'abreuvent à longs traits du nectar que Bacchus leur fournit, et dont le ruisseau qui serpente en ces lieux, ne doit guère altérer la pureté par le mélange de son onde. Autour d'eux s'empressent les folâtres nayades; les unes ont abandonné au souffle du zéphir leur chevelure éparse et négligée; les autres ont employé tous les secours de l'art, pour l'orner et l'embellir: celle-ci a rassemblé voluptueusement au-dessus du genou sa tunique légère; celle-là découvre un sein d'albâtre à travers un voile en désordre. L'une permet à l'œil amoureux

de contempler ses belles épaules; l'autre laisse flotter négligemment sur le gazon ses vêtemens qu'elle traîne après elle : leurs pieds délicats n'éprouvent point la contrainte des chaussures. A la vue de tant d'attraits réunis, le feu d'une douce volupté s'allume au cœur des jeunes Satyres; le Dieu, dont une branche de pin forme la couronne, n'est pas moins sensible, et Silène lui-même, Silène aux désirs toujours renaissans, sent se rallumer dans son ame le feu de cette insatiable lubricité qui le brûle encore sous les glaces de l'âge. Mais de toutes ses compagnes, Lotis est la seule dont les charmes aient séduit Priape, le rubicond Priape, l'ornement et le gardien des jardins : il ne cherche, il ne désire qu'elle, il ne soupire que pour elle; il la sollicite, il la presse, tous ses gestes sont des signes d'amour; mais les belles sont dédaigneuses, et la fierté est l'apanage de la beauté. Lotis sourit avec mépris aux transports de son amant.

La nuit vient couvrir la nature : et le vin appelant le sommeil sur la paupière des joyeux convives, ils dormoient épars çà et là sur le gazon. Fatiguée de ses jeux folâtres, Lotis elle-même sommeilloit à l'écart sous un berceau de tilleuls. Aussi-tôt Priape se lève; et retenant son haleine, s'avance d'un pas furtif, légèrement suspendu sur un pied qu'il pose à peine : arrivé au secret asyle

de la nymphe, il craint que le souffle même de sa respiration ne l'éveille. Déjà incertain et chancelant, il presse le gazon où reposent les charmes de Lotis, et Lotis dort profondément encore. Priape va triompher; les voiles importuns qui couvroient son amante sont écartés, et déjà il s'est avancé dans la route qui doit le conduire au bonheur tant désiré, lorsque par le plus cruel contre-temps, l'âne de Silène s'avise de faire entendre tout-à-coup les sons discordans de son gosier rauque. Lotis épouvantée se lève, repousse le Dieu qui la presse, s'enfuit et réveille toute la forêt. La lune, qui éclaire la honte du Dieu confus, le présente à tous les yeux vainement armé de son mâle attribut, et les ris moqueurs l'accablent de toutes parts. L'âne paya de sa vie le bruit que sa voix imprudente avoit excité, et de ce moment ce fut la victime la plus agréable au Dieu de l'Hellespont.

Et vous, délices des campagnes, innocens oiseaux, long-temps on respecta votre paisible existence; long-temps vous pûtes, sans trouble et sans effroi, voltiger au milieu des bocages votre séjour, y construire vos nids, féconder vos œufs par la chaleur de votre plumage et faire entendre les sons mélodieux de votre gosier flexible. Mais enfin rien n'a pu vous garantir; vous chantez;

vos chants mêmes vous ont rendus coupables. Les Dieux ont cru que vous révéliez leurs secrets, et les Dieux ne l'ont pas cru sans raison : habitans des régions voisines de leur séjour, vous nous annoncez des oracles certains, soit par les accens de votre voix, soit par le mouvement de vos âiles.

Ainsi les oiseaux long-temps épargnés, subirent enfin le sort commun, et les Dieux reçurent avec plaisir pour offrande les entrailles de leurs interprêtes. Ainsi, souvent enlevée à sa compagne chérie, la blanche colombe expire au milieu des brâsiers enflammés. En vain aussi l'oie sauva le Capitole ; la fille d'Inachus n'en reçoit pas moins sur ses autels son foie délicat. L'oiseau à la crête pourprée, est immolé dans les ténèbres à la déesse de la nuit, parce que son chant matinal appelle et provoque le jour.

Cependant la brillante constellation du dauphin se lève sur l'horison et sort de l'onde, son séjour.

Le lendemain l'hiver est arrivé à la moitié de sa course, et l'espace qui lui reste à parcourir est égal à celui qu'il a mesuré.

Au jour suivant, lorsque l'Aurore quittera le lit du vieux Tithon, ses premiers feux éclaireront la fête solemnelle d'une nymphe arcadienne. Ce fut aussi le même jour, digne sœur de Turnus,

que les Romains t'élevèrent un temple dans la partie du champ de Mars que baigne l'*eau Vierge*.

Qui m'apprendra l'origine et le rit de ces sacrifices ? Qui dirigera ma poupe sur cette vaste mer ? Viens m'instruire toi-même, divinité qui dus ton nom au génie poétique qui t'inspiroit ; daignes m'aider toi-même à chanter d'une manière certaine le culte qui t'est consacré !

Cette antique contrée, qui, si l'on en croit ce qu'elle raconte de son origine, existoit déjà lorsque la lune n'éclairoit pas encore l'univers, l'Arcadie reçut son nom du grand Arcas ; là naquit Evandre. Quoique les deux auteurs de sa naissance eussent fait couler dans ses veines un sang illustre, ce fut cependant à la déesse sa mère, qu'il dut son plus brillant éclat. Souvent un feu céleste embrâsoit ses esprits, et alors, pleine du Dieu qui l'inspiroit, elle prononçoit des oracles certains. Un jour elle prédit à son fils que de longues infortunes, qu'elle devoit partager, lui étoient réservées. Le temps imprima le sceau de la vérité à cette sinistre prédiction. Forcé d'abandonner les lares paternels, Evandre s'enfuit loin de l'Arcadie avec sa mère, hélas ! trop véridique. « Sèche » tes larmes, ô mon fils ! lui dit-elle dans l'excès » de sa douleur ; oppose au sort qui t'opprime » une ame ferme et courageuse : ainsi l'avoient

» arrêté les destins, et tes malheurs ne sont pas » le châtiment de tes fautes, ils sont l'effet du » cruel ressentiment d'un Dieu; c'est un Dieu » irrité qui t'arrache aux lieux qui t'ont vu naître. » Le poids de l'infortune est moins accablant, » quand l'ame est pure et sans reproche, et » toujours, ô mon fils! c'est la conscience sévère, » qui pesant nos actions, appelle dans nos cœurs » ou l'espérance ou la crainte. Cependant tu n'es » pas le seul que le sort ait injustement pour- » suivi. L'orage qui fond sur toi accabla plus » d'un héros. Tel fut Cadmus, qui, repoussé » autrefois loin des rivages de Tyr, vint enfin, » après un long exil, se fixer dans l'Aonie; tels, » et Tydée, et Jason, et tant d'autres dont il » seroit trop long de rappeler les malheurs. Mais » l'homme courageux a l'univers entier pour » patrie : ainsi les poissons nagent indiférem- » ment sur toute la surface des ondes; ainsi les » oiseaux traversent sans choix l'immense éten- » due des airs. Cependant la cruelle saison des » frimats n'afflige pas la nature pendant l'année » entière. Un jour aussi, crois-moi, un jour tu » goûteras les douceurs du printemps. »

L'esprit rassuré par les paroles de sa mère, Evandre fend les flots et touche aux rivages de l'Hespérie. Déjà, suivant les conseils de la docte Carmente, son vaisseau vogue sur le Tibre et

remonte son cours. Elle jette les yeux sur cette partie du rivage que couvrent les marais de Terente, vaste solitude où l'œil apperçoit à peine quelques cabanes isolées : tout-à-coup, les cheveux épars, elle s'arrête sur la poupe, et pleine d'une sainte fureur, saisit et retient la main du pilote. Puis étendant les bras vers la rive droite du fleuve, trois fois dans le délire de ses sens elle frappe du pied les planches du vaisseau. A peine Evandre peut la retenir; à peine il peut l'empêcher de se précipiter sur le rivage. « Divinités » de ces bords tant désirés, s'écrie-t-elle, je vous » salue; je te salue, région fortunée, qui dois » donner de nouveaux Dieux à l'Olympe. Et vous, » fleuves et fontaines de ces lieux qui vont » devenir notre asyle, vous nymphes des bois, » vous chœurs des nayades, daignez recevoir » sous d'heureux auspices et mon fils et moi: » faites qu'un sort favorable accompagne nos pas » sur ce rivage...... Mais une vaine terreur » trouble-t-elle mes sens! Des murs superbes ne » doivent-ils pas s'élever un jour sur ces collines? » Toutes les nations de la terre ne suivront-elles » pas les lois de cette nation puissante? Oui les » Dieux ont promis à ces montagnes l'empire de « l'univers. Séjour inculte et solitaire, voilà, qui » le croiroit? voilà les hautes destinées qui te sont » réservées! Déjà même, déjà je vois des vais-

» seaux troyens aborder sur ce rivage, et une
» femme y allume le feu d'une nouvelle guerre.
» Arrête, ô mon fils! mon cher Pallas, fuis des
» combats funestes; mais non, vole où t'emporte
» le courage; les Dieux te destinent un illustre
» vengeur. Et toi, malheureuse Ilion, un jour
» enfin tu leveras un front victorieux du milieu de
» tes ruines, et tes superbes vainqueurs gémiront
» eux-mêmes, écrasés sous tes débris. En vain,
» flammes ennemies, en vain vous dévorez Per-
» game et ses murs bâtis par Neptune; ses cen-
» dres s'éleveront encore au-dessus de l'univers.
» Déjà je vois le pieux Enée apporter dans ces
» lieux, et les divinités de son pays, et son père,
» objet non moins digne de son culte. Chaste
» Vesta, recevez dans votre sanctuaire les Dieux
» d'Ilion: un jour vous partagerez avec l'uni-
» vers la protection et les soins d'un héros; un
» jour vous verrez un Dieu sacrifier lui-même
» à vos autels, et la défense de la patrie sera
» pour jamais dans la main des Césars; pour
» jamais le sceptre du monde appartiendra à leur
» auguste famille. Le fils et le petit-fils d'un Dieu
» succédera malgré lui au trône de son père, et
» par ses vertus annoncera sa céleste origine.
» Alors un culte éternel me sera consacré, et
» Julie sera mise au nombre des divinités. »

Ainsi

Ainsi par ses doctes prédictions, Carmente étoit arrivée jusqu'aux événemens de nos jours, lorsque tout-à-coup l'esprit prophétique cessa de l'inspirer. Evandre s'élance sur le rivage, et fixe son séjour dans les campagnes du Latium. Heureux hélas! heureux, qui, comme lui, put avoir pour exil cette terre chérie.

Peu de temps s'étoit écoulé; déjà s'élevoit une ville naissante, déjà le prince arcadien marchoit à l'égal de tous les souverains de l'Ausonie, lorsqu'Hercule, après avoir parcouru l'univers, conduisit dans ses états les bœufs nourris dans les pâturages d'Erithie. Tandis qu'au milieu du palais d'Evandre, il goûte le repos de ses longues fatigues, ses bœufs errent sans guide dans des prairies fertiles. Un jour, au lever de l'aurore, le héros de Tyrinthe s'arrachant au sommeil, s'apperçoit que deux bœufs manquent à son troupeau. En vain il les cherche de toutes parts, aucunes traces de leurs pas n'indiquent le lieu qui les recèle. Cacus les avoit traînés par la queue dans son antre; Cacus, l'horreur et l'épouvante des forêts de l'Aventin, et non moins redoutable aux peuples voisins et aux étrangers. Son air étoit féroce et cruel, son corps énorme, et ses forces proportionnées à son corps : ce monstre étoit fils de Vulcain : le lieu qu'il habitoit étoit une vaste caverne; de longs détours en déroboient l'entrée,

et les animaux de la forêt s'égaroient eux-mêmes dans les sentiers tortueux qui y conduisoient. A la porte de cet affreux séjour, des têtes encore sanglantes, et des membres déchirés étoient suspendus; des ossemens humains, blanchis par le temps, couvroient la terre d'alentour. Le fils de Jupiter retournoit, fatigué d'une vaine recherche, lorsqu'un mugissement sourd se fit entendre. J'obéis à cet heureux signal, s'écrie-t-il, et plein de sa vengeance, il suit, à travers la forêt, la voix qui l'appelle, et parvient à l'antre de Cacus. Une masse de rocher que les efforts réunis de vingt bœufs attelés eussent pu remuer à peine, en fermoit l'entrée; mais Hercule la soulève de ses larges épaules, de ces épaules qui ont porté les cieux, et la roche renversée s'écroule. L'Ether épouvanté répète à longs échos le bruit de sa chûte, et la terre ébranlée s'affaisse sous son énorme poids. Le monstre engage le premier le combat, et fait servir à sa fureur les rochers et les troncs d'arbres. Bientôt épuisé par de vains efforts, il invoque dans sa foiblesse le secours de son père, et vomit, avec fracas, des torrens de flamme; ainsi du fond de ses entrailles brûlantes, respire Typhon; ainsi des fournaises de l'Etna, s'élancent les rapides volcans. Mais Alcide le saisit, et l'accable sous les coups redoublés de sa pesante massue. Le monstre tombe, vomit un sang noir mêlé de fumée, et frappe au loin la terre

du poids de son corps expirant. Le héros victorieux immole à Jupiter un des bœufs qu'il vient de recouvrer : il invite au sacrifice Evandre et tous les colons d'alentour, et veut qu'à l'endroit qui prend son nom de celui de bœuf, on lui élève un autel appelé le *Très-grand*. La mère d'Evandre ose alors annoncer à Hercule que le temps est proche où la terre doit rendre aux cieux le héros qui l'a si long-temps défendue. Placée bientôt elle-même parmi les divinités auxquelles ses vertus l'avoient rendu chère pendant sa vie, le jour que je célèbre lui fut consacré parmi nous.

Aux ides de ce mois le prêtre de Jupiter présente à ses autels, d'une main chaste et pure, les entrailles d'un bélier ; c'est en ce jour solemnel que le peuple romain vit rentrer sous sa puissance, et former son apanage, toutes les provinces soumises et paisibles. C'est en ce jour aussi que l'aïeul de Germanicus reçut le surnom d'Auguste. De tous les titres donnés aux héros, dont les glorieuses images ornent nos vestibules, le titre d'Auguste est le plus sublime. L'Afrique donna son nom au Romain qui la mit aux fers ; les guerriers qui soumirent l'Isaurie et la Crête, furent honorés de la même distinction ; les Numides domptés, Messène et Numance renversées valurent à leurs vainqueurs d'illustres surnoms. Drusus alla chercher dans la Germanie, un titre

glorieux et la mort. Drusus, hélas! comme il a passé rapidement ce jeune héros! Toutes les contrées de l'univers ajouteront leurs noms à celui de César, si César veut emprunter ses titres des peuples qu'il a soumis au pouvoir de ses armes. Quelques-uns durent à un seul événement le surnom dont ils s'honorèrent, l'un au collier qu'il sut arracher à son ennemi, l'autre au corbeau qui protégea son courage. Pompée reçut le titre de grand, et il l'avoit mérité par la grandeur de ses exploits; le héros qui le vainquit en fut cependant plus digne encore. Enfin les Fabiens ont été décorés du surnom de très-grands, et cette qualification, au-dessus de laquelle il n'en est aucune autre, est le prix des services qu'ils ont rendus à la patrie. Mais tous ces titres ne sont que de vains honneurs réservés aux mortels, et César partage avec les Dieux celui qu'il a reçu en ce jour. On nomme augustes les objets du culte; les temples consacrés par la main des pontifes sont appelés de même. De ce nom dérive encore celui des augures; et l'accroissement dû à la puissance de Jupiter a la même étymologie. Puisse ce Dieu accroître encore l'empire du héros qui nous gouverne; puisse-t-il accroître la durée de ses jours, et que les guirlandes de chêne couronnent à jamais les portes de son palais. Puisse aussi l'héritier d'un si grand nom, également favorisé des Dieux, se

charger du sceptre du monde, sous les mêmes auspices qui le mirent aux mains de son père !

Lorsque pour la troisième fois après les ides, le soleil paroîtra sur l'horison, on célébrera de nouveau la fête de la nymphe arcadienne.

Il fut un temps où les femmes de l'Ausonie pouvoient étaler leurs attraits sur des chars appelés *carpenta*, sans doute du nom de la mère d'Evandre. Mais bientôt on leur enleva cette distinction honorable. Alors elles résolurent de punir l'ingratitude des hommes, en les privant du plaisir d'être pères, et l'on vit plus d'une marâtre, craignant que la nature ne trahît son ressentiment, étouffer d'une main aveugle et cruelle, au fond de ses entrailles, le fruit naissant de sa fécondité. Le sénat reprocha sévèrement à ces femmes impies le forfait dont elles s'étoient souillées, et leur rendit le vain honneur qu'il leur avoit enlevé ; mais il voulut, et cet usage existe encore aujourd'hui, que l'on offrît à la nymphe arcadienne un double sacrifice pour la conservation des enfans de chaque sexe ; et pour que l'image de la destruction des êtres ne souille pas la pureté du sanctuaire, il est défendu de paroître dans son temple avec la dépouille des animaux privés de la vie, par une mort naturelle. Sectateurs curieux des rits antiques, venez entendre les prières qu'on y prononce ; vous entendrez des

noms jusqu'alors inconnus. On y invoque *Porrima* et *Postverta*, les sœurs ou les compagnes de Carmente. L'une sait, dit-on, rappeler le passé, et l'autre prédire l'avenir.

Le jour suivant, auguste Concorde, vit autrefois s'élever le temple consacré à ta divinité paisible, près des degrés qui conduisent à celui de *Moneta*. Tes regards peuvent encore veiller aujourd'hui sur les Romains, et des mains sacrées ont relevé ta demeure abattue. Le peuple avoit pris les armes et rompu les liens qui l'attachoient au sénat; Rome alloit périr accablée de sa propre puissance. L'antique vainqueur des peuples d'Etrurie, Camille, fit vœu de t'élever un temple; tu servis ses projets, et Camille accomplit religieusement son vœu. Un évènement plus heureux a fait renaître ce temple de ses débris. La Germanie vaincue a déposé aux pieds de Germanicus ses précieuses dépouilles; il les a consacrées à la divinité si chère à son cœur, et a relevé son sanctuaire: sa mère, la seule que le grand Jupiter ait trouvé digne de partager sa couche sacrée, son auguste mère a voulu que la Déesse lui dût son autel, et les objets religieux de son culte.

Après ces solemnités, le soleil quittera le signe du capricorne pour parcourir le verseau, et lorsqu'il se sera plongé pour la septième fois dans

les ondes, on n'appercevra plus aucune trace de la lyre. Après le coucher de cette constellation, on verra disparoître aussi, la nuit suivante, l'étoile qui brille au milieu de la poitrine du lion.

Plusieurs fois j'ai parcouru les livres des Fastes, dépositaires éternels de l'ordre des temps, sans y trouver un seul des jours consacrés aux fêtes des semences. La muse qui préside à mes chants a vu mon erreur. « Ces jours, m'a-t-elle dit, » sont du nombre des jours incertains et indi- » qués, et les Fastes ne peuvent t'offrir que les » féries immobiles et fixes. Cependant si le jour » de ces solemnités que tu cherches est incer- » tain, la saison où elles se célèbrent est mieux » connue; c'est lorsque les semences commencent » à germer dans le sein de la terre ».

Que le front couronné de guirlandes, les bœufs se reposent alors au milieu de l'abondance de l'étable, jusqu'à ce que la douce haleine du printemps les rappelle aux travaux. Et vous, laborieux habitans des campagnes, suspendez sous vos hangards vos charrues fatiguées; la terre ne souffre plus que l'on déchire ses entrailles resserrées par l'hiver; laissez-la féconder en repos les germes que vous venez de lui confier, et que le même repos soit aussi la récompense de ceux qui la cultivèrent. Que ce jour soit pour

les champêtres habitations un jour de fête et de plaisir ; purifiez vos asyles, présentez à vos foyers rustiques vos gateaux annuels, et offrez aux autels de Tellus et de Cérès, mères communes de tous les fruits, le froment qu'elles ont produit et les entrailles d'une truie féconde. Ces deux divinités partagent la même puissance ; l'une fournit aux grains le germe qui les fait naître, l'autre les reçoit et les nourrit dans son sein. Divinités bienfaisantes, vous dont les soins réunis ont dépouillé la nature de son antique barbarie, et ont appris à l'homme à quitter le gland des chênes pour un aliment meilleur, daignez rassasier par d'immenses récoltes l'avidité du laboureur ; l'abondance doit être le prix de ses pénibles travaux. Fournissez une heureuse nutrition aux semences nouvellement répandues, et qu'à peine développées en herbes légères, elles ne soient pas brûlées par les neiges. Lorsque nous semons, répandez dans les airs le souffle pur de la sérénité ; et lorsque les grains sont dans le sein de la terre, qu'une pluie abondante les y fasse germer avec fécondité. Que des oiseaux voraces, fléau des moissons et des laboureurs, ne viennent pas dévaster vos dons précieux. Et vous, fourmis laborieuses, épargnez nos semences, vos trésors en seront plus riches après la récolte. Cependant puissent les grains croître exempts de

la rouille dévorante; qu'on ne les voie point languir, épuisés par la cruelle influence de l'intempérie, ou mourir desséchés par la stérilité; mais aussi qu'une trop prodigue abondance ne les fasse pas périr victimes de leur propre fécondité. Que l'ivraie qui blesse les yeux, croisse loin de nos champs, et que des herbes stériles ne s'élèvent pas au milieu de nos moissons. Qu'enfin nos campagnes rendent avec usure le froment, l'orge et le *far*, qui doit passer deux fois par le feu!

Tels sont, habitans des campagnes, les vœux que je forme pour vous; tels sont les vœux que vous formerez vous-mêmes; puissent Tellus et Cérès entendre vos prières! Long-temps le démon des combats enchaîna les peuples à son char; le soc étoit abandonné pour le glaive, et le bœuf agriculteur pour le coursier belliqueux. Les sarcloirs languissoient délaissés, les hoyaux étoient changés en traits meurtriers, et le fer des rateaux prenoit sur l'enclume la forme des casques. Mais enfin, graces aux Dieux, graces aux héros du sang de Germanicus, les guerres, chargées de chaînes, sont depuis long-temps abattues sous nos pieds. Que le bœuf reprenne donc le joug, et que la semence soit de nouveau confiée à la terre préparée pour la recevoir. La paix nourrit Cérès; Cérès est fille de la paix.

Cependant ce fut au sixieme jour avant les calendes, que fut consacré le temple des fils de Léda. Deux frères du sang des Dieux l'élevèrent à ces deux divinités, près de la fontaine de Juturne.

Enfin l'ordre de mes chants nous a conduits à l'autel de la paix, et le jour qui précède le dernier jour du mois est consacré à sa fête. Paix bienfaisante, descends parmi nous, le front ceint des lauriers d'Actium, et règne à jamais sur l'univers tranquille! Puisque nous n'avons plus d'ennemis, loin de nous la guerre, et les triomphes dont elle honore nos armées; nos héros trouveront dans ton sanctuaire une gloire plus solide qu'au milieu des combats. Que le soldat ne prenne donc plus les armes que pour repousser les armes, et que la trompette ne fasse plus entendre ses sons menaçans que dans la pompe des spectacles. Que d'un bout de l'univers à l'autre, les nations tremblent au nom des enfans d'Enée, et s'il en est une qui craigne peu la puissance de Rome, qu'elle recherche au moins son amitié. Et vous, ministres des Dieux, qu'un nouvel encens brûle sur l'autel de la paix, et qu'une blanche genisse, le front arrosé de vin, tombe sous la hache sacrée. Puissent, et la paix, et l'auguste famille qui l'a donnée au monde, durer éternellement parmi nous! Demandez-le

aux Dieux, aux Dieux toujours favorables aux vœux de la piété et de la vertu.

Mais déjà j'ai rempli la première partie de mon travail, et mes chants se terminent avec le mois qu'ils ont célébré.

NOTES
DU PREMIER LIVRE.

(1) TIBÈRE adopta Germanicus pour fils, et l'avoit été lui-même par Auguste; les monumens, d'accord avec l'histoire, donnent à Germanicus le titre de fils de Tibère, de petit-fils d'Auguste et d'arrière petit-fils de Jules César. Gruter rapporte une inscription ainsi conçue : *Germanico Cæsari. Ti. F. Augusti N. Divi Pron., etc.*

Les médailles se réunissent encore à cet égard avec les monumens, et Goltzius en rapporte plusieurs qui donnent à Germanicus les titres de fils de Tibère, et de petit-fils d'Auguste.

(2) Les Romains, jaloux de conserver leurs droits du sang, voulurent que les femmes qui passeroient à un second mariage, avant qu'il se fût écoulé dix mois depuis la mort de leur premier mari, fussent regardées comme infâmes; et, par les loix primitives, elles doivent offrir aux Dieux, en expiation, une genisse pleine. Des raisons de décence publique n'avoient pas seules déterminé les législateurs. La crainte de rendre à jamais incertain le sort des enfans, et de troubler l'ordre des familles, en y introduisant un sang étranger; tel fut le puissant motif qui condamna les femmes à un deuil célibataire de dix mois

(3) La première division des jours, chez les Romains, étoit en jours néfastes, fastes et mixtes.

Les jours néfastes étoient ceux pendant lesquels tout exercice du barreau étoit suspendu ; c'est ce qu'Ovide exprime par ces mots, *tria verba silentur :* ce sont les trois expressions formulaires, *Do, Dico, Addico*, qui caractérisoient les diverses fonctions du préteur. Il prononçoit l'envoi en possession, soit d'après les termes de la loi, soit d'après son édit ; il prononçoit la réintégrande, nommoit les arbitres, &c. *Do.* Il indiquoit les formes juridiques, nommoit les tuteurs par la loi Attilia, prononçoit les interdictions, marquoit les féries, &c. *Dico.* Enfin il adjugeoit dans les cessions de biens, les émancipations, les adoptions, &c. *Addico.*

Tout acte public étoit défendu alors ; on ne pouvoit porter aucune loi, assembler le peuple, nommer les magistrats, &c. Ces jours sont désignés, dans les calendriers anciens, par la lettre *N.*

De cette explication suit la définition des jours fastes. En effet, Varron nous dit que les jours fastes sont ceux pendant lesquels le préteur peut prononcer ses jugemens, sans violer la religion. On les trouve marqués, dans le calendrier, par la lettre *F.*

Les jours mixtes étoient, disent les anciens auteurs, les jours communs aux Dieux et aux hommes ; ils étoient appelés *Dies Inter-cisi*, parce qu'ils ne pouvoient être *fastes*, que dans l'espace intermédiaire de l'immolation de la victime, et de l'offrande des entrailles. M. Boulanger établit, à cet égard, un système qui n'est peut-être pas sans fondement ; il nous rappelle que tous les anciens peuples commençoient leur jour le soir, pour le terminer au soir suivant. « C'est, dit-il, par cette division des jours, qu'on » voit chez les Romains des fêtes qui n'occupoient plus que

» la moitié d'un jour, et sur-tout celle du matin. Cette » portion de fête avoit, dans son origine, fait portion d'une » fête complète, qui avoit commencé la veille au soir ; mais » cette première partie avoit peut être été anéantie, parce » qu'elle étoit funèbre ». Ces jours étoient donc ou fastes le matin, et néfastes le soir ; ou néfastes le matin, et fastes le soir ; ou néfastes le matin et le soir, et fastes le midi. Ces jours fastes ou néfastes au matin sont marqués, dans les calendriers, par ces lettres FP, NP ou *Fastus*, *Nefastus primò*.

(4) Une seconde division des jours, chez les Romains, étoit en jours de comices, et jours de nundinales ; et cette division rentroit dans la précédente.

Les jours de comices étoient ceux auxquels le peuple s'assembloit par centuries, par curies ou par tribus, pour discuter ses intérêts, ou procéder à l'élection des magistrats. Ils étoient en même-temps fastes tout entiers, lorsque quelque évènement empêchoit la tenue des comices ; Is ne l'étoient qu'en partie, lorsque les comices ne tenoient pas tout le jour. Ils sont désignés dans le calendrier, par la lettre *C*.

(5) Les Romains, ainsi que les autres peuples du Latium, divisoient leurs mois en trois parties, en calendes, en nones et en ides.

Dans les premiers temps, dit Macrobe, avant que les fastes fussent publiés par Flavius, un des pontifes étoit chargé d'observer le moment de la nouvelle lune, et de l'annoncer au roi des sacrifices. Celui-ci faisoit assembler le peuple, et comme l'année étoit composée de mois inégaux, le pontife annonçoit combien il y auroit de jours depuis le *novilunium* jusqu'aux nones, c'est-à-dire, jusqu'à la pleine l'une, en criant *Kalo Jana novella*, ou,

suivant la leçon de Scaliger, *Juno novella*, autant de fois qu'il devoit se trouver de jours entre ces phases. Ainsi le premier jour de chaque mois, c'est-à-dire, de la néoménie ou première apparition de la lune, étoit appelé calendes, du verbe *kalo*; et alors on faisoit un sacrifice solemnel à Junon. Il paroît même que cet usage étoit observé de toute antiquité chez les laurentins, qui avoient donné à cette Déesse le surnom de *Kalendaris*. Nous savons aussi qu'à Argos c'étoient les prêtresses de Junon qui régloient les différens temps de l'année.

On entrevoit déjà que, si le premier jour de chaque mois fut consacré à Junon, c'est que cette Déesse étoit considérée alors comme la lune, parce qu'ainsi que nous l'avons vu, l'année étoit alors calculée sur le cours de cette planette.

L'épouse de Jupiter changea comme lui de fonctions et toutes les parties du systême du monde leur furent données tour-à-tour; quand il étoit le soleil, elle étoit nécessairement la lune. Ce dernier caractère étoit même étroitement lié à sa fonction de présider aux accouchemens, puisque la lune en règle le temps, et qu'on imaginoit qu'elle régloit aussi la vie des hommes. En effet, Junon Lucine étoit regardée comme la lune; elle étoit la même que Diane *Lucifera*, et l'on sait que cette divinité présidoit aux accouchemens, et sous ce nom et sous celui d'Artemis, comme nous l'apprennent les inscriptions. Aussi sur un monument trouvé à Salerne, on voit Junon avec un croissant sur la tête, tenant d'une main un long flambeau, et de l'autre un enfant.

(6) Le jour de la pleine lune étoit appelé *Ides*, parce que formant la moitié du mois, il le divisoit, et que le verbe *iduare* signifie, en langue étrusque, *diviser, partager*;

telle est l'étymologie proposée par Macrobe. Mais pourquoi sacrifier alors à Jupiter ? Une autre étymologie nous l'explique. Parmi toutes les institutions civiles et religieuses que les Romains avoient empruntées des Etrusques, ils leur durent, sur-tout, la division de leurs mois. Chez ce peuple le jour qui partageoit le mois s'appeloit *I-dis*, et ce mot signifioit jour de la confiance en Jupiter, *Jovis fiducia*. Jupiter étoit en effet regardé quelquefois comme le Dieu de la lumière, et les Saliens, dans leurs chants, l'appeloient *Lucetius*, le lumineux, et les Romains, *dies piter*, *diei pater*, *père du jour*, d'après les Sabins, dont ils tenoient ces dénominations, suivant Varron. A la pleine lune, la lumière ne cesse pas d'éclairer avec le soleil; elle semble se perpétuer avec la lune alors dans sa phase la plus brillante; de sorte qu'en ces jours, les ténèbres nocturnes n'interrompent presque pas le règne de la lumière, ce qui fit que les Etrusques appelèrent les ides *jours à la louange de Jupiter*, *jours de confiance en son règne*. Cet usage passa chez les Romains, et telle est sans doute l'origine des sacrifices qu'ils faisoient alors à Jupiter.

On immoloit à ce Dieu une brebis que l'on appeloit *Idulis*. Spanheim rapporte à cet usage une médaille de la famille *Trebonia*, où l'on voit d'un côté la tête de Jupiter avec le mot *Asper*, et au revers une brebis devant un autel, au pied duquel est un couteau avec ces lettres, *C. Trebonius C. F.* César fut tué aux ides de Mars; Trébonien fut un de ses assassins, et cette médaille fut frappée, dit-on, pour perpétuer la mémoire de cet évènement. On la trouve aussi dans Vaillant.

(7) Le premier quartier de la lune, en y comptant le jour des calendes, étoit compris sous le nom générique de nones. Ces jours étoient ainsi appelés, parce que du dernier

dernier jour à celui des ides, ou de la pleine lune, il y avoit toujours neuf jours inclusivement. On comptoit quelquefois six, et quelquefois quatre jours de nones, ce qui s'explique aisément. Les mois, ceux de l'année primitive sur-tout, ayant les uns trente-un et les autres vingt-neuf jours, pour que le jour des ides fût le neuvième depuis le dernier des nones inclusivement, et qu'entre les nones et les calendes suivantes, il se trouvât seize jours, on dut, dans les mois de trente-un jours, placer deux jours d'augmentation entre les calendes et les nones, ce qui donnoit six jours de nones dans ces mois, tandis qu'il n'y en avoit que quatre dans ceux de vingt-neuf jours. César, en réformant le calendrier, observa le même ordre, pour ne pas troubler celui des féries fixes établies par les anciens. Cependant, comme on l'a remarqué, cette computation annonce que les Romains ne connoissoient pas la régularité du cycle hebdomadaire, ignorance qui venoit de la différence des néoménies lunaires, d'avec les néoménies calendaires.

Les nones n'étoient sous la protection d'aucune divinité, et l'on en donnoit une raison assez singulière. On savoit que le roi Servius Tullius étoit né pendant les nones, mais on ignoroit dans quel mois. Pour ne pas manquer de respect et de reconnoissance envers ce prince, on résolut, à cause de l'obscurité qui couvroit son origine, de fêter son jour natal aux nones de chaque mois, et de lui consacrer ces jours tout entiers. On en donnoit encore une autre raison; c'est que ces jours étoient consacrés en commun à Jupiter et à Junon, chez les anciens peuples du Latium, et que cet usage passa chez les Romains.

Il est une observation générale à faire sur la manière

ancienne de compter les jours d'après la triple division que l'on vient de voir. Les jours compris entre les calendes et les nones se comptoient par leur éloignement de ces derniers ; ainsi quand le mois avoit six jours de nones, le deuxième jour du mois étoit le sixième des nones, &c.; le lendemain des nones étoit toujours le huitième des ides, et les autres jours après les ides se comptoient par leur éloignement des calendes du mois suivant. Ainsi le lendemain des ides de janvier étoit le seizième des calendes de février, &c.

(8) Une dernière division des jours chez les Romains étoit en jours heureux et malheureux. Dans les fastes de la république, et sur les tablettes des particuliers, ils étoient marqués avec de la craie et du charbon. Pendant ces jours on ne faisoit aucun sacrifice, et on s'abstenoit de toute entreprise.

(9) Aux calendes de janvier, tout le peuple, vêtu d'habits de fête, alloit en procession avec les magistrats offrir un sacrifice dans le temple de Jupiter sur le Capitole. Ovide rappelle encore cet usage, en félicitant Sextus Pompée sur son élévation au consulat. « Lorsque tu viendras ouvrir les portes de l'année, divinité au double visage,
» et que décembre fuira devant le mois qui t'est consacré,
» la pourpre fera briller sur Pompée l'éclat des honneurs
» suprêmes.... Il me semble voir le peuple pénétrer en
» foule jusqu'au fond du sanctuaire, qui ne pourra con-
» tenir la multitude ».

(10) Les victimes consacrées aux divinités des enfers devoient être noires, et celles offertes aux divinités de l'Olympe devoient être blanches. Pour donner à ces derniers la couleur qui leur convenoit, les pâturages de Falisques étoient les seuls de toute l'Italie que l'on choisît, parce que près

de ces pâturages couloit le fleuve Clitumne, auquel on attribuoit la vertu de blanchir le poil des animaux qui buvoient de ses eaux.

(11) Au temps de Numa, comme à celui de César, l'année commença au solstice d'hiver, parce que l'on regarda ce point comme le terme de la révolution solaire; on considéra qu'alors le soleil se rapproche de l'hémisphère septentional et commence pour ainsi dire un nouveau cours. Aussi le 25 décembre étoit-il appelé *Sol novus*, et dans un ancien calendrier d'Herwart on lit à ce jour *natalis invicti*, jour natal du *Victorieux*, de l'*Invaincu*, épithètes données au soleil sur les médailles et les monumens.

Cependant avant Numa l'année ne commençoit pas avec l'hiver. On sait que Romulus la fit commencer avec le printemps, au mois de mars; quelques-uns ont cru même, d'après un passage d'Hésiode et un de Virgile, que l'année commençoit avec le mois d'avril, au signe du taureau; ne réfléchissant pas que dans le premier passage, il n'est parlé que des Pleyades, et que dans le second *aperire annum*, n'est autre chose que *inchoare annum* ainsi que l'a remarqué Servius. Peut-être aussi Mithra, représenté par le taureau, annonçoit-il qu'elle commença par le mois d'avril, comme l'a prétendu Jablonski. Le clou sacré, enfoncé chaque année dans le temple de Minerve au mois de septembre, pour annoncer l'an nouveau, prouve qu'avant Romulus l'année avoit commencé chez les anciens babitans du Latium, comme chez tous les autres peuples, à l'équinoxe d'automne. M. de Gébelin croit même qu'il fut un temps où elle commença chez les Romains au solstice d'été. Son commencement éprouva aussi de grandes révolutions dans l'espace intermédiaire du règne de Numa à la réformation de César. Pendant ce temps une confusion arbitraire régna dans le

calendrier Romain. Les pontifes, chargés du soin de régler l'année et de placer les intercalations, en changeoient la marche et l'ordre au gré de leur passion et de leur intérêt. Ainsi, dit Censorin, la plupart, soit par haine pour les magistrats, afin d'abréger le temps de leur gestion, soit par faveur, afin de le prolonger, de même que pour enrichir ou ruiner les fermiers de l'état, intercaloient plus ou moins souvent. D'après cela, comme nous l'apprend Macrobe, l'ordre des féries étoit absolument renversé; celles des moissons ne se trouvoient plus en été, ni celles des vendanges en automne. Ce bouleversement devant déranger le mois, qui, aux deux époques du règne de Numa et de celui de César, se rapportoit au solstice d'hiver, dut nécessairement faire varier le commencement de l'année; et il est indubitable qu'Ovide n'a pas voulu dire, comme plusieurs commentateurs l'ont assuré, que le mois de janvier ait toujours répondu, depuis Numa, au solstice d'hiver; assertion absurde que la différence des computations, la variation des cycles et l'incertitude des intercalations détruiroient facilement.

(12) L'usage des étrennes fut imaginé, sans doute, pour resserrer, au commencement de l'année, les liens de la sociabilité et de la concorde civile. Nous le trouvons établi en Egypte au mois de Thot, premier mois de l'année, où quelques jours après la pleine lune on célébroit la fête de Mercure. Alors on mangeoit du miel et des figues, c'est-à-dire, tout ce que l'on avoit de plus doux; et ces objets étoient consacrés par cette sentence admirable, que rien n'étoit plus excellent que la vérité, et que les douceurs physiques n'étoient qu'un emblême des douceurs que produit la vertu. A Athènes, dans la fête πλυντηρια, célébrée en l'honneur de Minerve, surnommée Aγλαυρος, ou Aγρυλος, on portoit des paniers remplis de

figues, parce que c'étoit le premier aliment dont les indigènes avoient fait usage après le gland. Chez les Romains on avoit coutume de s'envoyer des objets de délicatesse et de luxe; et Martial, qui nous a laissé un livre entier sur les objets des étrennes, nous dit que l'on s'envoyoit sur-tout des dattes sur lesquelles on étendoit une légère feuille d'or. Les monumens confirment aussi cet usage. Un crystal de roche, du cabinet de Stosch, représente trois petits médaillons, et entr'eux une feuille de laurier, une figue et une datte. Sur le premier médaillon, on voit la tête de Commode; sur le second, la Victoire avec ces mots *Vic. Aug.*; et sur le troisième, Janus en pied, dans un temple; autour une inscription que l'on peut lire ainsi : *Felici Imperatori annum, novum, faustum, felicem.* Nous lisons aussi dans Macrobe que lorsque les peuples de Cyrène sacrifioient à Saturne, divinité qui, ne doit jamais être séparée de Janus dans la mythologie primitive des Romains, ils étoient couronnés de feuilles de figuier et s'envoyoient mutuellement des gâteaux.

(13) Les Romains, pendant long-temps, ne se servirent que de monnoie de bronze. Ce fut, dit Pline, l'an de Rome 485, sous le consulat de Q. Ogulnius, et de C. Fabius, que l'argent fut marqué, cinq ans avant la première guerre punique. « L'or, dit-il encore, fut marqué et mis en mon-» noie soixante-deux ans après qu'on eut commencé à frap-» per l'argent ». Ainsi, lorsque l'or fut converti en monnoie, on crut devoir en envoyer aux étrennes, comme offrant un augure plus flatteur. On envoya cependant aussi des pièces de bronze, pour rappeler la simplicité des premiers âges. Il paroît, par le mot *nostras* qui se trouve dans le vers d'Ovide, que l'on alloit offrir aussi des pièces

de monnoie dans le temple de Janus ; ce que nous ne trouvons point ailleurs. Nous savons seulement que l'on en donnoit aux prêtres de Cibèle, dans leurs processions ; que les jeunes-gens en portoient au temple de la jeunesse en prenant la toge virile, comme les parens des morts dans le temple de Libitine : on en jetoit aussi dans les fontaines sacrées, quand on étoit guéri de quelque maladie ; mais aucun auteur ne nous apprend que l'on en portât dans le temple de Janus au premier jour de l'année, tout naturel que fût cet usage.

(14) Une grande peste affligeoit Rome, et l'on consulta les livres Sibyllins sur les moyens d'en arrêter les ravages. On y trouva qu'il falloit faire venir d'Epidaure à Rome le Dieu Esculape. Il y vint sous la forme d'un serpent, et on lui éleva, dans l'isle du Tibre, le temple dont parle Ovide.

(15) Térente étoit le nom d'un terrein fangeux, situé sur le bord du Tibre, qui ayant reçu dans la suite divers attérissemens, fut renfermé dans le champ de Mars. C'est-là que se célébroient les sacrifices des jeux séculaires auprès de l'autel de Pluton et de Proserpine qu'on y avoit trouvé dans la terre.

(16) Cette Julie est *Livia Drusillia*, seconde épouse d'Auguste, et qui, par une adoption consignée dans le testament de ce prince, passa dans la famille des Jules, dont elle prit le nom. Après sa mort le sénat lui accorda les honneurs divins ; mais Tibère, son fils, l'en priva par modestie, et ce fut à Claude, son petit-fils, qu'elle dut proprement sa divinité. Elle eut ses vestales particulières, suivant Dion-Cassius ; elle eut aussi sa flamine, comme le prouve le témoignage des inscriptions.

(17) L'autel appelé *Ara maxima*, étoit situé entre le grand Cirque et le mont Palatin, au milieu du *Forum*

Boarium, ou place aux bœufs. Tacite détermine aussi cette position. Servius dit qu'il étoit d'une grandeur prodigieuse, et qu'il existoit encore de son temps. C'est à cet autel que l'on alloit prêter le serment qui scelloit toutes les conventions. L'on y offroit aussi à Hercule la dixme de toutes les productions de la terre. Près de-là étoit un temple élevé à cette divinité, sous le titre de *vainqueur* et d'*invincible*, épithètes souvent prodiguées au soleil, et Pline nous dit qu'Evandre éleva dans le même endroit une statue à Hercule, sous le titre de *Triomphant*. Deux familles illustres, les Potitiens et les Pinariens, y rendoient à ce Dieu un culte solemnel. Potitius et Pinarius étoient, dit-on, deux vieillards des états d'Evandre auxquels Hercule enseigna la manière dont il vouloit être honoré, c'est-à-dire, qu'on lui sacrifiât le matin et le soir. Le sacrifice du matin se fit régulièrement; mais à celui du soir, Portius arriva le premier, et Pinarius ne vint qu'après l'offrande des entrailles. Piqué de cette négligence, Hercule voulut que les Pinariens servissent les Potitiens, pendant qu'ils mangeroient les viandes des sacrifices. Ces deux familles conservèrent long-temps exclusivement le sacerdoce d'Hercule, pour les sacrifices de l'*Ara maxima*.

(18) Ces fêtes que l'on célébroit le 17 des calendes de février, n'étoient pas celles de la mère d'Evandre proprement dite, mais de Carmente, sous le nom de deux Nymphes ses sœurs, ses compagnes, ou plutôt ses deux représentations symboliques.

Camille avoit fait vœu de consacrer à Apollon la dixme du butin de Veïés. Après la prise de cette ville, on chargea les tribuns militaires de l'exécution de ce vœu; mais ils ne trouvèrent pas de fonds dans le trésor public. Les femmes s'assemblèrent pour délibérer sur cet objet, et

toutes promirent et portèrent aux tribuns leur or et leurs bijoux. Le sénat frappé de cette générosité, leur accorda, par reconnoissance, le privilège d'aller aux sacrifices et aux spectacles sur des chars couverts, appelés *Carpenta*, dont on voit la représentation sur les médailles. Plutarque dit aussi que les femmes romaines furent privées de cet honneur qui leur fut bientôt rendu pour arrêter les cruels effets de leur ressentiment.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LES FASTES D'OVIDE.

LIVRE SECOND.

J'AI célébré Janus; que l'année croisse avec mes vers, et qu'un nouveau champ naisse avec un nouveau mois.

C'est maintenant, mes vers, que vous commencez à voler d'une aîle plus hardie! Autrefois, il m'en souvient, vous n'étiez qu'un foible fruit de mes loisirs. Oui, vous étiez en amour mes ministres faciles, lorsqu'au printemps de mes années, je folâtrois sur le ton propre à cet âge. Aujourd'hui je célèbre le culte et l'ordre des temps réglé par les Fastes. Qui croiroit que de l'amour on pût passer à ces graves sujets? Mais, tel est mon genre de service, à moi; je porte les armes qui me conviennent, et ma main ne reste pas tout-à-fait oisive. Mon front, il est vrai, n'est pas couvert d'un casque, ni mon côté ceint d'un glaive. On ne me voit point agiter d'un bras nerveux des traits menaçans, ni presser les flancs d'un coursier belliqueux. Et qui n'est pas propre à ces exerçices? Mais plein d'un noble

zèle, je fais entendre vos louanges, ô César! et je célèbre vos titres glorieux. Soyez donc favorable à mes chants, et si le soin de forcer à la paix les ennemis de l'état, vous laisse quelque loisir, daignez sourire à l'ouvrage qui vous est consacré!

Nos ancêtres appelèrent du nom de *Februa*, tout ce qui sert aux expiations (1). Nous retrouvons encore aujourd'hui des traces de cette antique dénomination; les laines que les pontifes reçoivent du roi des sacrifices et du flamine (2), on les appeloit *Februa* dans le vieil idiome. Les gâteaux paîtris de far et de sel, que le licteur porte, pour expiation, dans les lieux désignés, ont le même nom. C'est aussi celui du rameau détaché de l'arbre pur qui ceint le front virginal des prêtres. J'ai vu une flamine demander (3) les *Februa*, et recevoir une branche de pin. En un mot, tout ce qui sert à purifier les ames étoit ainsi nommé chez nos antiques aïeux. C'est de-là que le mois que je chante tira sa dénomination; soit, parce que les Luperques courent autour des champs, armés de courroies, et que cette cérémonie est, dans leur rit, une expiation; soit parce que les temps deviennent purs, lorsqu'on a appaisé les mânes, et que les jours consacrés au culte des tombeaux sont passés.

Nos crédules ancêtres pensoient qu'une expia-

tion suffisoit pour effacer à jamais tous les crimes, toutes les fautes. C'est chez les Grecs que naquit cette opinion : ils croient qu'une lustration peut décharger les coupables du poids de leurs forfaits. Ainsi Pelée purifia le petit-fils d'Actor, et Pelée lui-même fut absous par Acaste, de la mort de Phocus, au milieu du fleuve de la Thessalie. Ainsi le crédule Egée purifia dans les eaux du Phase, l'ingrate Médée, qui traversoit les airs sur un char traîné par des dragons. Brisez les liens de mon crime, dit le fils d'Amphiaraüs, au fleuve Acheloüs, et le fils d'Amphiaraüs fut absous..... Ah ! loin de moi, loin, mortels trop faciles, qui croyez que les eaux d'un fleuve puissent effacer la triste empreinte du meurtre!

Cependant, apprenez l'ordre ancien des mois. Autrefois, comme aujourd'hui, le mois de Janus étoit le premier; mais celui qui le suit étoit le dernier, et le Dieu qui préside aux bornes, terminoit aussi l'ordre des cérémonies du culte. Le mois de Janus étoit le premier, parce que ce Dieu ouvre la porte de l'année; Février étoit le dernier, parce qu'il est consacré aux derniers honneurs des mânes. On croit que ce furent les décemvirs, qui, dans la suite, rapprochèrent ces deux mois, et franchirent le long espace qui les séparoit.

Au commencement de ce mois un nouveau

temple fut élevé à Junon Sospita, près de celui de la mère des Dieux...... Mais où ce temple est-il aujourd'hui ? Il est tombé, détruit par les ans.

Ne craignons plus que nos sanctuaires s'écroulent ainsi désormais. Un héros veille à leur conservation, un héros sacré, qui sait préserver de la vieillesse la demeure des immortels ! Ce n'est point assez pour lui de veiller au bonheur des hommes; ses soins bienfaisans s'étendent jusqu'aux Dieux. Puissent donc, auguste fondateur, auguste restaurateur des temples, puissent les Dieux vous rendre ces soins généreux ! puissent-ils ajouter à la trame de vos jours, les années que vous ajoutez à la durée de leurs sanctuaires, et veiller sans cesse aux prospérités de votre maison !

Ce même jour, on se rend solemnellement au bois de l'Asyle ouvert par Romulus, sur le rivage que baigne le Tibre, en portant à la mer le tribut de ses eaux. On va aussi au sanctuaire de Numa et au Capitole, où l'on sacrifie une jeune brebis au maître du tonnerre. Il arrive souvent alors que l'Auster, chargé de nuages épais, amène des pluies abondantes, ou que la terre se trouve couverte de neiges.

Le jour suivant, lorsque le soleil, prêt à se plonger dans l'océan, aura détaché de son char étincelant de pierreries, ses chevaux teints de

pourpre, on dira, en levant les yeux vers le ciel : où est aujourd'hui la lyre qui brilloit hier? Et tandis que l'on cherchera cette constellation, on verra tout-à-coup le lion se cacher à moitié dans les ondes.

Le dauphin que vous apperceviez tout brillant d'étoiles, se dérobera aussi à vos regards pendant la nuit suivante. Ministre heureux, il servit sans doute les secrettes amours du Dieu des flots, ou bien ce fut lui qui porta le chantre de Lesbos.

Sur quelles mers, dans quels climats le nom d'Arion n'est-il pas connu? A sa voix, les fleuves suspendoient leurs cours; le loup poursuivant la brebis timide, s'arrêtoit tout-à-coup, et la brebis oublioit pour l'entendre, que le loup avide étoit sur ses pas. Les lièvres et les chiens écoutoient ensemble sous le même ombrage; la biche reposoit sans crainte sur le rocher où rugissoit la lionne; la corneille babillarde restoit perchée, sans quereller, auprès de l'oiseau de Minerve, et la colombe, auprès de l'épervier; souvent aussi, chantre harmonieux, Diane applaudit à tes accens, et crut applaudir à son frère.

Toutes les villes de la Sicile retentissoient du nom d'Arion, et les sons de sa lyre avoient aussi charmé les peuples de l'Ausonie. Il quitte enfin ces bords, et s'embarque pour porter dans sa patrie les richesses qu'il devoit au succès de son art. Infortuné, tu redoutois sans doute les

vents et les flots! Mais la mer étoit moins à craindre pour toi que le vaisseau qui te servoit d'asyle! Le pilote, armé d'un glaive, vient fondre sur Arion, avec tous les gens de l'équipage, vils complices du crime de leur chef. Arrête, insensé, quitte ce glaive, songe à diriger ton gouvernail incertain; cette arme n'est pas faite pour tes mains! Mais Arion, ferme et sans crainte: « Je ne demande pas qu'on me laisse la vie, » dit-il; qu'il me soit seulement permis d'es- » sayer encore quelques airs sur ma lyre. » Ses assassins rient du délai, et l'accordent. Alors le poëte prend une couronne digne d'orner le front d'Apollon; sur ses épaules flottoit un manteau de pourpre de Tyr. Sa lyre fit entendre sous ses doigts ses sons accoutumés. C'est ainsi que, percé d'une flèche meurtrière, le cygne exhale ses derniers soupirs, en des champs tristes et lamentables. Tout-à-coup, Arion s'élance au milieu des flots, et l'onde écumante qui le reçoit, jaillit sur le vaisseau. Alors, évènement incroyable! on dit qu'un dauphin courba son dos sous ce nouveau fardeau. Arion, assis tranquillement, touche sa lyre, en marie les accords aux sons de sa voix, et ses champs, tribut de sa reconnoissance, calment les flots. Aucune action pieuse n'échappe à l'œil des Dieux; Jupiter plaça le dauphin au milieu des astres, et voulut qu'il brillât de neuf étoiles.

Mais que n'ai-je maintenant mille voix ! Illustre vieillard de Méonie ; que ne suis-je animé de cet enthousiasme qui célébra Achille et sa colère ! Tandis que dans mes vers inégaux, je chante les nones sacrées, nos fastes reçoivent en ces jours solemnels leur plus brillant éclat. Mais mon génie trop foible succombe, et le sujet qui m'est imposé l'emporte sur mes forces. C'est par les plus sublimes accords que cet évènement veut être célébré ; insensé, et j'ose confier à la languissante élégie un aussi grand objet ! Il falloit la mesure harmonieuse des vers héroïques.

Père sacré de la patrie ! Tel est le titre que vous ont conféré et le peuple et le sénat, et notre ordre des chevaliers ; mais vos actions vous l'avoient déjà donné ce titre auguste, et vous n'avez reçu de nous que l'hommage tardif de la vérité. Oui, dès long-temps vous étiez le père de l'univers ; vous avez sur la terre le même nom que Jupiter au haut de l'Olympe, et comme il est le père des Dieux, vous êtes celui des hommes. Romulus, abaissez vos titres de gloire ! Rémus peut franchir d'un saut les murs que vous bâtites ; la puissance d'Auguste les élève et les agrandit. Tatius et ses foibles sujets, le petit pays des Sabins et des Céniniens, furent les seules nations qui sentirent la force de vos armes ; aujourd'hui l'une et l'autre borne de la

course du soleil est soumise aux Romains. Vous possédiez pour tout empire, je ne sais quel coin de terre enlevé aux vaincus ; celui de César, embrasse tout ce qui s'étend sous la voûte des cieux. Vous enlevâtes des épouses ; César veut que sous son règne la chasteté veille sur la couche nuptiale. Vous ouvrîtes un asyle au crime ; il le repousse et le punit. Vous favorisâtes la violence ; César fait fleurir les lois. Vous affectâtes le titre de maître ; il se contente de celui de prince. Rémus vous reproche sa mort ; César pardonne même à ses ennemis. Enfin, c'est à votre père que vous devez la divinité, et César la donna au sien.

Déjà le jeune habitant du mont Ida, paroît à moitié sur l'horison, et verse les flots d'une eau pure, mêlée de nectar. Vous qui redoutiez l'hiver et ses frimats, réjouissez-vous, le zéphyr vient adoucir les airs.

Lorsque l'astre du matin élevera pour la cinquième fois sa tête radieuse au-dessus des ondes, il annoncera le premier jour du printemps. Ne vous y trompez cependant pas; le froid, oui le froid se fera sentir encore, et l'hiver, en se retirant, laissera de grandes traces de son règne.

La troisième nuit qui suivra ce jour, vous appercevrez les pieds du gardien de l'ourse.

Parmi les Hamadryades qui formoient les chœurs

chœurs sacrés de Diane, brilloit la jeune Calisto. « Arc puissant que j'atteste, dit-elle un jour, en » touchant l'arc de la Déesse, sois à jamais le » témoin de ma virginité ». Diane applaudit : » sois fidelle à ta promesse, dit-elle, et tu tiendras » le premier rang parmi mes compagnes ». Calisto eût gardé ses sermens; mais elle étoit belle. Elle évita les hommes, et Jupiter la rendit parjure. Un jour, la sœur d'Apollon, revenoit fatiguée d'une longue chasse, et le soleil étoit alors vers la moitié de sa carrière. Elle s'enfonce dans un bois épais, où, sous l'ombre de chênes antiques, une fontaine profonde offroit la fraîcheur de ses eaux. « Jeune vierge de Tégée, dit-elle à Calisto, » baignons-nous dans ce bois ». A ce titre de vierge, qu'elle ne méritoit plus, Calisto rougit. Les autres nymphes reçoivent le même ordre, et déjà elles sont nues. Calisto confuse balance, et son retardement fit naître des soupçons. Enfin ses vêtemens tombent, et son sein, qu'enfle le poids fatal qu'il renferme, décèle son crime. « Loin » d'ici, parjure fille de Lycaon, s'écrie la Déesse; » fuis nos chastes chœurs, et ne souille point la » pureté de ses eaux ». La lune renouvella dix fois son orbite, et celle qu'on avoit crue vierge devint mère. Junon s'indigne, et dans sa fureur jalouse, elle métamorphose l'infortunée hamadryade. Arrêtez, Déesse injuste! son sein re-

poussa le Dieu qui vainquit sa foiblesse! Mais voyant que la peau d'une bête féroce couvre les traits de sa rivale : « Que Jupiter vole maintenant » dans ses bras, s'écrie Junon! »

Cependant la nymphe que le maître des Dieux avoit aimée, erroit, ourse hideuse, dans les déserts et les montagnes. Déjà le fruit de son amour secret étoit parvenu à son troisième lustre, lorsqu'il la trouva à sa rencontre. Triste et plaintive, elle s'arrête devant lui, et semble reconnoître son fils. Elle gémit, ses gémissemens étoient le langage d'une mère. Son fils qui ne la connoît pas, va la percer d'un dard, lorsque tous deux sont enlevés dans les cieux. Constellations amies, on les voit briller l'une près de l'autre. La première, est celle que nous nommons Arctos; Arctophylax paroît placé derrière elle. Junon conserve encore son ressentiment, et elle a obtenu de la chaste Thétys, que l'ourse ne se plongeât jamais dans son sein.

Aux ides de ce mois, on fait fumer les autels élevés à la divinité champêtre de Faune, à l'endroit où le Tibre vient se briser contre l'isle qui le divise.

Ce fut en ce même jour que tombèrent sous les armes des Véiens, les Fabius, au nombre de trois cents six. Une famille généreuse, plaçant dans son courage toutes les forces de la répu-

blique, avoit osé se charger seule de sa défense, et s'avancer toute entière aux combats si familiers pour elle. On vit sortir du même camp un corps de soldats magnanimes, dont chacun étoit fait pour commander. Vous connoissez la rue qui est à la droite du temple de Janus, et conduit à la porte Carmentale; qui que vous soyez, craignez d'y passer; un noir présage y est attaché: c'est par-là, dit-on, que les Fabius sortirent de Rome. La porte ne peut être coupable; mais enfin, un présage sinistre y est attaché.

Cependant leur marche rapide les a conduits sur les bords du Crémère, dont les eaux grossies par les pluies de l'hiver, roulent avec impétuosité. Ils y placent leur camp, et, le glaive à la main, fondent vigoureusement à travers les bataillons Tyrrhéniens. Tels les lions de l'ardente Lybie se précipitent de leurs rochers, et dévorent les troupeaux répandus dans les vastes campagnes. Les ennemis prennent la fuite, ils sont couverts de honteuses blessures, et la terre est rougie de leur sang; ils essuient plus d'une défaite aussi terrible. Convaincus enfin qu'ils ne peuvent vaincre à force ouverte, ils ont recours à la ruse, et préparent des embûches. Une plaine séparoit les deux camps; elle étoit fermée par des collines, et des forêts, sombre repaire des animaux des montagnes. Les ennemis ne laissent

au milieu qu'un petit nombre de soldats et quelques troupeaux ; le reste de l'armée se cache derrière les buissons. Tout-à-coup, comme on voit un torrent, grossi par des pluies abondantes, ou par des neiges qui s'écoulent, vaincues par la tiède haleine du zéphyr, dédaigner les bornes trop étroites de son lit, et se précipiter à travers les campagnes ensemencées, et jusque dans les chemins qui les environnent; tels on voit les Fabius fondre dans la plaine, et s'y répandre de toutes parts. Ils dédaignent le peu de troupes qu'ils voient, et n'ont pas d'autres craintes. Où courez-vous, famille généreuse ? Vous en croyez trop votre ennemi : héros trop confians, craignez les traits de la perfidie ; la valeur peut être victime de la ruse! Les ennemis s'élancent dans la plaine ouverte de toutes parts, et en occupent toutes les issues. Que peut le petit nombre des héros de Rome, contre tous ces mille combattans ? Quel parti leur reste-t-il dans cette circonstance ? Tel que chassé au loin des forêts du Laurentum, un sanglier furieux disperse, de sa hure enflammée, les chiens rapides qui le poursuivent, et périt cependant bientôt sous leurs efforts réunis ; ainsi tombent les Fabius, en vengeant leur défaite, portant et recevant tour-à-tour de mortelles blessures.

Un seul jour avoit vu tous les Fabius s'armer

pour la guerre; un seul jour les y vit périr tous. Cependant les Dieux veillèrent, sans doute, en ce moment sur la tige d'Hercule, et voulurent en conserver au moins un rejetton. Un jeune enfant que sa foiblesse empêchoit de suivre les armes, fut le seul qui resta de la généreuse maison des Fabius. C'étoit sans doute pour qu'il pût naître un jour ce Maximus, dont la lente prudence devoit, en temporisant, rétablir les affaires de la république.

On apperçoit, dans la même région des cieux, trois constellations, le serpent, le corbeau et la coupe placée au milieu d'eux. Elles ne sont point visibles pendant les ides, et ne paroissent que la nuit suivante. Je vais dire pourquoi ces trois constellations brillent ainsi réunies; mon récit ne sera pas long.

Apollon préparoit un jour une fête solemnelle pour Jupiter: « Ministre de mes volontés, dit-il » au corbeau, pour que rien ne retarde cette » cérémonie sacrée, va puiser une eau pure dans » des fontaines limpides ». L'oiseau docile saisit une coupe d'or dans ses serres recourbées, et s'envole à travers les airs. Un figuier se présente chargé de fruits encore durs. Le corbeau y touche du bec; mais ils ne sont pas en état d'être cueillis. Il oublie, dit-on, les ordres du Dieu, et reste sous l'arbre, jusqu'à ce qu'une lente maturité ait

adouci les figues. Alors, il se rassasie, enlève dans ses serres un long serpent, revole vers son maître, et s'excuse par cette imposture: « ce rep-
» tile est la cause de mon retardement; il gardoit
» la fontaine où j'allois puiser, et il a retenu mon
» ministère. Insensé, dit Apollon, tu joins le
» mensonge à la faute, et tu oses entreprendre
» de tromper le Dieu des oracles! Tu seras puni;
» et tant que la figue en lait sera attachée à
» l'arbre qui la produit, tu ne boiras de l'eau
» d'aucune fontaine »: il dit, et monument éternel de cet antique événement, le serpent, le corbeau et la coupe brillent ensemble parmi les constellations.

Au troisième jour après les ides, l'aurore éclaire les courses des Luperques nuds, et la fête de Faune, au front orné d'une double corne. Muses, apprenez-moi l'origine de ces solemnités; dites de quelle contrée elles ont passé dans le Latium.

On raconte que les antiques Arcadiens honoroient d'un culte particulier, Pan, le dieu des troupeaux. Sur la plupart des montages s'élevoient des temples en son honneur; j'en atteste et le mont Pholoé, et les eaux du Stymphale, et le Ladon, qui court à la mer à flots précipités, et le sommet du Nonacris, que couronnent des orêts de pins, et la haute Cyllène, et enfin, tous

les monts d'Arcadie, dont la cime est couverte de neiges. Pan étoit la divinité tutélaire des troupeaux ; Pan étoit le dieu des eaux ; il recevoit l'hommage des bergers, pour la conservation des brebis. Evandre apporta dans le Latium, ses divinités champêtres ; ce fut dans ces temps reculés, où il n'existoit de Rome que le lieu où Rome s'élève aujourd'hui. De ce moment, nous suivons le culte de Faune, et les cérémonies transmises par les Pélasges. Dans l'ancien rit, ces sacrifices avoient leur Flamine Diale.

Mais, pourquoi voit-on courir de toutes parts les Luperques, et d'où vient l'usage qu'ils observent de courir nuds et dégagés de tout vêtement ? C'est que le Dieu se plaît à courir lui-même d'un pas rapide sur le sommet des montagnes, et à semer une terreur subite parmi les animaux. Toujours nud, il veut que ses ministres soient nuds ; d'ailleurs les vêtemens sont peu propres pour la course.

Jupiter n'avoit pas encore reçu le jour, et déjà, dit-on, les Arcadiens habitoient la terre ; ils existoient avant que la lune brillât dans les cieux. Alors, ils ne formoient qu'un peuple sauvage, traînant dans l'inaction et loin des arts une existence semblable à celle des animaux de leurs forêts. Ils avoient pour maisons le feuillage des bois, pour mets de simples plantes, et pour nectar,

une onde claire, puisée dans le creux des deux mains. Le bœuf ne gémissoit pas encore sous le fardeau pesant de la charrue; la terre ne reconnoissoit l'empire d'aucun agriculteur: on ignoroit l'usage du cheval, et chacun se suffisoit pour se porter lui-même. La brebis alloit paissant, couverte de sa laine. Les hommes vivoient en plein air, nuds, et sachant supporter et les vents et la pluie. La nudité des Luperques est encore aujourd'hui un monument de cette antique manière de vivre, et nous rappelle les biens primitifs.

Mais, pourquoi Faune, sur-tout, hait-il les vêtemens? On raconte à cet égard une ancienne histoire pleine d'un sel agréable.

Un jour le jeune héros de Tyrinthe se promenoit accompagné de sa belle maîtresse. Faune les apperçoit du haut d'une colline, et Faune brûle d'amour. « Loin de moi désormais, nym» phes de ces montagnes, s'écrie-t-il; vous n'êtes » plus rien à mes yeux; voilà le seul objet de » ma flamme. »

La belle Lydienne laissoit flotter sur ses épaules, ses cheveux parfumés, et l'or étinceloit sur ses vêtemens. Des voiles dorés, suspendus sur sa tête, par Hercule lui-même, écartoient les feux brûlans du soleil. Ils arrivent au milieu des vignobles du Tmole, séjour consacré à Bacchus,

et déjà l'humide Hesperus pressoit sur l'horison les flancs de son cheval d'ébène. Un antre se présente; il étoit tapissé de tuf et de pierre ponce, et un ruisseau couloit à l'entrée avec un doux murmure. Tandis que l'on apprête le repas et les vins qu'on doit y verser, Omphale s'amuse à orner son amant de ses habits. Elle lui donne ses légères tuniques, teintes de pourpre gétule, et l'élégante ceinture qu'elle vient de quitter. Mais la ceinture est trop étroite, et les larges mains du héros ne peuvent passer sans briser les tuniques. Les bracelets destinés pour un bras plus délicat, se rompent, et l'étroite chaussure comprime les vastes pieds d'Hercule. Omphale, de son côté, prend la lourde massue, se couvre de la peau du lion, et choisit dans le carquois les traits les plus légers. Ainsi travestis, les deux amans prennent leur repas, et bientôt s'abandonnent au sommeil. Ils étoient dans des lits séparés, placés l'un près de l'autre; parce qu'ils devoient le lendemain, au point du jour, faire un sacrifice au Dieu des raisins, et cette cérémonie exige la pureté (4).

La nuit étoit arrivée au milieu de sa course; que ne peut pas un amour insensé? Faune s'avance à la faveur des ténèbres, vers l'antre désiré. Il trouve la suite des deux amans accablée de vin et de sommeil, et il se flatte qu'il va les

surprendre dans le même assoupissement. Il entre, et d'un pas téméraire, va cherchant de tous côtés, porte ses mains en avant, et suit avec précaution ce guide utile. Il étoit parvenu au lit où reposoit l'objet de ses désirs; et le hasard avoit conduit ses premiers pas vers le bonheur. Mais à peine il touche l'épaisse crinière du lion, qu'il retient sa main et recule glacé d'effroi; ainsi souvent à la vue d'un serpent, le voyageur retire en frémissant, le pied dont il le pressoit. Le Dieu amoureux touche ensuite les voiles doux et légers du lit voisin, et ces trompeuses apparences le séduisent. Il y monte; déjà il s'y est placé, déjà les approches du plaisir ont enflammé ses sens. Il soulève légèrement les tuniques sous lesquelles ses mains ne peuvent rencontrer qu'un poil épais qui couvre des jambes nerveuses. Il alloit enfin tout oser, lorsque le héros de Tyrinthe s'éveille, le repousse du coude et le précipite du haut du lit. A ce bruit, Omphale appelle ses femmes, et fait apporter des flambeaux; on apperçoit alors la méprise; Faune gémit et peut à peine relever ses membres froissés de la chûte. Alcide et toute la troupe rient de l'aventure; et la belle Lydienne se moque de la confusion de son amant. Trompé ainsi par les vêtemens, Faune les déteste, parce qu'ils en imposent aux yeux, et il veut que ses ministres soient nuds.

Maintenant, ma Muse, ajoutons à cette cause étrangère, une cause puisée dans les annales du Latium, et que notre coursier presse aussi l'arêne de sa carrière naturelle.

On avoit immolé, suivant l'usage, une chèvre à Faune, et une troupe choisie s'étoit assemblée pour assister au modique régal. Tandis que les prêtres étoient occupés à passer les entrailles à des broches de saule, Romulus, son frère, et tous les jeunes bergers d'alentour, bravant les feux du soleil, alors au milieu de sa carrière, couroient nuds à travers les champs et les bois. Dans les jeux folâtres, ils essayoient leurs forces naissantes à lutter avec le ceste, à lancer le javelot, à faire voler la pierre. Tout-à-coup un berger s'écrie du haut de la colline : « Courez, Romulus ; » des brigands enlèvent vos troupeaux, par des » lieux détournés ». On n'a pas le temps de s'armer, et les deux frères s'élancent chacun de leur côté. Rémus a su reprendre la proie des brigands ; il accourt triomphant, et arrache des broches les viandes brûlantes. « Le vainqueur seul » mangera ces mets, s'écrie-t-il ». Il dit, et les Fabiens imitent son exemple. Romulus revient, après de vaines poursuites, et ne trouve sur les tables que des os dépouillés. Il sourit ; mais il est fâché que Rémus et les Fabiens aient remporté la victoire, sans que ses Quintiliens la par-

tagent avec eux. La mémoire de cet événement s'est conservée. C'est de-là que les Luperques courent nuds, et la gloire du vainqueur s'est perpétuée de siècle en siècle.

Vous voudrez peut-être savoir encore pourquoi le lieu qui sert à ces courses est appellé Lupercal? La vestale Ilia venoit de faire éclorre les germes célestes déposés dans son sein; son oncle paternel occupoit alors le trône du Latium: il veut qu'on enlève les enfans et qu'on les précipite dans le fleuve. Qu'ordonne-tu, barbare? Un de ces infortunés doit être Romulus! Les ministres de cet ordre cruel l'exécutent à regret. Ils ne peuvent retenir leurs larmes; et cependant, ils déposent les gemeaux à l'endroit indiqué. L'Albula qui a reçu le nom de Tibre, depuis que Tiberinus a perdu la vie dans ses eaux, étoit alors grossi par les pluies de l'hiver. A l'endroit où s'ouvrent nos places publiques, et où s'étend l'enceinte du grand Cirque, on voyoit alors flotter des nacelles. Arrivés en ce lieu, au-delà duquel ils ne pouvoient passer: « quelle ressemblance dans les traits de ces infor-
» tunés, dit l'un deux! comme ils sont également
» beaux! Cependant l'un semble annoncer plus
» de vigueur que l'autre. Oui, malheureux en-
» fans, si la naissance se peint dans les traits,
» ou une vaine image m'abuse, ou quelque divi-

» nité vous donna l'être. S'il étoit vrai pourtant, » qu'un Dieu fût votre père, il vous arracheroit » au sort affreux qui vous menace? Si votre » mère, cette infortunée, qui, dans un même » jour, vous aura vu naître et mourir, n'avoit » elle-même besoin de secours, elle viendroit, » sans doute, vous en donner. Le même sein » vous produisit, le même genre de mort vous » attend; descendez ensemble sous les eaux ». Il dit et s'acquitte de son cruel ministère. Les deux enfans, comme s'ils eussent prévu leur sort, poussèrent ensemble des cris attendrissans, et les ministres d'Amulius s'en retournèrent les yeux baignés de larmes. Cependant, le berceau qui les renferme, flotte sur la surface de l'onde: quelle puissante destinée étoit alors confiée à quelques planches fragiles! Poussé par les flots, au milieu des bois, l'onde qui décroissoit, laissa le berceau sur la vase. Là s'élevoit un arbre, dont il reste encore des vestiges; on l'appelloit alors le figuier *Romulare*, et aujourd'hui le figuier *Ruminal*. Une louve, ô prodige! une louve qui venoit d'être mère, accourt aux cris des deux orphelins. La bête féroce va-t-elle les dévorer? Non, loin de leur nuire, elle vient rappeller à la vie ceux que leurs parens ont eu le barbare courage de perdre! Elle s'arrête, caresse de sa queue ses nouveaux nourrissons, et de sa langue, façonne

leurs membres naissans. On les reconnoîtroit pour les enfans du Dieu des combats; aucune crainte ne les agite, ils saisissent le pis nourricier, et s'abreuvent d'un lait qui n'étoit pas destiné pour eux. C'est cette louve qui a donné le nom à cet endroit, qui à son tour l'a donné aux Luperques. Ainsi, la nourrice généreuse a reçu le prix de ses bienfaits.

Cependant rien n'empêche de faire venir d'une montagne d'Arcadie, le nom des Luperques; Faune Lycéen a des temples dans cette contrée.

Qu'attendez-vous, jeune épouse? Un philtre puissant, des vœux, des enchantemens ne vous donneront pas le doux nom de mère: recevez patiemment les coups d'une main féconde, et votre père obtiendra bientôt le titre d'aïeul. Il fut un temps, où, soumises aux influences d'un sort barbare, les épouses voyoient rarement naître de leur sein des gages de leur amour. « Que me » sert donc d'avoir enlevé les Sabines, s'écrioit » Romulus qui régnoit alors? Si mon entreprise » violente, loin d'augmenter les forces de mon » empire, n'y a produit que la guerre, combien » n'eût-il pas été plus avantageux de vivre sans » épouses? » Au pied du mont Esquilin, s'élevoit un bois antique, consacré à la grande Junon; les femmes s'y rendent avec leurs époux; ils s'y prosternent ensemble. Tout-à-coup la cime de la

forêt s'agite avec un bruit épouvantable, et la Déesse fait entendre à travers les bois ces étonnantes paroles : *Qu'un bouc féconde les femmes du Latium.* A cet oracle obscur toute la troupe demeure muette et consternée. Un augure (le temps nous a dérobé son nom) étoit venu depuis peu de l'Etrurie, d'où il étoit exilé. Il immole un bouc, et ordonne aux femmes de se laisser frapper avec des courroies faites de la peau de l'animal. La lune eut à peine rempli pour la dixième fois son orbe éclatant, que les époux devinrent pères. C'est à toi que l'on dut ce prodige, puissante Lucine ; tu reçus ton nom des bois sacrés, si pourtant tu ne le tiens pas de la lumière dont tu es le principe fécond. Daigne, auguste divinité, daigne être favorable aux jeunes épouses enceintes ; et dans les termes fixés, enlève doucement de leur sein, le fruit de leur amour !

Le jour se lève ; cessez de vous fier aux vents. Dans cette saison ils ont souvent trahi la confiance ; leur souffle est encore incertain, et pendant six jours les cavernes d'Eole sont ouvertes.

Déjà le verseau, libre de son ministère, se retire avec son urne inclinée, et l'astre du jour commence à parcourir la demeure des poissons. Ces deux constellations amies, qui brillent en-

semble dans la même région, portèrent autrefois deux divinités. Vénus, fuyant le terrible Typhon, lorsque Jupiter défendoit contre lui l'empire des cieux, se sauva avec Cupidon, encore enfant, vers l'Euphrate, et vint se reposer sur les bords de ce fleuve de la Palestine. Des peupliers et des saules, garnis de roseaux, couvroient la rive, et sembloient leur promettre une retraite assurée; mais tout-à-coup le vent agite le feuillage; Vénus pâlit d'effroi, et s'imagine que son ennemi va la saisir. « Nymphes de cette rive, s'écrie-t-elle en » serrant son fils contre son sein, daignez secourir » deux divinités tremblantes ». Elle dit et se précipite dans les eaux. Alors deux poissons se présentent pour la recevoir, et c'est ce qui leur a mérité d'être placés dans les cieux. Depuis ce temps le superstitieux habitant de la Syrie respecte cette espèce, et jamais le poisson ne profane sa bouche.

Le jour suivant n'est consacré à aucune fête; mais celui qui lui succède l'est à celle de Quirinus. C'est le nom que portoit autrefois Romulus, soit parce que la haste, étant appellée Curis dans la langue des anciens Sabins, ce héros, en entrant dans les cieux, aura pris son nom de son arme; soit parce que les Quirites auront donné leur nom à leur roi; soit enfin parce qu'il avoit réuni les peuples de Cures aux Romains.

Le

Le Dieu des combats, ayant vu s'élever les nouveaux murs de Rome, et Romulus terminer plusieurs guerres avec succès: « Jupiter, dit-il, » la puissance romaine repose maintenant sur des » fondemens solides, et n'a plus besoin du » secours de mon fils. Daignez le rendre à mes » embrassemens. Rémus n'est plus; celui qui » reste me tiendra lieu de l'un et de l'autre. Un » de mes fils s'élevera dans les cieux; vous me » l'avez dit vous-même. Que les promesses de » Jupiter soient accomplies ». Jupiter consentit. Au mouvement de sa tête, les deux pôles s'ébranlèrent, et Atlas sentit s'ébranler sur ses épaules le globe des cieux.

Il est un lieu que les anciens appellèrent marais de la chèvre. Romulus y dictoit un jour des lois à son peuple. Tout-à-coup le soleil disparoît, et des nuages obscurcissent le ciel. D'un côté le tonnerre se fait entendre; de l'autre des éclairs redoublés sillonnent l'Ether qui s'entr'ouvre. Tout le monde prend la fuite, et le roi s'élance dans les airs sur le char de son père. Cependant on pleure sa mort; on soupçonne faussement les sénateurs de l'avoir tué, et cette opinion eût peut-être demeuré dans les esprits. Mais un jour Julius Proculus revenoit d'Albe la Longue; la lune qui brilloit rendoit inutile l'usage des flambeaux. Il entend les

nuages crever subitement à sa gauche; il recule d'épouvante, et ses cheveux se dressent sur son front. Romulus lui apparoît au milieu du chemin, brillant d'une beauté éclatante, d'une taille au-dessus de l'humanité, et décoré de la trabée. « Va secher les larmes des Romains, lui dit-il; » qu'ils cessent de m'outrager par leur vaine » douleur. Qu'ils viennent plutôt offrir leur » encens et leurs prières à la nouvelle divinité » de Quirinus; qu'ils se livrent à la guerre et » au génie que je leur inspirai ». Il dit, et disparut dans les airs. Proculus assemble le peuple, et lui rapporte ce qu'il a entendu. On éleve des temples au Dieu, une colline reçoit son nom, et des jours fixes ramènent tous les ans la fête du fondateur de Rome.

Apprenez maintenant pourquoi l'on appelle ce même jour la fête des *Fols*. La cause n'en est pas importante, mais elle convient au sujet.

Autrefois les peuples étoient peu versés dans l'agriculture. Des guerres longues et cruelles occupoient les hommes : on mettoit plus de gloire à manier le glaive qu'à conduire le soc, et les champs négligés rapportoient peu à leurs propriétaires. Cependant dans ces temps reculés on semoit, on moissonnoit le far, et Cérès en recevoit les prémices. Conduit par l'usage, on

faisoit rôtir les grains dans les flammes. Mais combien étoit nuisible cette pratique ignorante! Tantôt on balayoit une cendre noire au lieu du far, tantôt le feu consumoit les chaumières. La déesse *Fournaise* fut connue. Mieux instruit par elle, le peuple la prie de donner à ses grains le degré convenable de cuisson. Alors le grand Curion indique, avec la formule reçue, le jour des fornacales; car ce ne sont pas des féries fixes. Autour du *Forum* pendent les tableaux où chaque curie est désignée par sa marque particulière: mais les insensés qui, parmi le peuple, ne savent à quelle curie ils appartiennent, font à la fin de ce jour les sacrifices qu'ils ont négligés.

Le jour des solemnités consacrées aux morts est arrivé. Appaisez alors les ames de vos ancêtres, et portez sur leurs froides cendres de légères offrandes. Peu de choses suffit aux mânes, et la pieté leur tient lieu des plus riches présens: les Dieux du Styx ne sont pas des Dieux avides. Une tuile couverte de simples couronnes de fleurs, et dans un vase grossier, laissé au milieu du chemin, des fruits, quelques grains de sel, du pain trempé dans du vin, des violettes éparses, voilà tout ce qu'il faut. Non cependant que de plus riches offrandes puissent déplaire aux ombres; mais ces simples objets

suffisent pour les appaiser. Prononcez ensuite devant les foyers allumés les prières ordinaires et les paroles convenables. Ce fut Énée, cet illustre modèle de la piété filiale, qui introduisit dans les états du Latium ces funèbres cérémonies, en présentant des offrandes solemnelles au génie de son père.

Il fut un temps où, occupés à des guerres longues et sanglantes, les Romains négligèrent de célébrer les jours consacrés aux mânes. Ils en furent bientôt punis ; car on dit que de ce moment tous les fauxbourgs de Rome (5) furent éclairés du feu des bûchers. On dit encore, et je le crois à peine, on dit que nos aïeux sortirent de la poussière des tombeaux, et firent entendre dans le silence des nuits des sons plaintifs et lamentables ; que des ombres difformes, fantômes vains et mensongers, poussèrent de longs hurlemens dans les rues de Rome et dans les campagnes du Latium. Les peuples tremblans rendirent alors aux tombeaux leur culte trop long-temps négligé, et bientôt les prodiges cessèrent, et la mort suspendit ses coups.

Cependant, tandis que l'on célèbre ces solemnités, jeunes veuves, ne formez pas de nouveaux nœuds. Attendez, pour allumer la torche nuptiale, que des jours plus purs nous éclairent. Et vous, déjà nubile aux yeux d'une mère trop em-

pressée, gardez-vous d'orner alors de la haste recourbée votre chevelure virginale. Hymen, éloigne ton flambeau! crains qu'il ne se mêle à ces feux sinistres! D'autres flambeaux éclairent le triste séjour des sépulcres. Que les Dieux demeurent cachés au fond de leurs sanctuaires fermés (6); que l'encens ne fume plus sur les autels, et que les foyers sacrés restent sans feu. Dans ces jours les ames légères et les ombres des morts errent de toutes parts, et viennent se repaître des mets présentés sur leurs tombeaux.

Cependant, ces lugubres cérémonies ne durent qu'autant de jours qu'il en reste au mois; c'est-à-dire, autant que mes vers contiennent de pieds. Le dernier de ces jours destinés à appaiser les mânes, est appelé le jour des *Férales*, parce qu'alors on *porte* aux morts les offrandes accoutumées.

Mais que fait cette vieille, chargée d'années, au milieu d'un cercle de jeunes filles? Elle fait un sacrifice à *Tacita*, et c'est avec bien de la peine qu'elle se tait elle-même. Avec trois doigts elle place trois grains d'encens sous le seuil de sa porte, à l'endroit où la souris s'est creusé une voie secrette : puis attachant à un rhombe de plomb noirci des fils enchantés, elle roule dans sa bouche sept fèves noires. Ensuite elle fait rôtir une tête de *mêna*, bien cousue, enduite de poix

et traversée d'une broche d'airain. Elle verse aussi quelques gouttes de vin, et ce qui reste est bu par elle et par ses compagnes, mais sur-tout par elle. « Nous avons enchaîné les langues enne-» mies et les bouches calomnieuses », dit la vieille en s'en allant, et la vieille s'en va chancelante d'ivresse.

Vous allez sans doute me demander quelle est cette Déesse du silence? Voici ce que m'en ont appris nos anciens.

Jupiter, épris du plus violent amour pour la nymphe Juturne, éprouva une résistance à laquelle un si grand Dieu ne devoit pas s'attendre. Tantôt s'enfonçant dans les forêts, elle se cachoit parmi les coudriers; tantôt elle s'élançoit au fond des eaux, son séjour. Le Dieu amoureux assemble un jour toutes les nymphes du Latium, et leur parla ainsi: « Votre sœur, en se refusant » aux embrassemens du plus puissant des Dieux, » devient sa propre ennemie, et repousse le bon-» heur qui s'offre à elle. Favorisez mon amour, » et vous nous servirez l'un et l'autre; car dans » la volupté que je désire, votre sœur trouvera » le sort le plus fortuné. Lorsqu'elle fuira vers » le fleuve, placez-vous sur la rive, et empêchez » qu'elle n'aille chercher une retraite au fond » des eaux ». Jupiter dit. Toutes les nymphes du Tibre, celles qui habitent le rivage où tu

devins mère, divine Ilia, lui jurent d'être fidelles à ses ordres. Parmi elles étoit une nayade appelée communément *Lara*, mais dont on prononçoit autrefois le nom, en répétant la première syllabe. « Apprends à contenir ta langue», lui disoit souvent Almon son père; mais elle n'en fait rien. A peine elle touche la fontaine qu'habite sa sœur: fuis les bords du fleuve, lui crie-t-elle, et elle lui répète les paroles de Jupiter. Elle va trouver aussi Junon, et la plaignant des infidélités de son époux, lui apprend qu'il est amoureux de Juturne. Jupiter indigné, lui fait arracher la langue dont elle avoit abusé. « Conduis cette » imprudente chez les morts, dit-il à Mercure; » c'est le séjour propre au silence. Elle sera » toujours nymphe; mais nymphe du marais » infernal ». Jupiter est obéi. On traverse un bois, et là, dit-on, le conducteur s'apperçoit que la nayade est belle; il prétend obtenir les dernières faveurs. L'infortunée n'a plus que ses yeux pour interprêtes de ses prières, et elle s'efforce en vain d'arracher des paroles de sa bouche muette. Elle devient enceinte, et les gémeaux qui président aux carrefours lui doivent la naissance. Ce sont les *Lares* qui veillent sans cesse à la garde de nos murs.

Le jour suivant est le jour des *Charisties*. Ainsi le nommèrent les parens chéris qui se rassemblent

alors aux festins de l'amitié. Il est si doux en quittant les tombeaux, en venant de verser des larmes sur la cendre des siens, de se trouver tout-à-coup avec ceux que la mort a épargnés, de se consoler de la perte de ceux qui ne sont plus, par la présence de ceux qui restent encore, et de compter les degrés de sa parenté! Mais que des cœurs purs viennent seuls à cette solemnité. Loin le frère impie, ou la mère cruelle qui tyrannise ses enfans. Loin le fils ingrat pour qui la vie de son père est un fardeau, et qui calcule les jours de sa mère. Loin la marâtre qui, de sa haine jalouse, écrase sa tremblante belle-fille. Loin les fils de Tantale et l'épouse de Jason, et la femme barbare qui donna aux laboureurs des semences brûlées; et Progné, et sa sœur, et Térée qui fit leur malheur commun, et tous ceux enfin qui doivent leurs richesses au crime. Offrez l'encens aux génies propices de la famille. On croit que c'est sur-tout dans ce jour que la concorde répand dans les cœurs sa douce influence. Faites ensuite la libation des mets, et qu'un plat religieusement envoyé, soit offert aux Lares comme un gage de la reconnoissance et du culte; ensuite quand la nuit obscure appellera le doux sommeil, prenez d'une main pieuse une coupe largement pleine, et dites, en versant quelques gouttes de vin, au milieu de ces paroles sacrées: « Salut à nous tous!

» salut à vous, César, auguste père de la pa-
» trie ! »

Lorsque la nuit aura fait place à la lumière, on célébrera, suivant le rit accoutumé, la fête du Dieu qui fixe les bornes de nos champs.

O Terme! soit qu'une pierre grossière, soit qu'un tronc enfoncé dans la terre nous représente ton image, nos ancêtres ne nous en ont pas moins appris à te considérer comme une divinité. Les deux propriétaires des champs que tu sépares viennent te couronner chacun de leur côté, et t'offrir leurs doubles guirlandes et leurs doubles gâteaux.

Un autel s'élève. La grossière villageoise apporte dans un vase brisé, le feu de son modeste foyer. Un vieillard rompt le bois et forme un bûcher soutenu par quelques rameaux, qu'il s'efforce d'enfoncer dans la terre, tandis qu'il fournit aux flammes leur premier aliment avec des écorces sèches. Un enfant s'avance tenant de larges corbeilles; il jette par trois fois au feu les prémices des fruits, et sa jeune sœur est à ses côtés, qui présente des rayons que l'on vient d'enlever à la ruche. D'autres offrent le vin, et la flamme reçoit la libation de chaque objet. La troupe ingénue regarde et observe un religieux silence. Alors le Dieu commun est arrosé du sang d'un agneau; il ne se plaint pas cependant si on lui offre une

jeune truie. L'agreste voisinage s'assemble ensuite, célèbre un festin champêtre et chante les louanges du dieu Terme :

« C'est toi qui fixes les bornes des peuples, des » villes et des grands empires. Sans toi chaque » propriété seroit une source de contestations. » L'ambition ne peut te séduire; l'or ne peut te » corrompre; tu gardes avec une fidélité invio- » lable les champs qui te sont confiés. Si jadis » tu avois marqué les limites du territoire de » Tyrée, la mort n'eût pas moissonné trois cents » guerriers. Othryades n'eût pas tracé de san- » glans caractères sur des armes entassées. Oh! » que de sang il versa pour sa patrie!

» Et lorsqu'on jetoit les premiers fondemens » du Capitole, tous les Dieux abandonnèrent » leurs autels et cédèrent la place à Jupiter. Mais si » l'on en croit nos ancêtres, le dieu Terme, trouvé » dans l'enceinte du temple y resta constamment, » et l'occupa en commun avec le grand Jupiter. » Maintenant encore, pour qu'il ne voie rien au- » dessus de lui que les astres, on a pratiqué une » ouverture à la voûte de son temple.

» Après cela, Dieu puissant, tu le vois, l'in- » constance ne t'est plus permise. Demeure donc » fermement dans le poste où tu auras été placé. » N'accorde rien aux sollicitations d'un voisin » avide, et ne parois pas préférer un simple

» mortel à Jupiter. Si la charrue ou le hoyau te » heurtent, crie sans cesse : *Voici mon champ, » voilà le tien.* »

Sur le chemin qui conduit dans les campagnes du *Laurentum*, ces campagnes où régna autrefois le fils d'Anchise, le dieu Terme reçoit les entrailles d'une brebis, près de la pierre qui fixe le sixième mille. Des bornes certaines enferment les autres nations. Les limites de Rome sont celles de l'univers.

Je vais chanter maintenant l'expulsion des rois. Le sixième jour qui précède la fin de ce mois en a reçu son nom.

Tarquin occupa le dernier le trône des Romains. Ce fut un prince injuste, mais cependant guerrier et courageux. Il avoit pris des villes, il en avoit détruit d'autres. Il s'étoit aussi emparé de Gabies, mais par le plus lâche artifice. Le plus jeune de ses trois fils, digne rejetton de Tarquin le superbe, alla pendant la nuit se jeter au milieu des ennemis. Aussi-tôt les glaives brillent. « Frappez, leur crie-t-il ; percez un infor- » tuné sans armes. Remplissez les vœux de mes » frères et de Tarquin mon père, de ce père » barbare qui m'a déchiré des coups les plus » honteux ». (Et pour prêter à son imposture l'air de la vérité, il avoit souffert qu'on les lui donnât.) Il se dépouille de ses vêtemens, et

découvre, à la lumière de la lune, les coups qui ont meurtri ses épaules. Les ennemis voient un jeune homme, déposent leurs armes, mêlent leurs pleurs aux siens, et l'engagent à partager avec eux les travaux de la guerre. Imposteur adroit, il se joue de leur crédulité et consent à ce qu'ils demandent. Bientôt devenu puissant, il envoie à son père un ami fidèle pour en apprendre les moyens de lui livrer Gabies. Près du palais étoit un jardin rempli de fleurs et arrosé d'un ruisseau qui y promenoit, en murmurant, son onde paisible. C'est-là que Tarquin reçoit l'envoyé secret de son fils, et pour unique réponse il abat la tête de tous les lys. Lorsque l'envoyé fut de retour, et qu'il eut parlé des lys abattus : « Je reconnois vos ordres, mon père, » dit le jeune homme ». Aussi-tôt les chefs de Gabies tombent, et ses murs sans défenseurs sont livrés à l'armée romaine.

Mais, ô prodige funeste! un serpent s'élance du sein des autels et enlève les entrailles des victimes du milieu des foyers qui s'éteignent. On consulte l'oracle d'Apollon. « Celui d'entre » les chefs, répond le Dieu, qui donnera un » baiser à sa mère, sera le vainqueur ». Tous, sans comprendre le sens de l'oracle, qu'ils croient aveuglément, courent prodiguer des embrassemens à leur mère. Brutus depuis long-temps

déguisoit sa sagesse sous le masque de la stupidité, pour dérober sa tête aux fureurs du cruel Tarquin. Il feint de se heurter, se laisse tomber et donne un baiser à la terre, mère commune de tous les hommes.

Cependant les enseignes romaines flottent autour des murs d'Ardée, et le temps se consume dans les longueurs du siège. Tandis que la valeur languit enchaînée, et que l'ennemi craint d'en venir aux mains, les jeux règnent dans le camp, et le soldat s'abandonne au repos. Le jeune Tarquin rassemble ses amis à un festin splendide dont il est nommé le roi. « Pendant qu'une guerre » lente et oisive nous retient sous les murs de » cette Ardée si difficile à vaincre, et nous em» pêche d'aller consacrer nos armes aux Dieux » de la patrie, mes amis, dit-il, qui nous ré» pondra que la fidélité veille sur notre couche » nuptiale, et que nos épouses partagent le sen» timent de notre tendresse? » Alors chacun entreprend l'éloge de la sienne; la dispute s'anime par le choc du zèle et de l'intérêt; et la langue et le cœur s'échauffent par le vin largement versé. « Ce n'est pas à de vaines paroles qu'il » faut s'attacher, dit en se levant le héros au» quel Collatie donna son nom illustre (7); n'en » croyez que la chose même. La nuit n'est pas » avancée; montons à cheval et volons à Rome. »

Il dit, on applaudit : les chevaux sont préparés; ils sont à Rome (8). On se rend aussi-tôt au palais des rois. Aucune garde n'en défend l'entrée. Ils trouvent la fille du roi, ses guirlandes (9) en désordre éparses sur son sein, prolongeant dans la nuit les plaisirs de la table. On vole ensuite vers Lucrèce; Lucrèce filoit; devant son lit étoient des corbeilles et des laines. A la foible lueur d'une lampe, ses femmes remplissoient la tâche qu'elle leur avoit imposée. Placée au milieu d'elles, elle leur parloit ainsi avec douceur. « Hâtez-vous, jeunes
» filles, hâtez-vous. Ce vêtement militaire (10),
» que nos mains ont travaillé, il faut l'envoyer
» au plutôt à votre maître. Cependant qu'avez-vous
» appris? car vous avez coutume d'apprendre
» plus de nouvelles que moi. Combien de temps
» dit-on que la guerre doit durer encore? A la
» fin tu succomberas sous nos armes, superbe
» Ardée. En vain tu oses résister à nos héros,
» ville odieuse, qui retiens loin de nous des époux
» chéris! Qu'ils puissent pourtant revenir! Mais
» le mien est téméraire; il se précipite au milieu
» de tous les dangers. Mon esprit m'abandonne,
» et j'expire lorsque je me le représente dans
» les combats : un froid mortel glace mon cœur ».
Elle finit par verser des larmes, abandonne ses fuseaux, et laisse tomber sa tête sur son sein. Mais sa douleur ne la rend que plus belle; ce

sont les larmes de la pudeur qui coulent, et sa belle ame est empreinte dans ses beaux traits. « Dissipe tes craintes, et vois ton époux », s'écrie Collatin. Lucrèce revient à la vie, et, fardeau cher et précieux, elle est suspendue au col de son époux.

Cependant un feu dévorant s'allume au sein du jeune Tarquin, et un amour aveugle lui transmet toutes ses fureurs. La taille de Lucrèce, sa blancheur éclatante, ses cheveux blonds, ses graces simples, qui ne doivent rien à l'art, ses paroles, le son de sa voix, et jusqu'à cette pudeur incorruptible, tout l'enflamme, et moins il a d'espoir, plus il désire.

Mais l'oiseau qui annonce le jour avoit déjà fait entendre son chant matinal : les jeunes guerriers retournent au camp. Dans les sens interdits du fils du roi, l'image de la beauté qu'il vient de quitter s'imprime profondément. Il se rappelle ce qu'il a vu et son amour s'en accroît encore. « Telle étoit son attitude, telle étoit sa parure. C'est ainsi qu'elle faisoit tourner ses fuseaux sous ses doigts ; ainsi flottoit sur son sein sa chevelure négligée. Voilà ses traits et ses paroles ; voilà ses graces, sa beauté, la fraîcheur de son teint ! » Après une tempête violente la mer s'affaisse et redevient calme : cependant les flots sont encore soulevés du vent qui les agita. Ainsi l'objet adoré

n'étoit plus devant les yeux de Tarquin ; mais l'amour que sa présence avoit fait naître étoit resté au fond de son cœur. Il brûle, et violemment agité des transports d'une passion criminelle, il a résolu d'employer la force et l'imposture pour souiller la couche de la pudeur. « Le » succès est incertain ; mais j'oserai tout, dit-il. » Elle éprouvera si le hasard ou la divinité ne » favorise pas ceux qui savent oser. C'est ainsi » que j'ai pris Gabies ». Il dit, ceint son glaive et presse les flancs de son coursier. Le soleil étoit prêt à se cacher sous l'horison, lorsqu'il arrive dans Collatie. Ennemi cruel, il pénètre comme un hôte chéri dans le palais de Collatin. Il lui tenoit par les liens du sang ; il est bien accueilli. Lucrèce, ainsi l'erreur se joue de nos esprits! l'infortunée Lucrèce, ignorant le sort qui l'attend, reçoit à sa table son funeste ennemi. Le repas terminé, le temps du repos invite au sommeil. La nuit étoit avancée ; aucune lumière ne brilloit plus dans le palais. Tarquin se lève, tire son glaive et s'avance vers l'endroit où repose la chaste Lucrèce. « Je suis le fils du roi, dit-il, » dès qu'il a touché son lit ; je suis Tarquin, et » ma main est armée d'un glaive ». Lucrèce ne répond rien ; elle a perdu la voix, elle n'a plus la force de parler, et toutes les facultés de son ame sont anéanties. Elle tremble comme une

brebis

brebis innocente, saisie hors de la bergerie et se débattant sous les griffes d'un loup cruel. Quel parti lui reste-t-il? La résistance? elle est femme, elle sera vaincue. Les cris? le barbare est armé. La fuite? il presse son sein de ses mains; ce sein que n'avoit jamais profané une main étrangère. Indigne amant, il met tout en usage, les prières, les promesses, les menaces: mais ni les prières, ni les promesses, ni les menaces ne peuvent la toucher. « Votre résistance est vaine, lui dit-il » enfin; je vous ferai perdre la vie dans le crime. » J'attesterai faussement l'adultère que je n'aurai » pu commettre. Je tuerai un de vos esclaves, » et l'on publiera que vous aurez été surprise » avec lui ». Lucrèce succombe vaincue par la crainte d'une diffamation. Barbare, tu t'applaudis de ton triomphe? mais ta funeste victoire te perdra; combien, hélas! une seule nuit a coûté à ton trône!

Le jour se lève. Lucrèce est assise les cheveux épars, comme une mère qui va au bucher de son fils. Elle fait venir du camp le vieillard son père et son fidèle époux; ils accourent aussi-tôt. Dès qu'ils voient sa triste parure, ils demandent quelle est la cause de sa douleur, à quelles funérailles elle doit assister, et quel malheur l'a accablée? Elle garde long-temps le silence; et, le visage

caché de ses vêtemens, elle verse un torrent de larmes. Tous deux s'efforcent d'arrêter ses pleurs et d'en apprendre la cause ; et tous deux, agités d'une terreur secrette, répandent aussi des larmes. Trois fois elle veut parler, et trois fois elle se condamne au silence. Enfin les yeux baissés, et n'osant lever la vue : « Voilà ce que nous devons » encore à Tarquin, dit-elle. Je vais parler ; oui, » malheureuse que je suis, je vais raconter mon » opprobre ». Elle raconte ce qu'elle peut : le point fatal restoit à avouer. Ses pleurs redoublent, et le feu de la pudeur couvre son chaste front. Son père et son époux lui pardonnent une action qui fut le fruit de la violence. « Ce pardon » que vous m'accordez, leur dit-elle, je me le » refuse, moi ». Elle dit, s'enfonce un poignard dans le sein et tombe à leurs pieds, couverte de son sang. En mourant, elle observe encore si dans sa chûte, elle n'a point offensé la décence, et tel est le soin qui l'occupe à son dernier soupir. Son père et son époux, oubliant les règles d'une austère bienséance, se jettent sur son corps, et déplorent leur perte commune. Mais Brutus paroît. Brutus, démentant enfin son nom par son courage, arrache le poignard du sein de Lucrèce mourante : il le saisit tout dégoûtant encore d'un sang si généreux, et prononce d'une voix mena-

çante ces paroles intrépides : « Je te jure, par ce » sang chaste et courageux ; je jure par tes mânes » qui deviendront pour moi une divinité, que je » vengerai ta mort sur Tarquin, chassé avec son » odieuse famille. C'est assez dissimuler mon cou- » rage ». A ces mots, Lucrèce entr'ouvre ses yeux éteints, et d'un léger mouvement de tête paroît approuver le projet de Brutus. Cette femme héroïque reçoit les honneurs des funérailles. Sa blessure découverte arrache des larmes de tous les yeux, et fait naître une noble émulation. Brutus soulève les Romains à grands cris, et leur rappelle les forfaits de leur roi. Tarquin s'enfuit avec ses enfans. Une autorité annuelle est remise aux mains des consuls. Ce jour fut le dernier jour de la royauté.

Me trompé-je ? Ne vois-je pas l'hirondelle qui vient annoncer le printemps ? Ne craint-elle point que l'hiver ne revienne sur ses pas ? Souvent cependant Progné s'est repentie de s'être trop hâtée, et Térée, son époux, s'est réjoui de la voir transie de froid.

Il ne reste plus que deux nuits au mois que je chante, et Mars presse les chevaux rapides à la course des chars. La nature de ces jeux leur a fait donner le nom d'Equiries, et c'est dans son champ que le Dieu en voit le spectacle.

Vous venez à propos, Dieu des armes ; le temps qui vous est consacré vous appelle, et le mois qui porte votre nom va bientôt naître.

Nous sommes enfin arrivés au port. Ce mois est terminé avec le livre qui l'a chanté. Que mon vaisseau vogue maintenant sur une autre mer.

NOTES
DU SECOND LIVRE.

(1) Tous les étymologistes de l'antiquité nous apprennent que le mot *februum* avoit dans la langue sabine, la même signification que le mot *purgamentum* dans la langue latine, et que le verbe *februare* étoit synonyme des verbes *expiare*, *purgare*, *purificare*; *expier*, *purger*, *purifier*. Tout ce qui servoit aux expiations dans les sacrifices, étoit donc appelé du nom générique de *Februa* : *Quæcumque purgamenti causâ in quibusque sacrificiis adhibentur, Februa appellantur.* De-là le dernier mois de l'année romaine fut appelé Februa-*rius*, parce que la plupart de ses fêtes n'étoient que des expiations. On y célébroit les Lupercales, fêtes dont la majeure partie consistoit en lustrations et purifications. On y célébroit la fête des morts, et l'on y purifioit les tombeaux par des sacrifices expiatoires, d'où cette fête étoit aussi appelé *Februalia*.

Les expiations entroient dans presque tous les actes de la religion des anciens. Il y en avoit de particulières, pour lesquelles on ne recouroit pas toujours aux sacrifices. Il y en avoit de publiques, telles que les fêtes de Palés; le sacrifice appelé *Amberbalis* ou *Amb-Urbium*, qui consiste à promener autour de la ville des victimes que l'on immoloit ensuite; celui qu'on appelle *Amb-Arvale*, qui éto la même chose pour les campagnes; la cérémonie du *lustre* ou de l'expiation qui se faisoit, pour tous les citoyens, de cinq en cinq ans; celle appelée *Su-Ove-Tau-*

rilia, qui consistoit à promener autour de l'endroit que l'on vouloit purifier, un porc, une brebis et un taureau; l'*Armi-Lustrium* ou purification des armées de terre; les lectisternes, les supplications, &c.

Les Grecs avoient, outre les expiations particulières, celles des mystères d'Eleusis et de Mythra, de l'antre de Trophonius, &c. L'eau et le feu enlèvent les taches des corps; on croyoit, dans les religions payennes, que les mêmes élemens pouvoient effacer les souillures de l'ame. Cependant il y avoit chez les Romains des crimes inexpiables; Cicéron nous l'indique, et en citant son autorité, l'immortel Montesquieu soutient qu'il ne doit point y en avoir dans notre religion.

Quant au mot *Februa*, qui doit nous occuper ici, il étoit pris souvent aussi pour certains objets de purification, tels que des cierges, du soufre, du bitume, &c. que les magistrats ou les princes, chez les Romains, distribuoient au peuple dans de certaines solemnités, et que l'on appeloit encore *Suffimenta*, *Lustralia*. Sur une médaille de Domitien, on voit un sénateur assis sur une estrade, devant le portique d'un temple, et distribuant quelques objets qu'on ne peut distinguer. A ses pieds sont deux grands vases, et sous son siége on lit : Suff(*imenta*) P(*opulo*) D(*ata*). Plus bas sont deux personnages, dont l'un reçoit l'objet des purifications, et l'autre étend les mains pour l'obtenir.

(2) Les Flamines avoient ordinairement pour coëffure un bonnet ovale, appelé *apex*, surmonté d'un petit bâton, entouré d'une houppe de laine. Comme il leur étoit défendu de sortir jamais la tête nue, et que leur coëffure étoit fort incommode, ils y substituoient dans l'été un réseau de fil, et c'est de-là, disent Varron et Servius,

qu'ils furent appelés *Flamines*, *quasi Filamines*. Le bonnet du Flamine Diale étoit absolument de la même forme, comme on peut le voir sur les médailles et les monumens. Il n'en différoit qu'en ce qu'il devoit être recouvert de la peau d'une brebis blanche, immolée à Jupiter; ce qui l'avoit fait nommer *Albo-Galerus*.

Le Flamine Diale ou de Jupiter, étoit le premier, comme Jupiter étoit le premier des Dieux. Il portoit la pourpre et siégeoit sur la chaise curule. Dans l'origine il ne pouvoit être employé à aucun office, même civil; parce qu'il étoit toujours dans l'exercice des fonctions sacerdotales, *quod quotidiè feriatus erat*, dit Fabius Pictor, dans Aulu-Gelle. Mais dans la suite il n'en fut pas ainsi, et les pontifes faisoient ses fonctions pendant son absence. Nous avons dit que la superstition en avoit fait un personnage fort important, et Aulu-Gelle rapporte les défenses qui lui étoient faites de toucher certains objets ou de faire certaines choses : ainsi il ne pouvoit monter à cheval, voir une armée, jurer, se servir de plus d'un anneau, avoir quelques nœuds, soit à son bonnet, soit à ses vêtemens; toucher ni chèvre, ni chair crue, ni lierre, ni fève, ni farine paitrie avec du levain; couper des branches de vigne; coucher dans un lit étranger plus de trois jours de suite; changer de tunique en plein air, faire divorce avec sa femme, &c.

(3) La femme du Flamine jouissoit d'une considération semblable à celle de son mari. L'exercice de son sacerdoce avoit lieu principalement pour détourner la foudre, et elle devoit toujours sacrifier lorsqu'il tonnoit, jusqu'à ce qu'elle eût appaisé les Dieux. Aussi avoit-elle sur ses vêtemens l'image de la foudre en couleur de feu, couleur de son voile et de ses vêtemens. Le père Montfaucon

rapporte un Albo-Galerus, ou bonnet du Flamine Diale; sur lequel on voit l'image de la foudre. La Flamine se couvroit aussi la tête d'un voile de pourpre appelé *Rica*, et son bonnet étoit toujours surmonté d'une branche d'olivier, comme celui de la reine des sacrifices. Elle ne pouvoit se marier en secondes nôces, et la chasteté à laquelle elle étoit condamnée étoit si sévère, qu'elle ne pouvoit monter un escalier de plus de trois degrés, à moins que ces degrés ne fussent à la grecque, c'est-à-dire, absolument fermés de toutes parts, *de peur que l'œil ne pût appercevoir la moindre partie de son corps.* Dans certains temps de l'année, il lui étoit défendu de peigner ses cheveux ou de faire ses ongles.

(4) Une des premières lois des sacrifices, c'est que les ministres qui les offroient, et même les femmes en général, devoient avoir passé la nuit précédente dans une chaste abstinence. Scaliger rapporte un passage d'un ancien poëte latin, qui, en parlant de Priape, dit : « Ici, ici, qui » que tu sois, ne crois pas que le temple de ce Dieu » joyeux soit un temple austère. Quoique tu aies tenu » cette nuit une jeune fille dans tes bras, viens toujours, » ne crains rien. Cette défense n'est que pour les divinités » sévères ? — Vous, dit Tibulle, vous dont la nuit a » recelé les caresses amoureuses, n'approchez point des » autels ». Démosthènes fait parler ainsi une prêtresse de Bacchus : « Je suis pure, sans tache, exempte de toute » pollution, et sur-tout de celle que l'on contracte dans » le commerce d'un homme : je puis célébrer la fête » de Bacchus au temps accoutumé et suivant le rit de » mon pays ». Le même orateur dit ailleurs, que celui qui veut entrer dans le temple et toucher les bassins et les corbeilles sacrées, doit être chaste pendant un certain nombre

de jours. Ovide se plaint ainsi de la loi cruelle de la fête de Cérès. « L'année a ramené la fête de Cérès, et mon » amante languit tristement sur sa couche solitaire.

» Les tristes fêtes d'Isis vont recommencer, dit Properce, » et voilà la dixième nuit que Cinthie passe dans la re- » traite..... Malédiction à la fille d'Inachus, qui, des » tièdes ondes du Nil, étend sa tyrannie jusque sur les » plaisirs de nos femmes, &c. »

On sait que sur la porte du temple, à Epidaure, on lisoit : *Que ceux qui entrent soient chastes.* Clément d'Alexandrie dit, que les Egyptiens étoient les premiers qui avoient défendu d'entrer dans les temples sans s'être lavés après le commerce du mariage ; Chérémon, dans Porphyre, remarque, comme Hérodote, qu'ils s'abstenoient de voir leurs femmes avant d'offrir les sacrifices. C'étoit le précepte de Pythagore. Lampride, dans la vie d'Alexandre Sévère, dit qu'il sacrifioit tous les jours dans la chapelle de ses Dieux domestiques, s'il n'en étoit empêché par quelqu'impureté. Mais ces lois sévères n'étoient pas sans doute fidèlement exécutées, et la Pythagoricienne Théano les expliqua favorablement pour ses plaisirs, en disant qu'il n'y avoit que les commerces contraires à la nature qui dussent éloigner des autels de Cérès.

Au reste, nous trouvons la même loi sur l'abstinence chez le peuple hébreu. Elle existe encore dans l'église grecque, où le sacerdoce n'exclut pas le mariage.

(5) Les Romains, plus religieux et plus humains que nous ne l'avons été jusqu'à ce jour, en ce point, brûloient et enterroient les morts hors l'enceinte des temples et des villes. Ils croyoient qu'il étoit indigne de la majesté des Dieux de faire de leur demeure le séjour impur de la putréfaction, et qu'il répugnoit aux principes sacrés

de l'humanité d'empoisonner les vivans par l'infecte décomposition des morts. Ces vues philosophiques furent adoptées depuis l'origine de la république, jusqu'aux derniers siècles de l'empire. Nous les retrouvons depuis la loi des douze tables : *Hominem mortuum in urbe ne sepelito, neve urito*, jusqu'à cette constitution de Théodose le jeune, de l'an 381 : « Les corps renfermés dans des urnes, ou » dans des cercueils, dit cet empereur, seront portés » hors de la ville, pour y déposer de la fragilité hu- » maine, et ne pas souiller la pureté de la demeure des » habitans. *Ut et humanitatis instar exhibeant, et relinquant* » *incolarum domicilio sanctitatem* ». De-là l'usage d'enterrer le long des chemins, et dans les fauxbourgs des villes, comme l'attestent les nombreux tombeaux découverts aux environs de Rome, et de presque toutes les villes : *Junoto Flaminiæ jacet sepulchro.*

Si te fortè meo ducet via proxima busto, etc.

Cet usage se prouve encore par ces fréquentes apostrophes aux voyageurs, mises sur tous les tombeaux, *Siste Viator, Aspice Viator, Cave Viator, etc.*

Long-temps le désir d'être enterré près des restes des saints et des martyrs, sur la sépulture desquels furent bâtis les premiers temples chrétiens, introduisit l'usage d'inhumer dans les églises. La vanité acheva bientôt l'ouvrage de la piété. On rougit de pourrir avec le vulgaire ; la grandeur exigea des sépultures privées, des sarcophages et des litres. Le même principe religieux introduisit ensuite pour le peuple des cimetières près des églises, et des considérations, nées de l'ignorance et de l'intérêt, s'opposèrent toujours à ce que ces réceptables fétides fussent

bannis du sein des villes. En vain les amis des hommes s'élevèrent contre cet usage révoltant ; en vain la superstition elle-même traça un exemple contre l'abus ; des préjugés sacrés retinrent les esprits. Enfin la philosophie l'a emporté, et l'on a vu paroître la déclaration du 19 novembre 1776, qui veut « que personne ne soit » plus enterré dans les lieux où les fidèles se réunissent » pour la prière, &c. ; et que les cimetières, placés dans » l'enceinte des habitations, qui nuisent à la salubrité de » l'air, soient transportés hors l'enceinte des murs ».

(6) *Gardez-vous d'orner alors de la haste recourbée, etc.* Un des ornemens de la nouvelle mariée chez les Romains, consistoit à mettre dans ses cheveux un fer de lance recourbé, qui lui servoit de diadême. Comme tout étoit allégorique chez les anciens, cette parure bizarre avoit aussi son sens emblématique. Festus rend cette singulière raison de l'idée qu'on y attachoit : « On ornoit » aussi la tête de la nouvelle mariée du fer d'une lance » qui avoit été plongée dans le corps d'un gladiateur » vaincu et tué, afin que comme elle étoit étroitement » unie au corps du gladiateur, l'épouse fût de même unie » à l'époux ; ou parce que les femmes sont sous la protection de Junon *Curite*, ainsi appelée de ce qu'elle porte » une lance appelée chez les Sabins *Curis* ; ou pour présager qu'elle enfanteroit des hommes courageux ; ou enfin » parce que la nouvelle épouse étoit soumise par les lois » au pouvoir de son mari, la lance étant la marque de » la puissance et de l'empire ». Plutarque donne, dans la vie de Romulus, quelques autres raisons non moins superstitieuses, et tirées de si loin que nous nous garderons bien de les rapporter.

(6) Les Romains, ainsi que la plupart des peuples, regardoient tout ce qui tenoit aux morts comme sinistres et

impur. Porphyre dit que les prêtres et les aruspices défendoient d'entrer dans les maisons où il y avoit un mort. Les Romains mettoient alors à leur porte une branche de cyprès, pour empêcher qu'on n'y entrât par mégarde. On sait que la rencontre d'une pompe funèbre auroit souillé la pureté du Flamine Diale et des pontifes. On craignoit également que le deuil qui régnoit de toutes parts pendant les *Férales*, n'offensât la présence des Dieux. Néapolis dit même qu'il a lu que les statues qui étoient dans les rues, étoient alors couvertes d'un voile. Cette pratique est décrite par Albinovanus, poëte contemporain d'Ovide, dans son Elégie à Livie, sur la mort de Drusus :

Di quæ latent templis, nec iniqua ad funera vultus
Præbent; nec poscunt thura ferenda rogo, &c.

On sait que la même opinion sur les morts existoit chez le peuple hébreu, dont nous avons vu tant de fois les cérémonies religieuses rapprochées de celles des Romains et des peuples de l'Orient. S. Epiphane cite comme du code de Moïse, cette loi : *S'il passe devant votre maison un mort, fermez vos portes et vos fenêtres, de peur que la maison n'en soit souillée.* Isaïe dit, que dans le deuil on fermoit la porte de la maison ; et Philon, que les juifs d'Alexandrie tenoient leurs boutiques fermées à cause de la mort de Drusille. Tout homme mort dans sa tente souilloit pendant sept jours ceux qui y entroient et tout ce qui y étoit. Lorsqu'il mouroit quelqu'un devant un Nazaréen, le temps de son nazareat lui devenoit inutile, et il étoit obligé de se faire raser de nouveau. Quiconque avoit touché un mort, même à la guerre, étoit impur pendant sept jours, et il étoit exclus du camp s'il ne se purifioit pas. Si dans cet état il approchoit du tabernacle sans être arrosé de l'eau

d'aspersion, il étoit puni de mort. Cette loi étoit encore plus expresse pour les prêtres, comme on peut le voir en vingt endroits de l'écriture.

(7) Ovide veut parler de Tarquin Collatin, qui habitoit à Collatie, petite ville près de Rome. Il étoit cousin de Tarquin-le-Superbe. Son aïeul, frère de l'ancien Tarquin, avoit été nommé par ce prince gouverneur de Collatie; et c'est de-là que cette branche de Tarquins prit le surnom de Collatin.

(8) Daniel Heinsius regarde ce morceau comme un chef-d'œuvre de poésie imitative, pour peindre la vîtesse et la rapidité de l'action. On peut en effet le comparer à ce que l'antiquité offre de plus parfait en ce genre. Les vers d'Homère ne sont ni plus rapides ni plus légers, lorsqu'il peint ou une course de chevaux, ou la vîtesse des cavales d'Enée, ou Neptune volant sur les flots, morceau le plus admirable de poésie pittoresque et de rythme imitatif.

(9) Les anciens avoient l'usage voluptueux de se couronner de fleurs dans les repas, ainsi que de se couvrir de parfums. Nous ne trouvons presque aucune description des repas sans les unes et les autres. « Apporte des parfums, des » couronnes et du vin vieux, du temps de la guerre des » Marses, dit Horace à son laquais. Je hais les mains » économes, dit-il ailleurs; qu'on sème par-tout des roses ». Souvent aussi la salle à manger étoit remplie de fleurs. Dans un tableau trouvé à Herculanum le parquet d'un appartement, où un homme et une femme sont assis devant une table, est parsemé de roses. Sur un marbre romain, on voit également deux personnes à table, tenant chacune une couronne. Ces couronnes n'étoient originairement qu'un simple ruban dont on se serroit la tête pour

tempérer les vapeurs du vin. On les fit ensuite en lierre, parce qu'on croyoit que les feuilles de cet arbuste avoient la vertu d'empêcher l'ivresse. On en faisoit de myrte et d'ache.

Les lois romaines parlent aussi des couronnes de table, et annoncent que l'on y ajoutoit des pierreries : *Sed et in coronis mensarum, gemmæ coronis cedent.* On sait encore que Pline a consacré aux couronnes plusieurs chapitres de son histoire naturelle. Si l'on désire des détails plus étendus à ce sujet, on peut consulter le traité du docteur Lanzoni, *Delle corone ed unguenti de gli antichi conventi.*

(10) La *Lacerna* étoit un vêtement militaire qui se mettoit sur la toge ; c'étoit une espèce de manteau ou surtout, à franges courtes, avec un capuchon, que l'on mettoit en temps de pluie : on s'en servoit encore pour aller aux spectacles ; il étoit de laine, teint ordinairement en pourpre pour les gens qualifiés, et en brun roux pour le peuple : on l'attachoit sous le menton avec une agrafe. Depuis les guerres civiles, tout le monde le porta à Rome, militaires, peuple, magistrats même.

FIN DU SECOND LIVRE.

LES FASTES D'OVIDE.

LIVRE TROISIÈME.

DÉPOSE, pour un moment, ta lance et ton bouclier, puissant Dieu des combats; dégage ta brillante chevelure du casque qui la couvre, et viens m'inspirer. Tu demanderas peut-être ce que Mars a de commun avec un poëte. Le mois que je chante te doit son nom. Minerve, tu le sais toi-même, préside aux guerres sanglantes, et Minerve n'en est pas moins la Déesse des beaux arts. Que l'exemple de Pallas t'arrache donc quelquefois ton redoutable appareil. Mars, sans armes, pourra s'occuper encore dignement. Eh! n'étois-tu pas désarmé, lorsqu'une prêtresse te reçut dans ses bras, pour que Rome te dût une origine digne de sa gloire?

La vestale Ilia (car je veux remonter jusqu'à ce grand événement) alloit au point du jour puiser l'eau qui devoit servir à purifier les choses sacrées. Une pente douce et facile conduit ses pas sur la rive; elle dépose l'urne d'argile qu'elle portoit sur sa tête. Fatiguée, elle s'assied, ouvre

son sein au souffle du zéphir, et raccommode sa chevelure en désordre. Bientôt l'ombre des saules, le chant des oiseaux, et le léger murmure de l'onde appellent le repos. Le doux sommeil se glisse insensiblement sous ses paupières appesanties, et la main qui soutenoit sa tête retombe languissamment. Mars la voit, brûle pour elle, et remplit ses désirs ; mais par un secret qui n'appartient qu'aux Dieux, il déguise ses embrassemens à celle même qui les reçoit. Le sommeil s'enfuit ; Ilia sera mère, et déjà tu es dans ses entrailles, illustre auteur de la nation romaine. Elle se lève languissante, et ne sait d'où vient sa langueur. Appuyée contre un arbre, elle prononce ces mots : « Puissent les Dieux » attacher un heureux présage à ce qu'un songe » vient de m'offrir, si pourtant ce n'étoit pas » quelque chose de plus sensible qu'un vain » songe ! J'étois devant les autels de Vesta, lors- » que tout-à-coup la bandelette qui ceignoit mon » front est tombée au pied des foyers sacrés. O » prodige ! je vois s'en élever également deux » jeunes palmiers. L'un d'eux surpassant l'autre » en hauteur, étendoit sur tout l'univers ses » nombreux rameaux, et portoit jusqu'aux astres » sa cime naissante. Le frère de mon père lève » aussi-tôt la hache contre ces arbres chéris. Je » frémis de son entreprise, et mon cœur palpite » d'épouvante.

» d'épouvante. Mais une louve et un pivert,
» oiseau consacré à Mars, prennent leur défense;
» par leurs secours réunis, les palmiers sont
» conservés. »

Elle dit, et d'une main tremblante, soulève son urne. Elle l'avoit remplie en racontant son songe.

Cependant le germe sacré se développe dans le sein de la vestale, et Rémus et Romulus croissent insensiblement. Le Dieu du jour n'a plus que deux signes à parcourir, pour terminer sa révolution périodique, et Sylvia est mère. On dit que les images de Vesta se couvrirent les yeux de leurs mains virginales. Il est certain que l'autel de la Déesse trembla lors de l'accouchement de sa prêtresse, et que la flamme épouvantée se cacha sous les cendres.

L'injuste Amulius occupoit alors le trône usurpé sur son frère; dès qu'il apprend cet événement, il ordonne qu'on jette dans le fleuve les deux gémeaux. L'onde qui se refuse au crime, se retire, et les laisse sur la terre sèche. Qui ne sait qu'une bête féroce nourrit de son lait ces orphelins, et qu'un pivert prit soin de leur apporter souvent des alimens? Bienfaisante nourrice du fondateur d'une si puissante nation, Laurentia; et vous, indigent Faustulus, je n'oublierai pas vos secours généreux; je chanterai votre gloire;

lorsque je célébrerai les Laurentales au mois de décembre, en ce mois consacré aux jeux et aux plaisirs (1).

Cependant les fils de Mars étoient parvenus à leur troisième lustre, et déjà une barbe naissante se marioit à leur blonde chevelure. Déjà ils dictoient des lois aux laboureurs et aux bergers du voisinage. Souvent on les voyoit regagner leurs cabanes, vainqueurs des brigands qu'ils avoient terrassés, et ramener dans leurs champs les bœufs sauvés de leurs mains. Mais à peine ils sont instruits de leur origine, que le nom de leur père enflamme leur courage, et qu'ils rougissent d'ensevelir un nom illustre dans d'humbles cabanes. Amulius tombe percé des coups de Romulus, et le sceptre est rendu à leur antique aïeul; ils bâtissent ensuite des murs peu élevés, mais qu'il fut pourtant funeste à Rémus d'avoir osé franchir.

Déjà l'on voyoit une ville aux lieux où l'on n'appercevoit naguère que des forêts et des paturages, lorsque le fondateur de cette ville immortelle dit : « Souverain arbitre des combats, toi, » dont on croit que le sang circule dans mes » veines, et je donnerai des gages certains de cette » illustre origine; l'année romaine commencera » sous tes auspices, je veux que le premier mois » s'honore du nom de mon père. » Il accomplit sa promesse, et donne le nom de Mars au

premier mois. Le Dieu, dit-on, fut sensible à ce témoignage de piété filiale.

Cependant dès long-temps Mars étoit la divinité particulière des peuples du Latium. Peuples belliqueux, l'amour des combats leur avoit sans doute inspiré ce culte. Athènes honore Pallas; la Crète où régna Minos, Diane; la patrie d'Hypsipyle, Vulcain. Sparte et Mycènes adorent Junon, et les côteaux du Ménale, Pan, couronné de branches de Pin. Mars devoit être honoré dans le Latium, parce qu'il préside à la guerre; c'est à la guerre que ces nations féroces doivent leur puissance et leur gloire. Parcourez, dans vos loisirs, les fastes des autres peuples, vous y trouverez aussi un mois du nom de Mars (2). Ce fut le troisième chez les Albains, le cinquième chez les Falisques, et le sixième chez les Herniques. Le même ordre s'observe chez le peuple d'Aricie, dans les fastes d'Albe, et au milieu des murs superbes élevés par la main de Télégone. Ce fut aussi le cinquième mois chez les Laurentins, le dixième chez le féroce Æquicole; chez le peuple de Cures il occupe le quatrième rang, et ce nombre observé par les Sabins, ses ancêtres, est le même pour le belliqueux Pelignien. Le Dieu occupe donc le quatrième mois chez l'une et l'autre nation. Romulus, pour l'emporter sur ces peuples, au moins par l'ordre des mois, consacra le com-

mencement de son année à l'auteur de ses jours.

Mais alors on ne comptoit pas dans l'année romaine autant de calendes qu'aujourd'hui ; elle étoit plus courte de deux mois. La Grèce, nation éloquente, mais peu courageuse, n'avoit pas encore livré ses arts à ses vainqueurs : bien combattre, tel étoit l'art des Romains. Il étoit assez disert celui qui savoit lancer adroitement un javelot. Qui connoissoit alors les hyades et les pléyades, filles d'Atlas? Qui savoit que l'axe du monde tourne sur un double pôle, qu'il y a deux ourses, dont l'une appelée *Cynosure*, est observée par les Sidoniens, et l'autre, nommée *Hélice*, sert de guide aux navigateurs grecs (3) ? Qui savoit que le char de la lune vole dans un mois sur tout le cercle des signes, tandis que son frère met à les parcourir le long espace d'une année ? Les astres remplissoient leurs révolutions annuelles, libres des calculs et des observations des mortels. Et cependant on savoit qu'il existe des Dieux ! On ne faisoit pas mouvoir les signes qui disparoissent dans les cieux, mais les signes militaires, que l'on ne pouvoit perdre sans un grand crime. Ils n'étoient que d'herbes sèches, mais autant de respect y étoit attaché, que les aigles en imposent aujourd'hui. Un long bâton portoit un faisceau de ces herbes, et c'est de-là que vint le nom de soldat *maniplaire* (4).

Ainsi donc, dans ces temps grossiers, les peuples indociles et encore ignorans avoient adopté le petit lustre de dix mois, et l'année étoit révolue lorsque la lune avoit dix fois rempli son orbite. Ce nombre étoit alors très-estimé, soit parce que c'est celui des doigts qui servent à compter, soit parce que la femme accouche au dixième mois, soit parce que, lorsqu'en calculant on est venu progressivement au nombre de dix, il faut alors reprendre un nouvel ordre d'unités. C'est de-là que Romulus divisa chaque centurie en dix corps égaux; il établit aussi dix *hastats*, et fixa le même nombre pour les *principes*, les *pilani*, et ceux qui ont reçu un cheval des bienfaits de la république. Il divisa encore en autant de parties les Titiens, ceux que l'on nomme Ramnes, et les Lucères. Ce fut donc le nombre accoutumé qu'il conserva dans l'ordre de l'année: l'épouse pleure aussi pendant cet espace la mort de son époux.

Mais pour que vous ne doutiez pas que les calendes de Mars ouvrirent autrefois l'année romaine, observez les signes certains qui en existent encore (5).

On ôte les lauriers qui ornèrent toute l'année la porte des Flamines, et de nouveaux rameaux leur succèdent. L'arbre toujours verd d'Apollon couronne aussi la porte du roi des sacrifices, et celle de l'ancienne Curie. De nouvelles guirlandes

ceignent les autels de Vesta, et le laurier flétri est arraché des foyers d'Ilion. On dit encore qu'au fond du sanctuaire, le feu est renouvellé, et que la flamme sainte se ranime. Mais ce qui prouve évidemment que ce mois ouvroit l'ancienne année, c'est que ce fut alors qu'Anna Pérenna commença à recevoir un culte public. C'est aussi en ce mois que les anciens entroient dans l'exercice de leurs charges, et cet usage dura jusqu'à la guerre des perfides Carthaginois. Enfin Quintilis occupa le cinquième rang, en partant de Mars, et ceux qui suivent tirent leur nom de l'ordre dans lequel ils sont placés, en comptant de ce mois. Numa, qui du milieu des campagnes si fécondes en oliviers, passa sur le trône de Rome (6), Numa fut le premier qui s'apperçut qu'il manquoit deux mois à l'année primitive; soit qu'il eût pris à cet égard les leçons du philosophe de Samos, qui croit que nous pouvons renaître, soit qu'il eût été instruit par son Egérie. Mais l'ordre des temps erroit encore incertain, jusqu'au moment où César voulut aussi, au milieu de tant de soins, s'occuper de cet objet. Ce Dieu, cet auteur d'une si illustre famille, ne crut pas que ce soin fût indigne de lui. Il désira connoître d'avance les cieux qui lui étoient promis, et ne voulut pas entrer divinité hospitalière dans un séjour inconnu. Il régla, dit-on, par des obser-

vations exactes, le temps que le soleil emploie à parcourir chacun des signes (7). Il ajouta soixante jours aux trois cent cinq de l'ancienne année, et en outre un jour entier, lorsque la quatrième est révolue. Tel est maintenant l'ordre reçu; dans le cours d'un lustre on doit ajouter un jour composé des parties prises sur chaque année.

S'il est permis aux poëtes d'avoir de secrets entretiens avec les immortels, comme la renommée l'assure; dis-moi, Dieu des combats, pourquoi, tandis que tu ne présides qu'aux exercices propres seulement aux hommes, les femmes célèbrent-elles ta fête (8)? Je dis; ainsi me répondit le Dieu, en déposant sa lance, et gardant cependant encore un javelot dans sa main: « C'est pour la » première fois que, divinité des armées, je suis » invoqué dans les exercices de la paix, et je » porte mes pas dans un camp nouveau pour » moi. Mais je suis loin de m'en offenser; je » veux présider aussi à cette partie de tes tra» vaux, afin que Minerve ne croie pas posséder » seule cet attribut de son pouvoir. Apprends, » chantre laborieux de l'année romaine, apprends » ce que tu désires, et que mes paroles demeu» rent imprimées dans ta mémoire.

» Rome fut peu de chose; si tu veux remonter » à sa première origine; et cependant, dans son

» étroite enceinte, reposoit déjà l'espérance de ce » qu'elle seroit un jour. Ses murs trop resserrés » pour les peuples qui devoient s'y réunir, étoient » alors regardés comme trop vastes pour la troupe » qui les habitoit. Si tu veux savoir quel étoit » le palais de mon fils, imagine une cabane » composée de roseaux et de chaume. Il goûtoit, » sur un lit de paille, les douceurs d'un sommeil » paisible, et cependant c'est de ce lit grossier » qu'il s'est élevé dans les cieux.

» Mais déjà le nom des Romains s'étendoit » au-delà de leurs possessions, et ils n'avoient » point d'épouses. Des voisins opulens dédai» gnoient des alliances indigentes, et l'on croyoit » difficilement que je fusse l'auteur de cette na» tion. On regardoit avec mépris des hommes » qui habitoient des chaumières, faisoient paître » des bœufs et possédoient à peine quelques » arpens d'un terrein inculte. Cependant les » oiseaux, les bêtes féroces se réunissent à une » compagne; le serpent trouve même à repro» duire sa dangereuse espèce. Les dernières » nations de la terre connoissent l'union conju» gale, et pas une femme ne vouloit épouser » un Romain. J'en gémis, et j'inspirai mon esprit » à mon fils : *Supprime les prières*, lui dis-je; *ce* » *que tu demandes, les armes te le donneront.*

» *Prépares des fêtes à Consus ; Consus te dira*
» *le reste, lorsqu'au jour de sa fête tu chan-*
» *teras ses louanges.*

» Les peuples de Cures, et tous ceux qui par-
» tagent la même douleur, se soulevèrent bientôt,
» et l'on vit, pour la première fois, le beau-
» père tourner ses armes contre son gendre.
» Déjà les Sabines à peine ravies avoient le titre
» de mères, et cette guerre des familles avoit
» éprouvé de longs retardemens. Elles s'assem-
» blent toutes à un des temples de Junon, et là,
» l'épouse de mon fils leur parle ainsi : O vous,
» enlevées comme moi à vos parens, car tel est
» notre sort commun, c'est trop long-temps
» retenir les mouvemens de notre piété. Les ar-
» mées sont en présence ; choisissez pour quel
» parti vous voulez désormais invoquer les Dieux :
» ici sont nos époux, là sont nos pères ; voyez
» ce que vous aimez mieux, de vivre veuves ou
» orphelines. Je vous donnerai un conseil, tout
» à-la-fois et courageux et pieux. Elle parle : son
» avis est adopté ; elles déploient leur chevelure,
» et s'enveloppent d'habits funèbres, conformé-
» ment à leur douleur.

» Déjà les deux armées étoient disposées au
» carnage et à la mort. Déjà la trompette alloit
» donner le signal du combat. Tout-à-coup les
» Sabines s'élancent entre leurs pères et leurs

» époux, tenant sur leur sein leurs enfans, gages
» chéris de leur tendresse. Arrivées au milieu du
» camp, les cheveux épars, elles se prosternent
» par terre. Leurs enfans, comme s'ils sentoient
» leur état, font entendre des cris attendrissans,
» et étendent leurs petits bras vers leurs aïeux;
» celui qui peut parler nomme le sien, qu'il voit
» pour la première fois; et celui dont l'organe est
» moins libre, est encore excité à le bégayer.
» Les armes tombent, le ressentiment s'efface,
» et jetant les glaives, les beaux-pères et les
» gendres se donnent mutuellement les mains:
» ils tiennent entre leurs bras leurs filles chéries,
» qu'ils comblent d'éloges, et l'aïeul porte son
» petit-fils sur son bouclier. Quel plus doux usage
» pouvoit-on faire de cette arme! Ainsi les mères
» Sabines ont un sujet assez important de célébrer
» en ce jour, qui est le premier du mois, les
» calendes qui me sont consacrées. Ce culte et ce
» jour de solemnité ne viendroient-ils point encore
» de ce qu'osant se précipiter à travers les glaives,
» elles terminèrent par leurs larmes, des combats
» auxquels je préside; ou bien de ce qu'Ilia me
» dut heureusement le titre de mère.

» Ne seroit-ce point aussi parce que l'hiver, en-
» veloppé de frimats, se retire enfin alors, et
» que les neiges s'écoulent vaincues par les rayons
» du soleil? Alors sur les arbres dépouillés par

» le froid, renaît un nouveau feuillage, et le
» bourgeon fleurissant commence à percer la
» tendre écorce de la vigne. Les germes féconds,
» long-temps cachés, se tracent de secrettes issues,
» et s'élèvent dans les airs. Alors la fécondité
» règne dans les champs; c'est l'instant de la repro-
» duction des troupeaux; c'est celui où l'oiseau
» construit sur les rameaux son nid et l'asyle de
» sa famille. Les femmes, dont le titre de mère
» excite les vœux, et produit le service pénible,
» célèbrent donc avec raison ce temps fécond.
» Ajoute que la garde du premier roi de Rome
» se faisoit sur la colline appelée maintenant
» Esquilies. Les femmes romaines y élevèrent
» en ce jour, s'il m'en souvient, un temple pu-
» blic à Junon. Mais à quoi bon charger ainsi
» ton esprit de ces causes diverses? Ce que tu
» demandes est devant tes yeux. Ma mère chérit
» les épouses, et les épouses reconnoissantes fré-
» quentent mes autels. Cette cause pieuse est
» sur-tout digne de ma divinité. Portez des fleurs
» à la Déesse: la Déesse aime les plantes en fleurs;
» ornez sa tête de fleurs naissantes, et dites:
» Lucine, ô Lucine, c'est à toi que nous devons
» la lumière! Daigne seconder les vœux de celle
» qui accouche! Cependant que les femmes qui
» seront enceintes viennent, les cheveux épars,

» prier Lucine de détacher légérement de leur
» sein le fruit qu'il renferme. »

Qui m'apprendra maintenant pourquoi les Saliens agitent les armes célestes du dieu Mars, et célèbrent Mammurius dans leurs chants ? Viens m'inspirer, ô nymphe qui habites le secret asyle de la forêt et des lacs de Diane, nymphe, épouse de Numa, accours ; c'est ta fête que je vais chanter !

Au milieu des bois qui couvrent la vallée d'Aricie (9), est un lac qu'une antique religion a rendu sacré. C'est-là que repose Hyppolite déchiré par ses coursiers en fureur. Aussi l'entrée de la forêt est-elle interdite aux chevaux ; de longs filets pendent à l'entour, et couvrent au loin les buissons ; des tableaux, que la reconnoissance a consacrés à la Déesse, ornent aussi cette enceinte. Souvent on y voit venir de Rome, la tête couronnée de fleurs, et portant des flambeaux allumés, les femmes dont les vœux ont été remplis. Le sceptre de ce séjour est entre les mains de ceux qui l'emportent par la force, ou par la légéreté à la course, et chacun périt à son tour victime de l'exemple qu'il a donné. Un ruisseau y roule ses flots en murmurant, à travers les cailloux. Souvent je vais y boire, mais à petits coups. C'est Egerie qui fournit ces eaux ; Egerie, déesse chérie des Muses, l'épouse et le conseil

de Numa. Il falloit amollir, par le pouvoir de la justice et la crainte des Dieux, l'esprit trop belliqueux des premiers Romains. Les lois naquirent pour enchaîner le pouvoir du plus fort. Alors le culte commença aussi à s'établir d'une manière plus pure. La férocité disparut, l'équité devint plus puissante que les armes; le citoyen rougit d'en venir aux mains avec le citoyen. Souvent même l'homme féroce et cruel éprouva un changement subit, à la vue d'un autel, et présenta sur les foyers sacrés, le vin et les gâteaux.

Mais le père des Dieux sillonne les nues de foudres effrayans, et verse du haut des cieux des torrens de pluie. Jamais tant de feux n'avoient embrâsé les airs, et n'étoient tombés sur la terre. Le roi tremble et le peuple se livre à l'épouvante. « Modérez vos craintes, lui dit la » déesse. La foudre peut être expiée, et l'on » peut fléchir la colère de Jupiter. Mais Faune » et Picus, l'un et l'autre divinités du territoire » de Rome, vous apprendront le rit des expia- » tions. Vous ne l'obtiendrez cependant que » par violence. Tâchez de les saisir et de les » enchaîner »; et elle lui apprit de quelle manière il pouvoit y parvenir.

Au pied de l'Aventin s'élevoit un bois de chênes sauvages, dont la sombre horreur annonçoit seule le séjour d'une divinité. Au milieu

s'étendoit un tapis de gazon, et un ruisseau, dont les bords étoient couverts d'une mousse toujours verte, y couloit du milieu des rochers. Faune et Picus étoient presque les seuls qui vinssent s'y désaltérer. Numa se rend dans ces lieux et immole une brebis à la fontaine. Il place ensuite, pour les deux divinités, des coupes pleines d'un vin odorant, et va se cacher avec sa suite au fond d'un antre. Bientôt les Dieux champêtres se rendent à la fontaine, suivant leur coutume, et arrosent largement avec le vin leurs gosiers altérés. Le vin appelle le sommeil; Numa sort de son antre, enchaîne dans des liens étroits, les Dieux assoupis : ils s'éveillent bientôt, et s'efforcent de rompre leurs liens ; mais leurs efforts ne font que les resserrer. « Divinités de ces bois, » dit alors Numa, pardonnez mon entreprise; le » crime, vous le savez, est loin de mon cœur. » Apprenez-moi seulement comment on peut » expier la foudre ». Il dit; Faune, agitant les cornes de son front, lui répond : « Tu demandes » de grandes choses, et ce n'est pas de nous que » tu peux les apprendre. Le pouvoir de notre divi» nité a ses bornes. Nous ne sommes que des » Dieux champêtres, qui régnons sur le sommet » des montagnes. Jupiter est le seul maître de » ses foudres : tu ne pourras par toi-même le faire » descendre des cieux; tu le pourras peut-être

» avec notre secours ». Ainsi parla Faune; Picus fut du même sentiment. « Brise seulement mes » liens, dit ce dernier, et Jupiter, soumis aux » lois d'un art puissant, descendra ici-bas: j'en » jure, par le sombre Styx. »

Ce que firent les Dieux dégagés de leurs liens, quelles paroles ils prononcèrent, de quelle manière ils firent descendre Jupiter du haut de l'Olympe, c'est ce qu'il est interdit aux mortels de savoir. Je ne chanterai que ce qu'il est permis de révéler, et ce qu'on peut apprendre de la bouche sacrée d'un poëte religieux. Ils attirent Jupiter du haut des cieux; et c'est de-là que nous célébrons aussi Jupiter, et l'appellons Elicius.

Il est certain que le sommet des forêts de l'Aventin s'agita avec fracas, et que la terre s'affaisa sous le poids du maître des Dieux. Le roi frémit d'épouvante; tout son sang se retire, et ses cheveux se dressent sur son front. Lorsqu'il a repris ses esprits: « Père et souverain des im- » mortels, s'écrie-t-il, si je n'élevai jamais vers » tes autels que des mains pures, si la prière que » je te fais en ce moment est le vœu de la piété, » daignes m'apprendre une manière certaine d'ex- » pier la foudre! » Jupiter consentit à sa prière; mais il enveloppa la vérité sous une obscure briéveté, et épouvanta le roi par l'incertitude de

ces paroles. « Vous couperez une tête, dit-il. --- « Vous serez obéi, repond le roi ; je ferai couper » la tête des oignons qui croissent dans mes jar- » dins. --- Ce sera celle d'un homme. --- Ses che- » veux sans doute, dit Numa. --- J'exige une ame, » reprend le Dieu. --- Ce sera donc un poisson, » répond Numa. » Jupiter ne peut s'empêcher de rire : « Eh bien! mortel digne de converser » avec le maître des Dieux, emploie ces objets, » et la foudre obéira à ta voix. Mais demain, » lorsqu'Apollon fera briller son disque entier » sur l'horison, tu recevras un gage certain du » salut de l'empire. » Il dit, s'élève dans les airs, ébranlés par les coups du tonnerre, et laisse Numa prosterné. Ce prince revient transporté de joie, et raconte aux Romains ce qui s'est passé. On se détermine lentement et avec peine à le croire. « Mais au moins, dit-il, on me croira, si » l'événement répond à mes paroles. Écoutez » tous : demain, *lorsqu'Apollon fera briller son* » *disque entier sur l'horison, Jupiter nous accor-* » *dera un gage assuré du salut de l'empire.* Chacun se retire incertain ; l'objet des promesses paroît tardif, et la foi est suspendue jusqu'au jour suivant.

La terre étoit encore humectée de la rosée du matin, et déjà le peuple étoit aux portes du palais. Le roi paroît et se place sur un trône d'ivoire.

La

La multitude s'empresse autour de lui, et garde un profond silence. Apollon ne faisoit que de paroître à l'extrêmité de l'horison, et les esprits inquiets se partageoient entre l'espérance et la crainte. Le prince affermit son courage, et couvrant sa tête d'un voile blanc, il élève vers les Dieux ses mains pures, qu'ils ont vues tant de fois employées à leur culte! « Jupiter, dit-il, » voici l'instant où je dois recevoir le gage que tu » m'as promis! Daigne exécuter tes promesses ». Tandis qu'il parle ainsi, le soleil a développé dans les cieux son orbe tout entier, et un bruit épouvantable ébranle l'Ether. Trois fois le tonnerre se fit entendre, et trois fois les éclairs sillonnèrent un ciel sans nuages. N'élevez aucun doute sur ce que je vous raconte. Ce sont des prodiges, mais ce sont des faits. Alors le ciel commence à s'entr'ouvrir vers le milieu; le roi et le peuple baissent les yeux. Voilà qu'un bouclier tombe, doucement balancé par un souffle léger. Alors les acclamations du peuple s'élèvent jusqu'aux nues. Numa immole une genisse qui n'a pas encore courbé sa tête sous le joug, et ramasse le présent des Dieux; il le nomme Ancile, parce qu'il est également taillé de toutes parts, et qu'aucun angle n'y blesse les yeux. Mais songeant que le sort de l'empire est attaché à ce bouclier, le roi conçoit un projet d'une grande finesse; il ordonne

que l'on en fasse plusieurs de la même forme, afin que la confusion pût tromper l'œil de l'ennemi qui voudroit en priver l'état. Mammurius, non moins distingué par ses mœurs que par sa supériorité dans son art, fut chargé de cet ouvrage. Numa voulant le récompenser en roi généreux : « Quel prix exige-tu, lui dit-il ? Si ma foi t'est » connue, tes demandes ne seront pas vaines. » Numa avoit déjà confié les boucliers aux Saliens, qui tirent leur nom de leurs danses, et leur avoit appris à chanter des vers sur une mesure prescrite. « Je ne veux que la gloire pour prix de mon » travail, dit Mammurius ; permettez que mon » nom soit répété à la fin des chants des Saliens. » De-là ces prêtres paient encore le prix attaché à l'antique ouvrage qui est entre leurs mains, et ils célèbrent Mammurius.

Vous qui brûlez de vous unir, jeunes amans, modérez votre empressement. De grands avantages sont attachés à un léger délai. Les armes que l'on agite sont le symbole de la guerre, et la guerre est contraire à l'hymen. Lorsque ces armes seront renfermées, un plus heureux présage vous luira (10). Pendant ces jours, l'épouse toujours ceinte du flamine Diale, ne peut aussi passer le peigne sous sa longue chevelure.

Lorsque la troisième nuit, sortant de l'Océan, fera briller ses feux étincelans, un des poissons

se dérobera à vos regards. On en compte deux; l'un habite les régions australes, l'autre celles de l'Aquilon; l'un et l'autre tire son nom des vents qui soufflent dans la partie du ciel qu'il occupe.

Lorsque l'épouse de Tithon aura commencé à verser la rosée de ses mains de pourpre et d'or, et qu'elle ramenera le cinquième jour, Arctophilax (11), ou, si vous l'aimez mieux, le tardif Bootès se plongera dans les eaux, et se dérobera à vos regards. Il n'en sera pas de même du Vendangeur. Je vais dire aussi, en peu de mots, pourquoi il est placé parmi les constellations.

Bacchus brûla, dit-on, sur le sommet de l'Ismare, pour Ampélon, à la longue chevelure, jeune homme né des amours d'un satyre et d'une nymphe. Il lui confia une vigne qui s'enlaçoit aux branches d'un ormeau; cette vigne porte encore aujourd'hui le nom du jeune homme. Mais tandis que, monté sur une des branches, il veut cueillir, d'une main téméraire, les grappes pourprées, il tombe: Bacchus le place parmi les astres.

Lorsque pour la sixième fois, le soleil s'élève de l'Océan vers l'Olympe, et que ses coursiers aîlés l'emportent au milieu des airs, qui que vous soyez, qui rendez un culte au sanctuaire de la vénérable Vesta, allez placer sur les foyers troyens, et l'encens et les coupes sacrées. César

a ajouté, aux titres dont il est décoré, le titre de Pontife, mille fois plus cher à son cœur. Son éternelle divinité veille maintenant sur des foyers éternels, et vous voyez réunis deux gages de l'empire. Proie précieuse échappée des flammes de l'antique Ilion, et sous laquelle Enée brava les coups de ses ennemis, un prêtre sorti du sang d'Enée touche ces divinités alliées. O Vesta, daigne protéger un héros ton allié ! Feux qu'il entretient de sa main sacrée, brillez d'une éternelle activité ! Puissent exister, sans jamais s'éteindre, et le héros et la flamme sainte !

Nos fastes ont marqué au mois de Mars un événement remarquable; c'est que ce fut, dit-on, aux nones de ce mois, que l'on consacra le temple de Ve-jovis devant le double bois sacré. Romulus entoura d'un mur un bois religieux. « Qui que » vous soyez, dit-il, accourez dans ce lieu, c'est » pour vous un asyle assuré. » O de quelle foible origine s'est élevée la puissance romaine ! Combien étoit peu digne d'envie la tourbe grossière de ses premiers habitans !

Cependant, pour que la nouveauté du nom ne vous embarrasse pas, apprenez quelle est cette divinité, et pourquoi elle a été nommée ainsi. Jupiter est représenté jeune; voyez la jeunesse briller dans tous ses traits. Considérez ensuite ses mains; elles ne sont point armées de la foudre.

La foudre n'étincela dans la main de Jupiter, que lorsque les géans eurent osé tenter d'envahir les cieux ; auparavant il étoit sans armes. Mais alors il embrâsa de feux nouveaux pour lui, et l'Ossa, et le Pélion élevé sur l'Ossa, et l'Olympe, fixé sur la terre ferme. Près de Jupiter est la chèvre ; les nymphes de Crète avoient soin, dit-on, de la faire paître, et elle donnoit son lait au Dieu enfant. Je passe maintenant au nom : les habitans des campagnes appellent *ve-grands* les productions chétives et les grains qui ont reçu une mauvaise nutrition. Si telle est la force de ce mot, ne peut-on pas soupçonner que le temple de Ve-Jovis est le temple de Jupiter, foible, enfant?

Cependant, dès que les astres de la nuit parseméront l'azur du ciel, levez les yeux, et vous appercevrez la tête du cheval de la Gorgone. On croit qu'il jaillit, la crinière arrosée de sang de la tête de Méduse, lorsqu'elle fut coupée. Il s'élança au-dessus des nuages, et vola parmi les astres ; le ciel fut le sol qu'il pressa ; ses pieds furent des aîles rapides. Sa bouche indignée avoit reçu le frein, lorsque d'un léger coup de pied il fit naître la fontaine d'Aonie. Maintenant il habite les cieux, où il s'élevoit auparavant par le secours de ses aîles, et il y brille de quinze étoiles.

La nuit suivante on appercevra la couronne

d'Ariane. Le crime de Thésée la plaça parmi les astres.

La beauté, qui guida avec un fil les pas d'un ingrat amant, s'étoit consolée de son inconstance dans les bras de Bacchus. Elle s'applaudissoit de ses nouvelles amours. « Insensée, je le » pleurois, disoit-elle, et sa perfidie a fait mon » bonheur! »

Cependant Bacchus, vainqueur des Indiens, aux cheveux tressés avec art, revenoit chargé des trésors de l'Orient. Parmi les captives, la fille d'un des rois vaincus avoit enflammé le Dieu par sa beauté. Sa tendre épouse verse des larmes, et errant sur le rivage, les cheveux épars, elle fait entendre ces tristes accens: « Flots, déjà témoins » de mes douleurs, je viens vous redire les » mêmes plaintes; et toi, sable de ces rivages, » reçois de nouveau mes larmes. Je m'écriois, il » m'en souvient, arrête, parjure! perfide Thé- » sée! Il est parti, et Bacchus s'est rendu coupable » des mêmes crimes. Je crierai sans cesse encore: » Femmes, défiez-vous de tous les hommes. Hélas! » il n'y a que le nom du perfide à changer, et » mon sort est toujours le même. Plût aux Dieux » que rien n'eût arrêté le cours de ma triste des- » tinée, maintenant je n'existerois plus. Pour- » quoi, Dieu cruel, pourquoi m'avoir arrachée » aux sables déserts où j'allois périr. Je n'aurois

» eu a gémir qu'une seule fois des perfidies de
» l'amour. Divinité inconstante, plus légère que
» les pampres qui ceignent ton front, toi que je
» n'ai connu que pour verser des larmes, tu n'as
» pas craint d'amener une rivale à mes yeux,
» pour violer une union si bien assortie! Hélas!
» qu'est devenue la foi que tu m'as promise? Que
» sont devenus les sermens que ta bouche me
» répétoit? Malheureuse! combien de fois je me
» rappelle ses discours. Tu accusois Thésée; tu
» l'appelois toi-même trompeur. Tu es d'autant
» plus coupable, que tu l'avois jugé. Mais puisse
» l'univers entier ignorer le sujet de mes peines!
» Puissé-je expirer dans le secret de ma douleur!
» On croiroit que j'ai mérité d'être tant de fois
» abusée. Puisse sur-tout Thésée l'ignorer éter-
» nellement; il s'applaudiroit de te voir partager
» son crime. Mais, sans doute, c'est par la blan-
» cheur de son teint, comparé à mon teint noir
» et basané, que ma rivale l'emporte aujour-
» d'hui. Puisse pourtant sa couleur être celle de
» tous mes ennemis! Au reste, que m'importe,
» si c'est par ses défauts même qu'elle a su plaire?
» Mais arrête; elle souille tes embrassemens;
» Bacchus, rends-moi ta foi! Ne préfère aucune
» femme à l'amour d'une épouse fidelle, accou-
» tumée à toujours chérir son époux. Ma mère
» fut éprise par le front armé d'un superbe tau-

» reau; le tien m'a séduite, son amour fait rougir: » le mien est digne de louanges. Ne me punis » point de t'aimer! Eh! t'ai-je puni, lorsque tu » vins me faire l'aveu de ta flamme? Ne trouve » pas étrange non plus si tu consumes mon sein: » tu naquis, dit-on, au milieu des feux; c'est du » milieu des feux que les mains paternelles te » reçurent. Je suis cette même Ariane à qui tu » avois tant de fois promis les cieux. Hélas! quel » funeste présent j'ai reçu au lieu du séjour des » cieux. »

Elle dit: Bacchus, qui marchoit sur ses pas, avoit recueilli toutes ses plaintes. Il la serre dans ses bras, sèche ses larmes par ses baisers. « Eh » bien, dit-il, élevons-nous ensemble dans les » cieux! L'hymen nous unit; que le même nom » nous unisse encore: maintenant, dans ton » nouvel état, reçois le nom de *Libera*; et pour » monument éternel de ta divinité, je veux te » consacrer la couronne que Vulcain donna à » Vénus, et que tu tiens de cette déesse ». Ses paroles sont exécutées; il transforme les neuf pierres en astres, et maintenant ce cercle d'or brille de neuf étoiles.

Lorsque l'astre qui ramène le jour sur son char rapide, aura six fois élevé son disque de pourpre sur l'horison, et l'aura plongé six fois dans l'Océan, on célébrera de nouvelles Equiries sur

le vaste gazon du champ que le Tibre baigne de de son lit recourbé. Cependant, lorsque ses eaux débordées se seront répandues sur cet espace, le mont Cœlius verra voler les coursiers dans des torrens de poussière.

Aux ides de ce mois on célèbre la fête joyeuse d'Anna Perenna, sur les bords du Tibre. Le peuple y accourt en foule, et couché çà et là sur la verte prairie, s'abreuve à longs traits. Là chacun est étendu près de sa compagne. Les uns restent en plein air; les autres élèvent des tentes: ceux-ci se forment des cabanes avec des rameaux; d'autres enfin enfoncent des pieux, et sur ces colonnes agrestes étendent leurs vêtemens. Cependant les feux du soleil et du vin échauffent la troupe joyeuse. On boit par nombre, et l'on se souhaite autant d'années que l'on boit de coups. On y trouvera tel qui parvient, en buvant, à la vieillesse de Nestor, et telle qui atteindra l'âge de la Sybille, si l'on compte les coupes qu'elle vuide. Ensuite on se met à chanter les airs appris au théâtre, et les mains agiles suivent les inflexions de la voix; puis mettant bas les vases, ils forment de lourdes danses; et là, plus d'une jeune amante, élégamment parée, met, en sautant, sa chevelure en désordre. Ils reviennent ensuite chancelans, et servent de spectacle à la multitude qui les voit, et s'écrie qu'ils sont heu-

reux! Dernièrement je rencontrai une pompe bachique qui me semble digne d'être décrite. Une vieille chargée de vin, traînoit un vieillard également ivre....

Cependant, je dois apprendre quelle est cette Déesse. Diverses opinions se répandent à cet égard, et il est dans mon plan de développer toutes les fables.

L'infortunée Didon avoit brûlé pour Enée, elle avoit terminé ses destins en se brûlant sur un bûcher. Sa cendre rassemblée dans un tombeau de marbre, reçut cette épitaphe qu'elle-même avoit laissée en mourant.

« Enée fournit à Didon, et la cause et l'instru-
» ment de sa mort. Didon périt, vengée de sa
» propre main ».

Aussi-tôt les Numides s'emparent d'un royaume privé de son chef, et le Maure Iarbas se place en maître sur le trône dont il vient de s'emparer : il se rappelle les refus d'Elise; « Enfin, dit-il, je possède
» cette couche, d'où je fus tant de fois repoussé. »

Les Tyriens s'enfuient par-tout où les emporte le trouble; comme on voit les abeilles qui ont perdu leur reine, errer incertaines de toutes parts.

La grange du moissonneur avoit reçu trois fois les moissons, trois fois le vin avoit bouillonné dans les cuves, Anne est chassée du palais; elle

abandonne en pleurant les murs bâtis par sa sœur. Mais auparavant elle accorde à ses mânes les derniers honneurs. La cendre insensible est arrosée de parfums et de larmes, et reçoit pour offrande le sacrifice de sa chevelure. Trois fois elle lui dit un éternel adieu ; trois fois elle presse sur sa bouche l'urne funèbre, et il lui semble que sa sœur anime encore ses cendres. Elle trouve un vaisseau et une compagne, et s'éloigne lentement du rivage, en regardant sans cesse cette ville, ouvrage chéri d'Elise.

Près de la stérile Cosyre, s'élève la fertile Mélite, qu'embrassent les flots de la mer de Lybie. Anne s'y rend, comptant sur une ancienne alliance avec son roi ; c'étoit Battus, prince très-puissant par ses richesses. Lorsqu'il eut appris les malheurs des deux sœurs : « Ce pays, dit-il, quelque borné » qu'il soit, est à vous ». Ce prince eût respecté jusqu'à la fin les droits de l'hospitalité ; mais il redouta la puissance de Pygmalion. Le soleil avoit parcouru deux fois ses signes ; la troisième année venoit de commencer ; il fallut qu'Anne cherchât une nouvelle retraite. Son frère se présente, et la demande, les armes à la main ; le roi redoute la guerre : « Nous sommes foibles, dit-il, fuyez » et sauvez-vous. » Anne obéit et fuit. Elle se confie de nouveau aux vents et aux flots : tous

les flots étoient encore moins cruels que son frère !

Sur le bord des eaux fécondes du Crathis, qui roule à travers les rochers, est une campagne découverte, que les habitans appellent Camère. On voguoit vers cet endroit. Déjà l'on n'en étoit plus éloigné que de l'espace que peut parcourir une fronde neuf fois lancée. Les voiles tombent, et un souffle incertain les balance. Fendez maintenant les flots avec la rame, dit le pilote ; mais tandis que l'on se prépare à resserrer les voiles dans les cordages, tout-à-coup un vent furieux vient frapper la poupe. Malgré les efforts du pilote, le vaisseau est emporté en pleine mer, et la terre, que l'on avoit vu, s'enfuit. Les flots jaillissent : la mer se soulève du fond de ses abîmes, et les ondes blanchies d'écume emplissent le vaisseau. L'art est vaincu par la fureur des vents ; le pilote a plus de recours aux vœux qu'à son gouvernail, et il est réduit aussi à implorer les secours du ciel. Ainsi l'infortunée princesse de Tyr, chassée de sa patrie, est le jouet des flots irrités. Elle cache de ses vêtemens ses yeux mouillés de larmes. Pour la première fois sa sœur lui semble heureuse ; et elle envie le sort de toutes celles qui pressent de leur corps quelque coin de terre. Enfin un vent impétueux pousse

le vaisseau sur le rivage de Laurentum, et tout le monde étant sauvé, il périt abîmé par les flots.

Le pieux Enée possédoit et les états et la fille de Latinus; il avoit confondu les deux peuples sous une domination commune. Alors, accompagné du seul Achate, il se promenoit à pied, à l'écart, sur le rivage. Il apperçoit une femme errante. Il n'est pas possible que ce soit Anne: que seroit-elle venu chercher dans les campagnes du Latium? Tandis qu'Enée agite ces choses en lui-même, voilà Anne, s'écrie Achate. A ce nom elle lève les yeux. Où fuir? que faire? dans quel abîme de la terre s'engloutir? Le sort de Didon se représente à sa malheureuse sœur. Le fils de Vénus s'apperçoit de son trouble, et cherche à bannir sa frayeur. Il verse cependant des larmes au souvenir de la mort d'Elise. « Princesse infor-
» tunée, je jure par cette terre, que vous m'avez
» entendu dire autrefois que des destins plus
» prospères me réservoient; je jure par ces divi-
» nités qui m'ont accompagné, et que j'ai trans-
» portées dans ces lieux, que souvent elles me
» reprochèrent mes retardemens. Je ne craignois
» cependant pas qu'elle se donnât la mort. Cette
» crainte étoit loin de mes esprits. Hélas! son
» funeste courage a passé ma croyance! Epar-
» gnez-moi ce triste récit. Lorsque j'osai des-
» cendre dans le sombre séjour du Tartare, je

» vis son sein percé de ces indignes coups. Mais
» vous, soit que quelque dessein, soit qu'un Dieu
» vous ait jetée sur ces bords, daignez partager
» les avantages de mon royaume. Je me souviens
» que je vous dois beaucoup; je devois tout à
» Elise. Vous me serez chère par vous-même,
» vous me le serez par le nom de votre sœur».

Anne en crut ces paroles; c'étoit son dernier espoir: elle lui raconte ses voyages, et entre ensuite dans le palais, revêtue de ses habits tyriens; chacun fait silence, et Enée parle ainsi: « Lavi-
» nie, chère épouse, c'est une cause pieuse qui
» m'engage à remettre cette princesse entre vos
» mains. J'ai trouvé, dans ses bienfaits, des se-
» cours après mon naufrage. Elle naquit à Tyr,
» et posséda un royaume sur les côtes de la Lybie:
» Aimez-la, je vous en conjure, comme une
» sœur chérie». Lavinie promet tout; mais elle renferme, au fond de son cœur, la jalousie qui la dévore, et dissimule son ressentiment. Elle voit porter devant elle beaucoup de présens à l'étrangère, et elle présume qu'elle en reçoit beaucoup d'autres en secret. Cependant, elle ignore encore ce qu'elle fera; mais elle hait avec fureur, elle prépare des piéges, et elle brave la mort, pourvu qu'elle soit vengée.

Il étoit nuit: Anne croit voir sa sœur debout devant son lit, les cheveux épars et dégoûtans

de sang. *Fuis*, lui dit-elle, *fuis sans balancer, ce funeste séjour.* A ces mots, la porte agitée par le vent, semble exprimer des sons plaintifs. Anne se lève, et d'un pas rapide saute dans la campagne par une fenêtre basse. La crainte l'avoit rendue téméraire. Enveloppée de sa seule tunique, elle court où l'emporte la frayeur; telle qu'une chèvre épouvantée, qui a entendu les hurlemens des loups. On dit que le fleuve Numice, au front orné d'une double corne, l'enleva au milieu de ses ondes amoureuses, et la cacha au fond de son lit. Cependant on appelle à grands cris, dans tous les champs d'alentour, la princesse de Sidon. On apperçoit les traces de ses pas; on parvient sur la rive, les mêmes traces paroissent encore. Alors le fleuve suspend un moment, pour lui plaire, ses ondes qui se taisent, et elle semble parler ainsi: « Je suis maintenant nymphe » du tranquille Numice; cachée dans un fleuve » perpétuel, je me nomme *Anna Ferenna.* » Alors, joyeux de leur découverte, les peuples se livrent aux festins dans les champs qu'ils ont parcourus, et célèbrent avec force vin, et ce jour et eux-mêmes.

Quelques-uns croient que cette divinité est la lune, parce qu'elle remplit, avec les mois, le cercle de l'année. Ceux-là pensent que c'est Thémis; ceux-ci la prennent pour la vache, fille

d'Inachus. Il y en a enfin qui pensent qu'Anna est une nymphe, fille d'Atlas, qui donna les premiers alimens à Jupiter.

Je dois aussi raconter une autre histoire, qui est parvenue jusqu'à moi. Elle n'est pas éloignée de la vraisemblance. Dans les premiers siècles de Rome, le peuple, qui n'avoit pas encore de tribuns pour le défendre, avoit abandonné ses murs, et s'étoit retiré sur le sommet du Mont Sacré (12). Bientôt les vivres qu'il avoit emportés furent consommés, et Cérès, si nécessaire aux besoins de la vie, ne leur prêtoit plus ses secours. Il y avoit à Bovilles (13), lieu du territoire de Rome, une certaine vieille, appelée Anna, pauvre, mais propre et soigneuse. Ses cheveux blancs relevés sous une mitre légère (14), elle s'occupoit à pêtrir, d'une main tremblante, des gâteaux rustiques. Le matin elle alloit les distribuer, tout fumans encore, parmi le peuple. Ce nouveau secours servit beaucoup aux Romains. Aussi, lorsque la paix fut rétablie, on éleva une statue à Perenna, en reconnoissance de ses services pendant la retraite du peuple.

Je dois apprendre maintenant pourquoi, dans ces jours de fête, les jeunes filles chantent des airs obscènes : en effet, elles s'assemblent et chantent, à l'envi, certaines chansons licencieuses.

Anne venoit d'être mise au rang des Déesses ;

Mars

Mars l'aborde et lui parle ainsi à l'écart : « On
» vous honore pendant le mois qui m'est consacré;
» c'est ainsi que j'ai voulu que les jours de notre
» culte fussent réunis. Mais toutes mes espé-
» rances dépendent de vous. Dieu des armes, je
» brûle pour la belliqueuse Pallas, et depuis
» long-temps j'entretiens cette plaie au fond de
» mon cœur. Faites que déjà rapprochés par les
» attributs, nous le soyons encore par l'amour.
» Cette commission vous convient, bonne et
» complaisante vieille. » Il dit, Anne l'amuse en
vaines promesses, et par des délais incertains,
entretient sa frivole espérance. Enfin, cédant à
ses fréquentes instances : « Vous êtes obéi, lui
» dit-elle; elle a cédé, vaincue par mes prières. »
Le Dieu, transporté de joie, prépare la couche
amoureuse. Il y conduit Anne, qui, déguisant
ses traits, s'avance comme une jeune épouse.
Mais au moment où il va s'énivrer de ses baisers,
il apperçoit Anne. Alors le Dieu trompé se par-
tage entre la honte et la fureur. La nouvelle
divinité rit de la confusion de l'amant de la chère
Minerve, et rien ne fut plus agréable à Vénus.
C'est depuis ce temps que l'on entend d'anciennes
plaisanteries, et des chansons obscènes; on aime
à rappeler la tromperie qu'Anne fit à un Dieu si
puissant.

Mais, j'allois oublier l'événement funeste qui

plongea les glaives meurtriers dans le sein de César (15), lorsque Vesta parla ainsi, du milieu de ses chastes foyers : « Ne crains point de chanter » ce fatal événement. César fut mon pontife, et » c'est moi qu'ont frappée les mains sacrilèges. » J'enlevai ce héros, et ne laissai à sa place qu'un » vain simulacre. Ce qui tomba sous le fer des » assassins ne fut que l'ombre de César. Pour lui, » placé au milieu des cieux, il garde le palais » de Jupiter, et reçoit l'encens des Romains, » dans le temple qui lui est élevé au milieu du » grand *Forum* (16). Mais tous ceux qui, malgré la » défense des Dieux, ont osé commettre ce crime, » et profaner une tête revêtue du caractère de » pontife, tous ont reçu la mort qu'ils méritoient. » Vois les champs de Philippes (17), et tous les » autres lieux, couverts au loin d'ossemens blan- » chis par le temps! Tel fut l'ouvrage de la » piété, tels furent les premiers soins d'Auguste; » il vengea son père avec des armes légitimes. »

Le lendemain, lorsque l'Aurore viendra rendre aux jeunes plantes, leur éclat et leur fraîcheur, on appercevra la première partie du Scorpion.

Le troisième jour après les nones est consacré à Bacchus. Dieu puissant, viens m'inspirer, tandis que je chante ta fête. Je ne parlerai point de Sémélé : si Jupiter ne fût venu vers elle armé de la foudre, tu serois resté à jamais obscur et

sans pouvoir. Je ne dirai point comment, pour que tu pusses naître au terme commun, l'ouvrage imposé à ta mère fut terminé dans le corps de ton père. Il seroit trop long de raconter tes triomphes sur les Bistons, sur les Scythes et sur toutes les nations de l'Inde où croît l'encens. Je passerai aussi sous silence, et cet infortuné Thébain, qui devint la triste proie de sa mère, et Lycurgue, excité contre les siens par les furies. Je pourrois chanter encore ces monstres tyrrhéniens, ces brigands devenus tout-à-coup des poissons. Mais le but de mes vers s'y oppose.

Le but de mes vers est de découvrir pourquoi une misérable vieille invite le peuple à acheter ses gâteaux? Avant ta naissance, les autels étoient sans culte, et l'herbe croissoit au milieu des foyers glacés. On dit qu'après avoir vaincu les peuples du Gange et soumis tout l'Orient, tu choisis des prémices pour le grand Jupiter. Le premier, tu lui offris le cinnamome et l'encens, fruit de tes conquêtes, et les entrailles rôties du bœuf qui avoit servi à ton triomphe. Du nom de leur auteur tirent leur nom, et les objets des libations et les gâteaux, parceque l'on en présente une partie sur les foyers sacrés. On offre des gâteaux au Dieu, parce qu'il aime les sucs doucereux, et que c'est lui, dit-on, qui a découvert le miel.

Bacchus (cette fable présente des traits assez

agréables), Bacchus, accompagné des satyres, revenoit des bords sablonneux de l'Hèbre. Déjà ils étoient sur le Rhodope et sur les côteaux fleuris du Pangée, lorsque les compagnons de Bacchus font entendre le son de leurs cymbales. Tout-à-coup, excités par ce bruit retentissant, de nouveaux volatiles, des abeilles, s'assemblent et suivent le son de l'airain. Bacchus les réunit et les enferme dans le creux d'un arbre; le miel fut le prix de sa découverte.

Mais à peine les satyres et le vieux Silène ont goûté de ce doux aliment, qu'ils cherchent des rayons par toute la forêt. Le vieillard entend un jour le bruit d'un essaim dans un orme rongé; il apperçoit aussi la cire, et ne dit rien. Assis pesamment sur le dos de son âne tout courbé, il l'approche de l'orme et des écorces creuses; puis il se dresse dessus en s'appuyant sur une branche, et cherche avidement le miel caché dans le tronc. Alors des milliers de frêlons se rassemblent, dardent leur aiguillon sur la tête chauve du vieillard, et lui laissent plus d'une marque au front. Il tombe à la renverse, reçoit quelques ruades de son âne, appelle les siens à grands cris, et demande du secours. Les satyres accourent, et rient de voir la figure boursoufflée de leur vieux père, qui, frappé au genou, s'en va tout boitant. Le Dieu lui-même ne peut s'em-

pêcher de rire. Il conseille à Silène de s'enduire de boue ; le vieillard suit cet avis et se barbouille la figure. Bacchus jouit donc du miel qu'il a trouvé. C'est avec raison que nous lui présentons le miel blanc versé dans les gâteaux brûlans.

Pourquoi est-ce une femme qui distribue les gâteaux (18) ? -- La raison en est évidente ; Bacchus anime de son thyrse des chœurs de femmes. --- Mais pourquoi a-t-on fait choix d'une vieille ? --- Cet âge est plus enclin au vin ; il aime les présens de la vigne. --- Pourquoi cette vieille est-elle couronnée de lierre ? --- Le lierre est l'arbre le plus agréable à Bacchus, et peu de mots suffisent pour en apprendre la cause. Les nymphes de Nyse voulant dérober ce Dieu dans son enfance, aux poursuites de sa marâtre, couvrirent son berceau de cet arbuste.

Il me reste à découvrir pourquoi on donne la toge libre (19), au jour de ta fête, Dieu brillant ? Est-ce parce que tu es toujours enfant, que toujours la jeunesse brille sur ton front, et que tu tiens le milieu entre ces deux âges ? C'est peut-être parce qu'étant père, les pères recommandent aux soins de ta divinité leurs enfans, gages de leur tendresse ; ou bien encore, parce que te nommant LIBER, c'est sous tes auspices que l'on prend le vêtement *libre*, et que l'on commence à marcher dans le sentier d'une vie

moins contrainte. N'est-ce point plutôt parce que dans les siècles où nos ancêtres cultivoient avec plus de soin les campagnes, où le sénateur labouroit lui-même le champ de ses pères, où le consul quittoit la charrue pour prendre les faisceaux; dans ces temps où l'on ne rougissoit pas d'avoir les mains endurcies par le travail, le peuple des campagnes venoit à la ville pour voir célébrer les jeux, qui alors étoient plutôt des cérémonies pour les Dieux, que des spectacles pour la curiosité. Le Dieu de la vigne avoit à un jour fixe ses jeux particuliers, qu'il partage maintenant avec la déesse armée de flambeaux. Afin que les jeunes gens pussent célébrer ces jeux, on crut donc ne pas devoir prendre un autre jour pour les revêtir de la toge. Dieu puissant, daigne incliner vers moi les cornes brillantes de ton front paisible, et inspire mon génie d'un souffle favorable!

En ce même jour, et, s'il m'en souvient, dès la veille, on se rend aux *Argées*. Je dirai un jour ce qu'on entend par les *Argées*.

Le Milan s'incline et tourne vers l'Ourse, fille de Lycaon; il sera visible cette nuit. Apprenez ce qui plaça cet oiseau dans les cieux. Saturne étoit chassé de son trône par Jupiter: il arme pour son ressentiment les redoutables Titans, et implore un secours que lui avoient réservé les des-

tins. Il existoit un taureau, dont la partie postérieure se terminoit en serpent, monstre étonnant, fils de la terre. Le Styx impétueux l'avoit, sur l'avis des Parques, enfermé d'un triple mur, dans des bois ténébreux. Le sort avoit arrêté que quiconque pourroit présenter aux flammes les entrailles de ce taureau, pourroit vaincre les Dieux immortels. Briarée l'immole sous les coups d'une hache de diamant, et déjà il alloit livrer les entrailles aux flammes. Jupiter ordonne aux oiseaux de les enlever : le Milan les lui apporte, et, pour récompense, il est placé dans les cieux.

Un jour se passe, et l'on célèbre les fêtes de Minerve. Elles tirent leur nom des cinq jours réunis qui sont consacrés à leur célébration. Au premier jour le sang ne doit point couler, et il est défendu de lutter avec les armes : c'est le jour que naquit Minerve. Mais pendant le second et les trois qui le suivent, l'arêne est préparé, et la belliqueuse Déesse aime à voir étinceler les glaives.

Alors, jeunes garçons, et vous tendres jeunes filles, venez orner la statue de Pallas. Quiconque saura fléchir Pallas, deviendra savant. Lorsque vous aurez fléchi Pallas, jeunes filles, amollissez la laine, et apprenez à vuider vos quenouilles bien chargées. Pallas apprend à parcourir avec la

navette les fils perpendiculairement tendus, et à resserrer avec le peigne, les intervalles de la trame. Honorez-la, vous qui enlevez les taches des vêtemens; honorez-la, vous qui préparez les vases d'airain pour teindre les étoffes. Personne ne réussira, malgré Pallas, même à bien faire une chaussure, fût-il plus habile que Tychius. Tel artisan, fût-il plus adroit que l'antique Epeus, ne sera qu'un manchot, si Pallas lui est contraire. Et vous aussi, qui chassez les maladies avec les secours de l'art d'Apollon, offrez à la Déesse quelques-uns des présens que vous recevez. Ne la négligez pas non plus, vous, maîtres sévères, que ces jours frustrent souvent d'un juste salaire (20) : elle attire de nouveaux disciples à vos leçons. Et vous, qui réglez les mouvemens des cieux, vous qui peignez à l'aide du feu qui délaye vos couleurs (21); vous, dont le savant ciseau fait respirer le marbre. Elle est la Déesse qui préside à tous les arts; elle est aussi, sans doute, la Déesse des vers. Puissai-je mériter que, divinité amie, elle daigne sourire à mes accens!

A l'endroit où le mont Cœlius s'abaisse pour se rendre au niveau du sol, là où l'on trouve cette rue qui n'est point unie, mais qui ne présente qu'une pente légère, vous verrez un petit temple de Minerve *Capta*, qui lui fut élevé le

jour de sa naissance. La cause de cette dénomination est incertaine. Nous appelons *capital*, un esprit ingénieux, et Minerve est la déesse du génie. N'est-ce point parce que, fille sans mère, elle sortit, dit-on, armée de son bouclier, de la *tête* de Jupiter son père ? Ou bien, parce qu'après la conquête des Falisques, elle vint *captive* parmi nous ; et c'est ce qu'apprennent les anciennes annales ? Est-ce enfin parce qu'une loi particulière à cette Déesse, veut que le voleur de son temple paie de sa *tête* le sacrilège ? Au reste, quelle que soit la cause de ton surnom, divinité puissante, étend sans cesse ton égide sur les héros qui nous gouvernent !

Au dernier des cinq jours consacrés à Pallas, on fait la lustration des trompettes bruyantes, et l'on sacrifie à la belliqueuse Déesse.

On peut alors lever les yeux vers l'astre du jour, et dire : astre brillant, tu commenças hier à presser la toison du bélier de Phryxus. On n'avoit déposé dans la terre que des semences brûlées par le crime d'une coupable marâtre ; et, contre l'ordinaire, les grains n'avoient produit aucune tige. On envoie consulter les trépieds sacrés, et prier le Dieu de Delphes d'enseigner, dans un oracle certain, des secours contre la stérilité. L'envoyé, corrompu comme les semences, rapporte que le sort demande la mort

d'Hellé et du jeune Phryxus. Le roi s'indigne; mais, et le peuple, et les circonstances, et Ino le pressent de permettre que l'ordre fatal s'exécute. Phryxus et sa sœur, le front ceint de rameaux, sont devant les autels, et gémissent du sort funeste qui va les réunir. Mais leur mère, suspendue heureusement dans les airs, les apperçoit; éperdue, elle se frappe le sein à coups redoublés, tombe, entourée de nuages orageux, au milieu des murs bâtis par Cadmus, enlève ses enfans, et pour hâter leur fuite, leur donne un bélier tout éclatant d'or. Il les porte l'un et l'autre à travers de longues mers. Mais on dit qu'Hellé tint la corne d'une main foible, et qu'elle donna son nom aux ondes qui la reçurent. Son frère manqua de périr aussi, en voulant la retenir dans sa chûte, et en étendant ses mains pour la sauver. Il versoit des larmes sur la perte de la compagne de ses dangers, ignorant qu'elle étoit unie au Dieu qui règne sur les flots azurés. Lorsqu'il fut parvenu au rivage, le bélier fut placé parmi les astres, et sa toison d'or parvint à Colchos.

Lorsque l'étoile du matin aura trois fois précédé le char de l'Aurore, les jours seront égaux aux nuits.

Ensuite, lorsque le berger aura quatre fois enfermé dans l'étable ses chevreaux rassassiés, et

que, pour la quatrième fois, les perles de la rosée auront blanchi les herbes, on offrira des sacrifices à Junon, à la douce Concorde, au Salut Romain, et sur l'autel de la paix.

La lune préside à la marche des mois. La fête de la lune, sur le mont Aventin, terminera aussi le mois que je chante.

NOTES

DU TROISIEME LIVRE.

(1) Ovide dit que le mois de Décembre étoit consacré aux plaisirs, parce que c'étoit en ce mois que l'on célébroit les Saturnales, fêtes où la licence confondoit tous les rangs, et dont les jeux et les plaisirs bruyans faisoient la principale solemnité.

(2) Rome n'existoit pas encore, et déjà les colonies étrusques et grecques avoient porté dans le Latium les premières connoissances. Chaque nation avoit déjà sa manière particulière de mesurer le temps, et chacune, suivant Ovide, avoit un mois consacré à Mars. La perte des calendriers de ces diverses nations, et le silence des historiens sur cet article, ne nous permettent pas de rien ajouter à ce que nous dit notre auteur. Nous parlerons seulement de la position géographique des peuples dont il fait mention.

Chez les Albains, Mars étoit le troisième mois. Ces peuples habitoient une partie du Latium, proprement dit, où Albe fut fondée quatre cent quatre-vingt-sept ans avant Rome, suivant Denys d'Halicarnasse, par Ascagne, fils d'Enée, et qui eut une suite de rois, dont la succession dura plus de cinq cents ans. Elle fut rasée sous Tullus-Hostilius, et ses habitans transférés à Rome. M. Pellerin cite une médaille de cette ville, où l'on voit d'un côté

la tête du Dieu Mars, et de l'autre un aigle sur la foudre.

Les Falisques habitoient la partie septentrionale de l'Etrurie. Leurs villes principales étoient Falerii, Fascennia, Aquaviva, &c.; le mois de mars étoit aussi le troisième de leur année.

Les Herniques occupoient une partie du Latium sur la voie latine; leurs principales villes étoient Anagni, Alatri, Férentinum, &c. Suivant Serviusces peuples descendoient des Sabins; leur sixième mois étoit consacré à Mars.

Aricie étoit une ville du Latium.

Par *les murs élevés par Télégone*, il faut entendre Tusculum, que l'on croyoit fondée par ce fils d'Ulysse et de Circé. Ainsi, chez les Ariciniens et les Tusculanes, le mois de Mars étoit le troisième, comme chez les Albains.

Laurentum étoit située sur le bord de la mer, à peu de distance de l'embouchure du Tibre. Elle fut long-temps la capitale du Latium et le séjour du roi Latinus; mais par la suite elle déchut de sa grandeur, et elle n'étoit plus rien au temps de Pline.

Les Eques, appelés aussi Æquicoles, Æquicules, Æquiculanes, habitoient le long de l'Anio, qui divisoit leur pays en deux parties. Ils étoient entourés des Sabins, des Marses, des Volsques, des Herniques et des Latins. Leurs principales places étoient Cliternium, Carseoli, Algidum, &c. L'épithète que donne Ovide à ce peuple est tirée de son caractère. Tite-Live en parle comme d'un peuple féroce, très-courageux, pour les partis, les courses et les ravages, et Virgile nous en donne la même idée, en le représentant comme accoutumé à vivre de chasse et de rapine.

(3) La grande Ourse, ou *Hélicé*, fut incontestablement le premier guide que suivirent, dans leurs routes, les pre-

miers navigateurs. Les Sydoniens, instruits dans l'astronomie et dans la marine, s'apperçurent bientôt des inconvéniens auxquels le choix de cette constellation exposoit, et ils cherchèrent dans les cieux quelque point qui pût diriger, d'une manière plus précise et plus sûre, la course de leurs vaisseaux. Ils avoient dû s'appercevoir qu'au-dessus de la grande Ourse il y avoit une constellation plus petite, de figure presque semblable, mais en situation contraire, et qui, étant beaucoup plus près du pole, ne se couchoit jamais pour les mers que l'on fréquentoit alors. Ils choisirent donc une étoile de cette constellation que l'on connoît sous le nom de *petite* Ourse ou *Cynosure*, pour être leur guide et leur point de reconnoissance dans leurs navigations étendues et méridionales, où la grande Ourse pouvoit leur manquer au besoin. Les Grecs qui s'occupèrent peu à perfectionner les connoissances élémentaires de l'astronomie qu'ils tenoient des Orientaux, prirent toujours pour guide principal, dans leurs navigations, la constellation de la grande Ourse, qui leur suffisoit, parce qu'ils ne faisoient que le cabotage, et que leurs courses se bornoient à l'Archipel et au Pont-Euxin; et dès le temps d'Homère ils suivoient cet usage; Ulysse ne conduit sa nacelle qu'en fixant attentivement les Pleïades, le Bouvier, *l'Ourse* et Orion; et Calypso lui ordonne de faire route, en laissant à gauche *la grande Ourse.*

(4) La première division des troupes chez les Romains est aussi incertaine que l'origine de leurs autres institutions. Plutarque nous dit que Romulus divisa en centuries les guerriers qui le suivirent, et que chacune étoit commandée par un homme qui portoit pour signal de reconnoissance et de ralliement un faisceau d'herbes et de fleurs au bout

d'une perche. A ces étendards, aussi simples que les mœurs d'alors, succédèrent les loups, les minotaures et les autres animaux, jusqu'au temps de Marius, qui voulut que l'aigle ornât seule les enseignes de Rome, et devînt le symbole de sa puissance.

Cet étendard primitif donna, dans la suite, son nom aux soldats appelés *manipulaires* ou maniplaires, à moins que l'on ne croie, avec Varron, que ce mot dérivât de *manus ;* et c'étoit sans doute pour rappeler cette double étymologie que les enseignes se terminoient dans leur partie supérieure, tantôt par une couronne, tantôt par une main, comme on le voit sur les médailles et les autres monumens antiques. Quoi qu'il en soit, le manipule étoit une des divisions de l'infanterie romaine, qui, sous Romulus, formoit la dixième partie de la légion, et depuis Marius la trentième. Chaque manipule étoit composé d'un nombre d'hommes qui varia avec celui de la légion ; mais lorsque cette dernière fut fixée à six mille, le manipule fut de deux cents hommes, et ces trente corps renfermant chacun deux centuries, avoient deux Centurions, qui les commandoient, et dont l'un étoit comme le lieutenant de l'autre.

Ovide dit plus haut que c'étoit un grand crime pour un soldat de laisser enlever ses étendards. Le témoignage de l'histoire confirme le sien, et nous apprenons des jurisconsultes, que les peines les plus sévères étoient le châtiment des soldats qui abandonnoient leurs enseignes. Ils étoient *dégradés des armes* et renvoyés ; ils étoient nourris de pain d'orge ; souvent dégradés, et quelquefois aussi décimés ; les commentateurs de Végèce conjecturent même que ce crime étoit puni de mort, et se fondent sur une loi du code et sur une autre du digeste. Quelques peuples crurent que l'in-

famie étoit un supplice plus réprimant que la mort, et les Athéniens, d'après une loi de Charondas, exposoient, aux yeux du peuple et de l'armée, les lâches couverts d'habits de femmes.

(5) C'est un point de chronologie indépendant de toute discussion, que l'année de Romulus commença à l'équinoxe du printemps; c'est-à-dire, au mois de Mars. Il est présumable que ce fut, dans l'origine, le mois auquel la plupart des nations fixèrent le commencement de l'année, conduites moins par des observations astronomiques, que par le spectacle de la nature, qui semble alors renaître et prendre une nouvelle face. Les Hébreux le choisirent pour commencer leur année, parce que leurs traditions portent que le monde fut créé au printemps. Romulus suivit peut-être aussi le même ordre, parce que ce fut dans la même saison qu'il jeta les fondemens de sa colonie, comme l'attestent les Palilies, célébrées au mois d'Avril, dans la lune de Mars. Quoi qu'il en soit, Ovide rapporte plusieurs circonstances qui, même après les réformations diverses du calendrier et les changemens du commencement de l'année, rappeloient toujours qu'elle avoit commencé primitivement avec le mois de Mars.

La maison des Flamines, celle du roi des sacrifices, et les autels de Vesta, étoient ornés de guirlandes de laurier. C'est ainsi que, par une allégorie plus pure et plus louable, nous célébrons encore, en même-temps, avec des *rameaux* et des guirlandes, le triomphe du vrai *Soleil.* Si la fraîcheur et la verdure continuelle du laurier ne furent pas des raisons suffisantes pour le consacrer à cet usage, on pourroit ajouter que, comme arbuste chéri d'Apollon, Dieu des oracles, il dut devenir la couronne des prêtres,

qui,

qui, dans ces siècles éloignés, accoutumoient le vulgaire à les regarder comme les interprêtes de la divinité. On croyoit même qu'il suffisoit d'être touché avec le laurier, ou d'en manger, pour être inspiré tout-à-coup de l'esprit prophétique. Si l'on en orna les autels de Vesta, c'est que dans l'origine tous les autels étoient ceints ou de laurier, ou de vervenne; peut-être aussi, lorsque César fut souverain pontife, consacra-t-il à la Déesse l'arbuste qui étoit devenu sa couronne.

Romulus divisa son peuple en trois tribus, et chaque tribu en dix quartiers appelés *curies*. Chaque curie avoit son temple et sa salle d'assemblée, comme elle avoit ses prêtres et ses magistrats. Les principales d'entre ces curies étoient celles appelées *Foriensis*, *Variensis*, *Rapta et Velitia.* Dans la suite, le nombre des habitans de Rome ayant augmenté avec ses conquêtes, les anciennes curies devinrent trop petites, et l'on en construisit trente nouvelles, où l'on transporta des anciennes le culte et les objets des sacrifices; mais il fut defendu de rien changer aux quatre anciennes curies, dont nous venons de parler, et leurs habitans se rendirent toujours à leurs temples pour assister aux cérémonies religieuses. C'est indubitablement de ces quatre curies qu'Ovide veut parler; on continua de les orner de guirlandes de laurier, pour les distinguer des autres.

On apperçoit aisément que ce renouvellement des festons indiquoit le renouvellement de l'année, et la joie qui accompagnoit le commencement d'une nouvelle période. Tel est en effet le caractère d toutes les fêtes de ce mois, comme nous le verrons.

Une autre preuve bien puissante, c'est le renouvellement du feu de Vesta. Presque tous les peuples de la

terre ont eu leur feu sacré. Ce feu se renouvelloit constamment, à l'équinoxe du printemps, au mois de Mars. Les Hébreux avoient leur feu sacré; ils célébroient sa fête en même-temps que celle des tabernacles, vers le printemps. Lors de la prise de Jérusalem, par les Chaldéens, ce feu avoit été caché au fond d'un puits. Long-temps après, Néhémie envoya le chercher, et l'on ne trouva qu'une eau boueuse et épaisse, que l'on répandit sur le bois de l'autel, et que le soleil enflamma aussi-tôt. C'est ainsi qu'à Olympie, au 19 du mois qui répondoit à notre Mars, les devins apportoient de la cendre du Prytannée, la délayoient dans l'eau du fleuve Alphée, et en faisoient une espèce de mortier dont ils enduisoient l'autel de Jupiter. Au Pérou, les Incas faisoient aussi, tous les ans, la cérémonie du renouvellement du feu sacré, cérémonie dont M. de Marmontel a embelli la description.

Cet antique usage est venu jusqu'à nous, et nous renouvellons aussi le feu le samedi saint. « Il n'y a pas jusqu'au » Guèbres, dit à ce sujet un docteur en théologie, qui, » dans une fête annuelle, éteignent tous les feux dans leurs » maisons, pour en aller chercher de nouveau dans leurs » temples; ce qui fait un petit revenu à leurs prêtres. La » perception de nos feuages à Pâques, continue-t-il, n'a-t- » elle pas avec cela quelque ressemblance »? Pour trouver l'origine de cet usage parmi nous, « il faut, dit Boulanger, » aller chez les chrétiens orientaux, et voir la cérémonie » de la descente du feu du ciel au samedi saint. Rien de » plus tumultueux que cette cérémonie : dès le matin du » samedi, toutes les lampes des églises sont éteintes; de- » puis ce moment jusqu'à trois heures du soir, l'église » n'est remplie que de gens qui hurlent et qui crient comme » des insensés, des Bacchantes et des désespérés; ils se

» battent les uns contre les autres, et ce désordre dure » jusqu'à ce que le Patriarche paroisse avec le feu que l'on » prétend être descendu du ciel; alors un nouveau tumulte » succède au premier, par l'empressement et la furie avec » laquelle chacun s'efforce d'allumer sa bougie, &c. » Polydore Virgile dit que de son temps, dans l'Ombrie, la veille des calendes de Mars, les jeunes gens faisoient partout des feux, et portoient des flambeaux de paille sèche, courant dans les champs. &c. Si l'on en croit Boulanger, cette cérémonie, universellement observée chez les anciens et les modernes, tenoit à ce que le feu étant regardé comme le principe actif de la nature, on l'eteignoit, lorsque l'on présumoit que le mouvement de la nature alloit cesser, comme à la fin des grandes périodes, pour le rallumer, lorsqu'une période renaissante sembloit rendre à l'univers une nouvelle existence. Mais sans recourir à ces idées apocalyptiques, ne seroit-il pas plus simple de voir, dans le renouvellement du feu. au commencement du printemps, l'emblême du renouvellement des feux solaires, qui vont devenir plus actifs.

(6) Ovide veut parler ici de Numa-Pompilius, que l'on arracha à sa retraite pour l'élever au trône de Romulus; il étoit né à Cures, ville des Sabins. Ce pays a l'épithète d'*Olivifer*, parce qu'en effet il étoit très-fécond en oliviers. Strabon le dit en terme précis. Columelle, en parlant des terreins propres aux oliviers, dit que ces arbustes aiment les terreins en pente douce, tel que le pays des Sabins. On estimoit sur-tout les olives du Picenum, qui confinoit au pays des Sabins propres. Aujourd'hui même, ce pays, connu sous le nom de *Marche d'Ancone*, est couvert d'oliviers, qui sont, la plupart, des démembremens d'anciennes tiges

qui ont formé de nouveaux arbres adhérens à la racine primitive.

(7) L'année des Romains fut long-temps calculée sur le cours de la lune; comme telle, elle étoit absolument irrégulière, et la nécessité d'accorder le mouvement de cette planète avec celui du soleil, la rendoit très-compliquée. Jules-César, en qualité de chef de l'état et de la religion, voulut remédier à ce désordre, et sur les observations de l'astronome Sosigènes, qu'il trouva à Alexandrie, il rédigea le calendrier conformément aux révolutions solaires. Il ajouta dix jours à l'année de Numa, et onze jours six heures à l'année lunaire; de sorte que l'année Julienne se trouva composée de trois cent soixante-cinq jours six heures; et comme ces six heures formoient un jour au bout de quatre ans, Jules-César voulut que chaque quatrième année fût de trois cent soixante-six jours; c'est ce qu'a voulu dire Ovide. Pour cet effet, on intercala un jour chaque quatrième année, qui fut appelée *bissextile;* parce que le jour intercalaire étant placé après les terminales, le 24 février, la veille du sixième jour des calendes de Mars fut appelé *bis-sextus*. Après quinze siècles, Grégoire XIII a fait une nouvelle réformation.

(8) La première fête de ce mois étoit celle que l'on célébroit en l'honneur de Mars et de Junon Lucine. Les femmes y avoient la meilleure part, et c'est de leur nom qu'elle tira celui de *Matronales*. Ovide, embarrassé sur la véritable cause de chaque cérémonie religieuse, mais trouvant toujours, dans la fécondité de son génie, une multitude de conjectures qui pouvoient servir à la découvrir, en rapporte cinq sur l'origine et la cause des matronales. La première, parce que les femmes romaines se jetèrent

entre leurs maris et leurs parens à la journée des Sabins, et terminèrent, par leurs larmes et leurs prières, la guerre que leur enlèvement avoit fait naître ; la seconde, afin que Mars leur accorde le bonheur d'Ilia, d'enfanter des héros et des chefs de nation : la troisième, parce qu'au mois de Mars la terre devient fertile, et que les femmes désirent le moment d'être délivrées du fruit de leur fécondité, comme les soldats celui d'être vainqueurs ; la quatrième, parce que ce fut aux calendes de Mars que l'on dédia un temple à Junon Lucine, sur les Esquilies ; la cinquième, et celle qui semble à Ovide devoir dispenser de toutes les autres, c'est que Mars étant fils de Junon, et cette Déesse présidant aux mariages et aux accouchemens, les femme doivent célébrer sa fête, pour qu'il intercède pour elles auprès de sa mère. Nous voyons, en effet, que dans les fêtes *Eraïa*, célébrées à Argos en l'honneur de Junon, tous les militaires alloient en grande solemnité à son temple.

(9) Sur la voie appienne, et près de la porte Capène, étoit une forêt consacrée à Diane. Cette forêt étoit appelée la forêt d'*Aricie*, ce qui a fait croire, mal-à-propos, à quelques auteurs, qu'elle étoit située près de la ville de ce nom. On s'imaginoit aussi que la statue de Diane que l'on y voyoit, étoit celle qu'Oreste enleva de la Tauride, et qu'il transporta dans ce bois, enveloppée d'un faisceau de branches d'arbre ; ce qui lui avoit fait donner le surnom de *Fascelis*. Mais il en étoit de cette statue comme du Palladium. Les Lacédémoniens, les Athéniens, les peuples du Pont-Euxin et les Lydiens s'imaginoient posséder la véritable. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on trouva en 1154, au milieu de la forêt d'Aricie, une inscription à Diane, surnommée *Nemorensis*, épithète que les

monumens lui donnent souvent. Tous les ans, aux ides d'Août, on y célébroit la fête des chasseurs, et on couronnoit de fleurs les meilleurs chiens. « Déjà, dit Stace, je » vois s'élever au loin une épaisse fumée du haut de la » forêt de Diane, séjour des rois fugitifs ; le lac qui recelle » le corps d'Hyppolite brille de mille feux étincelans. Diane » elle-même couronne les chiens fidèles, et nétoie les » javelots des chasseurs ». Il paroît aussi que les femmes alloient visiter Diane, et lui rendre hommage de ses bienfaits, comme le dit Ovide. Mais Properce nous apprend que la religion n'étoit pas toujours l'objet de leur pélerinage ; car il reproche à sa maîtresse d'aller armée de torches ardentes dans le bois d'Aricie, sous pretexte d'offrir des sacrifices à Diane Ovide, en parlant des lieux où les jeunes gens peuvent faire des conquêtes, dit : « Vous connoissez le » temple et la forêt de Diane aux portes de Rome, où » le sceptre se dispute le glaive à la main ? Cette divinité, » toute vierge qu'elle est, toute ennemie qu'elle est des » feux de l'amour, a souvent porté de profondes blessures » dans les cœurs, et y en portera encore ».

(10) Les Romains avoient aussi des jours pendant lesquels il étoit défendu de se marier. C'étoient les derniers jours de Février et les premiers de Mars et de Juin ; c'est-à-dire, pendant les férales, la cérémonie des Anciles et les jours où l'on nétoyoit le temple de Vesta. La seule raison des présages, qui régloit toutes les actions publiques, avoit introduit ces jours de privation et de célibat. Parmi nous, des principes plus purs et plus respectables ont fait adopter le même usage religieux.

Quant à l'épouse du Flamine Diale, elle ne pouvoit, pendant les jours que nous venons de marquer, ni se peigner,

ni faire ses ongles, ni partager le lit de son époux. Ne cherchons point la raison de ces usages et de mille autres : la superstition raisonna-t-elle jamais ?

(11) Le cinq du mois et le trois des nones arrivoit le coucher cosmique de cette constellation, située dans l'émisphère septentrional. *Bootés* vient du mot grec Βȣ́ς, bœuf, et signifie proprement un *bouvier*. Cette étoile est près de la grande Ourse, et semble suivre le charriot. On l'appelle aussi *Arcto-Phylax*, c'est-à-dire, gardien de l'ourse, parce qu'elle est derrière l'ourse et semble la garder. Les poëtes ont dit que c'étoit Icare, qui, ayant reçu du vin de Bacchus, le mit sur un charriot, et, parcourant l'Attique, en donna à boire aux paysans qu'il enivra : on crut qu'il les avoit empoisonnés, et on le tua. Erigone, sa fille, se pendit de douleur. Jupiter les plaça dans le ciel ; il fit d'Icare le bouvier à cause de son charriot, d'Erigone la Vierge, et de son chien la canicule. Quelques autres ont cru que c'étoit Arcas, fils de Calysto, fille de Lycaon. Quant à l'épithète de *Piger*, que lui donne Ovide, elle est relative à ce que cette constellation, décrivant un cercle plus petit à mesure qu'elle s'approche du pole, semble se mouvoir plus lentement. Juvenal, Claudien et Ovide l'appellent aussi *Tardus*. Cette constellation a 23 étoiles dans le catalogue de Ptolomée, 28 selon Tycho-Brahé, 52 selon Hévélius, et 55 selon le catalogue de Flamsteed.

(12) Les dettes du peuple Romain causèrent les plus grands soulèvemens dans l'origine de la république. On lui avoit promis qu'il seroit défendu aux créanciers de traiter leurs débiteurs aussi cruellement qu'ils le faisoient. Au retour de l'expédition contre les Volsques, il demanda qu'on exécutât cette promesse. On le trompa ; il refusa de prendre de nouveau les armes. On lui promit l'abolition des dettes, et l'on

forma deux armées pour marcher contre les Sabins et les Eques : mais il fut encore trompé. Alors les deux armées, campées aux portes de Rome, quittèrent leurs postes, enlevèrent leurs enseignes, et se retirèrent sur le mont Sacré, à trois milles de Rome, au-delà de l'Anio. La réunion du sénat et du peuple fut l'ouvrage de Menenius Agrippa, et l'effet de la fable *des membres et de l'estomac*. C'est alors que furent créés les Tribuns et les Ediles Plébéïens. Cet évènement arriva l'an de Rome 261.

(13) Bovilles étoit une ancienne ville du Latium, près du lac Albano, entre Rome et Aricie, sur la voie appienne. Si Ovide donne à cette place l'épithète de *Suburbana*, c'est qu'elle étoit située dans la campagne de Rome, et même à ses portes.

(14) La mitre étoit un ornement de tête des femmes grecques et romaines, sur lequel les auteurs ne nous ont laissé que des notions assez confuses. Il semble qu'il en faille distinguer de deux espèces. L'une étoit une espèce de bonnet rond, de diverses couleurs, souvent orné de pierreries, avec des bandelettes, qui, tombant sur les joues, passoient sous le menton. Il paroît qu'aux bandelettes près c'étoit le bonnet phrygien. L'auteur du Voyage littéraire de la Grèce, dit que les Grecs ont aujourd'hui le même ornement, qui est brodé en or avec des franges. Il paroît aussi que cette espèce de mitre étoit propre sur-tout aux vieillards. Ovide le dit à l'endroit que nous examinons; il le dit plus positivemeut encore ailleurs. L'usage en étoit venu à Rome de la Lydie. Il ne faut cependant pas la confondre avec la tiare, qui étoit la coëffure des Perses, des Parthes et des Arméniens, dont elle différoit en ce que celle-ci étoit ordinairement de forme conique ou se terminant en croissant, et que les bandelettes étoient beaucoup plus larges, comme on en peut juger par

les médailles. La seconde espèce de mitre étoit un ruban qui nouoit les cheveux des jeunes filles, et d'où en pendoient deux autres en forme de guirlandes de fleurs. Ovide semble avoir considéré cette dernière espèce, lorsqu'il a dit à Hercule, filant aux pieds d'Omphale :

Ausus es hirsutos mitrâ *redimire* capillos.

Originairement même ce mot signifioit seulement un ruban, une ceinture. De-là l'expression *mitram solvere*, appliquée aux jeunes filles qui avoient perdu leur virginité, qui avoient délié leur ceinture.

(15) César fut assassiné dans le sénat le jour des ides de Mars, l'an de Rome 709. L'enthousiasme de la liberté romaine voulut éterniser cet événement sur les médailles. Patin en rapporte seize dont le type y est consacré. Sur presque toutes on voit la tête de la liberté, ayant au revers, les unes Brutus, précédé des licteurs, les autres Mars vengeur, Mars *adstator*, &c. Il rapporte aussi cette médaille rare et terrible, représentant la tête de Brutus d'un côté, et au revers le bonnet de liberté entre deux poignards, avec ces mots Eid. Mart. Il y en a une autre de restitution, ayant pour type d'un côté la tête de la liberté.

Ovide fait intervenir Vesta lorsqu'il parle de l'assassinat de César, parce que ce héros étoit souverain pontife.

(16) Le peuple qui avoit demandé la mort de César, lui éleva un autel à l'endroit où son corps fut brûlé. Les consuls, il est vrai, le firent abattre et en punirent les auteurs. Mais trois ans après on lui éleva un temple qui fut commencé l'an de Rome 712, sous le consulat de M. Lepidus et de L. Plancus. Ce temple fut construit à l'endroit où étoit l'autel. Ovide le place dans le *Forum*; ce qu'il faut entendre du *Forum Romanum*. Nous voyons

sur les médailles le frontispice de ce temple, qui paroît avoir été digne du héros auquel l'inconstance du peuple l'avoit élevé.

(17) Octave, moins pour venger la mort de son père adoptif, quoi que dise Ovide, que pour affoiblir le parti contraire au sien, et faire régner le triumvirat sur les débris de la liberté romaine, prit les armes contre les conjurés. La bataille qui termina ces grands débats, fut la seconde livrée près de *Philippi*, au pied du mont Hæmus, sur les confins de la Thrace, au nord-est de la Macédoine. Le parti des républicains fut vaincu, Octave eut tout l'avantage. Il consacra cette victoire par un temple à Mars vengeur. C'est sans doute pour le même sujet que furent frappées les médailles d'Octave, avec le type de *vengeur de la liberté du peuple romain.*

(18) C'étoient toujours des femmes qui étoient employées au culte de Bacchus, soit comme Prêtresses, soit comme Bacchantes. Tous les monumens relatifs à ce Dieu, ne présentent que des femmes et quelques vieillards. On ne voit également que des femmes à un sacrifice à Pan. Pausanias dit qu'au bas du mont Taygète, on voyoit encore, de son temps, un temple dédié à Bacchus, dans l'intérieur duquel les femmes seules avoient le droit d'entrer, et pouvoient seules sacrifier. On croyoit même en Grèce, que l'institution des prêtresses datoit de l'établissement de celles de Bacchus. Diodore de Sicile dit que les femmes mariées avoient seules le droit de représenter les Ménades et les Bacchantes, mais que les vierges avoient leurs cheveux liés avec décence, et n'avoient des Bacchantes que le thyrse. Dans la description que fait Athénée de la grande pompe de Ptolemée, il représente derrière le char qui portoit la statue de Bacchus, cinq cents filles, vêtues de pourpre avec des ceintures d'or,

Pausanias parle encore des douze Dionisyades, qui disputoient à Sparte le prix de la course, et des Leucippes qui y sacrifioient à Bacchus.

Ovide donne pour raison de la consécration des femmes au culte de Bacchus, que ce Dieu avoit à sa suite des chœurs de femmes qu'il remplissoient d'une sainte fureur, en les frappant de son thyrse. Noël le Comte, qui n'a vu dans toute la mythologie que des leçons de morale, croit que c'étoit pour désigner l'ame efféminée des hommes abandonnés à l'ivresse. Ce n'étoit peut-être que par suite de la tradition allégorique, qui apprenoit que Bacchus, toujours suivi des Bacchantes ou des Ménades, avoit opéré des prodiges avec leur secours, et qu'elles avoient les premières établi des sacrifices en son honneur. Peut-être encore cet usage tenoit-il à l'idée primitive qui introduisoit les femmes dans toutes les cérémonies relatives au principe génératif de la nature.

(19) Les enfans portoient à Rome une longue robe qui leur descendoit sur les talons, et qui étoit bordée de pourpre. On l'appeloit *prétexte* : car telle est l'idée qu'en donnent les anciens qui en ont parlé. Ils la portoient jusqu'à l'âge viril, et alors ils la disposoient pour se revêtir de la toge, appelée *virile* ou *libre*, qui, pour l'ordinaire, étoit blanche et sans aucun ornement. Ciceron dit aussi que c'étoit aux fêtes *Liberalis* que se faisoit ce changement d'habits avec la plus grande solemnité.

(20) Les Quinquatres étoient un jour de fête pour les écoliers. Ils payoient alors les honoraires de leurs maîtres, et ces honoraires s'appelloient le *minerval ;* c'étoit la fin de l'année scholastique. Ovide les appelle *Censu fraudata turba*, parce qu'il arrivoit que les jeunes gens oublioient de donner le minerval à leurs maîtres, et l'employoient à se divertir

pendant la vacance des quinquatries; parce que souvent aussi ils les quittoient alors sans les payer : c'est pourquoi il engage les maîtres à sacrifier à Minerve, afin qu'elle leur envoie de nouveaux disciples.

(21) C'est la peinture à l'encaustique, qui se pratiquoit avec des cires colorées et fondues au feu. M. de Caylus, qui de nos jours a retrouvé ce genre de peinture, en a donné des détails que l'on peut lire dans les mémoires de l'académie des inscriptions. On sait que les peintres étoient consacrés à Minerve. Martial en tire même le sujet d'une épigramme très-délicate sur un mauvais peintre : « Celui qui a peint ta » Vénus, dit-il, Lycoris, a voulu faire sa cour à la Déesse ; » les peintres appartiennent à Minerve ». Allusion au fameux jugement qui accorda à la mère des Amours le prix de la beauté disputé par Minerve.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LES FASTES D'OVIDE.

LIVRE QUATRIÈME.

DAIGNEZ sourire à mes accens, féconde mère des amours. La Déesse entend ma voix : aurois-tu quelque chose à démêler avec moi, me dit-elle? Certes, un objet plus sublime occupoit tes chants. Quelque ancienne blessure vient-elle de se rouvrir dans ton cœur trop sensible ? Une blessure! Eh ! ne le savez-vous pas, Déesse, lui répondis-je ? (Elle sourit, et son sourire répand tout-à-coup la sérénité dans cette partie des cieux.) Ou sain, ou blessé, me vit-on jamais abandonner vos enseignes ? Ne fûtes-vous pas toujours et le but et le sujet de mes chants ? Dans mes premières années, je folâtrai innocemment sur le ton de cet âge; maintenant mon char parcourt une plus vaste carrière. « Je chante l'ordre des temps avec ses causes diverses, tirées des antiques annales; je chante aussi la marche des constellations, soit qu'elles se lèvent, soit qu'elles descendent sous l'horison ; je suis parvenu au quatrième mois où vous êtes le plus solemnellement célébrée ». Vous

le savez, ô Vénus! et le mois et le poëte qui le chante sont à vous! La Déesse, sensible à mes paroles, toucha légèrement mon front du myrte qui croît à Cythère (1). Achève ton ouvrage, me dit-elle. « Je sens l'influence de la Déesse, et tout-» à-coup les causes des fêtes du mois s'ouvrent » à mes yeux. Ainsi donc, tandis qu'un vent favo-» rable enfle nos voiles, voguons. »

Si quelque partie des Fastes doit vous intéresser, César, le mois d'Avril a sur-tout des droits à votre protection. Ce mois descend jusqu'à vous de la plus haute origine, et vous appartient par votre illustre adoption. Le fils d'Ilia sembloit le prévoir lorsqu'il composa son année; et il s'occupa du souvenir de ses parens. Comme il donna le premier rang au redoutable Mars, parce que ce fut le sujet placé le plus près de son berceau; de même il voulut que Vénus, trouvée dans sa famille, en remontant une longue suite de dégrés, présidât au mois suivant. Cherchant ensuite le principe de son origine, et parcourant les révolutions des siècles, il parvint jusqu'aux Dieux. Qui ne sait que Dardanus naquit des amours d'Electre, fille d'Atlas et de Jupiter? Erichtonius fut son fils, et celui-ci donna le jour à Tros. Tros fut le père d'Assaracus, et ce dernier de Capys. Il eut pour fils Anchise, de qui Vénus ne dédaigna pas de recevoir le titre de

mère. Elle le fut d'Enée, dont la piété fut respectée des flammes : il portoit sur ses épaules et ses Dieux et son père, objet non moins sacré. Nous sommes parvenus au nom d'Iule, nom qui devoit être un jour si fortuné. C'est de-là que la maison Julia compte ses aïeux parmi les Troyens. Postumus succéda à Iule. Né au milieu des forêts, les peuples du Latium lui donnèrent le nom de Silvius ; il fut père de Latinus ; Latinus celui d'Alba. Epitus succéda à Alba : il fit naître les anciens noms de Troye pour donner celui de Capys à son fils, et fut l'aïeul de Calpetus. Après celui-ci Tibérinus, qui lui succéda, finit, dit-on, ses jours au milieu des eaux du Tibre. Cependant il avoit déjà vu son fils Agrippa et son petit-fils Rémulus. On dit que ce dernier périt écrasé par la foudre. Aventinus règne ensuite. Un endroit de Rome et une de ses collines reçurent son nom. Après lui le sceptre passa aux mains de Procas, qui fut suivi de Numitor, frère du cruel Amulius. Ilia et Lausus naquirent de Numitor. Lausus mourut de la main de son oncle. Ilia plut à Mars et enfanta Romulus et son frère. Il vanta toujours Vénus et Mars pour ses parens, et mérita d'en être cru ; et de peur que la postérité ne l'ignorât, il consacra à ces deux divinités de sa famille des mois qui se suivent.

Cependant je crois que le mois de Vénus tire

son nom de la langue grecque; la Déesse prit le sien de l'écume de la mer (2). Et que l'on ne s'étonne pas si ce nom fut emprunté des Grecs : l'Italie étoit la grande Grèce. Evandre y avoit abordé avec une flotte chargée de ses sujets. Alcide y étoit venu aussi : tous deux étoient sortis de la Grèce. Le Dieu armé de la massue avoit fait paître ses troupeaux dans les pâturages de l'Aventin, et les eaux de l'Albula avoient servi à désaltérer une aussi puissante divinité. Ulysse vint encore en Italie : les Lestrygons l'attestent, ainsi que le promontoire qui porte le nom de Circé. Déjà existoient les murs de Télégone et ceux de l'humide Tibur, élevés par des guerriers d'Argos. Halésus, agité sans cesse par les tristes destinées du fils d'Atrée, y vint encore; les Falisques croient lui devoir leur nom. Ajoutez, et Antenor, qui conseilloit la paix aux Troyens, et Diomède, le gendre de Daunus, prince d'Apulie. Enée vint plus tard, et même après Antenor, apporter dans notre pays ses Dieux échappés aux flammes d'Ilion. Solyme, errant comme lui, l'avoit accompagné depuis les côteaux de l'Ida de Phrygie. Sulmone en a pris son nom; la froide Sulmone, ma patrie. O Germanicus! combien, hélas! elle est loin des déserts de la Scythie! C'est donc moi qui .... ? Mais silence, ma muse, supprimons de si longues plaintes; tu ne dois

dois pas chanter les objets sacrés sur une lyre triste.

Jusqu'où ne s'étend pas l'envie ? Il est des ennemis de votre gloire, ô Vénus! qui voudroient vous disputer l'honneur de ce mois. Parce que le printemps développe la nature entière, que la rigueur du froid cesse, et que la terre fertilisée ouvre son sein ; ils veulent qu'Avril tire son nom de cette saison, où tout s'ouvre à la fécondité. Mais Vénus s'en saisit et le revendique. La première, la plus digne des Déesses ; elle soutient en effet la grande harmonie de l'univers, et son pouvoir ne le cède à celui d'aucune divinité. Elle donne des lois au ciel, à la terre, aux ondes, son berceau, et par ses fécondes insinuations, entretient toutes les espèces. Tous les Dieux, il seroit trop long de les nombrer, lui doivent la naissance. C'est elle qui fournit le germe des semences et des arbres; c'est elle qui a rassemblé dans les liens de la société, les premiers hommes, esprits féroces et barbares; c'est elle qui apprit à chaque être à s'unir à une compagne. A qui doit-on les nombreuses espèces des oiseaux, si ce n'est à la douce volupté? Que le tendre amour s'éloigne, et les troupeaux ne se reproduiront plus. Le bélier furieux lutte de la corne avec le bélier; mais il craint de blesser la brebis chérie. Le taureau, dont les longs mugissemens faisoient

retentir tous les vallons, tous les bois, dépose sa férocité pour suivre la genisse. La même puissance entretient tout ce qui vit sous les vastes mers, et peuple les eaux de poissons sans nombre. La première, elle dépouilla les hommes de leur féroce aspect : c'est d'elle que sont venus, et la parure et le soin de soi-même. Ce fut, dit-on, un amant qui, dans ses veilles amoureuses, chanta le premier des vers en se plaignant à la porte de sa maîtresse, de la nuit refusée. L'éloquence consista à fléchir une belle trop sévère, et chacun étoit disert pour sa propre cause. Nous devons mille arts à cette tendre inspiration ; le désir de plaire fit naître mille découvertes ignorées jusqu'alors. Et il se trouveroit quelqu'un assez téméraire pour oser dépouiller la Déesse de l'honneur du second mois ? Ah ! loin de moi cette fureur ! Quoique puissante en tous lieux, célébrée de tous côtés dans des temples sans nombre, n'est-ce pas cependant au milieu de nos murs que Vénus a les droits les plus étendus ? Romains, c'est pour votre Troye que Vénus portoit les armes, lorsqu'une lance sacrilège blessa sa belle main ! C'est au jugement d'un Troyen, qu'elle vainquit les deux Déesses, ses rivales. (Pardon, hélas ! ô Déesses, si je rappelle votre défaite !) Elle voulut aussi devenir la fille d'Assaracus, pour qu'un jour le grand César eût des Iules pour aïeux.

Aucune saison n'étoit plus digne de Vénus que le printemps (3). Au printemps, la terre brille de toutes parts; au printemps, le sein des campagnes s'amollit. Alors les herbes élèvent leurs tiges au-dessus du sol qu'elles entr'ouvrent; alors les bourgeons percent l'écorce de la vigne fécondée. Oui, la belle Vénus méritait un beau mois. Il falloit que, suivant son amoureuse habitude, elle fut unie à son cher Mars. Au printemps, elle invite les poupes recourbées à voguer sur les ondes qui lui servirent de mère, et à ne plus craindre les menaces de l'hiver. Honorez la Déesse d'un culte assidu, vous mères, vous jeunes épouses, et vous aussi, à qui l'on ne voit ni les bandelettes, ni les longs vêtemens. Détachez de la statue de marbre ses colliers d'or (4), ôtez ses bijoux; il faut laver la Déesse toute entière. Rendez ensuite à son col bien séché ses ornemens d'or. Apportez de nouvelles fleurs, de nouvelles roses. Vénus vous ordonne de vous laver aussi vous-mêmes sous les myrtes verdoyans (5). La cause de cet ordre est certaine; écoutez: Nue sur le rivage, Vénus séchoit ses cheveux humides. Des satyres, troupe insolente, virent la Déesse. Elle s'en apperçut, et se déroba à leurs regards en se couvrant de myrtes. Cette action la

mit en sûreté. Elle veut que vous en rappeliez le souvenir.

Apprenez maintenant pourquoi vous offrez de l'encens à la fortune virile, dans l'endroit qu'arrose une eau tiède (6). Ce lieu reçoit toutes les femmes, vêtement bas, et voit les défauts que la nudité décèle. La fortune virile apprend à les cacher et à les dérober aux hommes; c'est ce qu'on obtient avec un peu d'encens. Ne craignez pas non plus de prendre du pavot broyé dans un lait pur, ainsi que du miel qui s'écoule des rayons (7). Vénus venoit d'être conduite à son époux, brûlant de désirs et d'amour : elle en but; aussi-tôt elle goûta tous les plaisirs de l'hymen. Appaisez-la par des paroles suppliantes. D'elle dépendent, et la beauté, et les mœurs, et la bonne réputation.

Rome, au temps de nos aïeux, avoit déchu de son antique pudeur (8). On consulte la vieille nymphe de Cumes; elle ordonne que l'on élève des temples à Vénus : on obéit, et Vénus prend son surnom du changement qu'elle a apporté dans les cœurs. O la plus belle des déesses, regardez toujours d'un œil favorable les descendans d'Énée! daignez protéger toutes ces épouses qui sont vos brus!

Tandis que je parle, le Scorpion, si redou-

table par l'aiguillon de sa queue, s'est précipité dans les ondes azurées.

Lorsque la nuit sera passée, que le ciel commencera à se teindre de pourpre, que les oiseaux, couverts de rosée, rediront leurs tendres plaintes, que le voyageur qui a veillé la nuit entière déposera son flambeau à demi consumé, et que le villageois retournera à ses travaux accoutumés, les Pléïades commenceront à soulager les épaules de leur père. On dit qu'elles sont sept, et cependant on a coutume de n'en compter que six; sans doute parce que six passèrent dans les bras des Dieux; car Stérope reçut dit-on les embrassemens de Mars, Halcyone ceux de Neptune, et la belle Céléno, et Maïa, et Electre et Taygète ceux de Jupiter. Mérope, la septième, épousa un mortel, Sisyphe; elle s'en repent, et de honte, elle est la seule qui se cache. Peut-être est-ce Electre qui ne put voir la ruine de Troye, et qui porta ses mains devant ses yeux.

Lorsque le ciel aura tourné trois fois sur son axe éternel, que trois fois le soleil aura lancé son char, et trois fois dételé ses rapides coursiers, alors on entendra les sons de la flûte recourbée de Bérécynthe, et l'on célébrera la fête de la déesse du mont Ida. On verra courir ces hommes qui ne le sont qu'à demi, frap-

pant leurs sonores tambours; et l'airain repoussé par l'airain fera résonner ses tintemens aigus. La Déesse, assise sur la tête de ses ministres efféminés, traversera les rues de la ville, au milieu des hurlantes acclamations. Le théâtre va s'ouvrir (9). Les jeux vous appellent; accourez, Romains. Les bruyans tribunaux suspendent aussi l'exercice de leurs armes.

J'ai beaucoup de choses à demander; mais je tremble à l'aigre son de l'airain, et au bruit des terribles modulations du lotos recourbé. Permettez-moi, Déesse, auguste Cybèle, d'interroger vos doctes filles. La Déesse m'entend et ordonne aux muses de seconder mes désirs.

Nymphes de l'Hélicon, fidelles à l'ordre de votre mère, apprenez-moi pourquoi la Déesse aime un bruit continuel?

Je dis. Ainsi parla Erato, Erato qui préside au mois de Cythérée, parce qu'elle porte le nom du tendre amour.

Le sort avoit prononcé cet oracle à Saturne: « O le meilleur des rois, vous serez renversé » du trône par votre fils ».

Le Dieu redoutant alors tout ce qui doit naître de lui, dévore ses enfans dès qu'ils voient le jour, et les tient engloutis au fond de ses entrailles. Souvent Rhéa se plaignit d'être tant de fois enceinte, sans devenir jamais mère;

elle gémissoit de sa fécondité. Jupiter venoit de naître. L'antique tradition est un puissant témoin, gardez-vous d'ébranler la croyance reçue. Une pierre enveloppée d'un vêtement descend dans les célestes entrailles : c'est ainsi que les destins avoient arrêté que le père des Dieux seroit trompé. Aussi-tôt l'Ida résonne des sons retentissans de l'airain, pour que le nouveau-né puisse pousser en sûreté ses cris enfantins. Les uns, c'étoient les Curettes, frappant sur des boucliers, et les autres, les Corybantes, sur des casques. Saturne ignora la supercherie; et c'est pour rappeler cet antique événement, qu'on voit aujourd'hui les compagnons de la Déesse faire retentir l'airain et les peaux bruyantes. Les cymbales remplacent les casques, et les tambours les boucliers; la flûte module encore, comme autrefois, les sons du mode phrygien.

Ainsi parla Erato. Je repris : pourquoi voit-on les lions, espèce féroce, soumettre à un joug nouveau pour eux, leur longue crinière?

Je dis; elle reprit : on croit que c'est par elle que la férocité des premiers hommes fut amolie. Elle a voulu que son char attestât ce bienfait.

Mais pourquoi sa tête est-elle chargée d'une couronne de tours? Est-ce parce que, la

première, elle a donné des tours aux villes de Phrygie?

La muse m'approuva. D'où vient, dis-je ensuite, cette fureur de se mutiler? la nymphe du mont Piérius parla ainsi:

Au fond des forêts, vivoit Atys, jeune Phrygien, remarquable par sa beauté. Il s'attacha la Déesse par les liens d'un chaste amour. Elle voulut qu'il lui appartînt, et qu'il présidât à son culte: « Tâche de vouloir être toujours enfant, lui dit-elle ». Il promit d'obéir. « Si je » vous trompe, s'écria-t-il, que la volupté qui » trahira ma promesse soit la dernière dont » je jouisse ». Il trompa Cybèle, et ce fut dans les bras de la nymphe Sagaris, qu'il cessa d'être ce qu'il avoit été jusqu'alors. Le ressentiment de la Déesse va l'en punir. Elle frappe la Nayade en déchirant l'arbre qui la renferme. L'infortunée périt; son sort tenoit à celui de l'arbre. Atys devient furieux: il croit voir s'écrouler le toît de sa demeure; il s'enfuit, et sa course l'emporte sur le sommet du Dindyme. Tantôt il s'écrie: « ôtez ces flambeaux! » et tantôt, « écartez ces fouets ». Souvent il assure que les Déesses de Paleste le poursuivent. Il se déchire le corps avec une pierre tranchante, et sa longue chevelure

est traînée dans une sale poussière. Il ne fait entendre que ces paroles : « Je l'ai mérité ; » il faut que je paie de mon sang la peine » qui m'est due. Ah ! périssent ces parties qui » ont fait mon malheur ! qu'elles périssent ! » En disant ces mots, il enlève ces parties coupables, et bientôt il ne lui reste plus aucune marque de virilité. Cette fureur a été prise pour exemple, et les ministres efféminés de la Déesse mutilent, en agitant leur chevelure, des membres qu'ils dédaignent.

Ainsi parla la vierge d'Aonie : c'est ainsi que sa voix éloquente m'apprit la cause de cette fureur ! Vous qui inspirez mes chants, muses, apprenez-moi encore, je vous en conjure, d'où la Déesse est venue parmi nous, ou si elle habita toujours notre ville.

La mère des Dieux a toujours chéri et le Dindyme et le Cybèle, et l'Ida qu'embellissent ses forêts. Toujours elle aima les lieux où domine Ilion. Lorsqu'Enée transporta Troye dans les campagnes d'Italie, la Déesse suivit presque ses vaisseaux porteurs des choses sacrées : mais elle sentit que le temps n'étoit pas encore venu, où les destins vouloient que sa divinité fût demandée pour le Latium, et elle resta dans les lieux accoutumés. Lorsque Rome (10), devenue plus puissante, eut vu cinq siècles s'écouler et que sa tête victo-

rieuse se fut élevée au-dessus de l'univers asservi, les prêtres consultèrent les oracles de Cumes. On dit qu'ils lurent cette réponse dans les vers sacrés.

« La mère est absente ; Romains, allez cher-
» cher la mère : je l'ordonne. A son arrivée,
» qu'une main chaste la reçoive. »

Le sénat erre incertain sur l'ambiguité de cet oracle obscur. Quelle est cette mère absente ? en quels lieux la faut-il chercher ? On interroge Apollon. « Faites venir la mère des Dieux, répond-il : » vous la trouverez sur le sommet de l'Ida. »

On députe des grands. Attale occupoit alors le trône de Phrygie : il se refuse à la demande des Romains. Mais, ô prodige ! la terre tremble avec un long murmure ; et du fond de son sanctuaire la Déesse fait entendre ces mots : « J'ai voulu » moi-même être demandée ; point de délais : » envoyez-moi, puisque je l'ordonne. Rome est » digne d'être l'asyle de toutes les divinités. »

Epouvanté de ces mots terribles : « Partez, » s'écrie le prince ; vous nous appartiendrez en- » core : Rome retrouve ses aïeux chez les Phry- » giens ». Aussi-tôt des pins sans nombre tombent sous la hache ; de ces mêmes pins dont Enée fugitif avoit fait un si pieux usage. Mille mains concourent avec zèle ; et déjà, brillant de couleurs que la flamme a fixées, un vaisseau porte la mère des immortels.

La Déesse, voguant avec la plus grande sûreté sur les ondes soumises de son fils, parcourt le long détroit où périt la sœur de Phryxus. Elle passe et le vaste port de Rhœté et les rivages de Sigée, et Ténédos, l'antique empire d'Ection. Elle voit les Cyclades, et laisse derrière elle Lesbos et le rivage de Caryste, contre lequel les flots viennent se briser. Elle passe aussi la mer d'Icare, où Icare laissa tomber ses aîles et donna son nom à une vaste étendue d'eaux. Elle voit ensuite la Crète à sa gauche, l'empire de Pélops à sa droite, et gagne Cythère consacrée à Vénus. De-là elle parcourt et la mer Trinacrie, où Brontes, Stéropes et Æmonides s'occupent à tremper le fer étincelant, et les ondes qui baignent les bords de l'Afrique ; elle laisse à sa gauche le royaume de Sardaigne, et aborde en Ausonie ; elle touche les embouchures du fleuve, ce rivage où le Tibre se perd dans l'Océan et nage dans un champ plus libre ; l'ordre de chevaliers et l'auguste sénat confondus avec le peuple, tous accourent au-devant de la Déesse. L'on voit s'avancer également les mères et les filles et les brus, et celles qui honorent d'un culte virginal les foyers sacrés. Les hommes fatiguent en vain, sur la corde tendue, leurs bras animés par le zèle ; le vaisseau hospitalier ne fend qu'avec peine les flots qu'il remonte. Depuis long-temps

la terre étoit aride ; la sécheresse avoit brûlé les herbes : le vaisseau resta enfoncé dans une vase épaisse. Tous ceux qui mettent la main à l'ouvrage travaillent au-delà de leurs forces, et des cris répétés animent leurs vigoureux efforts. Mais le vaisseau reste immobile, comme une isle fixée au milieu des mers. Les spectateurs frappés de ce prodige, demeurent interdits et tremblans.

Claudia-Quinta tiroit son origine de l'antique Clausus, et sa beauté ne le cédoit pas à sa naissance. Elle étoit chaste ; mais on n'en croyoit rien.... Un bruit imposteur avoit attaqué sa réputation, et elle étoit accusée d'un crime imaginaire. Sa parure, ses cheveux diversement ornés, des discours trop libres devant les sévères vieillards, tels étoient ses crimes réels. Une ame pleine du sentiment de ses vertus, se rit des mensonges de la renommée ; mais, troupe insensée, nous sommes si crédules pour le mal !

Claudia quitte tout-à-coup le cercle des femmes chastes, puise dans ses mains l'eau pure du fleuve, en arrose trois fois sa tête, et trois fois élève ses mains vers les cieux. Les spectateurs croient qu'elle a perdu la raison. Alors tombant à genoux, elle fixe ses regards sur l'image de la Déesse, et les cheveux épars, prononce ces mots: « Auguste et féconde mère des Dieux, daignez

» exaucer mes prières, mais sous une condition.
» On me refuse le titre de chaste : si vous me
» condamnez, j'avouerai que je mérite l'accusa-
» tion, et, vaincue par le jugement d'une Déesse,
» je paierai par la mort la peine de mon crime ;
» mais si mon ame est pure, donnez à l'instant
» un gage sensible de mon innocence, et chaste,
» suivez aussi-tôt des mains chastes. »

Elle dit, et tire la corde avec un léger effort. Ce que je vais raconter est un prodige; mais le théâtre même en a consacré la vérité. La Déesse est sensible ; elle suit le guide qui l'entraîne, et le justifie en le suivant. Un cri unanime, signal de la joie, s'élève dans les airs. On arrive à la courbure du fleuve ; les anciens ont appelé *les portes du Tibre*, ce lieu d'où il tourne sur la gauche. La nuit vient, on attache la corde à un tronc de chêne, et après un long repas on se livre au sommeil. Le jour renaît ; on détache la corde du tronc de chêne; mais avant de partir, on répand de l'encens sur l'autel allumé ; on couronne le vaisseau de guirlandes, et l'on immole une genisse sans tache, ignorant encore et le joug et l'amour.

Il est un endroit où l'Almon (11) se précipite dans le Tibre, et, foible ruisseau, perd son nom dans le fleuve. Là, le prêtre aux cheveux blancs, couvert d'une robe de pourpre, lave dans les eaux

de l'Almon, la Déesse et les objets consacrés à son culte. Les ministres qui l'accompagnent poussent de longs hurlemens; la flûte marie ses sons à leurs fureurs, et, sous leurs mains efféminées, retentissent les tambours. Claudia, couverte de gloire, précède la pompe d'un air riant; Claudia, qu'à peine enfin l'on croit chaste, quoiqu'elle ait pour garant une Déesse. Assise dans un charriot, Cybèle entre par la porte Capène, et les bœufs qui la traînent sont couverts de fleurs nouvelles. Nasica la reçoit. Il ne fut pas le fondateur de son temple; c'est maintenant Auguste, auparavant ce fut Métellus.

Erato se taît. Un instant s'écoule, et je demande ainsi ce qui me restoit à apprendre. Pourquoi, dis-je, le trésor de la Déesse se compose-t-il des pièces de monnoie, que l'on va recueillant? (12) --- Ce fut le peuple qui fournit l'argent dont Métellus construisit le temple; de-là l'usage de donner encore des pièces de monnoie. --- Pourquoi, je vous prie, se donne-t-on alors mutuellement des repas? Pourquoi fait-on, plus que dans un autre temps, des festins priés? --- Comme la Déesse de Bérécynthe changea heureusement le lieu de son séjour, on cherche le même présage en changeant de demeure et de tables. --- Mais pourquoi, continuai-je, les jeux mégalésiens se célébrent-ils les premiers de tous à Rome? C'est, dit Erato,

qui avoit prévu ma demande, parce que la Déesse a créé tous les Dieux; ils ont cédé à leur mère; leur mère reçoit les prémices des honneurs. --- Pourquoi encore appellons-nous Galles ceux qui se sont mutilés, la Gaule étant si éloignée de la Phrygie (13)? -- Entre les vertes collines du Cybèle et la haute Célène, dit-elle, coule le fleuve Gallus, dont les eaux inspirent la démence: qui en boit devient furieux. Fuyez, vous qui voulez conserver un esprit sain; il devient furieux celui qui boit de ces eaux.

Mais n'est-il pas honteux, dis-je, que l'on serve sur les tables de la mère des Dieux le *moretum?* Cet usage auroit-il encore sa cause? -- On dit, me répond Erato, que les premiers hommes vivoient de lait pur, et des herbes que la terre pruduisoit d'elle-même. Aujourd'hui l'on mêle le blanc fromage aux herbes pilées, afin que, Déesse antique, elle reconnoisse les mets antiques.

Lorsque la fille de Pallas, chassant les astres de la nuit, brillera dans les cieux, et que la lune aura dételé ses coursiers blancs comme la neige, on pourra dire avec raison: « Ce fut en ce » jour que le temple de la fortune publique fut » autrefois consacré sur la colline de Quirinus ».

Le troisième jour, il m'en souvient, on célébroit des jeux. Un vieillard, assis près de moi au spectacle, me dit: « C'est en ce jour que, sur les

» côtes de Lybie, César brisa les armes perfides
» du courageux Juba. César étoit mon général.
» J'eus l'honneur de mériter sous lui le grade
» de tribun. Ce héros présida à mon emploi. Je
» dois à la guerre la place que j'occupe ici ; et
» vous, vous l'avez acquise par un service paisible,
» en jouissant de l'honneur d'être compté parmi
» les décemvirs (14) ». Nous allions en dire davantage, lorsqu'une pluie subite nous sépara (15). Le signe de la balance qui s'élève alors amenoit ces eaux célestes. Cependant, avant que la fin du jour termine les spectacles, Orion, armé d'un glaive se plongera dans les ondes.

Lorsque l'aurore viendra éclairer Rome victorieuse, et que l'étoile du matin laissera en fuyant la place à Phœbus, la pompe éclatante et l'ordre nombreux des divinités brilleront au milieu du cirque, et des coursiers rapides disputeront la palme de la victoire ; ce sont les jeux de Cérès. Il n'est pas besoin d'indiquer la cause de leur origine. Les bienfaits de la Déesse et ses droits à la reconnoissance frappent tous les yeux.

La moisson des premiers mortels, c'étoient des plantes verdoyantes que la terre donnoit sans qu'aucun travail la sollicitât. Tantôt ils dévoroient l'herbe sur le gazon vif ; tantôt le bout des feuilles tendres composoit leur régal : dans la suite le gland naquit. C'étoit déjà une découverte précieuse,

précieuse, et le dur chêne produisoit des trésors magnifiques. Céres, la première, appelant l'homme à de meilleurs alimens, changea le gland pour une nourriture plus utile. Elle força les taureaux à plier leur col sous le joug. Alors la terre retournée vit le soleil pour la première fois. L'airain étoit en usage, mais l'acier étoit encore inconnu, et plût aux Dieux qu'il l'eût été à jamais! Céres se plaît dans la paix. Habitans des campagnes, faites des vœux pour que la paix soit perpétuelle, et que votre chef se perpétue comme elle! Vous pouvez offrir le far à la Déesse, y joindre l'honneur d'un peu de sel qui pétille et jaillit, et quelques grains d'encens répandus sur les antiques foyers. Si l'encens vous manque, allumez des torches; il faut peu de choses à la bonne Céres, pourvu qu'elles soient chastes et pures. Et vous, ministres des sacrifices, éloignez du bœuf vos couteaux meurtriers; que le bœuf laboure. Immolez a truie paresseuse : la hache doit respecter la tête destinée au joug; qu'il vive cet animal utile, et sillonne souvent la rebelle surface de la terre.

Cet endroit exige que je chante l'enlèvement de la fille de Céres. Vous retrouverez beaucoup de choses déjà connues; je vous en apprendrai peu.

Il est une isle qui s'avance par trois rochers

dans la vaste mer : elle s'appelle *Trinacrie;* son nom vient de sa situation. C'est le séjour favori de Cérès; elle y possède plusieurs villes parmi lesquelles s'élève la fertile Henna, sur une colline escarpée.

La fraîche Aréthuse avoit invité les Déesses, mères des Dieux; la blonde Cérès était venue aussi au festin sacré. Sa fille, entourée de ses compagnes ordinaires, couroit, les pieds nuds, au milieu des prairies. Au fond d'une vallée ombreuse est un endroit toujours arrosé par les eaux qui jaillissent en pluie du haut de la colline. La nature y étaloit toutes les couleurs dont elle se pare, et la terre brilloit des nuances diverses dont la peignent les fleurs. Dès que Proserpine voit ces beaux lieux : « Approchez, compagnes chéries, s'écrie-t-elle, » venez avec moi remplir de fleurs nos vêtemens ». Le frivole butin enchante les jeunes vierges, et l'ardeur de cueillir en fait oublier la fatigue. Celle-ci remplit des corbeilles tressées avec le jonc flexible; celle-là charge son sein, l'autre les replis de sa tunique flottante; l'une cueille les soucis, l'autre préfère les violettes : celle-là détache avec le doigt la fleur chevelue des pavots; l'hyacinthe occupe celle-ci, l'amarante retient celle-là; une partie s'attache au thym, une autre au romarin, une troisième au muguet. On fait sur-tout ample moisson de roses, et l'on entasse mille fleurs dont

on ignore les noms. La fille de Cérès cueille le léger safran, et y marie la blancheur des lys. Tout en cueillant on s'éloigne insensiblement, et il se trouve qu'aucune compagne n'a suivi sa maîtresse. Pluton voit alors sa nièce, et l'enlève rapidement ; ses coursiers azurés l'emportent dans son empire. En vain elle s'écrie : « Accourez, ô » la plus chérie des mères ! on m'enlève ; » en vain elle déchire ses vêtemens : le chemin des enfers s'ouvre à leur Dieu, et déjà ses coursiers peuvent à peine souffrir la lumière du jour qui les offense.

Mais le chœur des jeunes compagnes ayant rempli de fleurs ses corbeilles, appelle la fille de Cérès : « Persephone, venez recevoir les présens » que nous vous destinons ». Surprises de ce qu'elle ne répond point à leur voix, elles remplissent de cris les rochers d'alentour, et dans leur tristesse, frappent leur sein découvert.

Cérès est étonnée de ces accens de douleur ; elle venoit d'arriver à Henna. Aussi-tôt : « malheureuse que je suis, dit-elle, ô ma fille, où » es-tu ? » Hors d'elle-même, le désespoir l'entraîne. Telles on a coutume de nous peindre les Ménades de Thrace, courant les cheveux épars ; telle encore la mère du veau naissant que l'on arrache à sa mamelle, mugit au loin et cherche son petit dans toute la forêt : ainsi paroît la Déesse.

Elle ne peut retenir ses gémissemens, et se laisse emporter par une course rapide, qu'elle commence aux champs d'Henna. Elle reconnoît les pas de sa fille, et voit sur la terre l'empreinte d'un fardeau si cher. Peut-être ce jour eût-il été le dernier de ses courses vagabondes, si des porcs n'eussent effacé les traces reconnues. Déjà elle a passé le pays des Léontins et le fleuve Aménanus, et l'Acis qui fertilise de vastes prairies. Elle a passé, et la fontaine de Cyane, et les sources du tranquille Anapus, et le Gélas que des gouffres rendent si dangereux à traverser. Elle avoit laissé l'isle d'Ortygie, Mégare, les eaux du Pantagias, l'endroit où la mer reçoit les flots du Syméthe, les antres des Cyclopes, consumés par les fournaises qu'ils renferment; le lieu qui porte le nom d'une faux recourbée, et Himère, et Didyme, et Acragante et Tauromène, et le Mélas qui baigne les fertiles pâturages où bondissent les bœufs destinés aux sacrifices. De-là elle va à Camérine, à Thapsos, à la délicieuse vallée où coule l'Hélorus, à Erix, qui reçoit de tous côtés le souffle du zéphir. Déjà elle avoit parcouru Pélore, Lilybée et Pachin, les trois promontoires de son empire. Par-tout où elle porte ses pas, elle remplit tous les lieux de ses plaintes douloureuses. Ainsi gémit le triste oiseau qui regrette la perte d'Itys. Elle crie tour-à-tour, tantôt Persephone,

tantôt sa fille; elle crie et répète ces noms alternativement. Mais Persephone n'entend point Cérès, la fille chérie n'entend point sa triste mère, et ces deux noms alternativement répétés se perdent au loin. Qu'elle apperçoive un berger ou un homme qui laboure les champs, elle ne sait que ces mots: « Une jeune fille n'a-t-elle » point porté ici ses pas? »

Déjà une teinte uniforme est répandue sur tous les objets; les ténèbres enveloppent la nature, et les chiens vigilans se sont tus. Sur la bouche de l'énorme Typhon, pose et s'élève l'Etna, dont les feux, souffle enflammé du Titan, embrâsent la région d'alentour: Cérès y allume deux pins pour lui servir de flambeaux; et c'est de-là que les torches sont encore employées aux fêtes de Cérès. Dans le mont est une caverne, dont la rude structure est de pierre ponce, rongée par les temps; séjour inaccessible aux hommes et aux animaux. Arrivée en ce lieu, Cérès attache deux serpens à son char, et parcourt les mers sans toucher les flots. Elle vole loin des Syrtes, et de Carrybde, et des chiens de la fille de Nisus, monstres féconds en naufrages, et du vaste golphe Adriatique, et de la double mer de Corinthe, et parvient ainsi aux rivages de l'Attique. Là, livrée à la plus profonde tristesse, elle se repose, pour la première fois, sur une pierre à laquelle les

Athéniens donnent encore aujourd'hui le nom de *triste*. Elle resta ainsi immobile en plein air, pendant plusieurs jours, exposée à la pluie et aux froides vapeurs de la nuit.

Chaque endroit a sa destinée. Le lieu où est maintenant Eleusis, si chère à Cérès, étoit le champ du vieillard Célée. Il regagnoit sa chaumière, portant des glands, des mûres cueillies aux buissons, et du bois sec pour échauffer son foyer. Sa jeune fille ramenoit deux chèvres de la colline, et un fils au premier âge étoit resté malade dans son berceau. « Ma mère, dit la jeune fille (au nom de mère la Déesse est émue), que faites-vous, sans compagne, dans ce lieu solitaire ? » Quoique pressé par son fardeau, le vieillard s'arrête aussi, et la conjure d'entrer dans sa chaumière, toute humble qu'elle soit. La Déesse refuse ; elle avoit pris l'air d'une vieille, et une mitre enveloppoit sa chevelure. Elle répond ainsi à ses instances : « Vivez heureux, et goûtez toujours les douceurs du nom de père. Pour moi, je n'ai plus de fille ; elle m'est enlevée. Combien, hélas ! votre sort est-il plus fortuné que le mien ! » Elle dit, et au lieu de larmes (car les immortels ne répandent point de larmes), une liqueur brillante tomba sur son sein. Le vieillard et la jeune fille, cœurs si faciles à s'attendrir, pleurèrent aussi, et le bon vieillard prononça ces mots :

« Puisse également être saine et sauve, la fille » chérie dont vous regrettez la perte ; levez-vous, » et ne dédaignez pas notre humble toît ». --- Je vous suis, répond la Déesse ; » vous avez bien su trouver le moyen de me faire céder ! « Elle quitte la *pierre* et suit le vieillard. En marchant il lui raconte la maladie de son fils, comme le sommeil le fuit, comme son mal le force à veiller sans cesse. Avant d'entrer dans la cabane du vieillard, Cérès cueille au milieu du champ un pavot aux fleurs tendres et soporifiques. Mais en le cueillant, elle oublia, dit-on, son vœu, en goûta, et imprudemment appaisa sa longue faim. Comme elle interrompit son jeûne à l'entrée de la nuit, les initiés ont choisi pour leur repas, le moment où les étoiles paroissent.

En entrant dans la cabane du vieillard, Cérès y voit par-tout l'image du deuil. L'enfant ne donnoit plus aucune espérance de guérison. Elle salue la mère (Métanire étoit son nom) et ne dédaigne pas d'appliquer sa bouche à la bouche de l'enfant. Aussi-tôt sa pâleur disparoît, et ses forces renaissent tout-à-coup ; effet puissant d'une bouche céleste. La joie ranime toute la maison, c'est-à-dire la mère, le bon vieillard et la jeune fille ; car eux trois la composoient toute entière. Alors on sert un champêtre repas, un lait coagulé, des fruits et un miel doré, qu'enferment

ses tendres rayons. L'auguste Cérès ne mange rien ; elle fait avaler à l'enfant un breuvage soporifique de pavot et de lait tiède.

La nuit étoit au milieu de sa course, et le silence du paisible sommeil régnoit de toutes parts. Cérès prend Triptolème sur son sein ; trois fois elle le caresse de ses mains, et prononce trois paroles magiques, paroles qu'un mortel ne peut répéter ; puis portant l'enfant au foyer, elle le cache sous la cendre brûlante, pour que le feu le purifie et le dégage du poids de l'humanité. Emportée par une tendresse mal-entendue, la mère s'éveille : « Que faites-vous, s'écrie-t-elle, hors d'elle-même ; » et aussi-tôt elle arrache son fils aux flammes. « Sans vouloir être coupable, vous l'êtes devenue, lui dit Cérès. La crainte maternelle a empêché mes bienfaits. Cet enfant sera donc mortel ; mais le premier il labourera et semera, le premier il recueillera le prix de la terre cultivée ».

Cérès dit. En sortant, elle attire un nuage dont elle s'enveloppe, saisit ses dragons et s'envole sur son char aîlé. Bientôt elle a laissé derrière elle Sunion exposé aux tempêtes, le port si sûr du Pyrée, et tout le rivage qui s'étend sur la droite. De-là elle parcourt, et la mer Egée, où elle découvre toutes les Cyclades, et la vaste mer Ionienne et celle d'Icare, et, à travers les

villes d'Asie, va gagner le long Hellespont. Ainsi, du haut des airs, elle parcourt divers climats. D'un côté elle voit les Arabes qui recueillent l'encens, de l'autre les Indiens; ici la Lybie, là Méroé et les déserts arides. Ensuite elle va vers les régions de l'Hespérie, vers le Rhin, et le Rhône, et le Pô, et le Tibre qui devoit un jour arroser la maîtresse du monde.

Mais où me laissai-je emporter? Il seroit immense de décrire les contrées que parcourut Cérès. Elle n'oublia aucun lieu dans l'univers. Errant aussi dans l'immense espace des cieux, elle s'adresse aux astres voisins du pole glacial, qui ne connoissent point le séjour des ondes: « Nymphes d'Arcadie, étoiles brillantes, leur dit-elle, (car vous pouvez connoître tout, puisque vous ne descendez jamais sous les flots), montrez Persephone à sa mère infortunée ». Elle dit. Hélice répond: « La Nuit ne fut pas complice du crime; interrogez, sur l'enlèvement de votre fille, le Soleil qui voit tout ce qui se fait pendant le jour ». Le Soleil interrogé, répond: « Ne vous fatiguez pas en vain; celle que vous cherchez, épouse du frère de Jupiter, partage avec lui le troisième empire ».

Cérès gémit long-temps au fond de son cœur, puis elle parla ainsi au maître du tonnerre; sa profonde douleur étoit peinte dans tous ses traits:

« Si vous n'avez pas oublié de qui je reçus Proserpine, elle doit vous inspirer la moitié des soins qui me tourmentent. J'ai parcouru l'univers, sans apprendre autre chose que l'injure que j'ai reçue. Le perfide jouit du prix de son crime. Cependant Persephone n'étoit pas faite pour un époux ravisseur; et ce n'est pas ainsi qu'un gendre devoit nous appartenir. Captive entre les mains des Titans vainqueurs, aurai-je souffert rien de plus que ce que j'éprouve tandis que vous tenez le sceptre de l'Olympe? Cependant que le coupable demeure impuni, je souffrirai son outrage sans être vengée. Mais qu'il rende ma fille, et répare ses torts ».

Jupiter cherche à appaiser la Déesse; il excuse son frère par l'amour. « Nous n'avons pas non plus à rougir de ce gendre, dit-il; il ne me le cède point en naissance. Mon palais est dans les cieux; l'un de mes frères possède l'empire des eaux, l'autre règne sur le vain chaos. Cependant si rien ne peut vous émouvoir, si vous tenez toujours au projet de rompre les liens qui les unissent, je l'entreprendrai aussi, mais pourvu que votre fille soit demeurée à jeûn; autrement elle sera l'épouse du monarque des enfers ».

Le Dieu du Caducée prend ses aîles, vole au Tartare, revient plus promptement qu'on ne l'espéroit, et rapporte la nouvelle certaine de ce

qu'il a vu. « Proserpine, dit-il, a rompu son jeûne avec trois de ces grains, que le fruit carthaginois enveloppe d'une épaisse écorce ». A ces mots, Cérès consternée s'afflige de nouveau, comme si sa fille venoit de lui être enlevée : elle peut à peine revenir à elle après un long intervalle. « Eh bien, s'écrie-t-elle, je n'habiterai donc pas non plus les cieux. Ordonnez qu'on me reçoive aussi dans le fond du Tartare ». Et elle y fût descendue, si Jupiter ne lui eût promis que sa fille passeroit six mois dans les cieux. Alors Cérès reprit enfin, et ses traits, et ses esprits, et ceignit sa chevelure d'une couronne d'épis. Une moisson abondante couvrit les champs demeurés incultes et les granges purent à peine contenir les gerbes entassées.

Le blanc sied à Cérès; prenez des vêtemens blancs aux Céréales. L'usage des vêtemens sombres est défendu.

Le jour des ides d'Avril est consacré à Jupiter, honoré du surnom de *vainqueur.* Ce fut en ce jour qu'on lui éleva des temples. Ce fut en ce jour aussi, si je ne me trompe, que la liberté, cette divinité la plus digne de l'hommage des Romains, commença à avoir son portique.

Au jour suivant, que le navigateur cherche l'abri des ports. Un vent du couchant soufflera, mêlé de grêle. Cependant ce fut au milieu de

ce temps orageux, que César vit ses armes victorieuses à Mutine.

Lorsque le jour se levera pour la troisième fois après les ides du mois de Vénus, pontifes, sacrifiez la vache *forda*. On donne ce nom à une vache qui porte : on le fait dériver du mot *ferre*, ainsi que le mot *fœtus* que l'on en fait venir aussi. Alors les troupeaux sont fécondés ; alors la semence germe au sein des campagnes fécondées. Il faut une victime pleine à la terre également pleine. Une partie de ces victimes tombe aux pieds de Jupiter, au Capitole. Les curies en reçoivent trente autres, et sont arrosées d'un torrent de sang. Mais dès que les ministres des autels ont arraché les veaux du milieu des entrailles, et livré les intestins aux brasiers enflammés, la plus âgée des Vestales brûle les veaux, afin que leur cendre purifie le peuple au jour des palilies.

Sous le règne de Numa, la récolte ne répondant pas aux travaux, l'agriculture voyoit ses vœux abusés. Tantôt un vent glacé desséchoit la terre, tantôt elle étoit baignée par une pluie continuelle. Souvent s'évanouissoit l'espoir du laboureur, dès que ses grains s'élevoient en herbes légères, et une plante stérile occupoit le champ qu'un long travail avoit préparé. Les troupeaux aussi produisoient, avant le temps, des fruits

abortifs, et l'agneau naissant donnoit la mort à la brebis qui l'avoit produit. Une antique forêt, que n'avoit jamais violée la hache sacrilège, s'élevoit; vieux sanctuaire conservé au dieu Ménale. C'est-là, qu'au milieu du silence de la nuit, ce Dieu rendoit ses oracles dans le calme des songes. Numa y sacrifie deux brebis : la première est offerte à Faune, et l'autre au doux Sommeil. Il étend leurs peaux sur la terre; deux fois il arrose sa longue chevelure de l'eau de la fontaine, et deux fois il ceint son front d'une couronne de hêtre. Il s'est privé des plaisirs de Vénus; la chair d'aucun animal n'a souillé satable ; aucun anneau n'orne ses doigts. Enveloppé d'un vêtement grossier, il fait aux Dieux la prière convenable , et s'étend sur les peaux fraîchement arrachées (16). Cependant la nuit paisible s'avance, le front ceint de pavots, et traînant après elle les noirs songes. Faune paroît, et de son pied de chèvre, pressant la peau des brebis, il parle ainsi à la droite du Numa. « Prince, tu dois appaiser Tellus par le sacrifice » de deux vaches, et qu'un seul être tué en fournisse deux ». L'effroi chasse le sommeil. Numa se rappelle son songe et médite en lui-même sur l'obscurité de l'ordre qu'il a reçu. Son épouse chérie le rencontre courant dans la forêt. « Ce » sont les entrailles d'une vache pleine qu'on vous » demande, lui dit-elle. » Il offre donc les entrailles

d'une vache pleine. La fécondité renaît, et la terre et les troupeaux produisent d'heureux fruits.

Autrefois Cythérée ordonna à ce jour de couler plus rapidement, et elle précipita les chevaux du soleil, afin de voir briller plutôt le jour suivant, où le jeune Auguste devoit recevoir le titre d'empereur, des mains de la victoire.

Lorsque l'étoile du matin s'élevera pour la quatrième fois après les ides, les Hyades se plongeront dans le sein de Doris.

Le troisième jour après le coucher des Hyades, le cirque verra les coursiers quitter les barrières et s'élancer par ordre. Je vais raconter pourquoi des renards sont lâchés alors par couples, portant sur le dos des torches enflammées (17).

Le terrein glacé de Carséole ne rapporte point d'olives, mais il est très-fécond en grains. Je passois par-là pour me rendre au territoire des Péligniens, mon pays natal, petit canton, mais toujours arrosé par des eaux abondantes. J'entrai, suivant mon usage, chez un de mes anciens hôtes, au moment où Phœbus venoit de détacher de son char ses coursiers fatigués. Il me racontoit toujours beaucoup de choses, mais sur-tout ce qui va faire l'objet de mes vers. Dans cette campagne, dit-il, et il me la montra, une villageoise bien ménagère possédoit, avec son agreste mari, un petit héritage champêtre. L'un s'occupoit à

travailler sa terre; on le voyoit toujours armé, ou de la charrue, ou de la faux recourbée, ou du rateau. Celle-ci, tantôt balayoit sa rustique chaumière; tantôt plaçoit des œufs à couver sous les aîles de leur mère; ou bien elle cueilloit des mauves vertes ou des champignons blancs; ou d'une flamme agréable, échauffoit son humble foyer; et cependant exerçoit continuellement ses bras à fabriquer la toile, et à préparer des armes contre les rigueurs de l'hiver. Elle avoit un fils vif et folâtre, comme on l'est au premier âge; il ne comptoit que deux ans avec deux lustres. Un jour il prit, au fond d'une vallée, couverte de saules, un renard qui avoit enlevé grand nombre de volatiles de la métairie. Le captif est enveloppé de chaume et de foin, auquel on met le feu; mais il échappe aux mains incendiaires. Par-tout où il passe, il embrâse les champs couverts de moissons, et le vent donne encore de nouvelles forces aux flammes dangereuses. Le fait est passé, mais les monumens subsistent; car encore aujourd'hui une loi à Carséole défend de laisser vivre tout renard qui est pris; et pour que cette espèce subisse la peine méritée, on la brûle dans les Céréales. Ainsi elle périt de la même manière qu'elle a fait périr les grains.

Lorsque, le lendemain, la brillante mère de Memnon viendra, sur ses chevaux de couleur

de rose, éclairer le vaste univers, le soleil abandonnera le chef du troupeau qui porte laine, le bélier qui perdit Hellé. L'animal que l'on immole pour grande victime se présente alors à lui. Il n'est pas aisé de savoir si c'est une vache ou un taureau : on ne voit que sa partie antérieure; le derrière est caché. Cependant, que ce soit un taureau ou une vache, le rang qu'il occupe est le prix de l'amour qui trompa Junon.

La nuit a fui; l'aurore se lève, on veut que je chante les palilies, et on ne le voudra pas en vain, si la bienfaisante Palès daigne me sourire. Bienfaisante Palès, daigne sourire au poëte qui chante tes fêtes pastorales, s'il te célèbre avec un zèle religieux. Souvent, je l'assure, j'ai porté à pleines mains de la cendre de veau et des pailles de fèves, chastes objets d'expiation. Souvent, je le jure encore, j'ai sauté par dessus des pailles enflammées, disposées en trois rangs avec ordre; et la branche de laurier entre mes mains a fait pleuvoir une eau lustrale. --- La Déesse est sensible à ma voix, et favorise mes travaux. Allons sortons du port; un vent favorable enfle mes voiles.

Peuple, allez prendre sur l'autel virginal les objets d'expiation. C'est Vesta qui vous les donnera; c'est par elle que vous deviendrez purs. Ces objets d'expiation seront du sang de cheval,

des

des cendres de veau et un vain chaume de fève desséchée. Que le berger purifie, à la première lueur du crépuscule, ses brebis rassassiées ; qu'il arrose d'abord, et balaye la terre avec des branches ; que les bergeries soient ornées de feuillages et de rameaux enfoncés dans la terre, et que de longues guirlandes ceignent les portes embellies; que le soufre pur élève une flamme azurée, et que la brebis bêle à l'odeur du soufre dont la fumée l'environne. Brûlez le romarin, l'arbre résineux, les herbes sabines, et que le laurier pétille au milieu des flammes. Joignez ensuite à des gâteaux de millet un fromage dans un panier de millet : ce mets sur-tout plaît à la champêtre Déesse. Servez aussi son régal ordinaire, avec le vase où la blanche liqueur vient de couler entre les doigts de la laitière ; et le régal fini, priez ainsi la bocagère Palès, en lui offrant le lait bouillonnant et tiède (18) :

« Daignez prendre soin, ô Déesse, des troupeaux et des maîtres des troupeaux ; que les influences malfaisantes et nuisibles, repoussées de mes étables, se dissipent au loin. Si j'ai fait paître mon troupeau dans un bois sacré (19); si je me suis assis sous un arbre sain, ou si ma brebis innocente a brouté, sans le savoir, l'herbe des tombeaux ; si j'ai pénétré dans un bois interdit aux humains, et si mon aspect a fait fuir, ou les

nymphes timides, ou le Dieu aux pieds de chèvre; si enfin ma serpe a dépouillé d'une branche touffue quelque bois religieux, pour fournir à ma brebis malade une corbeille de feuillages; daignez me le pardonner. Ne me punissez pas non plus d'avoir retiré mon troupeau sous un temple champêtre (20), pour le mettre à l'abri de l'orage. Nymphes, pardonnez si j'ai troublé la surface de vos lacs, et si les pieds de mes troupeaux ont obscurci le crystal de vos ondes. Et vous, Déesse, appaisez pour nous, et les fontaines et les nymphes des fontaines, et tous les Dieux répandus dans les bois. Puissions-nous ne jamais voir les Dryades, ni les bains de Diane (21), ni Faune, lorsqu'il court les champs au milieu du jour. Chassez loin de nous les tristes maladies; que la santé règne parmi les hommes et les animaux, qu'elle règne aussi parmi les chiens vigilans, troupe utile et fidelle. Faites que le soir je ramène le même nombre que je conduisis le matin, et que je n'aie point à gémir en rapportant des toisons sanglantes, arrachées à la dent des loups. Loin de nous la cruelle disette. Que les herbes et le feuillage abondent, ainsi que les eaux qui servent à laver les troupeaux et à les désaltérer. Puissent mes doigts ne presser que des mamelles pleines; que mes fromages me fournissent un heureux produit, et que le jonc de leurs corbeilles en laisse bien échapper le fluide superflu. Que

mon bélier soit toujours disposé à l'amour ; que sa femelle rende les semences confiées, et qu'une troupe de jeunes brebis bondisse dans mes étables. Faites aussi que je recueille une laine douce, qui ne blesse pas les doigts des jeunes filles, et soit propre à passer par des mains délicates. Si tout ce qui fait l'objet de ma prière nous arrive, chaque année nous offrirons de grands gâteaux à Palès, à la déesse protectrice des bergers. »

C'est ainsi qu'il faut honorer la Déesse. Tourné vers l'orient, prononcez ces paroles trois fois, purifiez vos mains dans une eau vive. Ensuite, prenez, au lieu de coupe, la jatte rustique, et buvez le lait, en mêlant à sa blancheur éclatante la pourpre du vin cuit; puis franchissez d'un pied léger et vigoureux, les amas de paille qui petillent dans les flammes.

J'ai exposé les usages de cette fête ; il me reste à rapporter leur origine. Mais la multitude des raisons me tient incertain, et suspend mes chants.

Le feu dévore et purge tout ; il consume le vice des métaux : c'est pour cela qu'il purifie les bergers et les troupeaux. Peut-être cependant, comme il existe deux principes contraires de toutes choses, le feu et l'eau, intelligences ennemies, nos anciens ont-ils voulu réunir ces deux élémens? Peut-être ont-ils cru convenable de faire

passer les corps par les feux et par l'eau répandue en aspersion. N'est-ce pas plutôt parce qu'on regarde ces élémens comme deux objets essentiels? Ils contiennent en effet le principe de la vie; l'exilé en est privé, et la jeune fille acquiert par eux le titre d'épouse. J'ai peine à le croire : mais d'autres y voient le souvenir de Phaéton et des eaux immenses de Deucalion. Quelques-uns disent aussi que des bergers, frappant cailloux sur cailloux, une étincelle jaillit aussi-tôt; la première périt, mais la seconde fut reçue sur des pailles sèches : telle est l'origine des feux introduits dans les Palilies. Ou bien cet usage ne seroit-il pas dû plutôt à la piété d'Enée, qui, fuyant les vainqueurs, vit la flamme ouvrir devant ses pas un chemin libre et sûr? Cette cause-ci n'approche-t-elle pas cependant plus près de la vérité. Lorsque Rome fut bâtie, les Dieux domestiques furent contraints de se retirer sous les nouveaux toits. Le peuple, changeant de demeure, mit le feu à ses toits agrestes, et embrâsa les cabanes qu'il ne devoit plus habiter. Alors et troupeaux et colons ne sautèrent-ils pas à travers les flammes? C'est ce qui se fait encore aujourd'hui au jour natal de Rome.

Mais cet événement fournit un nouveau sujet à mes vers. L'origine de Rome se présente. Grand

Quirinus, seconde-moi, je vais chanter tes fêtes.

Le frère de Numitor avoit déjà subi la peine méritée, et tout le peuple de pasteurs obéissoit à un double chef. Les deux frères conviennent de rassembler ce peuple agreste et de fonder une ville; mais qui des deux en sera le fondateur? « Il ne faut » point de contestation à cet égard, dit Romulus. » Les oiseaux méritent une grande confiance; » consultons les oiseaux »: on accepte. L'un monte sur les rochers du Palatium couvert de forêts; l'autre se rend au matin sur le sommet de l'Aventin. Rémus y voit six oiseaux; son frère en voit douze ensemble. La convention est exécutée, et Romulus préside à la fondation de la ville. On choisit un jour pour tracer les murs avec la charrue; c'étoit la fête de Palès: alors on commence l'ouvrage. On creuse une fosse profonde; on y jette des grains, puis de la terre des lieux voisins. Ensuite on comble la fosse, et l'on élève dessus un autel, dont le foyer nouveau fait briller ses feux. De-là Romulus, pressant le manche de la charrue, va désignant les murs avec le soc; une vache blanche y étoit attelée avec un bœuf blanc comme la neige. « Jupiter, dit alors le roi, et vous Mars, mon » père, et vous mère Vesta, et vous tous, Dieux » puissans, que la piété ordonne d'invoquer,

» venez seconder le fondateur de Rome; que » mon ouvrage s'élève sous vos auspices! que » les siècles s'entassent pour sa durée; que son » empire soit celui de toute la terre, et que » l'orient et l'occident lui soient soumis! »

Jupiter consacre cette prière par un heureux présage, en faisant gronder le tonnerre à sa gauche; la foudre sillonne les cieux vers la gauche. Les peuples que cet augure a réjouis, jettent les fondemens, et bientôt s'élève un nouveau mur: Céler presse l'ouvrage; Romulus l'avoit choisi lui-même. « Je confie ces travaux à tes soins, » Céler, avoit-il dit; que personne ne franchisse » ou les murs ou le fossé tracé par la charrue: » livre à la mort l'audacieux qui l'osera ». Rémus ignorant ces ordres, commence à dédaigner ces murs humbles. « C'est donc entre de pareils » murs, dit-il, que le peuple sera en sûreté ». Il dit, et les franchit. Céler l'atteint d'un coup de hoyau, et son corps ensanglanté va frapper la terre. Lorsque le roi apprend la mort de son frère, il dévore ses larmes prêtes à couler, et renferme dans son cœur la blessure qui le déchire. Il ne veut pas pleurer ouvertement, afin de laisser un exemple de sa fermeté. « Qu'il soit ainsi traité » en ennemi, celui qui franchira mes murs ». Cependant il ordonne les funérailles: alors il ne

retient plus ses larmes, et sa tendresse, trop long-temps dissimulée, éclate. Il imprime ses derniers baisers sur le char funéraire. « Adieu, s'écrie-t-» il, adieu, frère chéri, enlevé malgré moi à » ma tendresse ». Il embaume ensuite son corps prêt à être porté sur le bûcher. Faustulus et la triste Acca, les cheveux épars, le secondent dans ce pieux devoir. Les Quirites, ou ceux qu'un jour on devoit nommer ainsi, pleurent le jeune homme, et bientôt son bûcher, arrosé de larmes, est livré aux flammes. Une ville naît; une ville, (qui eût pu le croire alors?) qui devoit fouler d'un pied vainqueur toutes les nations de la terre! Règne à jamais sur le monde entier, ville éternelle, et sois toujours soumise au grand nom de César. Puisse-tu même avoir souvent plusieurs princes de ce nom sacré! Et aussi long-temps que tu t'élèveras au milieu du monde asservi, puisse-tu voir toutes les puissances s'abaisser devant toi!

J'ai chanté Palès, je vais célébrer les vinales (22). Il y a cependant un jour entre ces deux solemnités.

Jeunes filles consacrées aux plaisirs publics, célébrez la divinité de Vénus. Vénus, honorée d'un culte assidu, favorise le gain de celles qui font profession de l'amour vulgaire (23). Demandez-

lui, l'enceus à la main, la beauté, la faveur du peuple; demandez-lui l'art des caresses et des paroles agaçantes. Offrez à votre patrone des couronnes où la menthe aquatique se marie au myrte de Cythère, et des guirlandes auxquelles le jonc flexible attache la rose odorante. Il faut alors fréquenter le temple voisin de la porte Colline. Il prend son nom d'une colline de Sicile. Quand Claudius eut soumis à ses armes Syracuse, que baigne l'Aréthuse, il s'empara aussi d'Erix. L'oracle de l'éternelle Sybille ordonna que Vénus en fût transférée, et la Déesse préféra d'être adorée dans la ville de ses enfans.

Mais vous voulez savoir pourquoi l'on appelle vinales, cette fête de Vénus, et pourquoi ce jour est consacré aussi à Jupiter? La guerre s'étoit allumée pour savoir qui de Turnus ou d'Enée seroit le gendre d'Almata, reine du Latium. Turnus demande du secours aux Etrusques. Ils avoient pour roi Mézence, célèbre et redoutable par sa valeur dans les combats; Mézence, terrible à cheval, plus terrible encore à pied. Les Rutules et Turnus cherchent à le mettre dans leur parti. Le prince étrusque leur parle ainsi: « Ma » valeur n'est pas à un prix médiocre; j'en at» teste mes blessures, et ces armes que j'ai sou» vent teintes de mon sang. Vous, qui demandez

» mon secours, je n'exige cependant pas de par-
» tager avec vous une grande récompense : je ne
» veux que les premiers vins de vos cuves. Rien
» ne nous arrête ; c'est à vous de donner et à
» moi de vaincre. Eh ! l'épouse qu'Enée pré-
» tend, ne me l'a-t-on pas refusée ! » Les Rutules acceptent, et Mézence est sous les armes. Enée en fait autant, et s'adressant à Jupiter : la vendange ennemie a été vouée au roi de Tyrrhène ; mais ce sera toi, Jupiter, qui recevras les vins des vignes du Latium. Le vœu le plus religieux est exaucé ; le redoutable Mézence tombe et frappe la terre de son corps indigné. L'automne arrive, tout dégoûtant des grappes pressurées, et l'on offre à Jupiter le vin qu'il a mérité. C'est de-là que ce jour a été appelé les *vinales*. Jupiter le reclame, et aime à le voir parmi ses fêtes.

Lorsque les six jours qui restent au mois d'Avril, commenceront, la saison du printemps sera au milieu de son cours. En vain aussi, Hellé, fille d'Athamas, cherchera son bélier. Alors il tombe des pluies, et le chien se lève.

Au jour de cette solemnité, comme je revenois de Nomente à Rome, je rencontrai au milieu de ma route une troupe vêtue de blanc. C'étoit un Flamine qui alloit au bois de l'antique *Rubigo*, pour offrir aux flammes les entrailles d'un chien

ou celles d'une brebis. Je m'approchai de plus près pour mieux connoître le rit. Ton Flamine, grand Quirinus, prononça ces mots : « Apre et rude divinité, *Rubigo*, épargnes les grains de Cérès, et permets que leurs tiges polies et légères se balancent sur la surface de la terre. Permets que les semences, nourries par des astres prospères, croissent jusqu'à ce qu'elles soient propres à tomber sous la faux. Ton pouvoir n'est pas petit. Les grains que tu as marqués, le laboureur affligé les regarde comme perdus. Les vents et les pluies ne nuisent pas tant à Cérès; elle ne souffre pas tant lorsqu'elle pâlit, brûlée par la gelée la plus dure, que lorsque le soleil vient échauffer les tuyaux humides des grains. C'est alors, ô Déesse, qu'il faut redouter ta colère! Epargne-nous, je t'en conjure ; éloigne de nos moissons tes mains raboteuses; ne nuis point à nos champs cultivés, et qu'il te suffise de pouvoir leur nuire. Ne touche pas aux tendres grains, mais ronge le fer, et perds, la première, ce qui peut perdre les autres. C'est bien plus utilement que tu dévoreras les glaives et les traits nuisibles ; on n'en a pas besoin, la paix règne dans l'univers. Que les sarcloirs, que le hoyau et le soc recourbé, instrumens des campagnes, brillent d'un nouvel éclat. Que les armes demeu-

rent sales et rouillées, et que l'homme furieux, qui s'efforcera de tirer le glaive de son fourreau, sente qu'un long séjour l'y retient attaché. Mais toi, respecte Cérès, et que ce soit toujours à ta divinité absente que le laboureur offre ses vœux ».

Il dit; de sa main droite il tenoit une serviette grossière, avec une coupe pleine de vin, et une boîte d'encens. Il jette sur le feu l'encens et le vin; puis, les entrailles d'une brebis, et, je le vis, les sales intestins d'une chienne obscène.

Vous demanderez pourquoi on offre dans ces sacrifices une victime inusitée? Je l'avois aussi demandé. En voici la raison, me dit le Flamine: « Il est un chien qu'on appelle Icarius, sous l'astre duquel la terre est brûlée et les grains desséchés par une précoce maturité. Pour le chien céleste, on expose ici un chien sur l'autel, et le nom seul a produit la victime ».

Lorsque l'Aurore, quittant le petit-fils du Phrygien, frère d'Assaracus, aura élevé trois fois son astre éclatant sur le vaste univers, on verra s'avancer la Déesse des fleurs, le front ceint de couronnes de mille nuances diverses, et la scène se permettra des jeux plus libres. Mais la fête de Flore s'étend aussi sur les calendes de Mai; alors je la reprendrai. Un plus grand objet m'appelle.

Vesta s'empare de ce jour; Vesta fut reçue dans le sanctuaire de son allié. Ainsi l'ordonnèrent nos sages ancêtres. Apollon en occupe une partie ; l'autre est à Vesta. Ce qui reste, le prince l'occupe lui-même. Existez à jamais, lauriers du Palatium ! Qu'elle existe à jamais, cette maison couronnée de chêne! Seule, elle possède trois divinités immortelles.

NOTES

DU TROISIEME LIVRE.

(1) On sait que le myrte étoit l'arbuste chéri de Vénus, et Aulugelle l'appelle le *feuillage* de cette divinité. Ainsi Enée préside aux jeux, le front ceint de *myrte de sa mère*. Ainsi Virgile a placé dans les enfers un bosquet de myrtes où errent les ames amoureuses, et Ovide, invoquant l'amour, lui conseille d'orner ses cheveux de myrte. C'est à cet arbuste qu'au fond de l'Elysée les amantes malheureuses attachèrent un jour le fils de Vénus. La muse Erato, qui présidoit aux poésies amoureuses, et tous les poëtes élégiaques, étoient couronnés des feuilles de cet arbuste. Telle étoit aussi la couronne que l'on voit sur les médailles Spintriennes; prix accordés à l'heureux libertin qui avoit su remplir, dans l'attitude exprimée sur la médaille, le nombre qui y étoit marqué.

Pausanias parle d'une statue de Vénus de myrte vif, que Pélops lui consacra à Temnos, pour épouser Hippodamie, et Pline le Naturaliste nous apprend que lorsque les Romains et les Sabins se furent réunis, on les purifia avec une branche de myrte, à l'endroit où l'on voyoit le temple de Vénus *Cluacine*, parce que cet arbuste est cher à la Déesse, qui préside à l'union des deux sexes. Il dit aussi qu'il y avoit un ancien autel dédié à Vénus *Mirthée*, appellée ensuite Vénus *Murtia*. On sait encore que dans les fêtes galantes, les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe

se livroient aux plaisirs sous des berceaux de myrte. Les auteurs ne sont pas d'accord sur la raison qui consacra le myrte à Vénus. Athénée dit qu'un marchand de Naucrate, abordant à Paphos, y acheta une petite statue de Vénus, et qu'étant arrivée sur les côtes de l'Egypte, il s'éleva une tempête furieuse; alors les matelots effrayés eurent recours à la statue de la Déesse: elle fit croître aussi tôt autour du vaisseau des myrtes verts; le soleil reparut sur l'horison, et l'équipage arriva à Naucrate; le marchand consacra la statue et les myrtes, et couronna ses compagnons de cet arbuste. D'autres ont cru que c'est parce que Vénus, en naissant, se cacha sous des myrtes; ceux-ci, parce qu'il croît aisément sur le bord de la mer; ceux-là, parce que la Déesse, ayant été apperçue par des Satyres lorsqu'elle séchoit ses cheveux sur le rivage, elle se déroba à leurs regards en se cachant sous des myrtes. Quelqu'autres ont pensé que c'est parce qu'elle se couronna de myrtes après sa victoire sur Junon et sur Pallas. Peut-être est-ce plutôt parce que le myrte est dans la classe des aphrodisiaques.

(2) Selon le langage des poëtes, les parties de la génération de Cœlus étant tombées dans la mer, après avoir été coupées par Saturne, son fils, il s'en forma une écume qui donna l'être à Vénus. On connoît les tableaux et les monumens où elle est représentée sortant de la mer, ou placée sur son rivage. C'est de-là qu'elle reçut le nom d'Αφροδιτη, du grec Αφρος, *écume*, comme on le voit sur les médailles. De-là aussi son empire sur la mer et ses autres surnoms, de *Pelagia* d'*Anadiomene*, de Ποντια, de Θαλασσια, de Λιμενια, de *Marina*, etc. Il est certain que cette fiction orientale étoit de voile allégorique qui couvroit le systême des philosophes, qui ont fait naître le monde de l'élément aqueux. Quoi qu'il en soit, tous

les auteurs n'ont pas adopté l'étymologie que donne Ovide au mois d'Avril, et il en convient lui-même. Cincius, au rapport de Macrobe, avoit accusé d'ignorance ceux qui pensoient que le mois d'Avril étoit consacré à Vénus, et qu'il lui devoit son nom, parce que, selon lui, il n'y avoit en ce mois aucune fête instituée, ni aucun sacrifice en son honneur; que son nom même n'étoit pas célébré dans les hymnes des Saliens, ainsi que celui des autres Dieux. « Varron, dit encore Macrobe, paroît adopter ce senti-» ment, en disant que le nom de Vénus n'étoit pas encore » connu du temps des rois de Rome, ni en grec, ni en » latin; que par conséquent elle ne pouvoit avoir donné son » nom au mois d'Avril; mais qu'alors, au commencement » du printemps, la nature, sortant de l'engourdissement » où elle a langui pendant l'hiver, et ouvrant son sein » pour recevoir les productions, ce changement subit faisoit » croire que la véritable étymologie d'avril venoit du mot » *aperire* ». Cependant il seroit étonnant que les Romains, qui, dès les premiers siècles faisoient remonter leur origine jusqu'à Vénus, n'eussent eu aucune connoissance de cette Déesse; et Ovide semble avoir voulu combattre Varron, lorsque, pour prouver que les latins avoient quelque connoissance de la langue grecque, il entre dans l'énumération des colonies grecques établies dans le Latium.

Horace semble favoriser l'étymologie d'Ovide, lorsqu'il dit :

Qui dies mensem Veneris Marinæ
Findit Aprilem.

Ode 12, l. 4.

On a cru voir aussi le mois d'Avril dans un grand tableau d'Herculanum, représentant Vénus et l'Amour; et c'est sans

doute d'après les mêmes idées que Claude Audran a figuré ce mois par Vénus sous un bosquet de myrtes et de roses.

Au reste, ces deux sentimens peuvent s'accorder, en ce que Vénus étoit toujours considérée comme le principe des êtres, comme la nature fécondée, et que, sous ce rapport, le mois où commençoit le printemps pouvoit lui être consacré, soit relativement à son nom, soit relativement à ses effets.

Quant au nom *d'Aphrodité* donné à Vénus, on sait qu'*Aphrodisias*, en Carie, lui rendoit un culte, et que l'on voit sur les médailles de cette ville, tantôt la Déesse avec l'Amour, tantôt ce Dieu armé d'un flambeau, &c.

(3) Le développement des germes, les premiers effets de la végétation, le renouvellement de la nature au printemps se célébroient chez les Romains par une fête de Vénus, considérée chez toutes le nations comme le symbole de la nature fécondée. C'est pour cette fête riante et voluptueuse que fut composé l'hymne amoureux et printanier, que nous connoissons sous le titre de *Pervigilium Veneris.* On trouve dans cet hymne, qui respire à la fois les feux de la Déesse qu'il honore, et la douceur de la saison où les Romains le chantoient, les détails et le rit de la fête. On y verra aussi plusieurs idées que l'on retrouve dans Ovide.

(4) Ce passage d'Ovide donne lieu à deux espèces de recherches sur l'habillement des statues des divinités, et sur leurs bains.

D'abord toute l'antiquité nous atteste que l'on habilloit les statues. Aux fêtes de Junon, appelées *Eraïa*, on couvroit sa statue de riches vêtemens; aux fêtes πλυντήρια, célébrées en l'honneur de Minerve Αγλαυρος on déshabilloit la Déesse pour la laver, et ensuite on la voiloit. A Teuthis en Arcadie on voyoit encore, du temps de Pausanias, une ligature

ture de couleur de pourpre à la cuisse où l'on croyoit que cette Déesse avoit été blessée, par le guerrier Teuthis. A Mégalopolis d'Arcadie un long habit couvroit la statue de Proserpine, qui étoit de bois, et ne laissoit appercevoir que la tête, les pieds et les mains, qui étoient de marbre. On ne pouvoit dire de quelle matière étoit la statue d'Esculape à Titane, dit Pausanias, parce qu'elle étoit couverte d'une tunique de laine blanche et d'un manteau; de sorte que l'on ne voyoit que le visage, les mains et le bout des pieds. Il en étoit de même, ajoute-t-il, de la statue d'Hygïea, placée auprès; à peine on pouvoit la voir, tant elle étoit couverte de cheveux, dont les dévotes lui avoient fait le sacrifice, et des morceaux d'étoffe de soie, dont on l'avoit parée. A Rome, la statue de Servius-Tullius, dans le temple de la Fortune Virile étoit couverte et presque cachée de vêtemens, comme nous le dirons ailleurs. Enfin la statue de Vénus étoit ornée aussi de riches habillemens, comme Plutarque le répète après Ovide. Nous voyons encore que chaque divinité avoit sa toilette complette : Jupiter avoit ses linges et ses éponges, Junon son miroir, ses vases et ses bassins, &c.; des femmes se coëffoient, et frisoient leurs cheveux, tandis que d'autres leur tenoient le miroir. De-là les noms de *Dearum Ornatrices Vestitores*, donnés à ces femmes sur les monumens. De-là les *Vestitores Divinorum simulacrorum*. Ausone parle aussi d'un riche qui faisoit revêtir de robe de soie les statues de Mars, Rémus, Romulus, &c. On sait qu'Isaïe parle des *vêtemens précieux des statues.* Cet usage, ainsi que bien d'autres, est venu jusqu'à nous; on entortille ainsi de colifichets nos saintes et nos madones, et l'on voit plus d'une dévote

« Qui met du rouge à quelque bienheureux,
» Frise et bichonne une vierge aux yeux bleux,
» Ou passe au fer le toupet d'un Archange.

Comme on habilloit les statues, on avoit soin aussi de les laver à certains jours, soit pour les faire participer à tous les usages des mortels, soit pour les tenir plus propres, soit enfin pour effacer la trace des baisers que leur imprimoient les dévots, et ceux qui les embrassoient comme asyles. Tous les ans les femmes d'Argos alloient au temple de Minerve, y prenoient sa statue, avec le bouclier de Diomède, et la portoient en pompe, au milieu des acclamations et des chants d'allégresse, sur les bords du fleuve Inachus. Là on lavoit soigneusement la Déesse, ensuite les femmes, appelées λώζοχοοι, *Ornatrices*, la frottoient d'huile, et frisoient ses cheveux avec un peigne d'or. Alors il étoit défendu de porter les yeux sur la Déesse nue, et les femmes qui la servoient ne pouvoient ni se laver dans le fleuve, ni boire de ses eaux. C'est pour cette solemnité que fut composé l'hymne de Callimaque, intitulé *le bain de Pallas*. Nous verrons bientôt aussi que les Romains, imitateurs fidèles des Grecs, lavoient tous les ans dans le fleuve Almon la statue et le char de la mère des Dieux. On trouve sur les monumens des traces multipliées de cet usage de laver les divinités, dans les noms des fonctions attribuées aux différentes classes des ministres des temples.

(5) Cette cérémonie voluptueuse, dit M. Bayeux, bien digne de la Déesse, n'a pas cessé tout-à-fait avec la religion des Romains. « Il s'est introduit dans notre culte austère et saint, plusieurs pratiques qui en rappellent le souvenir. Nous avons vu, ajoute ce savant traducteur, dans une petite ville de province, un pélerinage fameux, qui rassemble tous les cantons d'alentour pour une cérémonie où plus d'un tableau peut représenter les bains de la fête de Vénus. C'est vers le commencement de juin que commence la solemnité, et elle dure jusqu'au mois d'octobre, c'est-à-

dire, tant que la chaleur permet les religieuses lotions. Au pied d'un large amphithéâtre de gazon, où sont entassés spectateurs et pélerins, est une fontaine claire et fraîche. On commence par y baigner avec pompe la sainte à laquelle elle est consacrée, puis aussi-tôt hommes et femmes, vieillards et enfans, de s'y précipiter, la plupart dans la nudité de la nature. Là vous verriez la jeune fille s'avancer presque nue jusqu'au bord de l'eau bienfaisante, étendre et plonger son pied, qu'elle retire en frissonnant, puis, enhardie et poussée par une mère dévote, pénétrer par degrés et s'enfoncer plus avant. Le voile léger dont l'enveloppe la pudeur s'étend sur la surface de la fontaine, et permet à l'œil curieux de voir, à travers le crystal de l'eau limpide, ce qu'il lui déroboit. Trois fois la jeune fille plonge sa tête dans l'onde purificatoire, trois fois elle offre au spectateur les plus voluptueuses attitudes, en se courbant pour passer sous une pierre posée sur quatre pivots. Elle s'échappe ensuite pour reprendre ses vêtemens, et le voile que l'humidité unit étroitement à son corps, en fait sentir le nud, et n'en dérobe plus la moindre forme, le plus léger contour. Un fossé couvert d'une haie épaisse, des buissons touffus, tels sont les cabinets de toilette où l'on voit les pélerins de tout sexe et de tout âge, répandus en grouppes, arracher la chemise mouillée, et reprendre les habits villageois. On se pare ensuite de fleurs, et une verte pelouse sert à la fois et de lit de repos, et de théâtre aux danses, et aux concerts champêtres, qui suivent la cérémonie expiatoire » (*).

(6) Il paroît qu'au jour de la fête de Vénus, les femmes se baignoient avec la Déesse, et offroient ensuite des sacri-

(*) M. Bayeux ne nomme pas la province où cette cérémonie s'exécute, mais tout porte à croire que la révolution l'a fait disparoître.

fices à la Fortune surnommée *Virile*. On conduisoit à son temple les filles nubiles ; le prêtre les faisoit mettre nues ; et, après les avoir exactement observées, il promettoit à celles qui avoient quelque défaut que, si elles sacrifioient à la Fortune *Virile*, leurs époux ne s'en appercevroient jamais. Mais pourquoi alors la Fortune surnommée *Virile*, à moins que ce ne soit à *viris deceptis ?* Il semble que le surnom de *Muliebris*, que la même divinité avoit aussi, lui eût mieux convenu dans cette circonstance. Toute la puissance de la Fortune, pour cacher aux maris les défauts de leurs femmes, ne consistoit-elle point en quelque recette administrée par le prêtre à celles qui avoient contribué d'elles-mêmes à l'altération de leurs charmes ; astringens réparateurs, bouillies de fèves, qui effacent les rides, &c. ? C'est une question sur laquelle les anciens ne nous ont rien appris. Quoi qu'il en soit, nous ne croyons pas plus à cette pratique, comme cérémonie religieuse, qu'à la prostitution des femmes à Babylone aux fêtes de Vénus, &c., &c., &c.

Quant au temple de la *Fortune Virile*, bâti par Servius-Tullius, dont on y voyoit la statue, il étoit situé sur le bord du Tibre. Ancus-Martius lui en éleva un aussi. Mais comment interprêter la leçon *calida aqua*, qui est celle des meilleures éditions et du plus grand nombre des manuscrits ? Ne s'agit-il point de la fontaine d'eau tiède, dont Ovide parle au premier livre des fastes, et qu'il place près de la roche Tarpéïenne ? Ces mots n'indiquent-ils pas plutôt quelque bain voisin du Tibre, dans lequel la cérémonie se faisoit, loin des regards du public ? C'est ce qui nous paroît le plus vraisemblable. Au reste, l'épithète *gelida*, employée pour désigner le Tibre, ne présenteroit qu'une périphrase de pure rédondance.

(7) En ce jour, consacré tout entier aux mystères de l'Amour, les femmes prenoient une portion de jus de pavot, de lait et de miel. Il paroît que c'étoit chez les anciens un aphrodisiaque puissant, comme le disent Avicenne et Athenée; quoiqu'Ovide, qui n'a pas manqué d'enseigner ces sortes de remèdes aux jeunes amans, n'ait cité que les oignons blancs de Mégare, la rhue, les œufs, le miel du mont Hymette, et les pommes de pin. Cependant le pavot étoit aussi consacré à Vénus, sans doute comme symbole de la fécondité. Sur une pierre gravée, rapportée par le P. Montfaucon, Vénus tient des pavots, qu'elle offre à l'Amour. A Sycione, on voyoit une statue de Vénus, tenant d'une main des têtes de pavot, et de l'autre une pomme. On en faisoit aussi des couronnes pour les noces, et les amans se servoient de ses feuilles pour savoir s'ils n'étoient point oubliés des personnes qu'ils aimoient. Ovide dit que, du moment où Vénus eut bu une potion de pavot, de lait et de miel, elle put goûter tous les plaisirs de l'hymen. Peut-être aussi cependant ce vers, où l'on pourroit lire : *Sic* nova nupta fuit, ou *fecit*, veut-il dire : « depuis ce moment toutes les » nouvelles mariées suivent cet usage ». Nous apprenons en effet des interprêtes que la plupart des nouvelles mariées usoient de la même recette, le jour de leurs noces, et Festus la nomme *Coccetum.* Quant à ces mots *deducta marito*, ils tiennent également à un usage généralement observé chez les Romains. La nouvelle mariée étoit conduite solemnellement à la maison de son époux, comme nous l'apprennent les poëtes et les jurisconsultes. De-là cette expression si commune *uxorem mariti domum deducere*, ou simplement *uxorem ducere.* Trois enfans ayant père et mère l'accompagnoient; deux lui tenoient les mains et le troisième portoit la torche nuptiale.

(8) Il paroît par ces vers et ceux qui les précèdent, qu'en ce jour on sacrifioit aussi à Vénus, surnommée *Verti-Cordia, qui change les cœurs*, la même que les Grecs honoroient sous le nom d'Αποστροφια, qui avoit une statue à Thèbes et un temple à Mégare. C'est même dans son temple que Burman croit que se faisoit la lotion de la Déesse, dont Ovide parle avant d'indiquer celle des femmes dans le temple de la Fortune Virile.

Comme on le voit par ces vers, la volupté chaste et pudique, les mœurs et la bonne réputation n'étoient pas moins l'ouvrage de Vénus, que tous les désordres que l'Amour entraîne après lui. Aussi avoit-elle reçu à cet égard un surnom particulier. Les Romains lui élevèrent un temple sous le titre de *Verticordia*, dans un temps où les mœurs des femmes commençoient à se corrompre avec celles du siècle: ce fut au moment de la guerre contre Jugurtha, l'an de Rome 639. De six Vestales qu'il y avoit alors à Rome, trois se laissèrent corrompre par des chevaliers romains, et s'abandonnèrent aux plus viles prostitutions. On crut que ce malheur public avoit été présagé par un évènement dont parle Julius Obsequens, et que les devins qui voulurent l'interprêter, n'appliquèrent sans doute aux déréglemens des Vestales, que parce qu'ils en avoient déjà quelque soupçon. Quoi qu'il en soit, le sénat alarmé consulta aussi-tôt les livres sybillins, et il fut répondu que les Romains éleveroient un temple à Vénus, sous le nom de *Verticordia*, et que sa statue y seroit placée par la plus chaste des Romaines. Pour faire ce choix, les femmes nommèrent cent d'entr'elles; de ces cent, dix furent tirées au sort, et leur jugement tomba sur Sulpicia. Il paroît certain que ce temple fut élevé dans la rue *Salaria*, où l'on enterroit vives les Vestales infidelles à leurs vœux. Nous trouvons cependant aussi un temple de Vénus *Verticordia* dans l'enceinte du cirque.

(9) La fête de la mère des Dieux devoit, par son objet, être une fête de plaisirs et de jeux. Aussi célébroit-on alors les jeux appelés *mégalésiens*, de Μεγα, *grand*, Cybèle étant appelée en grec Μεγαλή θεος Μεγαλή Μητηρ, *la grande Déesse, la grande Mère.* Il paroît certain qu'ils ne furent établis à Rome que l'an 563, à l'occasion de la dédicace d'un temple de Cybèle, célébrée cette année-là, après le triomphe de Scipion Nasica, sur les Boïens et les Liguriens. Tite-Live, qui rapporte cet évènement, ajoute : *Ludique ob ejus dedicationem facti, quos primos Scenicos fuisse Valerius Antias est autor, Megalesia appellatos.* En effet, quoique nous voyions des jeux scéniques à Rome dès l'an 379, les progrès du théâtre furent si lents, que ce ne fut guère avant l'an 563 que l'introduction des interlocuteurs donna quelque consistance à l'art dramatique. Ainsi donc les jeux scéniques, proprement dits, furent introduits à Rome en même-temps que les jeux mégalésiens. Depuis ce temps ils se suivirent toujours, et le théâtre étoit ouvert pendant toute la solemnité de la fête de Cybèle; et c'est ce que veut dire Ovide dans le vers que nous examinons. Nous voyons aussi, par les titres des pièces de Térence, que de dix qui nous restent, quatre furent jouées pour la première fois pendant les fêtes de Cybèle. Nous observerons que l'expression d'Ovide, *Scena sonat*, peut être relative à l'usage d'annoncer avec la cloche l'heure des spectacles et celle des bains.

Mais le théâtre n'étoit pas le seul divertissement des fêtes mégalésiennes. Alors on se plaisoit à confondre tous les rangs, comme pour rappeler l'état primitif de la terre, dont on célébroit la Déesse. L'esclave se paroit des habits de son maître, le plébéien prenoit la pourpre, le soldat

cachoit ses armes sous la toge, et le sénateur ceignoit le baudrier. Cette espèce de mascarade se rendoit au temple de la Déesse, situé sur le *Palatium*, et là on présentoit à Cybèle ses meubles et ses bijoux les plus précieux. On s'amusoit à différens jeux devant l'autel, et les femmes chantoient des hymnes. De grands repas accompagnoient aussi cette solemnité. Mais les Plébéïens ne participoient point à ces festins mutuels; ils avoient leur tour aux fêtes de Cérês, dit Alexandre d'Alexandre. Ici c'étoient seulement les patriciens et les magistrats, revêtus de la pourpre et de toutes les marques de dignité; d'où étoit venu le proverbe trivial, *la pourpre mégalésienne.* Ces festins, que chacun se donnoit alternativement, duroient fort avant dans la nuit, et cependant ils se faisoient de la manière la plus frugale. Cicéron se rappelle avec plaisir ces espèces de *cotteries* où il se réunissoit avec ses amis. La raison qu'Ovide donne ci-après de cet usage, suivi si long-temps parmi nous, dans des temps où l'égoïsme n'avoit pas encore isolé les hommes, est absolument ridicule.

Au milieu de tous ces divertissemens, la statue de la Déesse étoit portée avec la plus grande solemnité sur les bords du fleuve Almon; puis on la ramenoit à son temple, après avoir parcouru toutes les rues avec la pompe que chante Lucrèce.

On offroit ensuite sur les autels une espèce de ragoût, qui, si l'on suit la *recette* indiquée par l'auteur du poëme attribué à Virgile, et intitulé *Moretum*, étoit composé d'ail, de persil, de rhue, de coriandre, d'oignon et de fromage, délayés avec de l'huile et du vinaigre. On l'offroit à Cybèle, dit Ovide, pour rappeler la frugalité des premiers âges, où l'on se nourrissoit de plantes et de lait.

N'oublions pas de dire que l'on représentoit aussi dans ces

fêtes l'histoire des malheurs d'Atys, par autant de scènes, telles que *l'introduction du pin, le sang, les réjouissances, etc.*

Ce seroit ici le lieu de parler des Tauroboles, ou sacrifices des taureaux en l'honneur de la mère des Dieux, sale et hideuse solemnité, où le grand-prêtre, placé dans une fosse, sous une trappe sur laquelle on immoloit la victime, en recevoit le sang sur son corps par les trous dont cette trappe étoit percée : bisarre cérémonie dont des esprits irréligieux ont fait plus d'une application déplacée ! On peut consulter à cet égard la savante explication que M. de Boze a donnée de ces sacrifices.

C'est ainsi que l'on célébroit à Rome la fête de Cybèle. Mais en Phrygie elle étoit accompagnée de la célébration des mystères, qui duroient trois jours, et commençoient à l'équinoxe du printemps : mystères bien antérieurs à l'institution de ceux de la même Déesse à Eleusis, sous le nom de Cérès, et où l'on représentoit la mort et la résurrection d'Atys, comme nous le verrons bientôt. Il faut bien se garder de les confondre avec les indécens mystères de Cotytto, ou de la bonne Déesse.

(10) Ce fut à l'arrivée de Cybèle à l'embouchure du Tibre, que se passa l'évènement prodigieux que chante Ovide. Au nombre des Vestales étoit *Claudia-Quinta*, qui descendoit d'Appius Clausus, nommé auparavant Atta Clausus par les Sabins, tige de la famille Claudia. On voit cette Vestale sur les médailles, assise et tenant la lampe sacrée, *Claudia Vestalis*. Un extérieur de coquetterie avoit fait respecter ses mœurs, qui cependant étoient pures. Elle pria la Déesse de céder à ses efforts, si elle étoit chaste, et aussi-tôt le vaisseau, immobile jusqu'alors, s'avança dans le Tibre, et suivit sans résistance la corde tirée par la Vestale. Claudien

et Sidonius Apollinaris donnent même encore plus de merveilleux à cet événement ; car, selon eux, ce fut avec un cheveu qu'elle attira le vaisseau.

Tertullien croit que ce fut le démon qui opéra ce miracle, et l'abbé Bannier observe finement que d'autres pensent que la Vestale profita du vent qui commençoit à souffler.

Il paroît, par le vers d'Ovide, que l'on jouoit sur les théâtres quelque pièce représentant ce *miracle* de Claudia. On connoît aussi chez les Romains cette autre épreuve miraculeuse de la Vestale Tuccia, portant de l'eau dans un crible, pour prouver son innocence. Les monumens l'ont consacrée.

L'arrivée de Cybèle à Rome, fut dans la suite représentée par la procession annuelle qui se faisoit tous les ans jusqu'aux bords de l'Almon. Le grand-prêtre y lavoit sa statue. Ce prêtre étoit habillé de pourpre; c'étoit sans doute l'Archi-Galle, qui seul avoit le droit de porter la pourpre, comme à Hiérapolis le grand-prêtre de la Déesse de Syrie. Les autres Galles étoient vêtus de blanc. Burman conjecture cependant, d'après un passage de Denys d'Halicarnasse, qu'ils portoient le vêtement de diverses couleurs, comme Diodore de Sicile nous apprend qu'ils le portoient à Pessinunte.

(11) L'Almon, aujourd'hui *rio d'Appio*, étoit un ruisseau qui prenoit sa source près de la fontaine et du bois d'Egérie, couloit le long des murs de Rome, aux environs de la porte Capêne, et traversoit la voie Appienne. On croyoit que son eau avoit une qualité minérale, et qu'elle guérissoit les bestiaux. Près de la voie Appienne, on la regardoit comme sacrée, et tous les ans les prêtres de Cybèle alloient pieds nuds, y laver la Déesse, ses lions, son char

et leurs couteaux. C'est ainsi que, suivant Tacite, les Germains lavoient tous les ans, dans un lac secret, la statue de Herta, ou la Terre, son charriot, ses vêtemens, &c.

(12) Phèdre peint les prêtres de Cybèle allant à la quête avec un âne qui portoit leur bagage; et Apulée, qui, dans sa métamorphose, eut l'honneur de servir ces saltimbanques mendians, le représente également courant les pays avec la statue de la Déesse, et ramassant, au son de la flûte, des quêtes abondantes. Méandre disoit : « Je n'aime » point ces Dieux vagabonds, qui vont hors de leurs temples, » ni ces coureurs qui entrent dans toutes les maisons avec » un tableau de la mère des Dieux, pour demander l'au- » mône ». Denis d'Halicarnasse dit, que jamais on ne permit qu'un citoyen fût prêtre de Cybèle, fît des quêtes pour la Déesse, &c. Il n'y avoit aussi que quelques jours où ces quêtes pussent se faire à Rome : *Ne præter ideæ Matris famulos*, eoque justis diebus, *quis stipem ferat;* loi qui n'annonce cependant pas que le gouvernement romain défendît la mendicité en général. Ces jours étoient sans doute ceux des fêtes mégalésiennes, pendant lesquelles Lucrèce nous apprend que l'on semoit l'or et l'argent sous les pas de la Déesse.

(13) Les *Galles* furent les prêtres qui remplacèrent les anciens ministres de Cybèle. Tous les auteurs sacrés et profanes se réunissent pour les présenter comme les plus vils charlatans, rodans de ville en ville, accompagnés de vieilles femmes qui faisoient le métier de sorcières, rendant des espèces d'oracles en vers, et se livrant à la plus crapuleuse débauche. On peut voir dans Lucien la singulière cérémonie de leur initiation. Ils étoient eunuques, et un fragment de vase de terre de Samos, étoit l'instrument de

la castration qu'ils se faisoient en l'honneur d'Attys ; il n'y avoit cependant que leur chef qui fût obligé d'être eunuque. C'étoit un prêtre appelé *Archi-Galle*, qui paroît avoir été moins vil qu'eux. On peut voir son costume sur les monumens. Ovide et la plupart des auteurs font dériver leur nom du fleuve *Gallus* en Phrygie. Etienne semble le faire venir d'un ancien prêtre de ce nom : *Et Gallum et Attin abscidisse genitalia ; ac Gallum venisse ad Tyriam fluvium, atque Istic habitasse, et vocasse eum Gallum. Ab illo enim eos, quibus precisum veretrum, Gallos appellant.* Il paroît qu'en Grèce et en Asie ce n'étoient pas précisément des prêtres, mais des ministres subalternes servans aux fêtes de Cybèle. Mais on ne peut douter qu'à Rome ils ne fussent revêtus d'un sacerdoce.

Ils laissoient croître leur chevelure et l'agitoient dans leur mouvement fanatique. De-là l'épithète de *capillati*, qu'ils ont sur les monumens.

(14) Chez les Grecs et chez les Romains, leurs imitateurs, chaque ordre de citoyens avoit sa place particulière dans les spectacles.

L'an de Rome 685, L. Roscius Othon, tribun du peuple, porta une loi par laquelle on donnoit aux chevaliers romains les quatorze premiers degrés au théâtre. Eux seuls pouvoient les occuper, ou ceux qui avoient 400,000 sesterces de bien. Domitien renouvella cette loi.

Il paroît, par ces vers, que les tribuns militaires occupoient la même place que les magistrats, tels que les décemvirs, au nombre desquels étoit Ovide. On sait que ces juges formoient un tribunal où les causes se portoient en première instance, et par appel devant les centumvirs. C'est

ce que prouve l'auteur du panégyrique de Pison, en disant :

> Seu trepidos ad jura Decem citat Hasta Virorum,
> Et firmare jubet Centeno judice caussas.

On a cru qu'Ovide fut aussi centumvir ; ce que l'on a inféré de différens passages de ses élégies *de Ponto*. Mais Burman conteste avec raison cette assertion.

Au reste, on ignore quelle étoit cette place au théâtre, commune aux magistrats et aux militaires.

(15) Ce trait est relatif à la forme des théâtres et des amphithéâtres des anciens. Dans les premiers, il n'y avoit de couvert que le lieu destiné au jeu des décorations et les portiques de l'enceinte, ainsi que ceux placés derrière le théâtre, où le peuple se retiroit lorsque quelque orage interrompoit les représentations, et où Vitruve prétend que les chœurs alloient se reposer dans les entr'actes. Quant aux amphithéâtres, tout le vuide en étoit absolument découvert, comme on peut le voir encore par ce qui nous reste de ces édifices. Martial, en parlant des spectacles donnés par Domitien dans l'amphithéâtre, fait une assez mauvaise plaisanterie sur la neige dont Horace, un des spectateurs, étoit couvert, ce qui le mettoit uniforme avec les autres qui étoient vêtus de blanc.

Ce qui confirme encore cette disposition des anciens lieux de spectacles, ce sont les voiles qu'on y tendoit pour défendre les spectateurs des ardeurs du soleil et des pluies légères. Tous les auteurs en font mention. Properce, en rappelant la simplicité des premiers siècles de Rome, dit : « Des voiles flottantes ne décoroient point d'immenses » théatres. » Ovide, en parlant du temps de l'enlèvement des Sabines, dit aussi : « alors de longues voiles n'étoient

pas suspendues aux colonnes de nos théâtres ». Martial compare Lydie, épuisée de lubricité, aux voiles du théâtre de Pompée, détendues et ne pouvant plus résister aux efforts des vents : ailleurs il nous représente le voleur Hermogènes, rognant jusqu'aux voiles des salles de spectacles. Juvenal parle encore du jeu des machines qui enlevoient les acteurs *jusqu'aux voiles du théâtre*.

Ces voiles étoient de différentes couleurs. « Ainsi, » dit Lucrèce, en comparant à l'effet des couleurs, les particules qui émanent de la surface des corps, « ainsi » l'on voit ces voiles jaunes, rouges et noires, suspendues » par des poutres aux colonnes de nos théâtres, et flot- » tant au gré de l'air dans leur vaste enceinte. L'éclat de » ces voiles se réfléchit sur tous les spectateurs ; la scène » en est frappée. Les sénateurs, les dames, les statues des » Dieux sont teints d'une lumière mobile, et cet agréable » reflet a d'autant plus de charme pour les yeux, que » le théâtre est plus exactement fermé et laisse moins » d'accès au jour ». La matière la plus ordinaire de ces voiles, étoit le lin. Cependant le luxe y employa dans la suite les matières les plus précieuses ; souvent on les fit de soie. Néron couvrit le théâtre d'un voile de pourpre, sur lequel il avoit fait broder en or son image sur un char au milieu des étoiles. Suivant Pline le naturaliste, Valère-Maxime, et Ammian Marcellin, ce fut Q. Catulus qui introduisit à Rome l'usage de voiler les salles de spectacles, à l'imitation des habitans efféminés de Campanie. Pitiscus croit que les trous que l'on remarque encore aujourd'hui aux pierres du sommet des amphithéâtres anciens, étoient destinés à passer les poutres et les cordages qui soutenoient ces voiles.

(16) Les anciens regardoient comme un des moyens les

plus sûrs d'obtenir les oracles des divinités, d'aller se coucher dans leurs temples sur les peaux des victimes qu'on leur avoit immolées. Cette pratique superstitieuse s'exprimoit par *pernoctare in pellibus*, *incubare*, etc. — Strabon en parle, et Virgile la décrit ainsi : « Le roi (*Latinus*) alla consulter le Dieu Faune, son père ; il rendoit ses oracles dans une vaste forêt, près de la fontaine d'Albunée...... Lorsque le prêtre a conduit les victimes à la fontaine, et qu'il les y a immolées, il en étend pendant la nuit les peaux sur la terre, se couche dessus et s'y endort. Alors il s'entretient avec les Dieux ».

Les Romains avoient emprunté cet usage des Grecs. Pausanias parle du fameux devin Amphiaraüs, dont on n'obtenoit les oracles qu'en songe, et en dormant étendu sur la peau d'un bélier que l'on venoit d'immoler. Les Dauniens et les Calabrois faisoient de même au tombeau de Podalire, et c'est à cet usage que l'on attribue la peau qui couvre un trépied d'Appollon à la Villa Albani.

(17) Les jeux du cirque, pendant les céréales, duroient huit jours ; et quoique les ford-icides se trouvassent entre le premier jour des céréales et le dernier des jeux du cirque en l'honneur de Cérès, ils n'éprouvoient pour cela aucune interruption.

C'étoit au dernier de ces jours qu'on lâchoit dans le cirque des renards, avec des flambeaux allumés. Ce singulier spectacle présentoit un rapprochement assez frappant avec celui des renards lâchés par Samson sur les moissons des Philistins.

(18) Les Palilies étoient sans doute une des fêtes les plus anciennes de Rome, puisqu'elles remontoient jusqu'à son origine.

On sait que Palès étoit regardée communément comme

la Déesse des pâturages, et sur-tout des bergeries, quoique Servius ait prétendu qu'elle fût la même que Vesta, et que Varron en fasse un Dieu. Ses fêtes appelées *Palilies*, à *Palea* ou Parilies, à *Partu pecorum*, se célébroient dans le Latium long-temps avant la fondation de Rome, puisque leur célébration se trouva au jour où Romulus jeta les fondemens de cette ville.

Les Palilies furent nommées par la suite le *jour natal* de Rome, et elles rappellèrent ce jour tous les ans par une fête solemnelle. On ne doit pas être surpris qu'une troupe de pâtres eût choisi la fête de sa divinité protectrice, pour la cérémonie de la fondation de sa ville, et qu'elle eût voulu la consacrer à jamais par le culte de cette champêtre divinité. Cependant il paroît que l'époque des fêtes de Palès et celle de la fondation de Rome, ne coincidoient pas originairement, s'il en faut croire Manille, qui, contre l'opinion générale, fixe cette dernière sous le signe de la balance, tandis que la fête de Palès se célébroit sous le signe du taureau, au lever du bélier.

Quoi qu'il en soit, tous les ans on célébroit à Rome les *Palilies*, le onze des calendes de Mai. Cette cérémonie conserva toujours son rit agreste et champêtre. Elle consistoit en purifications et en offrandes; Athenée dit aussi qu'on entendoit alors par la ville des chants accompagnés d'un grand bruit de flûtes, de cymbales et de tambours.

Tibule la peint comme une fête champêtre et digne de nos peintres flamands :

Tunc operata Deo pubes discumbet in herbâ,
Arboris antiquæ quâ levis umbra cadet.
Aut è veste suâ tendant umbracula sertis
Vincta; coronatus stabit et ipse calix.

At

At sibi quisque dapes, et festas exstruet alte
Cespitibus mensas, cespitibusque torum.
Ingeret hìc potus juvenis maledicta puellæ.
Postmodo quæ votis irrita facta velit.

L. 2, El. 5.

Le rit décrit par Ovide, ordonne d'abord d'aller prendre sur l'autel de Vesta, ou chez la plus ancienne des Vestales, des objets purificatoires, tels que du sang de cheval, des cendres de veau, et des chaumes de fèves. Ces différens objets mis ensemble sur le feu, répandoient une fumée expiatoire.

Quant au sang de cheval, il paroît qu'on lui attribuoit cette vertu en différentes circonstances. Nous parlerons en son lieu du cheval, dont au mois d'Octobre on coupoit la queue pour la porter en genre d'expiation au palais des pontifes. On sait aussi que tous les cinq ans on coupoit la queue de quelques victimes appelées à cause de cela *Caviariæ*, pour faire la purification du lustre; et il paroît que c'étoit avec la queue d'un cheval que se faisoit aussi celle des Palilies, puisque Properce rapproche et compare ces deux solemnités.

(19) Les campagnes étoient semées de bosquets et d'arbres consacrés aux divinités. C'étoit un crime d'en faire brouter les feuilles, parce que la mythologie qui animoit toute la nature cachoit sous l'écorce des arbres les sensibles Dryades, et que d'ailleurs chaque bosquet étoit le sanctuaire de quelque divinité champêtre. Mais nous ne voyons nulle part qu'il fût défendu de s'asseoir sous un arbre sacré. Apulée semble assurer le contraire lorsqu'il dit : « Ut fermè reli-
» giosis viantium moris est, cum aliquis *lucus*, aut aliquis
» locus sanctus in via oblatus est, veniam postulare, donum

» appendere, *paulisper assidere*? » On voit dans un grand nombre de tableaux d'Herculanum, de ces arbres saints, chargés de bandelettes et de guirlandes, sous lesquels les adorateurs jouissent du frais et de l'ombrage pour prix de leur religieuse offrande.

Ovide parle aussi, quelques vers plus bas, de la défense de couper des branches aux arbres sacrés. Cependant on le pouvoit après avoir fait un petit sacrifice, ou même une petite prière. *Idem Cato*, dit Pline, *arbores religiosas, lucosque succidi permisit, sacrificio prius facto*. La prière étoit ainsi conçue: *Si Deus, si Dea es, cujum illud sacrum est, uti tibi jus siet, porco piaculo facere illiusce sacri coercendi ergo*. Varron parle également du faisceau de ramée ou d'herbes tendres pour les brebis malades.

Quant aux mots *sacro pavi*, qu'on lit dans le vers que nous examinons, ils pouvoient signifier aussi *faire paitre dans un lieu, sur une terre sacrée*, comme on en voyoit par-tout, soit que ces endroits dépendissent de quelque temple, soit qu'ils fussent voués à quelque divinité et appartinssent à ses prêtres.

Ovide demande qu'on lui pardonne si sa brebis a brouté l'herbe des tombeaux. On sait que les tombeaux étoient hors des villes et sur le bord des grands chemins, et que par conséquent les troupeaux pouvoient paître l'herbe qui croissoit dessus. L'empereur Julien regarda comme une espèce de sacrilège d'enlever le gazon des tombeaux. « Pergit audacia, » dit-il, ut quidam in busta diem functorum et aggeres » consecratos sæviant; cum et lapidem hinc movere, terram » sollicitare, *et cespitem vellere*, proximum sacrilegio ma- » jores semper habuerunt, etc. »

(20) Presque tous les petits temples répandus dans les

campagnes étoient ouverts de toutes parts, ou avoient des galleries et des portiques. On peut s'en convaincre en parcourant les tableaux d'Herculanum. On comprend aisément, à la vue de ces temples, comment un berger pouvoit s'y mettre à couvert avec son troupeau. Souvent même les temples agrestes n'étoient qu'une simple fabrique ornée d'arbre. Telle est celle que l'on voit dans un des tableaux d'Herculanum, qui forme un des paysages les plus agréables de ce riche recueil, et présente des rapprochemens sensibles avec le passage d'Ovide. Sur le devant du tableau coule un petit ruisseau au bord duquel on apperçoit un bœuf, et à quelque distance un chien qui aboie après lui, puis une brebis et une chevre. Plus loin est une fabrique basse et circulaire, contre le mur de laquelle sont appuyées deux cannes de roseau. Cette fabrique, à laquelle on voit deux fenêtres, sert d'enclos à un petit bosquet d'arbustes. A côté s'élève sur une haute base une statue de métal, derrière laquelle est un édifice composé de deux pilastres, réunis par une corniche, sur laquelle sont deux vases de métal. Dans l'intervalle des piliers paroît un arbre, divisé en deux grands branchages qui s'élèvent au-dessus de l'édifice et sont ornés de guirlandes. Au pied est assise une jeune bergère, les bras et les pieds nuds, les cheveux noués sur le haut de la tête, et tenant sa houlette ou bâton pastoral. Derrière elle sont encore deux animaux, et sur le bord du ruisseau un autel ou espèce de banc ou table de marbre. On peut voir encore le tableau très-intéressant trouvé à Rome dans les thermes de Titus, et rapporté par le P. Montfaucon. Calpurnien, dit en parlant des autels dans les champs.

Vel propius *latitant vicina*, ut sœpè *sub ara.*

Eclog. 3.

(21) La mythologie feignoit que les divinités champêtres, telles que les Faunes, les Satyres, les Driades, les Hamadryades et toute cette foule de divinités qui peuploient les bois et les campagnes, se retiroient dans certains bosquets sacrés pour y folâtrer à l'ombre et s'y rafraîchir, sur-tout vers le milieu du jour. Alors, malheur à l'indiscret qui les surprenoit dans leurs jeux. On sait ce qu'il en coûta à Actéon; et Ovide semble rappeler cette anecdote, en priant Palès de faire qu'il ne rencontre jamais ni les Dryades, *ni Diane au bain.*

(22) L'année romaine avoit de premières et de secondes Vinales. Les premières se célébroient en ce mois, le surlendemain des Palilies, le 9 des calendes de Mai; et les secondes, en août, le 14 des calendes de Septembre: celles-là instituées pour la dégustation des vins, sans aucun rapport avec les vendanges; celles-ci pour demander aux Dieux la sérénité et le beau temps nécessaires à la récolte des raisins. Une de ces fêtes paroît consacrée à Vénus, et l'autre à Jupiter.

(23) On célébroit donc alors la fête de Vénus. Il paroît que c'étoit la fête de Vénus Erycine, et celle des courtisannes publiques. Ovide donne à ces dernières l'épithète de *Professæ*, parce qu'avant de pouvoir se consacrer aux plaisirs publics, elles devoient obtenir l'agrément du préteur, et lui faire leur déclaration, *professio.* On sait en effet qu'il y avoit à Rome et dans les autres villes d'Italie, des lieux tolérés, où l'on vendoit les jouissances de l'amour, ou plutôt celle du libertinage; et Cicéron regarde cet usage comme ayant existé de tout temps. On a même découvert dans les ruines de Pompéii une maison qui sembloit avoir été destinée à cet usage, si l'on en juge par le Phallus sculpté

dans le mur, qui lui servoit d'enseigne. Martial parle aussi des chambres de ces maisons, avec l'étiquette indicative des femmes qui les habitoient, et du prix auquel on avoit mis leurs charmes : *inscripta cella ;* comme Juvénal a dit aussi : *titulum mentita Lyciscæ*, etc. Ecoutons encore Sénèque le père : « Deducta es in lupanar, *dit-il à une Vestale qui » vouloit rentrer dans son état religieux*, accepisti locum, pre» tium constitutum est, *inscriptus est titulus*..... Meretrix » vocata es, in communi loco stetisti, *superpositus est cellæ » tuæ titulus*...... Nomen tuum pependit in fronte (*cellæ*), » pretia stupri accepisti ». Térence fait mention aussi d'une de ces maisons, dans lesquelles on voyoit un tableau de Jupiter et Danaé ; sur quoi le commentateur Donat fait cette réflexion : *Quæ aptior pictura Domui Meretricis ?...... Nonne videtur Meretrix dicere adolescentulis illam corporis partem, auctore Jove, velut auratam fuisse ?* C'est peut-être pour une pareille maison qu'étoit fait le tableau *de la marchande d'amours*, trouvé à Herculanum. Mais ce qui doit causer quelqu'étonnement, c'est que nous voyons dans les loix romaines que des personnages très-distingués louoient leurs maisons pour de pareils usages : « Pensiones licet » à *Lupanario* perceptæ sint ; nam et in multorum honesto» rum virorum prædiis *Lupanaria* exercentur ».

Ces lieux étoient sous la direction d'un homme appelé *Leno*. C'est lui qui mettoit un prix à la prostitution des viles créatures dont il trafiquoit, et qui en tenoit registre : *da mihi Lenonis rationes*, dit Séneque ; *captura convenit*, etc. Cependant il paroît que la police se méloit de fixer ce prix. Le chef du *Bouge* indiquoit aussi avec une cloche l'heure à laquelle il ouvroit son honteux Lycée. Mais il fut un temps où la police défendoit que ce fût avant la neuvième

heure, c'est-à-dire, avant trois heures après midi, *ne mane omissa exercitatione*, dit un vieil interprête de Perse, *illo irent juvenes;* de-là le surnom de *Nonariæ* donné à ces femmes. Elles habitoient assez communément autour du cirque et des théâtres, dans la rue Suburre, derrière les anciens murs de la ville (*Summenianæ*), dans les faubourgs, parmi les tombeaux (*Bustuariæ*). L'empereur Heliogabale les rassembla dans des maisons publiques; et dès long-temps avant, Caligula avoit imposé un tribut sur leur gain, *quantum uno concubitu mereret.* Ce tribut exista pendant toute la durée de l'empire romain, et s'est même perpétué sous l'empire saint et religieux qui a succédé à celui des Césars.

Au reste, on distinguoit très-scrupuleusement deux classes parmi ces femmes publiques. Les unes appelées *Meretrices*, et les autres *Prostibulæ.* On reconnoît encore parmi nous cette double classe dans ces définitions de Nonius: « Inter » Meretricem et Prostibulum hoc interest; quod Meretrix » honestioris loci est et quæstus...... Prostibula, quod ante » stabulum stent quæstus diurni et nocturni causa ».

Ne terminons point ce qui concerne ces femmes consacrées à Vénus, sans rapporter ce qu'en dit un ancien poëte dans Athénée: on y trouvera de singuliers rapprochemens avec nos mœurs. « D'abord elles se font une étude unique de » piller et de ruiner tous ceux qui s'attachent à elles, » occupées qu'elles sont à tendre sans cesse leurs filets. » Ensuite, devenues riches, elles forment dans leur art » de jeunes amies encore neuves, et les façonnent en peu » de temps, au point qu'elles ne conservent plus rien, » ni de leurs mœurs, ni de leur figure. Une d'elles est- » elle petite? on met du liége dans sa chaussure: est-elle » grande? elle porte des souliers très-bas, ou marche la

» tête enfoncée dans les épaules. Est-elle privée *des charmes* » *qui valurent à Vénus le surnom de Callipyge* ? on lui en-» coud de postiches, pour que ceux qui la voient admirent » en elle cette partie d'un beau corps. Elles serrent avec » force bandelettes celles qui ont le ventre trop gros, » et un corset à baleine redresse celles dont la taille est » difforme. S'il arrive que celle-ci ait les sourcils dégarnis, » on les peint en noir ; celle-là est brune, on la plâtre » de céruse : une autre a la peau trop blanche, on la » frotte avec une herbe colorante. Celle qui a quelque » partie du corps remarquable par sa beauté, elle la laisse » à nud ; celle qui a de belles dents, il faut qu'elle rie » et les fasse voir. . . . . . Voyez-les en plein jour dans » des attitudes voluptueuses, presque nues, et couvertes » seulement de quelques légers voiles, transparens » comme les eaux limpides dont le Pô couvre les fleurs » de ses rives. On peut choisir à son gré, ou la mince, » ou la grasse, ou la grande, ou la petite, ou la vieille, » ou la jeune. Vous n'avez pas besoin pour remplir vos » vœux, d'escalader les murs, ou de pénétrer par un trou » sous le toît, ou de vous introduire porté furtivement » dans une botte de paille ; elles vous forcent elles-mêmes ; » elles vous entraînent : elles prient et séduisent par » leurs douceurs et les vieux et les jeunes. *Mon petit papa*, » disent-elles à ceux-là ! *mon tendre ami*, disent-elles à » ceux-ci ! On peut les avoir en toute sûreté pendant le » jour entier, etc. ».

Nous avons cru devoir entrer dans ces détails, parce qu'indépendamment de ce qu'ils nous apprennent des mœurs des anciens, ils nous préparent à l'idée qu'il faut prendre de la fête de Vénus dont parle Ovide. Il paroît qu'au milieu des scènes licencieuses par lesquelles on célébroit la Déesse,

on lui présentoit des guirlandes de myrte, de menthe et de roses. Ses prêtresses comptoient aussi, par des couronnes, le nombre des offrandes qu'elles avoient faites à son fils pendant la voluptueuse solemnité. Plutarque nous dit qu'on répandoit ensuite devant la Déesse une grande quantité de vin, en mémoire, dit-il, de ce qu'Enée, vainqueur de Mézence fit hommage à sa mère de tout le vin de la récolte. Mais sans doute cette circonstance tenoit moins à la fête de Vénus, qu'aux Vinales en elles-mêmes.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LES FASTES D'OVIDE.

LIVRE CINQUIÈME.

Vous voulez apprendre de moi d'où vient le nom du mois de Mai ? J'avoue que je n'en sais pas bien la cause. Comme le voyageur qui, de toutes parts, voit des chemins s'ouvrir devant lui, s'arrête incertain, et ne sait de quel côté diriger ses pas ; ainsi parce qu'il est possible de rapporter des causes diverses, j'ignore vers laquelle je dois me laisser entraîner, et l'abondance même m'embarrasse. Venez m'instruire, divinités chéries, qui habitez les bords de l'Hypocrêne, de cette source agréable, qui jaillit sous les pieds du cheval de Méduse !

Les Déesses furent d'avis différens. Polymnie parla la première ; ses sœurs se taisent et gravent ses paroles dans leur esprit.

« Après le débrouillement du chaos, lorsque l'univers fut partagé en trois élémens, et que toute la matière se fut réduite en des espèces nouvelles, la terre emportée par son poids, occupa le lieu le plus bas, et entraîna les eaux ;

mais le ciel fut porté, par sa légéreté, vers les lieux les plus élevés; le soleil, qu'aucune gravité ne retenoit, les étoiles et les rapides coursiers de la lune s'élancèrent aussi vers cette région. Mais la terre ne le céda pas long-temps au ciel, ni les autres astres à Phœbus : l'égalité confondit tout. Souvent on vit un Dieu du second rang se placer sur le trône de Saturne, et la première venue des divinités s'asseoir auprès de l'antique Océan. Téthis elle-même fut souvent reçue à la dernière place. Mais enfin, l'honneur et la décente bienséance, à l'air gracieux et paisible, s'unirent par un nœud légitime. De cette union naquit la majesté, qui maintient l'harmonie de l'univers. Dès le jour même de sa naissance, elle parvint à toute sa grandeur. Aussi-tôt, divinité sublime, elle s'assit au milieu de l'Olympe. L'or et la pourpre brilloient sur ses vêtemens; près d'elle se placèrent la Pudeur et la Crainte. Vous eussiez vu toutes les divinités se composer sur son maintien. Alors le respect pour les dignités pénétra dans les esprits. On estima le mérite, et l'on cessa de s'enivrer d'une sotte vanité. Tel fut long-temps l'état des cieux, jusqu'au jour où les destins renversèrent de son trône le plus ancien des Dieux. La terre enfanta les géans, monstres féroces et cruels, qui devoient oser attaquer le séjour de Jupiter. Elle leur

donna mille bras, et des serpens au lieu de jambes. *Allez*, leur dit-elle, *allez porter la guerre aux Dieux immortels.* Ils se préparoient à entasser les montagnes jusqu'aux astres, et à provoquer au combat le grand Jupiter. Mais Jupiter lança ses foudres du haut de l'Olympe, et renversa sur ses fiers ennemis les masses énormes qu'ils avoient élévées. Ainsi, dignement défendue par les armes des Dieux, la majesté est restée paisible, et de ce moment elle est immuable à jamais. Elle est assise près de Jupiter, elle est la gardienne fidelle de Jupiter. Par elle, le sceptre s'affermit dans les mains de Jupiter, sans force et sans violence. Elle est venue aussi sur la terre, et Romulus et Numa, et d'autres princes encore, suivant la succession des temps, l'ont honorée. C'est elle qui conserve aux pères et aux mères le respect religieux qui leur est dû. Elle est la compagne des jeunes gens et des vierges innocentes. Elle imprime la recommandation aux faisceaux et à la chaise curule; elle triomphe élevée sur le char que traînent des chevaux couronnés ».

Ainsi parla Polymnie. Clio et Thalie, si savante à toucher la lyre, applaudirent à ses accens. Uranie prit la parole. Toutes firent silence, et nulle autre voix que la sienne ne se fit entendre.

« Autrefois les cheveux blancs inspiroient un grand respect, et les rides de la vieillesse avoient

leur prix. Les jeunes gens se chargeoient des travaux de Mars, et des guerres où mène le courage, et toujours ils étoient sous les armes pour la défense de leurs Dieux. Les vieillards, plus foibles et peu propres à la guerre, secouroient souvent la patrie par leurs conseils. Le sénat ne s'ouvroit qu'à ceux qui avoient couru une longue carrière ; le sénat n'offre même que le nom doux et vénérable de la vieillesse. Le vieillard rendoit la justice au peuple, et l'on ne peut encore parvenir aux honneurs qu'à un âge fixé par des lois certaines. Avec les jeunes gens, il marchoit au milieu d'eux, sans qu'ils s'en offensassent; avec un seul, il marchoit à la droite. Qui eût alors osé prononcer devant un vieillard des paroles dont on eût à rougir ? La longue vieillesse exerçoit la censure des mœurs. Romulus, plein de ces idées, donna le nom de *pères* à des hommes choisis, et leur confia l'administration de sa ville naissante. De-là, je crois, les vieillards affectèrent leur dénomination au mois de Mai, et honorèrent ainsi leur âge. Peut-être aussi est-il arrivé que Numitor aura engagé Romulus à donner ce mois aux vieillards, et que le petit-fils n'aura pu refuser son aïeul. Le mois suivant présente en effet une digne récompense de cet honneur accordé à la vieillesse ; Juin succède, ainsi appellé du nom des jeunes gens ».

Alors Calliope, les cheveux en désordre, et ceints d'une couronne de lierre, Calliope, la première du chœur sacré des Muses, parla ainsi: « L'Océan, qui de ses flots embrasse la terre dans toute sa vaste étendue, épousa autrefois Téthis, fille de Titan. De leurs amours, naquit Pléïone, qui s'unit, dit-on, au grand Atlas, qui porte les cieux, et enfanta les Pléïades. Maia l'emporta en beauté sur ses sœurs, et fut aimée de Jupiter. Sur le sommet du Cylène, couvert de cyprès, elle donna le jour au Dieu qui, d'un pied léger, traverse les champs de l'air. Les Arcadiens, le rapide Ladon et la haute cime du Ménale, pays que l'on croit plus ancien que la lune, lui rendent un culte particulier. Evandre, chassé de l'Arcadie, étoit venu dans les campagnes du Latium, et y avoit apporté ses Dieux. A l'endroit où s'élève maintenant Rome, la maîtresse du monde, étoient des fôrêts, des pâturages, quelques troupeaux, des cabanes éparses. Arrivés en ce lieu, *arrêtons-nous*, lui dit sa mère qui savoit lire dans l'avenir, *cette campagne sera le siège d'un empire*. Le héros de Nonacris obéit, et à sa mère et à son oracle, et goûta sur cette terre étrangère les douceurs de l'hospitalité. Il apprit aux peuples de ces contrées plusieurs cérémonies religieuses; et d'abord le culte de Faune à la double corne, puis celui du Dieu dont les

pieds ont des aîles. Divinité demi-chèvre ! les Luperques, couverts d'une simple ceinture, célèbrent ta fête, lorsqu'armés de peaux coupées en courroies, ils font la lustration des rues de Rome ! Et toi, divin inventeur de la lyre, Dieu propice aux voleurs, tu donnas le nom de ta mère au mois que je chante, et ce n'est pas là le monument de la piété filiale. Comme il y a sept Pléiades, tu voulus que ta lyre eût sept cordes ».

La Muse se tut, et ses sœurs applaudirent. Quel parti prendre maintenant ? Chacune d'elles a sur moi les mêmes droits. Puisse donc chacune d'elles m'inspirer également ; l'une n'obtiendra pas de moi plus d'éloges que l'autre !

C'est par le grand Jupiter que doivent commencer mes chants. La première nuit on appercevra l'étoile qui donna ses tendres soins au berceau de Jupiter. La constellation pluvieuse de la chèvre d'Oline, se lève sur l'horison ; elle fut placée dans les cieux pour prix de son lait nourricier.

La nayade Amalthée, si célèbre sur les collines de l'Ida de Crète, cacha, dit-on, Jupiter au fond des bois. Elle possédoit une chèvre, mère de deux chevreaux, la plus belle des chèvres, l'honneur des troupeaux de la Crète. Ses longues cornes fendoient l'air, et se courboient sur son dos ; ses mamelles étoient dignes de la nourrice de

Jupiter. Elle donnoit son lait au Dieu. Mais elle brisa une de ses cornes contre un arbre, et perdit la moitié de son ornement. La Nymphe recueillit cette corne, l'entoura d'herbes fraîchement cueillies, et la présenta chargée de fruits aux lèvres de Jupiter. Lorsqu'il fut maître des cieux, et qu'assis sur le trône de son père, il ne vit rien dans l'univers au-dessus de son pouvoir invincible, il plaça parmi les constellations, et sa nourrice, et sa corne féconde, qui retient encore le nom de la Nayade.

Aux calendes de ce mois, on éleva un autel aux lares *Prestites*, et l'on consacra les petites statues de ces Dieux. On les devoit à un vœu de Curius. Mais le temps n'épargne rien, et le marbre même n'est pas à l'abri de ses coups. Cependant telle étoit la cause du surnom qui leur fut donné; ils font, par leurs regards vigilans, que tout soit en sûreté. Ils veillent aussi pour nous, président à la garde de nos murs, sont par-tout présens, et portent par-tout des secours.

Mais on voyoit à leurs pieds un chien taillé dans le même bloc. Pourquoi le chien avec le lare? L'un et l'autre garde la maison; l'un et l'autre est fidèle à son maître. Les carrefours plaisent aux Dieux; au chien plaisent aussi les carrefours. Les lares et les compagnons de Diane harcellent les voleurs; les lares veillent toujours, les chiens

veillent également sans cesse. Je cherchois les deux statues de ces Dieux gémeaux, abattus sous les coups du temps. Mais Rome a mille Dieux lares; elle a avec eux le génie du héros qui rétablit leur culte, et chaque quartier adore trois divinités réunies. Mais où me laissai-je emporter? C'est le mois d'Août qui a le droit de m'inspirer ces vers. Je vais, en attendant, chanter la BONNE Déesse (1).

Il est une masse posée par la nature dans le lieu qu'elle occupe. La chose même y a donné le nom; on l'appelle le *roc;* c'est une grande partie de la montagne. C'est-là que se plaça inutilement Rémus, lorsque les oiseaux qui parurent sur le Palatin donnèrent à son frère la préférence du sceptre. Nos pères bâtirent sur le plus doux penchant de la colline, un temple interdit aux regards des hommes. La digne héritière du nom antique des Clausus, Claudia, dont le corps virginal ne souffrit les embrassemens d'aucun homme, le dédia. Livie l'a restitué, elle a voulu imiter en tout son époux, et marcher dignement sur ses pas.

Le lendemain, lorsque la fille d'Hypérion, chassant les astres de la nuit, s'élancera sur ses chevaux matineux, et secouera son flambeau de roses et de pourpre, le froid *argestes* caressera la surface des moissons, et des ports de

de Calabre, on pourra déployer sur la mer les voiles éclatantes. Mais lorsque le sombre crépuscule annoncera la nuit, aucune des Hyades n'échappera à vos regards. Au front du Taureau, brillent sept étoiles étincelantes, que le navigateur grec appelle Hyades, à cause des pluies qu'elles amènent. Quelques-uns croient qu'elles nourrirent Bacchus; quelques autres les regardent comme les petites filles de Téthys et du vieil Océan. Atlas n'étoit pas encore chargé de l'Olympe, lorsqu'il eut pour fils Hyas, remarquable par sa beauté. Æthra, fille de l'Océan, l'enfanta au terme fixé, ainsi que les nymphes; mais Hyas naquit avant elles. Lorsqu'un léger duvet couvroit ses joues, il se plaisoit à semer l'épouvante parmi les cerfs timides, et un lièvre étoit pour lui une proie sûre et agréable. Mais lorsque son courage se fut accru avec les années, c'est contre les sangliers et les animaux féroces qu'il osa diriger ses traits. Un jour qu'il cherchoit le repaire et les petits d'une lionne, il devint lui-même la proie sanglante du cruel animal de Lybie. Sa mère pleura Hyas; Hyas fut pleuré de ses tristes sœurs; il le fut de son père, qui devoit un jour porter les cieux; mais la piété des sœurs l'emporta sur celle des deux

parens. Cette piété leur donna les cieux, et Hyas son nom.

Tu parois, charmante mère des fleurs, toi qui veux être célébrée par des spectacles joyeux. Au mois précédent j'avois remis à parler de ton culte. Ta fête commence en Avril, et passe aux beaux jours de Mai. Ils te possèdent tous deux; l'un en fuyant, l'autre en naissant. Comme les deux extrêmités de ces mois te sont consacrées, l'un et l'autre doivent s'accorder pour célébrer tes louanges. Mais dans celui-ci le cirque s'ouvre, et la palme est disputée sur le théâtre, au bruit des acclamations. Que mes vers volent aussi avec ce prix glorieux des vainqueurs du cirque!

Déesse, viens toi-même m'apprendre qui tu es. L'opinion des hommes est trompeuse! Toi seule peux dignement parler de toi-même et de ton nom. Je dis; la Déesse répondit ainsi à ma demande, et tandis qu'elle parloit, l'odeur des roses printannières s'exhaloit de sa bouche: « Autrefois j'étois Chloris, maintenant on m'appelle Flore. C'est ainsi que mon nom, tiré du grec, a été corrompu dans l'idiome latin; j'étois Chloris, nymphe de ces champs fortunés, où l'on dit qu'autrefois les hommes coulèrent des jours si délicieux. Quant à mes traits, il en

coûteroit à ma modestie de les peindre, mais ils valurent à ma mère un Dieu pour gendre. C'étoit un jour de printemps; j'errois seule, Zéphire me voit; je me retire, il me suit; je fuis, il est le plus fort. Borée, qui avoit osé enlever du palais d'Erichtée la beauté qui fut le prix de son audace, sembloit avoir donné à son frère tout droit d'être ravisseur. Cependant il répara son injure en me donnant le nom d'épouse, et notre lit conjugal n'entend pas la moindre plainte. Je jouis sans cesse du printemps; sans cesse l'année m'offre le plus brillant aspect; pour moi les arbres conservent leur feuillage, et la terre sa verdure. Au milieu des champs dont me dota mon époux, est un jardin fécond. Un souffle pur le caresse, des eaux limpides l'arrosent. Mon époux le sema des plus belles fleurs, et me dit : Déesse, règne à jamais sur les fleurs. Souvent j'ai voulu compter leurs nuances variées, mais inutilement; il n'est pas de nombres qui suffisent à leur quantité. Lorsque les perles de la rosée commencent à tomber, secouées de dessus les feuilles, et que les premiers rayons du soleil ont échauffé les fleurs diverses, les Heures aux vêtemens peints accourent, et remplissent de mes dons leurs légères corbeilles. Les Grâces les suivent bientôt. Elles tressent

des couronnes, et préparent des bouquets pour mêler à la chevelure des divinités.

C'est moi qui la première ai répandu de nouvelles semences dans toutes les contrées de ce vaste univers. Auparavant, la terre ne présentoit qu'une teinte uniforme. La première, je fis naître une fleur du sang d'Hyacinthe; on lit encore sur ses feuilles, les tristes caractères de ses plaintes. On connoît aussi ton nom dans les jardins cultivés, ô Narcisse! malheureux, qui ne pus être à-la-fois et l'amant et l'amante! Parlerai-je de Crocus, d'Atis et du fils de Cinyre, qui par moi renaissent, avec honneur, de leur sang? C'est également, si tu ne le sais pas, c'est au pouvoir de mon art que Mars dut le jour, et puisse Jupiter l'ignorer encore!

» L'auguste Junon avoit vu avec douleur que Minerve fût née sans mère, et que Jupiter n'eut pas eu besoin de sa participation. Elle alloit se plaindre à l'Océan des torts de son époux, lorsque, fatiguée de sa marche, elle s'arrêta à ma porte. Dès que je l'apperçus, quel sujet vous amène, lui dis-je, fille de Saturne? Elle m'apprend en quels lieux elle porte ses pas; elle me confie aussi la cause qui la conduit; je la consolois par des paroles amicales. « Ce n'est point par des paroles, dit-elle, que se peut soulager ma

douleur. Si Jupiter a pu devenir père sans le ministère d'une épouse, et si, seul, il réunit deux titres chéris, pourquoi ne pourrai-je pas espérer aussi de devenir mère, sans invoquer un époux, et d'enfanter, sans cependant altérer ma chasteté par les embrassemens d'un homme? Je tenterai le secours de tous les simples bienfaisans répandus sur la surface de la terre; je bouleverserai les mers, et jusqu'aux demeures infernales ». La parole étoit sur mes lèvres, et l'embarras dans mes traits. « Nymphe, me dit-elle, vous semblez pouvoir faire quelque chose pour moi ». --- Trois fois je voulus lui promettre de la servir, trois fois la colère du grand Jupiter me glaça d'effroi et retint ma langue. Aidez-moi, je vous en conjure, dit-elle; je tairai votre nom; j'en jure par les eaux du Styx. Ce que vous desirez, répondis-je, vous l'obtiendrez d'une fleur qui m'a été envoyée des campagnes d'Olénie; elle est unique dans mes jardins. Celui qui me la donna me dit: « touchez-en cette genisse stérile, » et elle sera mère; je la touchai, et tout-à-coup » elle fut mère.

» Aussi-tôt d'un doigt léger je cueillis la fleur. Junon en fut touchée, et son sein fécondé conçut à l'instant. Déjà enceinte, elle parcourt la Thrace et les régions qui sont à la gauche de la Propontide; ses vœux sont remplis, et Mars a vu le jour.

Ce Dieu s'est souvenu qu'il me devoit la naissance : « Ayez aussi, m'a-t-il dit, ayez un lieu » consacré dans la ville de Romulus.

» Cependant, peut-être crois-tu que mon empire se borne aux tendres couronnes. Les campagnes sont aussi sous l'influence de ma divinité. Si les moissons ont bien fleuri, la richesse entrera dans les granges ; si les vignes ont bien fleuri, Bacchus triomphera ; si les oliviers ont bien fleuri, l'année sera très-brillante. L'abondance des vergers dépend aussi de cette saison. La fleur une fois blessée, on voit périr et les vesces et les fèves ; on voit périr les lentilles qui croissent sur les bords du Nil. Les vins enfermés, après de longs travaux dans les vastes celliers, fleurissent aussi, et des nuages s'élèvent au-dessus des tonneaux. Le miel est encore un de mes présens ; c'est moi qui appelle sur la violette, le cythise et la fleur blanchissante du thym, les volatiles qui doivent donner le miel.... Et nous aussi nous voltigeons comme elles, lorsqu'en nos jeunes ans les esprits sont en effervescence, et le corps en vigueur ! »

Ainsi parloit la Déesse ; je l'admirois en silence. — « Mais, tu peux m'interroger encore, dit- » elle, s'il te reste quelque chose à demander ». — Apprenez-moi, Déesse, répondis-je, quelle est l'origine des jeux que l'on célèbre ? Je finis-

sois à peine qu'elle reprit : « On ne connoissoit pas encore tous les instrumens du luxe. L'homme riche possédoit, ou des troupeaux, ou un vaste champ. De-là sont dérivés les mots *riche* et *argent*; mais déjà chacun cherchoit à s'enrichir aux dépens d'autrui. On avoit pris l'usage de faire paître les communes du peuple (2). Cette usurpation fut long-temps permise, et n'étoit punie d'aucune peine. Le peuple n'avoit pas de vengeur pour conserver ses biens, et l'on regardoit comme un insensé celui qui dépouilloit son propre pâturage. Cette licence fut déférée aux Publicius, alors édiles plébéiens. Jusques-là personne n'avoit osé montrer de courage ; le peuple rentra dans ses droits, et les coupables subirent une amende. Le soin de la chose publique couvrit de gloire ses vengeurs. On m'appliqua une partie de l'amende, et, par une faveur insigne, les édiles vainqueurs instituèrent de nouveaux jeux. Avec une autre partie ils firent travailler à cette pente qui étoit alors une roche escarpée, et qui maintenant offre un chemin praticable, et porte le nom de *Publicienne* ».

J'avois cru d'abord que les spectacles de ces fêtes avoient été établis annuellement; la Déesse me dit que non, et continua en ces mots : « Et » nous aussi, divinités que nous sommes, les » hommages nous flattent ; nous aimons les fêtes

» et les sacrifices, et la troupe céleste n'est pas » exempte d'ambition! Souvent un homme s'est » rendu les Dieux contraires par quelque crime, » et une hostie agréable a tout effacé. Souvent » j'ai vu Jupiter prêt à lancer la foudre, retenir » son bras à la vue de l'encens qui lui étoit pré- » senté. Mais si l'on nous néglige, des peines » sévères punissent l'injure, et notre indignation » sort même des justes bornes. Voyez le petit- » fils de Thestius; une flamme absente et étran- » gère le consume; c'est qu'il avoit négligé » d'entretenir le feu sacré sur l'autel de Diane. » Voyez le petit-fils de Tantale; la même Déesse » retenoit ses vaisseaux enchaînés au rivage. » C'est une vierge, et cependant elle a vengé » deux fois ses autels méprisés. Et toi, malheu- » reux Hyppolite, combien tu regretas de n'avoir » pas sacrifié à Vénus, lorsque tu fus déchiré » par tes coursiers épouvantés! Il seroit trop » long de raconter toutes les négligences envers » les Dieux, qui ont été suivies de châtiment. » Les sénateurs romains abandonnèrent aussi » mon culte. Que devois-je faire? Par quels » moyens faire éclater mon ressentiment? Quelle » réparation devois-je exiger pour un pareil ou- » trage? Dans ma douleur, je renonçai à mes » fonctions ordinaires. Je ne pris plus soin des » campagnes. Le jardin le plus fertile n'étoit

» plus d'aucun prix. Les lys tomboient de leur » tige; on voyoit les violettes se dessécher, et » les feuilles déliées du safran pourpré languir » et se flétrir. *Ne laisse point périr les biens* » *que tu reçus de mon amour*, me disoit sou- » vent Zéphire; ces biens n'avoient plus de » charmes pour moi. Les oliviers fleurissoient, » mais des vents contraires en détruisoient la » fleur. Les grains fleurissoient, et la grêle ra- » vageoit les grains. La vigne donnoit de grandes » espérances, et les vents du midi venant obs- » curcir le ciel, une pluie subite renversoit le » feuillage. Je ne voulois pas devenir cruelle, » et je ne la suis pas dans ma colère; mais je ne » prenois aucun soin de repousser ces fleaux. » Enfin les sénateurs s'assemblèrent, et firent » vœu que si l'année étoit heureusement floris- » sante, on célébreroit des fêtes annuelles en » l'honneur de ma divinité. J'acceptai ce vœu. » Le consul Lænas, et son collègue Posthumius » l'accomplirent ».

J'allois demander pourquoi dans ces jeux la folâtre licence est plus grande, et les plaisanteries plus libres; mais je réfléchis bientôt que Flore n'est point une divinité sévère, et que les dons qu'elle procure, sont faits pour les plaisirs. On met sur son front des couronnes tissues, et

les tables splendides sont couvertes de roses éparses. Le convive enivré, les cheveux ceints de guirlandes tressées avec le jonc, saute, et dans sa cadence imprudente, ne suit d'autre maître que le vin. L'amant ivre chante à la porte inflexible de sa belle maîtresse; ses cheveux remplis de parfums sont ornés de fleurs. Rien de sérieux ne se médite dans la tête que ceint une couronne, et ceux qui s'enlacent de guirlandes ne connoissent point l'usage de l'eau. Tant que l'eau de l'Achéloüs se buvoit pure, sans y mêler le jus de la vigne, il y avoit peu de graces à se couronner de roses! Bacchus aime les fleurs; il aime les couronnes; on peut en juger par celle d'Ariane qui brille parmi les astres.

Les pièces légères conviennent au théâtre de la Déesse. Flore n'est point, croyez-moi, Flore n'est point une de ces divinités qui veulent que l'on chausse le cothurne.

Mais pourquoi la troupe des courtisannes célèbre-t-elle ces jeux? Il n'est pas difficile d'en rendre raison. Flore n'est pas de ces Déesses au front sévère, de ces virtuoses célestes qui ne font profession que de grandes choses; et elle veut que les chœurs plébéïens participent à ses mystères. Elle nous avertit qu'il faut jouir des

avantages de l'âge, tandis qu'il est dans sa fleur; on dédaigne la tige épineuse lorsque les roses sont tombées.

Mais pourquoi, comme on donne des vêtemens blancs aux céréales, l'habit décent de cette fête est-il de diverses couleurs? N'est-ce pas parce que la moisson blanchit lorsque les épis sont mûrs, et que les fleurs présentent toutes les couleurs et toutes les nuances? La Déesse m'approuva d'un signe, et au mouvement de sa tête, tombèrent les fleurs qui ornoient ses cheveux, comme on voit une pluie de roses se répandre sur les tables.

Il ne me restoit plus que les lumières dont j'ignorois la cause, lorsque la Déesse dissipa ainsi mon incertitude: « On a cru que les lu-» mières convenoient à ma fête, soit parce que » les champs brillent de fleurs pourprées, soit » parce que ni la fleur, ni la flamme ne présente » une couleur matte, et que l'éclat de l'une et » de l'autre attire les yeux; soit parce que la li-» cence nocturne convient à nos plaisirs; et cette » troisième cause est prise dans la vérité ».

Ce que j'ai maintenant à demander est peu de chose, si tu le permets, lui dis-je. --- « Je le permets, répond-elle ». --- Pourquoi donc, au lieu des lionnes de Lybie, ne prend-on pour toi dans les filets que les chèvres timides, ou le lièvre

inquiet ? Elle me répondit que les forêts n'étoient pas sous son empire, mais les jardins et les campagnes, où l'on ne va point combattre les bêtes féroces. Elle finit et disparut à travers le vague des airs. Mais elle laissa après elle une odeur, à laquelle on reconnoissoit la Déesse. Répands, divinité charmante, répands tes dons sur mon génie, et que les vers d'Ovide puissent fleurir à jamais !

La troisième nuit, Chiron fera paroître sa brillante constellation (3) ; homme par la moitié, son corps se marie à celui d'un beau cheval fauve. Le Pélion est une montagne d'Hémonie, qui regarde le midi. Des pins toujours verds en couronnent la cime ; le reste est couvert de chênes. C'étoit le séjour du fils de Phyllire ; ce sage vieillard habitoit, dit-on, au fond d'un antre creusé dans un antique rocher. On croit qu'il fixa sur la lyre, les mains qui devoient un jour envoyer Hector au trépas. Alcide vint dans ces lieux. Il avoit exécuté une partie de ses travaux, et il lui restoit à peine les derniers ordres à remplir. Ainsi l'on eût vu réunies dans le même endroit deux des fatalités de Troye ; le petit-fils d'Eaque, et le fils de Jupiter. Chiron reçoit le jeune héros comme un hôte chéri ; il lui demande le sujet de son voyage, et l'apprend. Cependant il examine la massue et la dépouille du lion. « Vous

» seul, dit-il, êtes digne de ces armes, comme » elles sont dignes de vous seul ». Achille aussi ne peut retenir ses mains; il faut qu'il touche cette peau hérissée de poils effrayans. Mais tandis que le vieillard manie les traits tout dégoûtans de poison, une des flêches tombe et lui perce le pied gauche. Chiron gémit et arrache le fer de la plaie. Alcide et le jeune thessalien mêlent leurs plaintes aux siennes. Cependant il fait un heureux mêlange de plantes cueillies sur les collines de Thessalie, et adoucit sa blessure par différens remèdes. Mais le virus dévorant l'emportoit sur le pouvoir de l'art, et le mal pénétrant entièrement les os, s'étoit répandu par tout le corps. Le sang du centaure, mêlé avec celui de l'hydre de Lerne, ne donnoit pas le temps d'apporter des secours. Debout devant lui, comme devant son père, Achille étoit baigné de larmes. C'est ainsi qu'il eût pleuré Pelée, si Pelée eût pu mourir. Souvent de ses mains amies il caressoit ses mains malades; le centaure recevoit ainsi le prix des mœurs qu'il avoit formées. Souvent il l'embrassoit; souvent, « Vivez, je » vous en conjure, lui disoit-il, vivez, père » chéri, et ne m'abandonnez pas »! Neuf jours se passèrent ainsi, et ton corps, juste Chiron, fut ceint de quatorze étoiles!

La lyre recourbée ne voudroit-elle pas suivre

le centaure ? Mais la route n'est pas encore convenable ; la troisième nuit sera le temps propre.

Le scorpion fera paroître la moitié de son corps dans le ciel, lorsque nous dirons : « C'est demain » le jour des Nones ».

Lorsqu'ensuite Hespérus aura fait briller trois fois sa lumière agréable, et que les astres de la nuit auront cédé trois fois à Phœbus l'empire des cieux, on célébrera l'antique cérémonie des nocturnes Lémurales; on fait alors des offrandes aux mânes silencieux.

L'année étoit plus courte qu'elle ne l'est aujourd'hui. On ne connoissoit pas encore le religieux mois de Février. Et toi, divinité au double visage, tu n'étois pas le chef des mois. Cependant on présentoit déjà des offrandes aux cendres des morts, et le petit-fils alloit faire des expiations au tombeau de son aïeul. Mais c'étoit au mois de Mai, mois ainsi nommé du nom des anciens, et qui retient encore aujourd'hui une partie de l'ancien usage.

Lorsque la nuit est au milieu de sa carrière, que le sommeil fait régner le silence, et que les chiens et les oiseaux divers se sont tus, voyez cet homme, fidèle observateur des rits antiques, et timide adorateur des Dieux : il se lève ; aucune chaussure n'embarrasse ses pieds. Les doigts joints avec le pouce, il fait entendre certains si-

gnaux, pour écarter l'ombre légère qui viendroit à sa rencontre. Trois fois il purifie ses mains dans l'eau d'une fontaine; il se détourne, et prend dans sa bouche des fèves noires; il les jette ensuite par derrière lui; mais en les jettant: « J'envoie ces fèves, dit-il, et avec elles je rachete et les miens et moi ». Il prononce neuf fois ces paroles, et ne regarde point. Il croit qu'alors l'ombre ramasse les fèves et qu'invisible à tous les yeux, elle marche sur ses pas. Puis il se purifie de nouveau avec l'eau, frappe des vases d'airain, et conjure l'ombre de sortir de sa maison. Lorsque neuf fois il a dit: *Mânes paternels sortez*; il regarde, et croit que la cérémonie est régulièrement faite.

Mais j'ignore d'où est venu le nom de ce jour, et quelle est son origine. Il faut que je l'apprenne de quelque divinité. Viens m'instruire, fils de la Pléiade, dieu vénérable par la verge puissante qui est dans tes mains! Souvent tu as visité le sombre séjour du roi du Styx. Le Dieu du caducée paroît à ma prière. « Apprends, dit-il, la cause du nom de cette fête ». C'est donc d'un Dieu que j'ai appris cette cause.

Romulus avoit enfermé dans le tombeau les mânes fraternels, et rendu les derniers devoirs à Rémus, malheureusement trop agile. Le pauvre Faustulus et Acca, les cheveux épars,

avoient arrosé ses cendres de leurs larmes. Accablés de tristesse, ils regagnent leur chaumière, à la première lueur du crépuscule, et s'étendent sur leur dur grabat. L'ombre sanglant de Rémus apparoît au-devant de leur lit, et s'exprime ainsi par un léger murmure : « Vous » voyez devant vous une moitié, la seconde » partie de l'objet de vos soins ; considérez ce » que je suis maintenant, après ce que j'étois » il n'y a qu'un instant! Il n'y a qu'un instant, » si les oiseaux eussent décidé du sceptre en ma » faveur, je régnerois au milieu de mon peuple; » maintenant je ne suis plus qu'une ombre, qu'un » vain fantôme échappé des flammes du bucher! » Voilà tout ce qui reste de ce Rémus! Hélas! » où est Mars mon père. Si ce que vous m'avez » dit est vrai, si foibles et délaissés, il nous pro- » cura le lait d'une bête féroce, la main témé- » raire d'un citoyen a donc fait périr celui » qu'une louve a conservé. Combien, hélas! » elle fut plus humaine! Cruel Céler, exhale » aussi ton ame féroce par des blessures, et » comme moi descends tout sanglant sous la » terre! Mais mon frère ne vouloit pas ma mort. » Sa tendresse égaloit la mienne ; il a donné des » larmes à mes mânes, et c'est tout ce qu'il » pouvoit. Maintenant, ô vous, conjurez-le par » vos larmes, par les alimens que vous fournîtes

» à

» à notre enfance, d'honorer d'une fête ce jour » mémorable ».

Comme il disoit ces mots, ils s'efforcent de l'embrasser, et étendent vers lui les bras. Mais l'ombre légère échappe aux mains qui croient la saisir. Le fantôme, en fuyant, emporte avec lui le sommeil; les deux vieillards se levent, et vont rapporter au roi les paroles de son frère. Romulus obéit et nomme *Remuria* le jour auquel on rend les derniers devoirs aux morts. Par la suite des temps, la lettre rude qui commençoit le nom, fut changé en une plus douce. Bientôt aussi on appella *Lemures* les ames des morts; tel est le sens de ce mot, telle est sa force.

Cependant les anciens fermoient alors les temples, comme on le fait aujourd'hui aux temps des Férales. Il ne faut pas non plus pendant ces jours, allumer pour les veuves, ou les jeunes vierges, le flambeau de l'hymen. Une union formée alors n'est pas de longue durée. C'est pour cela que le vulgaire dit, si vous en croyez les proverbes: « au mois de Mai, méchantes femmes » se marient ». Cependant ces fêtes qui durent trois jours, se célèbrent dans le même temps, sans se célébrer de suite.

Si au milieu de ces jours, vous cherchez Orion de Béotie, vous ne le verrez plus. Je vais chanter la cause de cette constellation.

Jupiter et celui de ses frères qui règne sur les vastes mers, faisoient route avec Mercure. C'étoit le moment où l'on ramène les charrues renversées, et où l'agneau courbé jusqu'à terre exprime le lait de la brebis rassasiée. Le vieillard Hyriée, cultivateur d'un petit champ, les apperçoit par hasard, comme il étoit devant sa chaumière. « La » route est longue encore, leur dit-il, et il vous » reste peu de temps. Ma porte est toujours » ouverte aux hôtes ». Son air ajoutoit à ses paroles; il les invite derechef. Ils acceptent, et cependant dissimulent leur divinité. Ils entrent sous l'humble toît qu'une épaisse fumée avoit noirci. Un tison de la veille conservoit encore un peu de feu. Le vieillard, appuyé sur le genou, excite la flamme de son souffle, et lui fournit pour alimens force éclats de bois sec, qu'il refend et casse encore; puis il en approche deux vases, dont le plus petit étoit rempli de fêves, et l'autre d'herbes potagères; l'écume y bouillonne sous le couvercle qui les presse.

En attendant que ce régal soit apprêté, d'une main tremblante il présente à ses hôtes un vin épais et rougeâtre. Le Dieu des eaux prend le premier la tasse, et quand il la vuidée: « Versez » maintenant, dit-il, afin que Jupiter boive à » son tour ». Au nom de Jupiter le vieillard pâlit. Mais dès qu'il a repris ses sens, il immole

le cultivateur de son petit champ, le bœuf compagnon de ses travaux, et le fait rôtir à grand feu. Il tire aussi d'un tonneau enfumé, un vin qu'il y avoit mis dès les premières années de son enfance. Puis il enveloppe d'une toile de lin des joncs du fleuve ; et voilà leurs lits, qui certes n'étoient pas fort élevés. Alors et les mêts et le vin brillent sur la table. Une terre rouge formoit la coupe, et le hêtre les tasses. Jupiter parla ainsi : « Si quelque chose est l'objet de tes désirs ; » demande, tu obtiendras tout ». Le bon vieillard répondit : « J'eus une épouse chérie, les délices » de ma première jeunesse. Si vous demandez » où elle est maintenant, une urne la couvre ! » Je lui jurai, en attestant vos divinités, qu'elle » seroit à jamais ma seule épouse. Je le jurai, » et je l'exécute. Mais j'ai une bien autre envie. » Je ne veux pas devenir époux, et je voudrois » être père ». Tous y consentent, et tous se mettent autour de la peau du bœuf ; la pudeur défend de dire le reste. Ils répandent ensuite de la terre sur la peau humectée ; dix mois se passent, et un fils est né. Hyriée, pour exprimer sa singulière naissance, l'appella Urion ; mais la première lettre a perdu son ancienne consonnance. Il devint d'une grandeur prodigieuse. Diane se l'associa ; il étoit le gardien de la Déesse et son compagnon fidèle. Des paroles inconsidérées pro-

voquent contre lui la colère des Dieux : « Il n'est aucune bête, disoit-il, que je ne puisse vaincre ». La terre fit naître le scorpion. Cet animal alloit lancer ses dards recourbés contre la mère de Diane et d'Apollon; Orion la défend. Latone le place parmi les astres, et lui dit : « Reçois le prix de tes bieufaits ».

Mais pourquoi Orion et les autres signes se hâtent-ils d'abandonner les cieux ! Pourquoi la nuit précipite-t-elle sa course ? Pourquoi le Dieu du jour élève-t-il plutôt qu'à l'ordinaire son flambeau radieux au-dessus des ondes ? Me trompai-je ? N'ai-je pas entendu le bruit des armes ? Non, je ne suis point abusé, les armes retentissent. Mars paroît, et annonce son arrivée par des signes guerriers. Dieu vengeur, il descend des cieux pour jouir des honneurs qui lui sont déférés, et pour contempler le temple élevé dans la *place d'Auguste*. La grandeur de l'ouvrage répond à celle du Dieu; Mars ne devoit pas avoir un autre asyle dans la ville de son fils. Oui, ce temple est digne de renfermer les dépouilles des géans vaincus. C'est de-là qu'il est beau de voir Mars donner le signal des combats, soit que quelque nation impie ose nous insulter des climats de l'Orient, ou que quelqu'ennemi des bords occidentaux veuille porter nos fers! Le Dieu des armes contemple le faîte de ce superbe ouvrage, et il ap-

plaudit à la main qui l'orna des statues des Dieux invincibles. Il contemple sur les portes des javelots de diverses figures, et les armes de toutes les nations de la terre, vaincues par ses soldats. Là, il voit et le vieux Enée chargé d'un poids sacré, et tant d'aïeux de l'illustre race des Jules. Ici, il apperçoit et le fils d'Ilia portant sur ses épaules les dépouilles d'un roi vaincu, et les actions mémorables tracées sous cette suite de héros. Il voit aussi que le temple est décoré du nom d'Auguste; et en lisant ce nom sacré l'ouvrage lui paroît plus grand encore. Ce prince en avoit fait le vœu dans sa jeunesse, lorsque la piété lui fit lever les armes; c'est par de si grandes choses qu'il devoit commencer! Les mains élevées vers le ciel, ayant d'un côté une armée juste, et de l'autre, celle des conjurés, il dit: « Si mon père, si le » prêtre de Vesta est le génie qui me porte aux » combats; si c'est pour venger ces deux divi- » nités que j'ai pris les armes, viens, ô Mars! » rassasie mon glaive d'un sang criminel, et que » ta faveur se décide pour la meilleure cause! » Tu recevras un temple; et si je suis vain- » queur, on te donnera le nom de *Vengeur* ». Il fit ce vœu, et revint triomphant de ses ennemis terrassés.

Ce n'étoit point assez que Mars méritât une seule fois le titre de *Vengeur*. Auguste va reven-

diquer les enseignes romaines, retenues aux mains des Parthes. Ce peuple met sa défense dans ses plaines, ses chevaux et ses flèches; de vastes fleuves l'enferment de toutes parts. La mort de Crassus avoit énorgueilli cette nation féroce, lorsque nous perdîmes à la fois notre armée, son chef et nos enseignes. Le Parthe possédoit les enseignes romaines, ces enseignes, l'honneur des batailles! Une main ennemie portoit les aigles romaines! Cet opprobre existeroit encore, si l'empire d'Ausonie n'eût été défendu par les armes victorieuses de César. Il efface les taches antiques et l'opprobre d'une longue suite d'années; nos enseignes reconnoissent enfin leurs anciens maîtres. Que te servent mainténant ces flèches que tu lances en arrière, et la difficulté de ton pays, et la rapidité de tes coursiers? Parthe, tu rapportes nos aigles, tu présentes aussi tes arcs vaincus. Tu n'as plus maintenant aucun gage de notre honte.

On éleva solemnellement un temple au Dieu, et on lui donna le surnom de *deux fois vengeur.* C'est ainsi qu'un honneur mérité accomplit les vœux que nous avions faits! Romains, célébrez des jeux solemnels dans le Cirque; on n'a pas cru que la scène convînt aux Dieux des armes.

Lorsqu'il ne restera plus qu'une nuit avant les ides, on appercevra au matin toutes les Pléïades

et la troupe entière des sœurs. Alors, si j'en crois des auteurs certains, l'été commence, et le règne du tiède printemps se termine.

Cette nuit qui précède les ides, montre le taureau céleste élevant sa tête brillante d'étoiles. On connoît la fable de cette constellation. On sait que Jupiter ayant pris la forme d'un taureau, courba son dos amoureux sous la jeune princesse de Tyr, et orna son front de cornes empruntées. Tremblante, elle tenoit de la main droite le poil de l'animal, et de la gauche ses vêtemens; la crainte même lui donnoit de nouveaux charmes. Le souffle de l'air enfloit son voile; l'air faisoit voltiger sa blonde chevelure. Jeune Sidonienne, c'est dans ce beau désordre que Jupiter vouloit te voir! Souvent elle soulève au-dessus des flots ses pieds délicats, et craint les atteintes de l'eau qui jaillit. Souvent le Dieu malin s'enfonce adroitement dans les ondes, pour qu'elle s'attache plus fortement à son col. Arrivés au rivage, Jupiter a déposé ses cornes, et le bœuf est devenu un Dieu. Le taureau monte aux cieux. La jeune Sidonienne devient enceinte, et donne son nom à une des trois parties du monde. D'autres croient que cette constellation est la genisse de Pharos, qui de femme devint vache, et de vache Déesse.

En ce jour aussi une vestale a coutume de jeter du haut du pont de bois, des simulacres de

jonc d'antiques personnages. Ceux qui croient qu'on livroit à la mort les vieillards parvenus à soixante ans, calomnient nos aïeux, et leur imputent un crime. Voici l'ancienne tradition. Lorsque le Latium reçut le nom de Saturnie, le Dieu des oracles s'exprima ainsi : « Peuples, jetez deux hommes consacrés au vieillard armé de la faux, et que le Tibre les reçoive dans ses eaux «. Jusqu'au moment où le héros de Tyrinthe vint dans ces campagnes, tous les ans on faisoit ces tristes sacrifices à la manière de Leucade. Il voulut que l'on jetât à l'eau des hommes de paille. A l'exemple d'Hercule, on y jette encore de vains simulacres.

Quelques-uns pensent que les jeunes gens, pour être seuls maîtres des suffrages, précipitoient les vieillards infirmes du haut des *ponts*.

Dieu du Tibre, viens toi-même m'apprendre la vérité. Ta rive est plus ancienne que Rome; tu dois bien connoître le principe de cette cérémonie. Le Tibre élève du milieu de ses ondes sa tête couronnée de roseaux, et, d'une voix rauque, fait entendre ces mots: « J'ai vu ces » lieux sans habitations, solitaires et désertes » prairies. Des bœufs paissoient répandus sur mes » deux rives; et ce Tibre que toutes les nations » connoissent et craignent, les troupeaux même » dédaignoient alors ses eaux. Souvent on t'a

» parlé de l'arcadien Evandre ; il aborda en ces » lieux, et ses rames étrangères domptèrent mes » ondes. Alcide y vint aussi, accompagné d'une » troupe de Grecs. Alors, s'il m'en souvient, je » me nommois Albula. Le héros de Pallante » reçut le jeune homme, et Cacus subit enfin le » châtiment qu'il méritoit. Le vainqueur s'en re- » tourne, et emmène avec lui ces bœufs, butin » précieux de l'isle d'Erythie ; mais ses compa- » gnons refusent d'aller plus loin. Une grande » partie étoit venue d'Argos abandonnée. Ils éta- » blissent sur ces collines leurs espérances et leur » asyle. Cependant souvent le doux amour de la » patrie parle à leurs cœurs, et souvent on les » entend recommander en mourant ce devoir fa- » cile : Jetez-moi dans le Tibre, afin que, porté » sur ses ondes, je parvienne, poussière insen- » sible, aux rivages d'Inachus. L'ordre d'une pa- » reille sépulture répugne à l'héritier, et le mort » est enterré en Ausonie. Mais à sa place on jette » dans le Tibre une image de jonc, pour qu'elle » aille gagner la Grèce à travers les vastes mers ». Ainsi parla le fleuve. Il se retira au fond de son antre humide et creusé dans le roc vif. Les ondes légères suspendirent leurs cours pour le laisser passer.

Viens m'inspirer, illustre petit-fils d'Atlas ; toi qu'une des Pléïades donna autrefois à Jupiter,

sur les montagnes d'Arcadie, arbitre de la paix et des combats, ministre des Dieux de l'Olympe et de ceux des enfers, qui ne marche qu'avec des aîles aux talons; toi qui aimes à toucher la lyre et à briller dans les exercices de la Palestre; toi dont les leçons apprennent à parler éloquemment, aux ides de ce mois, nos ancêtres t'élevèrent un temple qui regarde le grand Cirque. C'est de ce moment que l'on célèbre, en ton honneur, la fête que je chante. Tous ceux qui font profession de vendre des marchandises viennent te prier, l'encens à la main, de leur procurer d'heureux profits.

Près de la porte Capêne, est la fontaine de Mercure. Si l'on veut croire ceux qui en ont fait l'épreuve, elle recèle quelque divinité. Là vient le marchand à la tunique ceinte, et de son urne purifiée, bien pur lui-même, il puise l'eau qu'il doit emporter; il y trempe ensuite une branche de laurier, et le laurier arrose tous les objets qui doivent passer à de nouveaux maîtres. Il arrose aussi ses cheveux de l'aspersion du rameau expiatoire, et, d'une voix accoutumée à tromper, il adresse cette prière au Dieu: « Daignes effacer, dit-il, les parjures du temps passé;
» effaces les discours mensongers que je tins
» aux jours passés. Si je t'ai pris à témoin, si
» j'ai attesté à faux la grande divinité de Jupiter,

» qui ne devoit pas m'entendre; si j'ai adroite-
» ment trompé quelqu'autre Dieu ou Déesse,
» puissent les vents légers emporter toutes ces
» méchantes paroles ! Puissent se dissiper de
» même les nouveaux parjures que je ferai
» demain, et que les Dieux ne s'occupent pas
» de ce que je pourrai dire ! Accorde-moi seu-
» lement un gain facile; accorde-moi la joie
» qui suit le gain, et fais que je puisse toujours
» avec succès en imposer à l'acheteur ».

A cette prière singulière, Mercure sourit du haut des cieux, en se souvenant que lui-même il avoit volé les vaches d'Apollon.

Mais apprends-moi, je t'en conjure, et ma prière a sans doute un objet plus honnête; apprends-moi à quel moment Phœbus commence à parcourir le signe des Gémeaux? « Ce sera, répondit le Dieu, lorsque tu verras qu'il ne restera plus au mois qu'autant de jours qu'Hercule eut de travaux à remplir ».

Enseigne-moi maintenant, répondis-je, la cause qui plaça cette constellation dans les cieux. Le Dieu m'expliqua ainsi cette cause, d'une bouche éloquente: « Les deux frères, fils de
» Tindare, l'un cavalier habile, l'autre lutteur
» vigoureux, avoit enlevé et Phébé et la sœur
» de Phébé. Idas et son frère prennent les armes,
» et redemandent leurs amantes : l'un et l'autre

» devoit être le gendre de Leucippe. L'amour » inspire aux uns de redemander, aux autres de » ne pas rendre, et les uns et les autres com- » battent pour la même cause. Les deux Lacé- » démoniens pouvoient éviter, par la course, » les rivaux qui les poursuivoient; mais il leur » parut honteux de devoir la victoire à la fuite. » Il se présente une place sans arbres, champ » propre au combat; on s'y arrête. Ce lieu se » nomme Aphidna. Castor, le cœur traversé par » le glaive de Lyncée, tombe frappé d'un coup » inattendu. Pollux accourt pour le venger, » et de son javelot perce Lyncée, à l'endroit où » la tête s'unit aux épaules. Idas s'avançoit » contre lui, et les feux de Jupiter purent à » peine le repousser. On dit même que la foudre, » en le frappant, ne put le désarmer. Déjà la » voûte des cieux s'ouvroit pour Pollux. Entends » ma voix, ô mon père, dit-il alors; le ciel que » tu m'accordes à moi seul, partage-le entre » deux. La moitié me sera plus chère que le bien- » fait entier. Il dit, et par une existence alterna- » tive, rachète son frère de la mort. L'un et » l'autre est une constellation utile aux vaisseaux » en danger ».

Il faut retourner au mois de Janus, si l'on veut savoir ce que sont les Agonales. Elles occupent cependant aussi ce jour dans les fastes.

La nuit qui succédera à ce jour, on verra paroître le chien d'Erigone. Nous avons exposé ailleurs la cause de cette constellation.

Le jour suivant est consacré à Vulcain. On l'appelle le *Tubilustria*. On fait la lustration des trompettes qui sortent de ses forges.

Le lendemain est marqué par quatre caractères. En les lisant par ordre, on y trouve ou un usage des sacrifices, ou la fuite des rois.

Je ne t'oublie pas non plus, fortune publique du peuple le plus puissant de la terre ! Ce fut au jour suivant que l'on t'éleva un temple.

Quand la riche Amphitrite aura reçu alors le Dieu du jour dans ses eaux, on appercevra l'oiseau fauve agréable à Jupiter.

L'Aurore suivante fera disparoître le Bootes, et au jour qui la suit on verra la constellation d'Hyas.

NOTES

DU CINQUIÈME LIVRE.

(1) C'ÉTOIT la nuit que se célébroit la fête de la bonne Déesse, dans la maison du consul ou du prêteur, en présence des Vestales. La mère ou la femme de ce magistrat y présidoit, et avoit l'intendance des sacrifices qu'on y faisoit pour le salut du peuple romain : c'est pourquoi cette prêtresse étoit appelée *Damiatrix*. On sait que Claudius fut le premier qui viola la pureté et le secret de ces sacrifices chastes et mystérieux. Il étoit en intrigue avec Pompeïa, femme de César, qui célébroit cette année dans sa maison, les mystères de la bonne Déesse. Cette scène parut propre au dessein de Claudius. Il se déguisa en femme, et crut qu'à la faveur de son travestissement et avec le secours d'une esclave qu'il avoit mise dans son secret, il pourroit s'introduire sans être reconnu. Mais il arriva quelqu'erreur entre lui et son guide ; il prit un chemin pour l'autre en entrant dans la maison, et se trouvant malheureusement au milieu de plusieurs autres esclaves, il fut contraint de leur faire quelques demandes qui le trahirent au son de sa voix. Ces esclaves poussèrent aussi-tôt des cris qui alarmèrent toute l'assemblée, et les femmes effrayées de cette impiété, jetèrent un voile sur les sacrés mystères. Claudius eut néanmoins le bonheur d'échapper à leur vengeance et se sauva à la faveur du désordre.

Cette aventure scandaleuse donna lieu à une affaire du plus grand éclat. Mais on finit par nommer pour juger Claudius, une commission qui se laissa corrompre à force d'argent, et le coupable fut absous.

Il est vraisemblable que depuis cette aventure, la pudeur ne fut plus aussi respectée dans les mystères de la bonne Déesse, et que la loi qui en éloignoit tellement les hommes, qu'on voiloit même leurs portraits s'il s'en trouvoit dans l'appartement, cessa d'être observée avec la même sévérité. L'exemple de Claudius prouva aussi que ceux qui profanoient ces mystères, ne devenoient pas aveugles, comme le peuple l'avoit cru. D'anciennes traditions avoient favorisé la pudeur et la décence; de nouvelles, telles que celles que fit Faune amoureux de la bonne Déesse, sous le nom de Fauna, servirent bientôt de prétexte au désordre et à la plus infâme débauche. Cette corruption des mystères eut lieu particulièrement lors de la réunion du culte de Cotytto avec celui de la bonne Déesse, qui devint la même divinité pour les Latins. Le nom seul de Cotytto en annonce l'origine étrangère. C'est dans la Thrace qu'il faut la chercher; de-là le culte de cette divinité, assez ressemblant aux Bacchanales, passa dans la Grèce et s'établit à Athenes et à Corinthe. Il fut tellement en honneur dans cette dernière ville, qu'on y regarda Cotys ou Cotytto, comme une Déesse tutélaire. A Epidaure elle avoit un portique qui lui étoit consacré. Les Chiotes l'ayant reçu directement de Thrace, confondirent sa fête avec celle des Ithyphalles, et la décence en fut bannie de même.

Cette divinité transférée en Italie, changea son nom Thrace en ceux de Fatua, de Fauna et de bonne Déesse, et leurs cultes se mêlerent tellement, qu'ils ne furent plus

distingués. Ils se mêlèrent aussi à celui de Cybèle, et le fanatisme et le libertinage des Galles achevèrent de souiller ces mystères si purs dans leur origine. Ecoutons Juvénal parler de l'intérieur de ces cérémonies devenues si licencieuses. « On sait à présent, dit-il, ce qui se passe » aux mystères de la bonne Déesse, quand la trompette » agite ces Ménades, et lorsqu'également ivres et de sons » et de vin, lorsque faisant voler leurs cheveux épars, » elles hurlent à l'envi le nom de Priape : quels transports ! » quelle fureur !.... Saufeïa, la couronne en main, pro- » voque les plus viles courtisannes, et remporte le prix offert » à la lubricité. Mais à son tour elle rend hommage aux » ardeurs de Médulline. Celle qui triomphe dans ces odieux » conflits, est censée la plus noble. Là, rien n'est feint ; » les attitudes y sont d'une telle vérité, qu'elles au- » roient enflammé le vieux Priam et l'infirme Nestor. Déjà » chaque femme reconnoît qu'elle ne tient dans ses bras » qu'une femme, et l'astre retentit de ces cris unanimes : » *il est temps d'introduire les hommes.* Mon amant dormiroit-il ? » Qu'on l'éveille : point d'amant ? Je me livre aux esclaves : » point d'esclaves ? Qu'on appelle un manœuvre : à son » défaut, l'approche d'une brute ne l'effraieroit pas ».

Le culte de la bonne Déesse n'appartint cependant pas toujours exclusivement aux femmes. Juvénal nous apprend que les hommes le célébrèrent de leur côté ; mais que pour observer en quelque sorte les anciens rits, ils s'ha- billoient eux-mêmes en femmes. M. Dusaulx a prétendu que les prêtres chargés de célébrer ces mystères, étoient ceux dont l'empereur Domitien avoit fondé un collége en l'hon- neur de Minerve, quoiqu'il paroisse bien probable que c'étoient plutôt des espèces de *Galles*. « Tu te laisseras » insensiblement

» insensiblement entraîner, dit Juvénal, dans la secte » de ces prêtres, qui, dans leurs secrètes assemblées, sur- » chargent leurs têtes de longues aigrettes, leur cou de » colliers, qui prétendent se concilier *la bonne Déesse* par » le sacrifice d'une jeune truie, et l'offrande d'un grand » vase rempli de vin ; car, usurpant l'ancien culte des » femmes, ils les ont chassées du sanctuaire : le temple » ne s'ouvre plus que pour les hommes. Loin d'ici, pro- » fanes, s'écrient-ils, vos chanteuses sont bannies de ces » lieux. Ainsi les Baptes célébroient dans Athènes, à la » lueur des flambeaux, leurs nocturnes orgies, et, par des » danses lascives, fatiguoient leur Cotytto. Vous verriez » l'un se peindre, en clignotant les paupières et les sour- » cils avec une aiguille noircie ; l'autre boire dans un » Priape de verre, se couvrir d'une robe bigarrée, et » rassembler ses longs cheveux dans un filet doré, tan- » dis que son esclave, non moins fidèle au rit féminin, » ne jure que par Junon. Cet autre tient le miroir que » l'infâme Othon portoit.... Dans ce repaire, toute bien- » séance et toute pudeur sont bannies des discours et des » repas : on n'y entend que des paroles obscènes, balbu- » tiées d'un ton efféminé. On y voit les mêmes turpi- » tudes *qu'aux mystères de Cybèle*, et ces monstres ont » à leur tête, en qualité de sacrificateur, un fanatique à » cheveux blancs, recommandable par un gosier sans pa- » reil ; vieillard digne d'être gagé pour former des élèves. » Que tardent-ils à se façonner au gré du rit phrygien ? » Pourquoi la pierre tranchante ne les a-t-elle pas déjà » délivrés d'un fardeau superflu ».

(2) Au temps de la république romaine, il y avoit des communes qui appartenoient à l'état. Chacun pouvoit y faire paître ses troupeaux en payant une certaine redevance

au fisc. Cette redevance fut long-temps l'unique impôt perçu sur le peuple. On appeloit ces communes *Saltus* et *scripturii agri* : « Scriptuarius ager, *dit Festus*, Publicus ap- » pellatur, in quo, ut pecora pascantur, certum æs est ; » quia Publicanus scribendo conficit rationem cum Pas- » tore ». Il y avoit également des terres labourables que l'on affermoit au profit du fisc, et que l'on appeloit *agri vectigales*. L'impôt ou le revenu de la première classe de ces biens publics s'appeloit *Decumæ*, et celui de la seconde *Scriptura*. Ces pâturages et ces terres étoient abandonnés aux pauvres citoyens qui en payoient la redevance aux fermiers-généraux.

Dans tous les temps le peuple fut la victime des grands. Dans tous les temps la propriété publique et particulière fut exposée au fléau des concessionnaires !

On usurpa donc les communes de la république, que les citoyens indigens faisoient pâturer par leurs bestiaux ; les riches offroient un cens plus considérable, et ces funestes *enchères* dont l'état ne profitoit pas, dépouilloient le peuple tant des pâturages que des terres qui servoient à sa subsistance.

Le peuple, vainqueur des nations, a dit Florus, *le maître de l'univers, étoit expulsé de ses champs, exilé de ses pénates et de ses foyers.* A la longue les possesseurs de ces biens communs, cessoient de payer le cens, et couvrant leurs usurpations d'une longue prescription, ils convertissoient en leur propre patrimoine les terres précaires. Cassius tâcha de remédier à ces abus, vers l'an de Rome 268, et il porta la première de ces lois agraires qui agitèrent la république par tant de secousses et de révolutions, et dont les tribuns firent dans la suite un flambeau de séditions et de guerres intestines. Mais le mal reprit le

dessus. Les riches éludoient la loi en se faisant affermer les terres sous des noms empruntés; de sorte que chez une nation uniquement agricole et guerrière, le peuple privé de terre étoit sans subsistance.

Après plusieurs tentatives inutiles, Tibérius Gracchus vint, et voulut être le vengeur du peuple. Chaque jour des placards affichés sur les portiques, les murs et les tombeaux, l'exhortoient à faire rendre aux pauvres les terres de la république. Il renouvela donc la loi du partage des terres, et la scella de son sang, comme il étoit arrivé à son premier auteur.

Mais le crédit des grands l'emporta bientôt encore. Opimius, l'ennemi des Gracques, jeta en avant un lâche tribun qui, trahissant les intérêts du peuple en faveur des grands, lui représenta qu'il y avoit des difficultés invincibles dans la recherche et le partage des terres qu'ils s'étoient appropriées, qu'on ne pourroit distinguer dans la masse de leur fortune les terres du peuple d'avec les leurs, et que pour éviter les troubles que ces recherches pourroient occasionner, il étoit d'avis qu'on leur laissât la propriété de ce qu'ils possédoient, parce qu'ils paieroient une redevance proportionnée, laquelle seroit distribuée aux pauvres citoyens. Le peuple qui, chez toutes les nations se courbe et se tait à la vue du moindre avantage qu'on lui présente, le peuple adopta ce tempéramment politique qui ne remédioit à rien. Cette époque fut celle de la ruine de la république et de la liberté. Le pouvoir des grands écrasa le peuple et l'équilibre fut rompu.

L'usurpation dont parle Ovide, née des mêmes principes et vers le même temps, c'est-à-dire avant l'établissement des Tribuns (*an de R.* 371), fut réprimée beaucoup plutôt. Il paroît qu'elle consistoit dans le dépouillement que tout

le monde se permettoit de faire arbitrairement des bois et pâturages de l'état, cédés à quelques particuliers, moyennant un cens. Festus appelle en effet tout simplement *Pascuarii* ces usurpateurs. Ce n'étoient pas encore ces avides *concessionnaires*, que nous avons vu parvenir par l'intrigue et par l'or à obtenir légalement le droit vexatoire de troubler les propriétés et de les envahir. Cependant les Tribuns vengeurs du peuple, les punirent de leur entreprise par une amende, et rendirent aux vrais censitaires leur possession libre et exclusive. Cet évènement arriva vers l'an 513, c'est-à-dire, quelques années avant le temps où le patriotisme des Gracques devoit faire renaître les loix agraires. Il tenoit de près à ces loix, en ce qu'il tendoit comme elles à réintégrer le peuple dans ces droits territoriaux. Or, depuis l'abolition de la loi *Lucinia*, les esprits n'avoient cessé d'être fixés sur ce grand objet d'intérêt public, et l'on avoit toujours veillé sur toutes les occasions qui pouvoient faire revivre les loix du partage des terres. On fut donc flatté de trouver une circonstance propre à amener la révolution, en punissant d'abord les usurpateurs de l'usufruit, pour en venir ensuite à attaquer ceux de la propriété.

Cet évènement commença à remonter les esprits, et à les diriger de nouveau vers le rétablissement des loix agraires. Nous apprenons en effet de Polybe, qu'il se fit vers le même temps (en 521) un partage des terres du Picinum, conquis sur les Gaulois, et que ce fut Flaminius, qui, pour capter la bienveillance du peuple, introduisit cette loi agraire.

(3) Il est peu de personnages mythologiques plus fameux que le centaure Chiron, né des amours de Phylire et de Sa-

turne, qui se métamorphosa en cheval pour en jouir, et pour éviter d'être surpris par Rhée son épouse.

Chiron fut très-savant, il cultiva les lettres, l'astronomie et la médecine, et fut regardé comme l'inventeur de la botanique et l'art vétérinaire; il étoit en outre grand chasseur.

Il fut successivement le précepteur d'Esculape, de Pélée, de Jason, d'Hercule et d'Achille. Il apprit la médecine au premier, l'astronomie au troisième, et au dernier à toucher la lyre. On a prétendu aussi qu'il avoit dressé un calendrier pour les Argonautes, et cela d'après un passage de la Titanomachie, rapporté par Clément d'Alexandrie, où il n'en est pas dit un mot, et où l'on voit seulement que Chiron, appelé *Sage*, fut le premier qui apprit la justice aux hommes, en leur enseignant la formule du serment, les sacrifices des Dieux et les figures des astres.

Quoi qu'il en soit, un beau tableau d'Herculanum le représente avec deux autres génies de la médecine, Apollon et Esculape. On a regardé ces trois divinités comme les emblêmes de la médecine botanique, oculiste et clinique. Au milieu d'eux, est un trépied sur une colonne, symbole des oracles de la médecine, de ses pronostics, de ses conjectures, etc..... *Hélas*, a-t-on dit! *cette allégorie du trépied, appliquée à la médecine, est d'une justesse désespérante!*

Mais c'est sur-tout par l'éducation qu'il donna à Achille, que Chiron est devenu célèbre. Un des plus beaux tableaux trouvés dans les ruines d'Herculanum représente ce centaure tenant le jeune Achille dans ses bras, et lui apprenant à toucher la lyre. Quelque difficile qu'ait été M. Cochin sur ces restes précieux de la peinture antique, il n'a pu s'empêcher de le rapporter et de lui donner des

éloges. Horace fait aussi de Chiron le précepteur d'Achille, et c'est dans sa bouche qu'il met ces préceptes agréables :

. . . . Omne malum vino ; cantuque levato,
Deformis Ægrimoniæ,
Dulcibus alloquiis.

La mort de Chiron, racontée ici par Ovide, l'est également par le même poëte dans ses métamorphoses, et par tous les mythologues ; quoique quelques auteurs prétendent qu'il dut sa guérison à la plante appelée *Centaurée*. Son antre est peint aussi des mêmes couleurs par Stace.

L'impuissance de son art le força à prier les Dieux de le priver de l'immortalité et de terminer ses jours. Il fut placé au ciel, où il forma le signe du Sagittaire, composé de 14 étoiles, suivant Ovide, de 20 suivant le scholiaste de Germanicus, et de 24 suivant Hyginus. Cette constellation se levoit acroniquement le 5 des nones.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

LES FASTES D'OVIDE.

LIVRE SIXIEME.

Il est aussi des causes diverses du nom de ce mois. Je les fixerai toutes, et vous-mêmes choisirez au gré de vos désirs.

Je vais chanter des vérités, et cependant on dira que ma bouche a feint, et que jamais aucune divinité n'apparut aux regards des mortels. En nous il est un Dieu ; c'est quand il s'agite, qu'un feu sacré nous embrâse. Les transports du génie sont l'émanation de l'esprit céleste. Moi sur-tout j'ai pu voir les traits augustes des divinités, soit parce que je suis poëte, soit parce que les choses sacrées sont l'objet de mes vers.

Il est un bois planté d'arbres épais, asyle secret où régneroit un absolu silence, si les eaux n'y faisoient entendre leur murmure. Là, je cherchois l'origine du mois que je chante, et j'étois tout entier occupé de ce soin. Voilà que tout-à-coup j'apperçois des Déesses ; non pas celles qu'avoit vues le chantre du labourage, lorsqu'il suivait ses moutons dans les prairies d'Acré, ni

T 4

celles que jugea le fils de Priam dans les humides vallons de l'Ida. Une d'elles pourtant y étoit; une d'elles, la sœur de son époux, celle, oui je l'ai reconnue, celle qui règne sur la colline de Jupiter. Je frémissois d'épouvante, et une pâleur secrète déceloit le trouble de mon ame, lorsque la Déesse dissipa ainsi la terreur qu'elle avoit fait naître : « Poëte, qui célèbres l'année romaine,
» toi qui oses confier à des modes légères des
» sujets si sublimes, tu t'es acquis le droit de
» voir les augustes divinités, lorsque tu entrepris
» de consacrer leurs fêtes par tes vers. Cepen-
» dant, pour que tu ne l'ignores pas, et que tu
» ne sois point emporté par l'erreur du vulgaire,
» apprends que c'est de mon nom que Juin tire
» le sien.

» C'est quelque chose sans doute d'avoir épousé
» Jupiter, d'être la sœur de Jupiter, et ma va-
» nité peut flotter incertaine entre mon frère et
» mon époux. Si l'on considère ma naissance,
» c'est moi qui, la première, ai mérité à Saturne
» le titre de père; je fus le premier fruit des amours
» de Saturne. C'est à mon père que Rome dut
» autrefois le nom de Saturnie; ce fut son premier
» asyle, après qu'il eut quitté les cieux. Si l'on
» peut aussi vanter son hymen, je dirai qu'on
» me nomme l'épouse du Dieu du tonnerre, et
» que mon temple s'élève au Capitole auprès

» de celui de Jupiter. Une courtisanne aura pu » donner son nom au mois de Mai, et l'on ose- » roit me disputer le même honneur ? Pourquoi » donc m'appelle-t-on la reine et la première des » Déesses ? Pourquoi a-t-on mis un sceptre d'or » entre mes mains ? N'est- ce pas la lumière du » jour qui forme le mois ? N'en ai-je pas été » appelée Lucine ? Et je ne verrois aucun mois » honoré de mon nom ! C'est alors que je me » repentirois d'avoir constamment déposé ma » colère contre la race d'Electre, et la famille » de Dardanus. J'avois cependant un double sujet » de ressentiment. J'avois à gémir de l'enlèvement » de Ganymède, et j'avois perdu le prix de la » beauté au jugement d'un Troyen. Oui, je dois » me repentir de ne plus favoriser Carthage et » ses murs, dépositaires de mon char et de mes » armes. Je dois me repentir d'avoir préféré le » Latium à Sparte, à Argos, à ma chère Mycène, » à l'antique Samos (1). Et le vieillard Tatius, et » les Falisques si fidèles au culte de Junon, ne » les ai-je pas laissés succomber sous les Romains? » Mais non, ne nous repentons pas ; qu'aucune » nation ne nous soit plus chère! Soyons-y hono- » rée; occupons-y un temple avec mon Jupiter! » *Je vous confie ces murs*, me dit Mars lui- » même ; *vous commanderez en souveraine dans* » *la ville de votre petit-fils.* L'exécution suit ses

» promesses; je suis célébrée sur cent autels.
» Mais l'honneur de présider à un mois, ne le
» cède, à mes yeux, à aucun autre honneur;
» et cependant Rome ne me l'accorde seulement
» pas ! Les peuples de son territoire me donnent
» cet emploi flatteur. Considérez les fastes de la
» boccagère Aricie, et ceux du peuple de Laurentum et de Lanuvium, qui m'est si fidèle;
» là, vous verrez un mois de Junon. Voyez
» Tibur, et les murs consacrés à la Déesse de
» Préneste ; vous y trouverez encore un espace
» de temps dédié à Junon. Romulus n'a cependant pas bâti ces villes, et Rome est la ville
» de mon petit-fils » !

Junon dit; je regardai, et j'apperçus l'épouse d'Hercule. La fraîcheur de la jeunesse brilloit dans ses traits. « Si ma mère, dit-elle, m'ordonnoit d'abandonner entièrement les cieux, je n'y
» resterois point contre les ordres de ma mère.
» Je ne viens donc pas lutter avec elle sur le
» nom de ce mois. Je viens lui faire ma cour,
» et la solliciter presqu'en suppliante. Il me sera
» plus doux d'obtenir par les prières ce que je
» pourrois ne devoir qu'à mes droits, et de la
» forcer peut-être elle-même à favoriser ma
» cause. Ma mère partage un temple brillant sur
» le Capitole, et comme elle le doit, elle règne
» avec Jupiter au haut de cette colline. Pour

» moi, toute la décoration qui m'est accordée, » me vient de l'origine de ce mois; cet honneur » que je réclame, est le seul que je possède. » Et qui peut s'offenser, Romains, si, postérité » reconnoissante, vous avez donné le titre d'un » mois à l'épouse d'Hercule? Ces lieux me de- » voient sans doute quelque chose au nom de » mon illustre époux. Il y conduisit les vaches » enlevées à Geryon. C'est ici que, malgré le » secours des flammes, et cette puissance incen- » diaire qu'il avoit reçue de son père, Cacus » teignit de son sang le sol de l'Aventin. Je » passe à des événemens moins éloignés. Ro- » mulus divisa son peuple suivant l'ordre des » âges, et il le divisa en deux classes. L'une est » pour les conseils, l'autre est plus propre aux » combats. Cet âge conseille la guerre, cet autre » la fait. Ainsi le voulut le prince, et il parta- » gea les mois avec la même distinction : *Juin* » *est le mois des jeunes gens; celui qui le pré-* « *cède est celui des vieillards* ».

Elle dit, et sans doute la chaleur de la contestation eût engagé une querelle sérieuse, et la colère eût fait taire la piété. Mais la Concorde survint, les cheveux ceints du laurier d'Appollon; la Concorde, ouvrage et divinité d'un héros paisible. Elle rappelle, et Tatius et le brave Quirinus, et les deux sceptres réunis pour rapprocher les

deux peuples, et les beaux-pères et les gendres rassemblés enfin dans un même asyle. « C'est » de cette *Jonction*, dit-elle, que Juin a pris son » nom ».

J'ai raconté ces trois causes. Pour vous, ô Déesse ! pardonnez ; je ne serai point l'arbitre qui doit prononcer sur ce différend ; vous aurez cause égale à mes yeux. Ce fut un jugement sur la beauté qui fit tomber Pergame. Deux font plus de mal qu'une seule ne peut faire de bien !

Le premier jour t'est consacré, Carna ! C'est la Déesse des gonds, c'est sa divinité qui ouvre ce qui est fermé, et ferme ce qui est ouvert. Le temps a enveloppé d'épaisses ténèbres l'origine de son pouvoir ; mais mes vers vont les dissiper.

Sur les bords du Tibre, s'élève le bois antique d'Helèrne ; ce bois où nos pontifes vont encore offrir des sacrifices. Là, naquit une nymphe appelée Grané par les anciens. Mille amans s'empressoient en vain sur ses pas. Elle couroit les campagnes, poursuivoit les bêtes à coups de javelots, et tendoit ses filets dans le fond des vallées. Elle n'avoit pas de carquois, et cependant on la prenoit pour la sœur d'Apollon : n'en rougis pas, Apollon, elle étoit digne de toi ! Quelqu'un de ses jeunes amans lui déclaroit-il son amour : « ces » lieux trop éclairés trahissent la pudeur, répon- » doit-elle ; conduis mes pas dans un antre plus

» secret, et je te suis ». L'amant crédule se glisse dans un antre ; mais elle trouve un buisson, elle s'y cache, et toutes les recherches sont inutiles. Janus la vit ; épris d'amour à sa vue, il avoit employé les plus tendres discours pour fléchir son insensibilité. La Nymphe, suivant son usage, lui dit de chercher un antre plus écarté, elle marche sur ses pas, puis se dérobe bientôt à son guide. Insensée ! Janus ne voit-il pas ce qui se passe derrière lui ? Tu emploies une vaine ruse, le Dieu a découvert ta retraite ; tu emploies une vaine ruse, te dis-je ; le Dieu te saisit sous la roche qui te recèle, il te serre dans ses bras, et au comble de ses vœux : « Reçois, dit-il, pour » gage de notre union, le droit de régner sur les » gonds ; c'est le prix dont l'amour paie le don » de ta virginité ». En disant ces mots il lui donne une branche d'épine (c'étoit une épine blanche), avec laquelle elle pourroit éloigner de la porte des maisons tous les accidens fâcheux.

Il est une espèce d'avides oiseaux ; ce ne sont pas de ceux qui frustroient Phinée des mets dont sa table étoit couverte ; mais ils en tirent leur origine. Tête énorme, vue perçante et fixe, bec propre à la rapine, leurs plumes sont blanches, et leurs griffes sont des hameçons. Ils volent la nuit, cherchent les enfans privés de leurs nourrices, et déchirent les corps enlevés de leurs

berceaux. On dit que de leur bec recourbé ils fouillent ces tendres entrailles, et que leur gosier se gonfle du sang qu'ils ont sucé. On les nomme *striges* (2) ; la cause de ce nom vient des sifflemens effrayans qu'ils font entendre dans l'horreur des nuits.

Soit donc que ces oiseaux naissent véritablement, soit qu'ils doivent l'être aux enchantemens, et qu'une vieille magicienne du pays des Marses, figure des fantômes en oiseaux, ils vinrent fondre sur le berceau de Procas. Procas venoit de naître ; c'étoit pour ces oiseaux une proie attrayante, il n'avoit que cinq jours. De leurs langues avides, ils épuisent et sucent le sein de l'enfant. L'infortuné pousse des cris douloureux, et semble invoquer du secours. Sa nourrice épouvantée accourt à sa voix, et voit son visage déchiré par les griffes meurtrières. Que doit-elle faire ? Ses traits altérés ont la teinte pâlissante qu'on voit aux feuilles tardives, que l'hiver naissant a flétries. Elle va trouver Grané et l'instruit de ce funeste événement. « Bannis tes craintes, lui répond-elle, l'enfant confié à tes soins sera » sauvé ». Elle vient au berceau ; la mère et le père l'arrosoient de leurs larmes. « Séchez vos » pleurs, je le guérirai, dit-elle ». Aussi-tôt elle touche trois fois par ordre, avec un rameau, les portes de la maison : trois fois elle marque les

portes avec un rameau. Elle répand ensuite de l'eau sur le seuil, mais de l'eau qui avoit une vertu de guérir; et tenant dans ses mains les entrailles crues d'une truie de deux mois : « Oiseaux » de la nuit, dit-elle, épargnez les entrailles en» fantines. Recevez pour un petit, une petite vic» time. Prenez, je vous en supplie, cœur pour » cœur, fibres pour fibres. Je vous donne cet être » pour un être plus précieux ».

Après cette libation, elle dépose en plein air les entrailles, et défend à tous ceux qui assistent au sacrifice, de regarder; alors elle prend la branche d'épine blanche qu'elle avoit reçue de Janus, elle la place à la petite fenêtre qui porte la lumière sur le lit. Depuis ce moment, on dit que les oiseaux respectèrent le berceau de Procas, et qu'il reprit le teint qu'il avoit auparavant.

Vous demandez pourquoi, aux calendes de ce mois, on mange du lard gras, et une bouillie de fèves mêlées avec de la farine de far (3) ? Carna est une Déesse des vieux temps, elle se nourrit encore des alimens dont elle se nourrissoit jadis, et on ne la voit point, éprise d'un vain luxe, rechercher des mets étrangers. Le poisson nageoit alors sans crainte d'être surpris par les hommes, et l'huître demeuroit en sûreté dans ses coquilles. Le Latium ne connoissoit pas l'oiseau que fournit la riche Ionie; ni celui qui se repaît du sang des

Pygmées (4). Le paon ne plaisoit que par son plumage (5), et les campagnes n'envoyoient pas sur les tables les animaux pris à la chasse.

Le porc étoit recherché. Un porc immolé faisoit les frais de toutes les fêtes. Pour la terre, elle donnoit seulement des fêves et un froment grossier. Quiconque au sixième mois mange de ce mêlange rustique, ne craint plus, dit-on, qu'aucun mal affecte ses entrailles.

On raconte aussi qu'en ce jour, on éleva sur le haut de la citadelle de Rome, un temple à Junon *Moneta*. On dit qu'on le dut à un vœu de Camille : c'est-là qu'étoit auparavant la maison de Manlius, de ce Manlius qui repoussa les armes gauloises loin du sanctuaire de Jupiter Capitolin. Heureux, Dieux tout-puissans, s'il fût tombé dans ce combat, défenseur du trône du grand Jupiter! Il vécut pour périr flétri du crime d'avoir affecté l'empire. Voilà ce que lui valut une longue vieillesse!

Ce même jour est aussi une fête du Dieu Mars (6). La porte Capêne voit son temple s'élever hors les murs, sur la voie Appienne.

Il faut l'avouer, redoutable tempête, tu méritas bien aussi qu'en cè jour on te consacrât un temple, lorsque notre flotte fut sur le point d'être engloutie dans les flots qui baignent la Corse.

Tous ces monumens des mortels, sont sous nos yeux.

yeux. Mais si vous cherchez les signes célestes, vous verrez alors se lever l'oiseau du grand Jupiter.

Le jour suivant fait briller les Hyades, entre les cornes qui ornent le front du taureau, et des pluies abondantes inondent la terre.

Lorsque deux fois l'étoile du matin aura brillé, que Phœbus se sera levé deux fois, et que deux fois la rosée matinale aura humecté les moissons, ce jour sera, dit-on, celui où Bellone fut consacrée pendant la guerre toscane; et toujours depuis, sa divinité prospère a veillé sur le Latium! Appius éleva ce temple, Appius, qui, refusant la paix à Pyrrhus, vit fort loin avec la lumière de l'esprit: il étoit privé de celle des yeux.

Devant le temple est une place peu étendue qui regarde l'extrêmité du cirque. Là s'élève une petite colonne, mais qui n'est pas d'une petite considération. C'est de-là que quand il s'agit de prendre les armes, la main du Féciale a coutume de lancer contre les rois et les nations le javelot précurseur de la guerre.

L'autre extrêmité du cirque repose sous la garde d'Hercule. Ce Dieu tient cet honorable emploi de l'oracle de la Sybille d'Eubée. Le jour où il en fut chargé, est celui qui précède les Nones. Si vous cherchez l'inscription : *Sylla donna sa sanction à cet ouvrage.*

Je voulois savoir à qui il falloit rapporter les Nones, à Sancus, à Fidius, ou au père Semon, lorsque Sancus me dit : « auquel des trois que tu » les rapportes, j'en recevrai toujours l'honneur. » Je porte ces trois noms ; ainsi le voulurent » les peuples de Cures ». En effet, les antiques Sabins consacrèrent un temple à cette divinité, et la placèrent sur le sommet du Quirinal.

Je possède une fille, et puissent ses années s'étendre au-delà de celles de son père ! Une fille dont la conservation fera toujours mon bonheur ! Je voulois lui donner un époux, et je m'informai quel temps étoit propre pour allumer les flambeaux de l'hymen, quel temps il falloit éviter. Alors on m'indiqua le mois de Juin, après les ides sacrées, comme un temps favorable aux épouses, favorable aux maris (7). On a déclaré la première partie de ce mois funeste à la couche nuptiale. Car l'épouse sainte du Flamine, Diale, me parla ainsi : « Jusqu'à ce que le Tibre paisible ait » porté à la mer, dans ses flots jaunissans, les » balayures du temple de Vesta, il ne m'est pas » permis de passer les dents de buis sur ma longue chevelure, ni de couper mes ongles avec » le fer, ni de toucher mon époux, quoiqu'il » soit le prêtre de Jupiter, et qu'une éternelle loi » nous unisse (8). Ne vous hâtez donc pas non » plus. Votre fille se mariera sous de meilleurs aus-

» pices, lorsque le feu de Vesta brillera au » milieu d'un sanctuaire purifié ».

Lorsque la sœur de Phœbus se lève pour la troisième fois après les Nones, elle fait disparoître, dit-on, le petit-fils de Licaon, et l'ourse ne craint plus le gardien placé derrière elle. Je me suis souvenu en ce jour d'assister à des jeux sur le gazon du champ de Mars; et j'ai appris, Tibre paisible, qu'ils étoient institués en ton honneur. Ce jour est la fête de ceux qui conduisent un lin perfide au fond des eaux, et couvrent d'un léger appas l'airain recourbé.

L'Intelligence est aussi parmi nous une divinité. Nous voyons un temple élevé à *l'Intelligence*; ce fut un vœu inspiré par la crainte de tes armes, perfide Carthaginois ! tu avois violé la paix, peuple infidèle, et tous les Romains accablés de la mort du consul, redoutoient d'en venir aux mains avec les Maures. La crainte avoit banni tout espoir, lorsque le sénat fit des vœux à *l'Intelligence*, et alors cette faculté devint tout-à-coup meilleure. Six jours séparent des ides qui s'avancent, le jour où fut accompli le vœu fait à cette divinité.

Vesta, favorises mes chants ! je vais ouvrir l'asyle secret qui t'est consacré; si pourtant il m'est permis d'assister à tes fêtes. J'étois tout entier à ma prière; j'ai senti aussi-tôt l'approche

des Intelligences célestes, et la terre réjouie a brillé d'une lumière purpurine. Je ne vous ai pas vue à la vérité, ô Déesse; loin de moi les fictions des poëtes! Vous ne pouviez paroître aux regards d'un homme! Mais sans que personne ne me les ait apprises, j'ai connu alors beaucoup de choses que j'ignorois et sur lesquelles m'égaroit l'erreur.

On raconte que Rome avoit célébré quarante fois les Palilies, lorsqu'elle reçut dans un temple la gardienne céleste du feu. Ce temple fut l'ouvrage d'un roi pacifique; le pays des Sabins ne produisit jamais un esprit plus rempli de la crainte des Dieux. Ce toît où vous voyez briller l'airain, étoit alors couvert de chaume, et ces murs étoient un tissu d'osier flexible. Cet étroit espace qui soutient le vestibule de Vesta, c'étoit alors le grand palais du vieux Numa. Cependant on dit que la forme du temple fut alors ce qu'elle est aujourd'hui; et telle est la raison que l'on peut rendre de cette forme. Vesta est la même que la terre; l'une et l'autre a son feu perpétuel; et la terre et le foyer indiquent eux-mêmes le point qu'ils occupent. La terre est comme une balle, qui ne soutient aucun appui; cette lourde masse est suspendue au milieu de l'air qui l'environne. Le mouvement même soutient le globe qu'il balance; aucun angle n'en presse les parties. Comme il est

placé au milieu de la région des choses, et qu'il est dans une distance égale de tous les points, s'il n'étoit pas convexe, il seroit plus voisin d'une partie que d'une autre, et le monde n'auroit pas la terre pour point central.

Dans la citadelle de Syracuse, est un globe suspendu au milieu de l'air, que l'art a renfermé à l'entour ; petite figure de l'immense étendue des cieux. La terre y est autant éloignée des points inférieurs que des supérieurs. C'est sa forme ronde qui le veut ainsi. La figure du temple de Vesta est de même ; on n'y voit saillir aucun angle. Un dôme le garantit de la pluie.

Vous demandez pourquoi la Déesse est servie par des ministres vierges (9). Cette particularité a ses causes aussi. On dit que Junon et Cérès naquirent d'Ops et des amours de Saturne ; Vesta fut leur troisième fille. Deux se marièrent, toutes deux furent mères, et la troisième resta intacte et ne connut point d'homme. Qui a-t-il donc d'étonnant si vierge, aimant les vierges pour ministres, elle admet à son culte des mains chastes ?

D'ailleurs, il ne faut voir dans Vesta rien autre chose que la flamme active et pure ; et vous ne voyez aucun corps naître de la flamme. Elle est donc vierge à bon droit, celle qui ne rend aucun germe, et n'en reçoit aucun ; et elle aime à avoir des compagnes de sa virginité.

Long-temps, insensé, j'ai cru que Vesta avoit ses images ; bientôt j'ai appris que le toît recourbé de son temple n'en recèle aucune. C'est un fe inextinguible qui est caché dans ce sanctuaire. Ni Vesta, ni le feu n'ont d'images. La terre se *soutient* par sa propre *force* ; Vesta tire donc son nom de ce qu'elle se soutient par sa propre *force* ; et la cause de ce nom peut être la même chez les Grecs. Mais le *foyer* est ainsi appellé, et des *flammes* et de ce qu'il *échauffe* et *fomente* toutes choses. Il étoit cependant autrefois dans les premiers appartemens ; c'est de-là aussi, je crois, que l'on a dit un *vestibule*, et que dans les prières nous disons encore à Vesta : « Toi qui occupes » les premiers lieux ! » C'étoit la coutume autrefois de s'asseoir sur de longs bancs, devant le foyer, et de croire que les Dieux assistoient au festin. Aujourd'hui même encore, lorsqu'on fait les sacrifices de l'antique *Vacuna*, on se tient debout, on s'asseoit devant les foyers de cette Déesse. Il est parvenu jusqu'à nous quelque chose de l'ancien usage : un vase pur porte encore à Vesta les mets envoyés de toutes parts.

Mais voilà que des pains sont suspendus au col des ânesses couronnées, et que des bouquets de fleurs couvrent les meules raboteuses. Les habitans des campagnes ne se servoient autrefois de four que pour griller le *far* ; et l'on connoît les fêtes

de la déesse *Fornacale.* Mais le foyer cuisoit le pain placé sous la cendre, et la tuile enchassée garnissoit son sol brûlant. C'est de-là que le boulanger fête et le foyer et la Déesse des foyers; ainsi fait l'ânesse qui tourne les meules.

Tairai-je, ou raconterai-je ta sotte aventure, rubicond Priape? C'est un conte très-joyeux. Cybèle, le front ceint d'une couronne de Tours, invite à la fête les Dieux immortels. Elle invite, et les satyres et les nymphes, divinités champêtres; sans que personne l'ait invité, Silène s'y trouve aussi. Il ne m'est pas permis, et d'ailleurs il seroit trop long d'écrire les festins des Dieux. On veilla la nuit entière au milieu des flacons. Les uns erroient à l'aventure dans les sombres vallées de l'Ida; une partie se couche et se délasse sur le tendre gazon. Ceux-ci jouent, ceux-là sont livrés au sommeil; une partie enchaîne des danses, et d'un pied léger foule en cadence la verte prairie. Vesta s'est couchée, et tranquille elle goûte sans crainte les douceurs du repos; un tertre s'étoit trouvé pour soutenir sa tête. Mais le rubicond gardien des jardins, convoite toutes les nymphes et toutes les Déesses; il va, revient et fait çà et là mille tours: il voit aussi Vesta; on ne sait s'il la prit pour une Nymphe, ou s'il sut que c'étoit Vesta; mais il soutient qu'il n'en sut rien. Un lubrique espoir se glisse dans son ame; il essaie d'appro-

V 4

cher furtivement, et, le cœur palpitant, s'avance d'un pied léger qu'il suspend avec soin. Par hasard le vieux Silène avoit laissé au bord d'un ruisseau doucement gazouillant, l'âne qui l'avoit apporté. Le Dieu de Hellespont se disposoit à commencer, quand la bête mal avisée se mit à braire. Epouvantée à cette voix bruyante, la Déesse se lève. Toute la troupe accourt. Priape s'échappe du milieu des mains qui l'assaillent. Lampsaque a coutume d'immoler l'âne à Priape : nous livrons aux flammes auxquelles elles sont destinées, les entrailles du traître animal ; et toi, divinité reconnoissante, tu l'ornes de colliers de pain. L'ouvrage cesse ; alors les meules oisives se taisent.

Je dirai ce que signifie, sur la colline du Dieu du tonnerre, l'autel de Jupiter boulanger ; autel plus digne d'être célébré à cause du nom de la divinité que par son prix. Le Capitole étoit vivement pressé par les féroces Gaulois qui l'entouroient : la longueur du siège avoit fait naître la famine. Jupiter ayant convoqué les Dieux autour de son trône majestueux. « Parlez, dit-il à Mars ». Aussi-tôt ce Dieu prend la parole : « Ainsi donc » on ignore quel est le sort de mon peuple ; et » la douleur de mon ame a besoin pour être » connue, de l'expression de la plainte ! Si ce- » pendant vous voulez que je raconte succincte-

» ment des maux qu'augmente encore l'opprobre,
» Rome gémit abattue sous un ennemi descendu
» des Alpes. Est-ce donc-là, Jupiter, est-ce là
» cette ville à laquelle vous aviez promis l'em-
» pire du monde? Est-ce là cette ville que vous
» deviez élever au-dessus des nations? Déjà elle
» a dompté les peuples de son territoire et brisé
» les armes étrusques. Ses espérances alloient
» croissant. Maintenant elle est chassée de ses
» foyers. Nous avons vu tomber sous leurs an-
» tiques vestibules ces vieillards vénérables, cou-
» verts de leurs robes triomphales; nous avons
» vu les gages précieux conservés par Vesta,
» arrachés de son sanctuaire. Et ce peuple croira
» qu'il existe quelques Dieux? Mais s'il consi-
» déroit que cette citadelle où vous habitez, que
» tant de sanctuaires où l'on vous adore, sont
» sous la main de l'ennemi qui les assiège, il
» seroit bientôt convaincu qu'il ne reste plus
» aucun secours à attendre du culte des Dieux,
» et que l'encens brûle sans fruit dans la main
» inquiète qui le présente. Et plût au ciel qu'il
» fût possible aux Romains de combattre! Qu'ils
» prennent les armes, et que s'ils ne peuvent
» l'emporter, ils succombent! Mais maintenant
» privés de vivres, ils sont réduits à craindre les
» destins des lâches; une troupe de barbares les
» presse enfermés sur leurs montagnes ».

Alors, et Vénus et Quirinus, qu'ornent le *Lituus* et la *Trabée*, et Vesta aussi, dirent beaucoup de choses en faveur de leur Latium. Le soin de ces » murs est commun à tous les Dieux, dit Jupiter, » et les Gaulois vaincus subiront la peine mé» ritée. Vous, Vesta, faites seulement que l'on » croie que les grains qui manquent sont en » abondance, et n'abandonnez pas un séjour qui » vous est cher. Tout ce qui existe des dons de » Cérès encore intacte, que la machine concave » les broye, et que le foyer durcisse par sa cha» leur ces substances que la main aura amo» lies ».

Il dit, et la fille de Saturne obéit aux ordres de son frère. La nuit étoit au milieu de son cours; déjà la fatigue avoit livré les chefs au sommeil. Jupiter les gourmande ainsi, et de sa bouche sacrée leur apprend ce qu'il veut que l'on fasse. « Levez» vous, et du haut de la citadelle, jetez au » milieu des ennemis le secours que vous avez le » moins d'envie de perdre ». Le sommeil s'enfuit; agités par cet ordre obscur, ils cherchent quel est ce secours qu'ils ne veulent pas perdre, et qu'on leur ordonne d'abandonner. Mais Cérès leur apparoît, et ils jettent aussi-tôt les dons de Cérès, qui résonnent en tombant sur les casques et les longs boucliers. Alors l'ennemi perd l'espérance de vaincre les Romains par la famine. L'en-

nemi ainsi repoussé, on élève un autel à Jupiter Boulanger.

Je revenois, un jour, des fêtes de Vesta, par l'endroit où la rue Neuve se joint maintenant à *la place Romaine.* Je vis une femme qui descendoit par-là les pieds nuds. Interdit à cette vue, je suspendis mes pas en silence. Une vieille du voisinage, vieille au chef branlant, à la voix tremblante, vit mon étonnement, me fit asseoir, et me parla ainsi : « Là, où vous voyez maintenant ces places, étoient d'humides marais ; » ce n'étoit qu'une large fosse toujours remplie » des eaux du fleuve débordé. Ici étoit le lac » Curtius, qui porte aujourd'hui des autels sur » un sol affermi ; c'est maintenant un terrein so- » lide, mais auparavant c'étoit un lac. Ces Ve- » labres, par où la pompe des spectacles a cou- » tume de s'avancer vers le cirque, n'étoient » rien autre chose que des saules, et qu'un amas » de vains roseaux. Souvent le convive joyeux, » revenant du faubourg le long des eaux, chan- » toit gaiement et lançoit aux mariniers, les » propos que le vin inspire. Le Dieu, qui porte » un nom si convenable à la diversité de ses » formes, n'avoit pas encore reçu ce nom du » cours du fleuve détourné. Là étoit aussi un » bois rempli de joncs et de roseaux, et un ma- » rais que l'on ne pouvoit passer qu'à pied nud.

» Les marais se sont retirés, le fleuve s'est ren-
» fermé dans ses rives, le terrein est maintenant
» ferme et sec. Et cependant l'usage qui vous
» étonne nous en est resté ». Ainsi m'instruisit la vieille. Que les Dieux vous gardent, bonne vieille, lui dis-je! Qu'il soit heureux et paisible, tout ce qui vous reste de vie!

J'appris dès mon enfance ce que j'ai encore à raconter; cependant pour cela je ne le passerai pas sous silence. Ilus, petit-fils de Dardanus, venoit d'élever de nouveaux murs; Ilus possédoit encore toutes les richesses de l'Asie. On dit qu'une image de Minerve armée, tomba des cieux sur les collines de la ville d'Ilion. J'ai voulu voir, et j'ai vu le temple et le lieu où elle tomba. C'est tout ce qui en reste à cette contrée; Rome possède Pallas. On consulte le Dieu de Sminthée, et du fond de l'épais et sombre bois qu'il habite, sa bouche qui ne ment jamais, rend cet oracle: « Consacrez à la déesse Ethérée, et vous
» conserverez votre ville. Elle transportera avec
» elle l'empire des lieux qu'elle aura occupés ». Ilus la garda avec soin et la tint enfermée au haut de la citadelle; le même soin occupa ensuite Laomédon son successeur. Mais elle fut mal gardée sous Priam; ainsi le vouloit elle-même la Déesse, depuis qu'elle avoit été vaincue en beauté au jugement de son fils. Elle permit qu'on

l'enlevât, et fut enlevée ou par le petit-fils d'Adraste, ou par Ulysse, si adroit en larcins, ou par le pieux Enée; c'est ce qui est encore incertain. Mais elle est devenue une propriété des Romains: Vesta veille sur elle; Vesta qui voit tout à la clarté de sa perpétuelle lumière. Dieux! quelles craintes n'eurent pas les sénateurs, lorsque Vesta s'embrasa et fut presque écrasée sous son sanctuaire! Les feux sacrés brûloient avec les feux impies, et une flamme profane se mêloit à la flamme sainte. Les ministres de la Déesse, les cheveux épars, pleuroient éperdues. La crainte avoit anéanti leurs forces. Metellus accourt au milieu d'elles: « Séchez des larmes inutiles, leur » crie-t-il à haute voix; volez au secours de la » Déesse, et de vos mains virginales enlevez les » gages du destin de l'empire. De stériles vœux » ne pourront les sauver; une main hardie doit » les enlever. Mais, Dieux! vous balancez? » (Il les voyoit en effet incertaines et tremblantes se proterner à genoux.).

Aussi-tôt il puise de l'eau, et élevant les mains au ciel: « Pardonnez, dit-il, objets sacrés; un » homme va pénétrer dans l'auguste sanctuaire » qui ne s'ouvrit jamais pour son sexe. Si c'est » un crime, n'en punissez que moi. Que Rome » soit délivrée, fût-ce au péril de ma tête! » Il dit, et s'élance. La Déesse applaudit au courage

qui venoit de l'arracher aux flammes ; elle fut sauvée par le secours généreux de son pontife.

Maintenant vous brillez sans crainte, flammes sacrées, sous le pontificat de César ! C'est maintenant que le feu divin brûle et brûlera à jamais dans les foyers d'Ilion ! On ne dira point que sous ce pontife aucune prêtresse ait souillé ses bandelettes virginales; aucune ne descendra vivante dans le sein de la terre : car ainsi périt la sacrilège ; on l'enferme dans celle qu'elle a violée : Vesta et la terre sont en effet la même divinité.

Ce fut en ces jours que Brutus mérita un surnom glorieux, en combattant le peuple Callaïque, et teignant de sang les plaines de l'Espagne. Mais ainsi se mêlent quelquefois les tristes événemens aux événemens prospères, pour que les peuples ne se livrent pas, dans toute la joie de leur cœur, aux plaisirs des fêtes; ce même jour, Crassus perdit, aux bords de l'Euphrate, ses aigles, son fils et les siens; et lui-même fut livré à la mort le dernier de tous! « Parthe, en vain tu t'énor» gueillis, dit Vesta; tu rendras les enseignes, » et un Dieu vengeur viendra, qui te punira de » la mort de Crassus ! »

Mais lorsqu'on ôtera aux animaux à longues oreilles les guirlandes de violettes qui les couronnent, et que les meules raboteuses recommenceront à briser les fruits de Cérès ; assis sur

sa poupe, le navigateur dira : « Nous verrons » briller le Dauphin, quand la nuit humide aura » chassé le jour ».

Déjà le vieux Thiton se plaint d'être abandonné de son épouse, et la vigilante étoile du matin s'élève des rivages de l'Orient; bonnes mères, voilà les matralies, votre fête! Allez, et présentez à la Déesse thébaine les gâteaux jaunissans qui lui sont dûs.

Près des ponts et du grand cirque, est cette place si célèbre, qui tire son nom du bœuf que l'on y a placé. C'est-là, dit-on, qu'en ce jour, les mains royales de Servius élevèrent un temple à la mère Matuta. Quelle est cette Déesse, et pourquoi éloigne-t-elle du seuil de son temple les femmes esclaves; car elle les en éloigne en effet? Pourquoi aussi demande-t-elle des gâteaux cuits au fourneau? Viens me l'apprendre, toi, dont le front se couronne de lierre enlacé au pampre verdoyant : Bacchus, c'est ta famille que je chante; dirige l'essor de ma muse.

Sémélé venoit d'être consumée, triste victime de la complaisance de Jupiter. Ino te reçut, Dieu naissant, et sa tendresse t'éleva avec les derniers soins. Junon s'irrite de ce qu'elle élève le fils de sa rivale qui n'est plus; mais, hélas! c'étoit le sang de sa sœur! Cependant, de ce moment, Athamas est agité par les furies et trompé par

une fausse image. Tu péris alors, jeune Léarque, sous la main paternelle. Ta mère en pleurs te donne un tombeau, et paie à ton ombre malheureuse le tribut des derniers honneurs. Elle s'élance ensuite, les cheveux épars et dans le désordre des funérailles, et enlève Mélicerte de son berceau. Il est un lieu qui, resserré dans un étroit espace, est battu par un double Océan, et seul résiste aux flots des deux mers. C'est-là que, dans sa douleur insensée, elle accourt tenant son fils entre ses bras, et du haut d'une roche élevée, se précipite avec lui dans les ondes. Panope et ses cent sœurs les reçoivent intactes, adoucissent leur chûte, et les portent à travers leur humide empire. Sans être encore Leucothoé, sans que le jeune enfant soit encore Palémon, ils parviennent à l'embouchure du Tibre si rempli de gouffres. Là étoit un bois, le bois de Sémélé ou de Stimulé; on dit qu'il étoit habité par les Ménades d'Ausonie. Ino leur demande quels sont les peuples de cette contrée; elle apprend que ce sont les Arcadiens, et qu'Evandre est leur roi.

Mais la fille de Saturne, dissimulant sa divinité, excite insidieusement, par ce discours imposteur, les bacchantes du Latium: « ô femmes
» trop faciles, femmes livrées toutes entières à
» l'aveuglement, ce n'est pas une étrangère
» guidée par l'amitié, qui vient se mêler à vos
» chœurs

» chœurs ; la supercherie la conduit ; elle veut » connoître le rit de vos mystères. Mais elle tient » un gage qui peut payer les peines qu'elle » mérite ».

A peine elle a parlé ainsi, que les Thyades, les cheveux flottans sur leurs épaules, remplissent l'air de hurlemens, saisissent Ino de toutes parts, et s'efforcent de lui arracher son enfant. L'infortunée invoque les Dieux du pays, ces Dieux qu'elle ne connoît pas encore : « Dieux et Déesses » de ces lieux, s'écrie-t-elle, secourez une mal» heureuse mère ! »

Ces cris vont frapper les roches de l'Aventin. Le héros du mont Oëta venoit de conduire sur ces bords les vaches d'Ibérie ; il l'entend et court à sa voix. A l'arrivée d'Hercule, ces femmes qui méditoient une indigne violence, tournent le dos et fuient honteusement. « Que cherchez-vous en » ces lieux, dit-il, nourrice de Bacchus (car il » la reconnut ?) La divinité qui me tourmente » vous poursuivroit-elle aussi ? » Ino l'instruit en partie ; en partie elle est retenue par la présence de son fils, et rougit de s'être livrée à l'impulsion criminelle des furies.

La renommée, la prompte renommée vole bientôt d'une aîle rapide, et le nom d'Ino passe de bouche en bouche. On dit qu'elle reçut l'hospitalité sous le toît fidèle de Carmente, et qu'elle y

déposa sa longue faim. La prêtresse de Tégée s'empressa, dit-on, de lui préparer elle-même des gâteaux cuits subitement. Ces gâteaux plaisent encore aujourd'hui à cette Déesse dans les fêtes *Matralies*; ce fruit grossier d'un tendre soin lui fut plus agréable que les ouvrages de l'art. « Main-
» tenant, dit-elle, divine prophétesse, dévoilez-
» moi, autant qu'il est permis, les futures desti-
» nées, et daignez ajouter cette faveur à la faveur
» de l'hospitalité ».

Carmente va répondre. Déjà elle sent l'influence du ciel et de la divinité, et son sein se gonfle du Dieu qui la remplit. A peine on la reconnoîtroit dans son changement subit, tant elle devient et plus sainte et plus grande qu'elle n'étoit à l'instant. « Je vais révéler d'heureux événemens;
» Ino, dit-elle, tes peines sont finies! réjouis-
» toi, et sois à jamais propice à cette nation! Tu
» seras une divinité des flots, ton fils régnera
» aussi sur les mers; mais prenez d'autres noms
» au milieu des ondes. Tu seras Leucothoé pour
» les Grecs, et Matuta pour nos peuples. Tous
» les ports seront sous l'empire de ton fils; nous
» l'appellerons Portunus, et dans la langue de
» sa patrie, il sera nommé Palémon. Allez, et
» daignez l'un et l'autre être favorables à ces
» lieux! » Ils promettent, la prédiction s'accomplit, leurs peines cessent, et ils changent de

noms ; l'un devient un Dieu, et l'autre une Déesse.

Vous demandez pourquoi cette divinité défend aux servantes d'approcher de son temple ? C'est qu'elle les hait ; et si elle daigne le permettre, je chanterai le principe de sa haine.

Une de tes femmes, divine fille de Cadmus, se livroit aux embrassemens de ton époux. L'infidèle Athamas l'aimoit en secret ; ce fut par elle qu'il découvrit que les laboureurs recevoient de toi des semences passées au feu. Tu nias ce crime ; mais le bruit public t'accusa. C'est pour cela que tu as pris en haine les esclaves.

Cependant que la tendre mère n'invoque pas cette Déesse pour ses enfans. On peut la regarder comme une mère peu fortunée. Il vaut mieux lui recommander les enfans d'une autre ; elle fut plus utile à Bacchus qu'aux siens mêmes.

On raconte, Rutilius, qu'elle te dit en ce jour : « Arrêtes consul infortuné, au jour de ma fête, » tu tomberas sous les armes des Marses ». L'événement répondit à la prédiction, et le Tolène roula des flots de sang. L'année suivante, lorsque la même aurore éclaira la nature, Didius fut taillé en pièces et ajouta un nouveau succès aux armes de l'ennemi.

Fortune, tu peux aussi réclamer le même jour de fête, la même situation et le même fondateur de temple. Mais qui est caché dans ton sanctuaire

sous ces vêtemens ? C'est Servius, et la chose est constante. Mais on n'est pas d'accord sur la cause qui le dérobe aux regards, et moi-même je flotte dans le doute. N'est-ce pas un aveu timide que fait la Déesse, de ses furtives amours, et de la honte d'avoir admis un mortel aux embrassemens d'une divinité ? Elle brûla en effet, éprise d'une vive ardeur pour ce prince, et il fut le seul homme qui ne la trouva pas aveugle. Elle avoit coutume de s'introduire la nuit dans son palais, par une petite fenêtre ; ce qui a valu à une porte de Rome, le surnom de *Fenestella*. Maintenant elle en rougit, et couvre d'un voile les traits dont elle fut charmée ; la figure du roi est donc cachée sous des vêtemens entassés.

Ne seroit-il pas plus vrai de dire qu'après la mort de Tullius le peuple fut consterné de la perte de ce roi pacifique ! Il ne pouvoit contenir sa douleur, elle croissoit à la vue de son image ; il fallut la cacher sous des vêtemens.

Mais, j'ai à chanter une troisième cause, qui m'ouvre une plus vaste carrière. Je saurai cependant ramener mes coursiers, et les replier sur eux-mêmes.

Tullia, ayant acquis un nouvel hymen au prix des forfaits, aiguillonnoit sans cesse la haine de son époux : « Que nous sert donc que le crime » nous ait rendus égaux, en nous souillant, toi

» du meurtre de ma sœur, et moi de celui de » ton frère, si tu sais respecter les droits de la » piété ? Il falloit laisser vivre et mon époux et » ta femme, si nous ne devions pas oser davan- » tage. Je t'ai destiné pour dot la tête et le sceptre » de mon père. Si tu es mon époux, vas, et exige » la dot que je t'indique. Le meurtre est une » œuvre de roi ; enlèves l'empire à ton beau-père » tombant sous tes coups, et trempons nos mains » dans le sang paternel ».

Inspiré par ces discours impies, il a osé, citoyen privé, s'asseoir sur le trône. Le peuple étonné court aux armes. De-là de toutes parts le meurtre et le carnage ; la foible vieillesse succombe. Gendre impie, Tarquin le *superbe* tient le sceptre enlevé à son beau-père; et ce prince infortuné, baignant la terre de son sang, tombe égorgé sur les esquilies où s'élevoit son palais. Sa fille s'avance sur son char vers le séjour paternel, et parcourt les rues d'un air hautain et féroce. Le cocher appercevant le corps du roi, fond en larmes et s'arrête ; mais elle l'excite ainsi : « Mar- » cheras-tu, ou attends-tu le triste prix de ta » sotte piété ? Vas, dis-je, et fais passer, sur le » visage même, tes roues rebelles ».

Il existe encore un témoignage certain de ce fait ; c'est de-là que le *quartier Scélérat* a été ainsi appelé, et qu'une infamie éternelle a con-

sacré cet événement. Cependant après son crime, cette fille coupable osa approcher du temple, monument élevé par son père. Je vais raconter un prodige, mais ce prodige est un fait. Une statue y représentoit Tullius assis sur son trône. On dit qu'elle porta aussi-tôt ses mains devant ses yeux. On entendit même une voix prononcer ces mots : « Cachez mon visage, dérobez-moi la vue » de ma coupable fille ». On jette alors un vêtement pour le couvrir. La Fortune défend qu'on l'ôte jamais, et elle-même fait entendre ces mots du fond de son temple : « Le jour où, pour la » première fois, Servius paroîtra le front dé- » voilé, sera le premier où la pudeur sera bannie » de Rome ». Femmes, gardez-vous de toucher à ces vêtemens défendus, et contentez-vous dans ces solemnités d'adresser vos prières à la Déesse. Qu'il ait toujours la tête couverte d'un vêtement romain, ce prince qui fut le septième roi de notre ville !

Le feu embrâsa un jour ce temple. Le feu épargna cependant la statue ; Vulcain lui-même secourut son fils. Car Vulcain est le père de Tullius, et sa mère fut la belle Ocrésia, Ocrésia de Corniculum. Un jour que Tanaquille préparoit avec elle un sacrifice suivant le rit accoutumé, elle lui ordonna de répandre du vin sur le foyer orné pour la cérémonie. Alors on vit,

ou l'on crut voir, mais plutôt on vit réellement, au milieu des cendres, la forme obscène de la virilité. La belle captive s'asseoit sur le foyer, par ordre de la reine; et Servius, formé dans son sein, reçoit du ciel le principe de son origine. Son père en manifesta des preuves, lorsqu'on vit un feu brillant entourer sa tête, et qu'une pyramide de flamme s'éleva au-dessus de ses cheveux.

En ce jour aussi, divine Concorde, Livie te dédia un temple magnifique, pour consacrer son union avec son époux chéri. Apprenez cependant, race future, qu'à l'endroit où est maintenant le portique de Livie, s'élevoit un palais immense. Une seule maison avoit été l'ouvrage d'une ville entière; elle occupoit un espace auquel le cédoit celui qu'occupent les murs de plus d'une ville. Elle fut rasée au niveau du sol, non qu'aucun crime d'état en eût provoqué la ruine, mais parce que le luxe qu'elle offroit pouvoit devenir funeste. César eut le courage de renverser ces superbes masses d'édifice, et de perdre une si riche portion d'un précieux héritage. --- C'est ainsi que doit s'exercer la censure; c'est ainsi que se donnent les grands exemples, quand le vengeur public fait lui-même ce qu'il conseille aux autres de faire!

Il n'est sur le jour suivant, aucune note que l'on puisse expliquer.

Aux ides, on éleve un temple à Jupiter *Invaincu.*

Mais il faut que je chante les petites Quinquatres. Viens, blonde Minerve, viens seconder mes efforts! Pourquoi le joueur de flûte court-il de tous côtés, par la ville? Que signifient et ces masques et cette longue robe?

Je dis; la Déesse Tritonienne, déposant sa lance, me répondit ainsi: (Permets, docte Déesse, que je rapporte tes propres paroles!)

Au temps de nos antiques aïeux, on faisoit grand usage des joueurs de flûte; toujours ils furent en grand honneur. La flûte résonnoit dans les temples; elle résonnoit dans les jeux; la flûte résonnoit encore dans les tristes funérailles. La récompense adoucissoit le travail; mais il arriva un événement qui devoit bientôt interrompre l'usage de cet art agréable. L'Edile avoit ordonné aussi qu'il n'y eût plus que dix de ces artistes qui assistassent aux pompes funèbres. Ils s'exilent aussi-tôt de Rome, et se retirent à Tibur; (car Tibur fut pendant certain temps un lieu d'exil). On n'entend plus aux spectacles les doux sons de la flûte; on ne les entend plus au pied des autels; aucun chant funèbre n'accompagne plus la pompe

suprême. A Tibur, vivoit un homme qui avoit été esclave, quoique digne d'un meilleur sort; mais depuis long-temps il étoit libre. Il prépare un festin à sa campagne, et y invite la troupe musicale, qui se rend à la fête. La nuit étoit venue, et les yeux et les esprits nageoient dans le vin, lorsqu'un envoyé, bien instruit de son rôle, arrive tout-à-coup. « Qu'attendez-vous, dit-il, pour » mettre fin à cette orgie? Je vous annonce celui » à qui vous devez la liberté ». A ces mots, se lèvent les convives que fait chanceler le bon vin. Leurs jambes incertaines et se dressent et se dérobent sous eux. « Retirez-vous maintenant, leur » dit le maître du logis ». Comme ils ne se hâtoient pas, il les jette dans un chariot; autour de ce chariot étoit un large tissu en claie; le temps, le mouvement et le vin excitent le sommeil, et la troupe ivre croit retourner à Tibur. Mais déjà elle étoit entrée dans Rome par les Esquilies, et au point du jour le chariot se trouve au milieu du *Forum*. Pour qu'ils pussent tromper le sénat, et par la figure et par le nombre, Plautius leur ordonne de cacher leurs traits sous des masques, et mêle quelques autres personnes parmi eux; pour que les joueuses de flûte puissent également augmenter la troupe, il veut aussi qu'ils aillent tous vêtus de longues robes. Il crut ce

déguisement propre à cacher leur retour, afin qu'on ne s'offensât pas de ce qu'ils étoient revenus contre les ordres de son collègue. Cette supercherie fit plaisir, et l'on aime encore à les voir, au jour des ides, se revêtir d'un costume nouveau, et chanter des paroles joyeuses sur les anciens modes.

Ainsi m'instruisit Minerve. Il me reste à savoir, lui dis-je, pourquoi ce jour est appelé les *Quinquatres*? « Mars, me répondit-elle, célèbre en » mon honneur une fête du même nom, et c'est » encore à moi que cette troupe doit l'invention » de son art. La première, je fis rendre à la » longue flûte des sons harmonieux exprimés du » buis percé de quelques trous. Ces sons me plu- » rent, mais dans le crystal d'une eau limpide, » fidèle miroir de mes traits, je vis s'enfler mes » joues virginales : cet art nouveau n'est pas si » précieux pour moi; adieu ma flûte, m'écriai-je! » Le gazon de la rive reçut l'instrument que je » venois de rejetter. Un satyre qui le trouva » commence par l'admirer : il en ignore l'usage; » mais il voit qu'en recevant le souffle, il rend » des sons. Tantôt ses doigts agiles y retiennent » l'air, tantôt ils l'en laissent échapper, et déjà » ses progrès dans cet art l'ont rendu vain et » superbe parmi les nymphes. Il provoque Phœbus

» lui-même ; Phœbus est vainqueur, le satyre
» est suspendu, et ses membres écorchés se dé-
» tachent de leur peau. Je n'en suis pas moins
» l'inventrice, et l'auteur de cette art mélodieux ;
» et voilà pourquoi ceux qui le cultivent célè-
» brent le jour de ma fête ».

Lorsque le troisième jour fera briller sa lumière, on te verra, Dodonienne Thyênê, sur le front du Taureau qui ravit la fille d'Agénor. C'est ce jour-là même, ô Tibre! que tu portes à la mer, à travers tes ondes étrusques, les balayures de Vesta.

Si l'on peut avoir quelque confiance aux vents, navigateurs, livrez vos voiles au Zéphire. C'est demain que son souffle propice caressera les ondes.

Mais lorsque le père des Hélyades aura puisé dans les flots l'éclat de ses rayons, et que la fraîche étoile du matin éclairera les deux pôles, le fils d'Hyriée élevera de la terre ses membres vigoureux.

La nuit suivante on appercevra le Dauphin. Il vit autrefois les Eques et les Volsques, mis en fuite dans les plaines d'Algide. C'est de-là, qu'honoré d'un triomphe acquis presque sous les remparts de Rome, on te vit traîné par des chevaux blancs, illustre Tubertus Posthumus.

Déjà il ne reste plus au mois que deux fois six

jours. Ajoutez cependant un jour, et le soleil quitte les Gémeaux, et ses feux colorent le signe du Cancer. Pallas commença, en ce jour, à être honorée sur l'Aventin.

Déjà paroît la bru de Laomédon. En se levant elle chasse la nuit, et la blanchissante rosée s'élève des prairies. On dit qu'en ce jour on bâtit un temple au Dieu, quel qu'il soit, que l'on appelle Summanus. Ce fut au temps où Pyrrhus étoit l'effroi des Romains.

Mais quand Galathée aura reçu, dans l'humide palais de son père, l'astre qui éclaira ce même jour, et que la terre sera livrée au profond repos, le jeune homme qu'embrâsent les feux de son aïeul, se lève et étend ses mains enlacées de deux serpens. On connoît l'amour de Phèdre; on connoît l'injure faite à Thésée: père crédule, il dévoua son fils, hélas! et ce ne fut pas impunément! Ce fils pieux alloit à Trézène. Un taureau s'avance, et de sa large poitrine, fend les flots qui le repoussent. Les chevaux troublés s'épouvantent, et, retenus en vain, ils traînent leur maître à travers les écueils et les rochers. Hyppolite étoit tombé de son char, et son corps, embarrassé dans les rênes et emporté au loin, étoit couvert de plaies. Il avoit rendu l'ame, et Diane gémissoit, cruellement

indignée. « Calmez votre douleur, lui dit le fils » de Coronis, je rendrai la vie à ce fils respec-» tueux, sans qu'il lui reste aucune blessure, » et les cruels destins le céderont à mon art ». Aussi-tôt, de ses boîtes d'ivoire il tire des simples, qui déjà avoient ranimé les mânes de Glaucus. Lorsque ce médecin inspiré avoit soumis les plantes à ses observations, il avoit profité de l'expérience faite par un serpent sur un autre serpent. Il touche donc trois fois le corps du jeune homme, trois fois il prononce les paroles qui rendent la vie. Alors il lève sa tête de dessus la terre, où elle reposoit. Un bois, la sombre retraite de ta forêt la récèle, Déesse de Dictyne; il est Virbius, au milieu du lac d'Aricie. Mais Pluton et Clotho gémissent; celle-ci, de ce que les fils qu'elle coupe se renouent; celui-là, de ce que le pouvoir de son sceptre soit diminué. Jupiter, craignant un exemple dangereux, lance sa foudre sur celui qui avoit employé les secours d'un art trop puissant. Phœbus, tu en gémis; mais il est devenu un Dieu. Appaise ton père. Il a fait lui-même pour toi ce qu'il défend qu'on fasse !

Non, César, c'est en vain que l'impatience de vaincre vous emporte; je ne permettrai pas que vous fassiez flotter vos enseignes, si les

auspices le défendent! Apprenez, par les terribles exemples de Flaminius, et des bords du Trasimène, que les justes Dieux nous donnent de grands conseils par les oiseaux (10). Si vous cherchez le jour téméraire de cette défaite, ce fut le huitième avant la fin de ce mois.

Le jour suivant est plus prospère. Massinissa dompta Syphax, et Asdrubal tomba, percé de ses propres traits (11).

Les temps s'écoulent, les années en silence amènent la vieillesse, et les jours s'enfuient sans qu'aucun frein les arrête? Comme les fêtes de la *Fortune Forte*, sont venues promptement! Encore sept jours, et Juin sera fini! Allez, Romains, célébrez gaiement la Déesse courageuse! Elle a sur la rive du Tibre, un temple dû aux bienfaits d'un roi. Volez, partie à pied, partie sur une barque légère, et ne rougissez pas de revenir chez vous pleins de vin. Que des nacelles couronnées de guirlandes, soient le théâtre des festins de la jeunesse, et que des flots de vin coulent sur le milieu des eaux. Le peuple honore cette Déesse, parce que celui qui éleva son temple naquit, dit-on, parmi le peuple, et monta sur le trône, du rang le plus humble. Son culte convient aussi aux esclaves, parce que Tullius, né d'une esclave, bâtit ce temple à l'inconstante Déesse.

Voilà qu'un convive peu sobre, revenant de sa maison du faubourg, jette ces mots aux étoiles : « Ta ceinture est cachée maintenant, » et peut-être le sera-t-elle encore demain ; » mais après cela, Orion, je la verrai ». S'il n'eût pas trop bu, il auroit dit aussi : le même jour viendra le solstice.

Au jour qui suit, les lares reçurent un temple, dans ce lieu où des mains habiles s'occupent à tresser force couronnes. Ce fut aussi le jour de la fondation du temple de Jupiter *Stator*, que Romulus bâtit autrefois, en face du mont Palatin.

Il restoit au mois autant de jours que l'on donne de noms aux Parques, lorsqu'on éleva un temple à la divinité de Romulus.

Demain sera le fameux jour natal des calendes Juliennes. Muses, venez mettre la dernière main à mon entreprise ! Dites, Muses, qui vous associa à ce héros, auquel sa belle-mère, vaincue, fut contrainte enfin de céder malgré elle ? Je dis. Clio me répondit ainsi : « Tu vois » un monument de l'illustre Philippe, dont la » chaste Marcia tire son origine, Marcia, qui » dut son nom au religieux Ancus. Sa beauté » répond à sa noblesse, et chez elle l'esprit » répond de même à la beauté ; ainsi, naissance,

» figure, talens, tout en elle est égal. Et ne » va pas croire qu'il nous sied mal de louer la » beauté; ne louons-nous pas ainsi les grandes » Déesses elles-mêmes? La sœur de la mère de » César fut autrefois unie à ce Romain. O » gloire! ô femme, digne d'entrer dans une » maison sacrée »! Ainsi chanta Clio; ses doctes sœurs l'approuvèrent, Alcide applaudit et fit résonner sa lyre.

NOTES

DU SIXIÈME LIVRE.

(1) SPARTE, Argos et Mycènes étoient particulièrement chères à Junon. Dans Homère, cette Déesse irritée dit à Jupiter : « Il est trois villes que je chéris plus que » toutes les autres, Argos, Sparte, et la superbe My- » cènes ». On sait que Junon avoit deux temples à Argos, l'un sous le surnom d'*Anthea*, et l'autre sous celui d'*Ascrea*. A Sparte, elle avoit plusieurs temples, un sous le nom d'*Argiva*, un autre sous celui d'*Hypechizia*, avec une antique statue de bois représentant *Junon-Vénus*; enfin, le fameux temple où elle étoit honorée sous le surnom d'*Aigophage*, surnom que les Lacédémoniens lui donnoient en lui sacrifiant des chèvres. A Mycènes, ou du moins à 15 stades de cette ville, étoit un temple de Junon sur les bords de l'Astérion et de la fontaine Eleuthérie. On peut voir dans Pausanias la belle description de ce temple et des statues qui l'ornoient.

Samos étoit sur-tout le séjour favori de Junon. C'est-là qu'elle étoit née sur les bords de l'*Imbrasus*, et qu'elle avoit épousé Jupiter. Il ne reste plus de son temple si fameux qu'une seule colonne dont M. de Choiseul-Gouffier nous a donné le plan. Les médailles de cette isle représentent le paon de Junon, ou la Déesse elle-même.

(2) Les oiseaux nocturnes ont toujours été regardés comme malfaisans, et ont joué quelque rôle dans les fictions de la

magie. La crédulité et l'amour du merveilleux avoient imaginé des êtres fantastiques, appelés *Lamiæ*, qui avoient le buste de femme, avec toutes les graces de la jeunesse et de la beauté, le reste du corps couvert d'écailles et se terminant en serpent. Elles alloient la nuit offrir leur sein aux enfans, dont ensuite elles suçoient le sang. On racontoit qu'une certaine reine d'Afrique, nommée *Lamia*, ayant perdu tous ses enfans par la jalousie de Junon, en conçut une telle fureur, qu'elle fit prendre et tuer tous ceux des autres femmes du pays. On feignit qu'elle étoit aveugle, qu'elle cherchoit par-tout les enfans pour les mettre à mort, que c'étoit un spectre hideux qui n'alloit que la nuit. Il a été un temps, dit à ce sujet le P. Calmet, qu'on croyoit sérieusement que certaines vieilles sorcières appellées *Lamiæ*, dévoroient les enfans et les morts, et c'est peut-être pour cette raison, ajoute-t il, qu'on gardoit les morts pendant la nuit. Les loix saliques ordonnent que si la sorcière a mangé un homme et qu'elle en soit convaincue, elle paiera 200 pièces d'argent. Rien n'est aussi constant, au milieu de l'instabilité des choses, que la propagation des erreurs et des sottises humaines !

(3) Le jour des calendes de Juin, on se régaloit de lard et de bouillie de fèves mêlées avec de la farine de l'espèce de froment appelé *far ;* c'est ce qui avoit fait donner à ce jour le nom de *Calendæ Fabariæ.* Dans le calendrier de Constant, les premiers jours de ce mois sont même désignés par le mot *Fabarici.* Ovide en indique la vraie raison ; c'étoit pour rappeler le genre de vie des premiers hommes. Il paroît, en effet, que la fève étoit prise génériquement pour désigner toutes sortes de légumes, et quelques étymologistes en dérivent le nom du grec φαγω *manger ;* ce qui annonceroit que l'on ne se

nourrissoit originairement que de légumes. Pline observe aussi qu'elle entroit presque par-tout dans la composition du pain. On voit dès-lors pourquoi on en faisoit un régal aux fêtes d'une Déesse, qui présidoit à la révolution de l'année, puisque, comme nous avons eu tant de fois occasion de le remarquer, dans le style allégorique, les mots de *création* et de *fin* du monde ne signifient autre chose que *commencement* et *fin* d'un période de temps. C'est par cette raison, que, comme l'a bien observé Boullenger, toutes les fêtes de commencement et de fin de période étoient accompagnées d'un régal simple, et représentant par sa frugalité la vie des premiers hommes.

(4) Ovide veut parler de la Grue. Ecoutons M. de Buffon sur le combat des Grues et des Pygmées : « C'est aux » sources du Nil que les anciens envoyoient les Grues » combattre les Pygmées, *sorte de petits hommes*, dit » Aristote, *montés sur de petits chevaux qui habitent des* » *cavernes*. Pline arme ces petits hommes de flèches; il » les fait porter par des béliers, et descendre au printemps, » des montagnes de l'Inde, où ils habitent, sous un ciel pur, » pour venir vers la mer orientale, soutenir, trois mois du- » rant, la guerre contre les Grues, briser leurs œufs, en- » lever leurs petits : *sans quoi*, dit-il, *ils ne pourroient ré-* » *sister aux troupes toujours plus nombreuses de ces oiseaux*, » qui même finirent par les accabler, à ce que pense » Pline lui-même, puisque parcourant des villes maintenant » désertes ou ruinées, et que d'anciens peuples habi- » tèrent, il compte celle de *Gérania*, *où vivoit autrefois* » *la race des Pygmées*, *qu'on croit en avoir été chassés par* » *les Grues*.

» Ces fables anciennes, ajoute l'éloquent et philosophe » historien de la nature, sont absurdes, dira-t on, et j'en

» conviens ; mais accoutumés à trouver dans ces fables des
» vérités cachées, et des faits qu'on a pu mieux connoître,
» nous devons être sobres à porter ce jugement trop facile
» à la vanité, et trop naturel à l'ignorance ; nous aimons
» mieux croire que quelques particularités singulières dans
» l'histoire de ces oiseaux, donnèrent lieu à une opinion
» si répandue dans une antiquité, qu'après avoir si souvent
» taxée de mensonges, nos nouvelles découvertes nous ont
» forcés de reconnoître instruite avant nous. On sait que
» les singes qui vont en grandes troupes dans la plupart
» des régions de l'Afrique et de l'Inde, font une guerre con-
» tinuelle aux oiseaux. Ils cherchent à surprendre leur ni-
» chée et ne cessent de leur dresser des embûches. Les
» Grues, à leur arrivée, trouvent ces ennemis, peut-être
» rassemblés en grand nombre pour attaquer cette nou-
» velle et riche proie avec plus d'avantage ; les Grues assez
» sûres de leurs propres forces, exercées même entr'elles
» aux combats, et naturellement assez disposées à la lutte,
» comme il paroît par les attitudes où elles se jouent, les
» mouvemens qu'elles affectent, et à l'ordre des batailles,
» par celui même de leur vol et de leur départ, se défen-
» dent vivement ; mais les singes acharnés à enlever les
» œufs de leurs petits, reviennent sans cesse et en troupes
» au combat ; et comme par leurs stratagêmes, leurs mines
» et leurs postures, ils semblent imiter les actions humaines,
» ils parurent être une troupe de petits hommes à des gens
» peu nstruits, ou qui n'apperçurent que de loin, ou qui,
» emportés par l'amour de l'extraordinaire, préférèrent de
» mettre ce merveilleux dans leurs relations. Voilà l'ori-
» gine et l'histoire de ces fables ».

(5) Chez les Grecs, le Paon ne plaisoit effectivement que par la beauté de son plumage. Mais les Romains qui

avoient poussé plus loin tous les rafinemens de luxe, se rassasioient réellement de sa chair. Selon Pline, ce fut l'orateur Hortensius qui, le premier, s'avisa de faire servir de jeunes paons sur sa table. Aufidius Lurco commença à en nourrir, vers le temps de la dernière guerre des pirates, et s'enrichit beaucoup à ce métier. Ils étoient fort chers en effet, puisque chez les Grecs, le couple se vendoit environ 900 liv. de notre monnoie. Anaxandrides dans Athénée, dit à ce sujet : « N'y a-t-il pas de la fureur à nourrir des paons, » dont le prix n'est pas moindre que celui des statues ? Ho- » race s'élève aussi contre ce luxe bizarre :

. . . . Quia veneat auro
Rara avis, et pictâ pandat spectacula caudâ :
Tanquam ad rem attineat quidquam. Num vesceris istâ
Quam laudas plumâ ?

On sait que Vitellius et Héliogabale mettoient leur gloire à remplir des plats immenses de têtes ou de cervelles de paons, de langues de phénicoptéres et de foies de scares.

On voit des paons représentés sur plusieurs tableaux trouvés à Herculanum.

M. de Buffon nous a rappellé à l'article du *paon*, que c'étoit sur cet oiseau que nos anciens chevaliers faisoient le plus authentique de leurs vœux, appelé *le vœu du paon*. On croyoit que le plumage de cet oiseau représente la majesté des rois et les superbes habillemens dont ces monarques étoient parés pour tenir la *Cour Plénière*. Sa chair étoit aussi la nourriture particulière des preux et des amoureux. Voyez dans les mémoires de l'Académie des inscriptions, les détails de la cérémonie de ce *grand vœu* (1).

(1) Tö. 35, *in*-12, p. 5, ect. et 234.

(6) La fête du dieu Mars, célébrée au commencement de ce mois, étoit celle de Mars *Gradivus*. Ce Dieu étoit ainsi nommé lorsqu'il étoit représenté marchant aux combats et respirant le carnage. Les Romains, pour consacrer leur amour pour la paix, avoient placé son temple hors des murs de la ville, au-delà de la porte Capêne, sur la voie Appienne, et même à certaine distance des murs; car Tite-Live rapporte qu'on avoit *alloué le pavage de la voie, depuis la porte Capêne jusqu'au temple de Mars*; ce qui suppose un espace de quelque étendue. Ce temple, voué pendant la guerre des Gaulois, et dédié l'an de Rome 368, fut restauré, augmenté et enrichi de cent colonnes par Sylla. C'est près de ce temple qu'étoit la fameuse pierre *Manale* que l'on promenoit dans les temps de sécheresse, et qui amenoit aussi-tôt très-infailliblement, des pluies abondantes. C'est encore de ce temple que partoit la fameuse procession des chevaliers, dont l'origine étoit aussi un prodige, et que Dénis d'Halicarnasse décrit de cette manière: « On voit encore aujourd'hui plusieurs monumens de cette » apparition, (*de Castor et Pollux dans la guerre pour le réta-* » *blissement des Tarquins*) entr'autres.... les sacrifices ma- » gnifiques qui s'offrent toutes les années en leur honneur » aux ides de Juillet, jour auquel la guerre fut heureu- » sement terminée. Mais le témoignage le plus illustre que » nous ayons d'une apparition si miraculeuse, est la pom- » peuse cavalcade qui suit les sacrifices. Tous ceux à qui » la république entretient un cheval, y paroissent dis- » tingués par tribus et par curies, superbement montés, » comme s'ils revenoient du combat. Ils sont couronnés de » branches d'olivier, vêtus de robes mêlées de blanc et » d'écarlate, qu'on nomme *trabées*. La calvacade part » *d'un temple de Mars qui est hors des murs*; elle fait tout

» le tour de la ville, elle passe dans la place publique et » par-devant le temple de Castor et Pollux. Elle est quelquefois de 5000 hommes, portant tous les marques » d'honneur qu'ils ont méritées dans les combats où ils ont » signalé leur courage; spectacle digne de la majesté et » de la grandeur de l'Empire ». Quelques auteurs assurent que ce n'étoit pas du temple de Mars que partoit cette procession, qu'il faut bien se garder de confondre avec une revue, mais du double temple de l'Honneur et de la Vertu, situé vers le même endroit; sanctuaires placés l'un derrière l'autre, de manière que par une sublime allégorie, on ne pouvoit parvenir à celui de l'Honneur qu'après avoir passé par celui de la Vertu.

(7) On sait qu'il y avoit des temps contraires aux mariages; s'étoit pendant les *Férales*, la cérémonie des *Anciles*, et les *Lemurales*. En général, le jour et le lendemain de toutes les calendes, nones et ides, étoient funestes et peu propres aux mariages. Une quatrième époque étoit le commencement de Juin jusqu'au 15, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'on eût jeté dans le Tibre les balayures du temple de Vesta, cérémonie ainsi marquée dans les calendriers au 15 de Juin, le sur-lendemain des ides de ce mois, ou le 17 des calendes de Juillet: Q. ST. DF. *quando stercus defertur.*

Les fêtes de Vesta étoient suivies du nétoiement, et de la purification de son temple; il n'y avoit donc qu'après la cérémonie *de ce nétoiement*, c'est-à-dire, après que le sanctuaire étoit refermé, qu'il pouvoit être permis de se marier; et comment s'engager par ce nœud solemnel, pendant les fêtes d'une Déesse toujours vierge?

Si l'on croit Festus, les balayures se portoient dans un recoin pratiqué vers le milieu du Clivus Capitolinus, où

elles étoient renfermées comme un objet religieux, derrière une porte appellée *Stercoraria*. Ovide dit cependant qu'on les jetoit dans le Tibre.

Le mot *stercus* peut être relatif aux animaux dont il paroît que dans la suite les vestales faisoient aussi des sacrifices. Plutarque dit qu'on lavoit le temple tous les jours.

Au reste, il est vraisemblable que ces défenses de se marier à certains temps, remontoient à des idées apocalyptiques, qui faisant craindre la destruction du monde à chaque fin de période, présentoient comme sinistres et les mariages et la fécondité des femmes.

(8) Nous avons déjà eu occasion de parler des pratiques superstitieuses auxquelles étoit obligée l'épouse du Flamine Diale. Il y avoit certains jours de l'année où elle ne pouvoit ni soigner sa chevelure, ni couper ses ongles. Il en étoit ainsi pendant la cérémonie des Anciles, et pendant celle des Argées. Elle étoit donc tenue à la même observance de mal-propreté aux jours où l'on balayoit le temple de Vesta. Aulu-Gèle rapporte même cette loi des anciens rituels : *que l'on enfouisse dans la terre qui nourrit un arbre heureux, ce que le ciseau a fait tomber des ongles et de la chevelure du prêtre de Jupiter.* Que de choses l'éloignement des siècles permet de présenter avec leurs ridicules !

Il falloit encore que, comme aux autres jours que nous venons de marquer, la Flamine Diale s'abstînt de partager le lit de son époux. A cette occasion Ovide remarque qu'elle ne pouvoit se marier qu'une fois. Le livre des pontifes ou le rituel portoit : « la perte de son épouse le force » d'abdiquer le sacerdoce ; la mort seule peut dissoudre son » mariage ». Tertullien en parle, en rappelant l'estime

que les païens eux-mêmes avoient pour la monogamie : *Monogamia apud Ethnicos in summo honore est, ut et Virginibus legitimè nubentibus univira pronuba adhibeatur, et sic auspicii initium est. Item in quibusdam Solemnibus et auspiciis, ut prior sit univiræ locus. Certe Flaminica non nisi univira est ; quæ et flaminis lex est.*

(9) Si le culte de Vesta étoit plus ancien que Numa, l'institution des prêtresses vierges remontoit aussi bien au-delà de son règne. Dès les temps fabuleux, Médée sur le Phase, fut prêtresse d'Hécate. Appollonius de Rhodes dit qu'elle vivoit dans un appartement séparé de la maison de son père, qu'elle étoit suivie par douze filles vierges comme elle, et que quand son amour pour Jason la contraignit de fuir, elle laissa dans son lit une boucle de ses cheveux, pour assurer à sa mère qu'elle avoit toujours conservé sa virginité.

Il y avoit aussi des vestales chez les Orientaux. Artaxercès Mnémon voulant épouser Aspasie, concubine de Cyrus le jeune, son fils Darius, à qui il avoit remis les rênes de l'empire, la lui demanda. Le père ne pouvoit la refuser ; mais s'étant repenti de la promesse qu'il en avoit faite, et voulant trouver un prétexte pour y manquer, il l'a fit prêtresse du Soleil, suivant Justin, ou de Diane selon Plutarque. Dans la Grèce, la plupart des prêtresses d'Hercule, de Minerve, de Diane, étoient obligées à la continence, et quelques-unes à une virginité perpétuelle, comme la prêtresse d'Hercule à Thespis. Plutarque assure qu'à Athènes et à Delphes, aussi bien que dans le reste de la Grèce, où l'on conservoit le feu sacré, on choisissoit des espèces de vierges d'un autre genre, c'est-à-dire, des veuves d'un âge avancé. A Athènes, le temple de Mi-

nerve étoit appelé *Parthenon*, non-seulement parce que Pallas étoit vierge, mais parce qu'on y entretenoit un nombre de vierges pour le service du temple et de la Déesse. Pausanias parle aussi d'un temple dans l'Achaïe, dont le sacerdoce étoit confié à une femme mariée, qui étoit obligée dès ce moment de vivre dans la continence. Quand elle étoit soupçonnée d'y avoir manqué, on l'éprouvoit en lui faisant boire du sang de taureau, qui la faisoit mourir infailliblement si elle étoit coupable. N'avons-nous pas vu aussi les prêtresses du Soleil chez les Mexicains, liées par le serment d'une perpétuelle virginité ? On ne se lasse point d'être surpris que les mêmes erreurs se soient constamment perpétuées chez tous les peuples, et dans tous les siècles, tandis que la lumière de la vérité a été si souvent altérée et interrompue !

A Rome, il n'y eut d'abord que quatre vestales. Servius Tullius, selon Plutarque, ou Tarquin l'ancien, selon Denis d'Halycarnasse et Valère Maxime, en ajouta deux. Ce nombre n'augmenta ni ne diminua pendant toute la durée de l'empire, et quoiqu'il paroisse par un passage de S. Ambroise, et des médailles de Faustine, qu'il y en avoit sept, cette septième n'étoit sans doute qu'une novice, qui ne faisoit pas partie de l'ordre. On ne voit en effet que les six vestales sur le camée qui forme le cul-de-lampe du texte de ce livre, et qui, comme nous l'avons dit, est copié sur le revers d'une médaille de Faustine. On les choisissoit parmi le peuple ; on faisoit semblant d'arracher la vestale des bras de ses parens, parce que la première avoit été ravie, et on lui coupoit les cheveux, que l'on attachoit à l'arbuste *Lotos*, en signe d'affranchissement. On ne pouvoit pas non plus en recevoir au-dessous de six ans,

ni au-dessus de dix, afin que l'innocence ne pût être soupçonnée, ni le sacrifice équivoque.

A Albe les vestales étoient obligées à une virginité perpétuelle; mais à Rome on n'exigeoit d'elles qu'une continence de 30 années, dont elles passoient les dix premières à apprendre leurs obligations, les dix suivantes à les pratiquer, et le reste à instruire les autres; après quoi elles étoient libres de se marier; autrement si elles restoient attachées au culte, elles n'avoient plus la même part au ministère.

Leur habillement n'avoit rien de triste, ni qui pût effacer ce qu'elles avoient de beauté. Elles portoient une coëffe ou espèce de turban (*Vitta*) qui ne descendoit pas plus bas que l'oreille, et leur découvroit tout le visage. Elles y attachoient des rubans, noués avec grace au-dessous du menton. Leurs cheveux, qu'elles laissèrent croître dans la suite, recevoient tous les ornemens que put inventer l'art de plaire. Elles avoient par-dessus leur habit une espèce de rochet d'une toile fine, blanche, que recouvroit une mante de pourpre, ample et longue, qui ne portant ordinairement que sur une épaule, leur laissoit un bras libre et retroussé fort haut, comme on le voit sur les monumens.

Leurs fonctions étoient particulièrement de garder le feu jour et nuit, en distribuant sans doute les heures de manière à se relever les unes et les autres. Il paroît qu'elles étoient obligées aussi à quelques prières et sacrifices particuliers pendant la nuit. Nous avons eu occasion de parler des jours solemnels auxquels elles sacrifioient publiquement ou présidoient à quelque grande cérémonie. On sait que l'extinction du feu sacré, présage des plus grands malheurs, parce que, comme l'a bien observé Boullenger, elle sem-

bloit présager le moment apocalytique, où le grand principe devoit se détruire; on sait, disons-nous, que cette extinction faisoit condamner la vestale négligente à être fouettée nue par le souverain pontife, et l'on a lieu de s'étonner sans doute que l'on exposât à un pareil châtiment des filles vouées à la plus rigoureuse chasteté. On ne doit pas être moins surpris de l'examen que le même pontife faisoit de leur personne dans toute la nudité de la nature, lors de leur réception.

Mais on est effrayé, on est indigné lorsque l'on songe au supplice qui punissoit la vestale trop foible ou trop sensible. La coupable étoit jugée par le collège des pontifes, dont on appeloit cependant au tribunal du peuple; et lorsqu'elle étoit condamnée, on commençoit par la dégrader du sacerdoce. Ensuite le grand-prêtre et les pontifes la dépouilloient de ses ornemens sacrés; puis étendue dans une espèce de biere, elle étoit conduite du temple à la porte Colline, auprès de laquelle, en dedans de la ville, étoit une butte destinée à ces exécutions. Là, étoit une fosse ou caveau, dans lequel on mettoit du pain, de l'eau, du lait et de l'huile, où l'on allumoit une lampe et où l'on dressoit une espèce de lit. L'infortunée y descendoit, et alors on combloit l'ouverture de la fosse au niveau de la levée. --- On se console au moins un peu, en voyant que dans l'espace de mille ans environ, qui se sont écoulés depuis l'établissement des vestales jusqu'à leur décadence, sous Théodose, à peine chaque siècle a-t-il été souillé d'un événement si terrible!

Quels si grands dédommagemens pouvoient donc porter à embrasser un état exposé à des privations si sensibles et à un supplice si cruel? Des honneurs, des distinctions et

une liberté sur tout le reste, qui, comme l'a bien observé l'abbé Nadal, ne faisoient que multiplier pour elles les occasions délicates et les situations dangereuses. D'abord elles vivoient dans le luxe et dans la mollesse, se trouvoient aux spectacles du théâtre et du cirque, alloient souvent manger dans leur famille, s'immisçoient des affaires, et recevoient les hommes le jour dans leur maison et les femmes à toute heure. Ajoutons qu'elles ne marchoient que précédées de licteurs, et que les consuls et les préteurs qui se trouvoient sur leur chemin, étoient tenus de prendre une autre route, ou bien ils faisoient baisser devant elles leurs haches et leurs faisceaux. Leur rencontre rendoit la vie aux coupables que l'on menoit au supplice. Sur la fin de la république, elles n'alloient plus au Capitole que dans une voiture magnifique, assises sur une chaise curule et suivies d'une foule de femmes et d'esclaves. Aux spectacles, elles occupoient une place distinguée. Leurs biens, composés d'abord du revenu de quelques terres qu'on leur avoit assignées, s'accrurent considérablement dans la suite par diverses fondations qui les mirent à portée d'étaler le faste le plus brillant.

Terminons ces détails, que nous devons, en partie, à Juste-Lipse et à l'abbé Nadal, par un passage de Prudence, qui en rappelle plusieurs d'une manière piquante :

« D'abord, on choisit des jeunes filles dans leurs tendres » années, afin que la victime, ignorant encore ses propres » volontés, échauffée d'ailleurs par les éloges de la pu- » dicité, et par l'amour des Dieux, condamne les justes » liens d'un sexe fait pour l'hymen.

» La pudeur captive est consacrée à un ingrat autel. La » volupté, qu'on les force de dédaigner, ne s'éteint pour- » tant pas dans le cœur des infortunées; on ne fait que les

» en priver, et si leur corps demeure intact, il n'en est pas » ainsi du cœur ! Leur couche solitaire ne connoît plus le » repos ; elles y nourrissent le poison caché qui les brûle, » et soupirent après les flambeaux de l'hymen, qu'elles n'ont » pas vu briller pour elles !

» Mais l'espérance qui leur reste ne fait qu'entretenir le » feu qui les consume ; car un jour, la torche nuptiale doit » s'allumer, le voile de l'hymen doit couvrir leurs cheveux » blancs, et Vesta, qui, pendant un temps, exige des » ministres intacts, se dégoûte à la fin d'une vieille vierge. » Lorsque la vigueur de l'âge les appeloit à la couche nup- » tiale, l'amour n'a fécondé d'aucun fruit un sein condamné » à la stérilité. Mais la prêtresse *Vétérane*, ayant rempli » sa sainte carrière, abandonne les foyers près desquels se » consuma sa jeunesse ; elle se marie, soumet au joug d'un » époux ses rides émérites, et apprend, nouvelle mariée, » à se réchauffer dans le lit qu'elle glace !

» En attendant, tandis que la bandelette enlacée orne les » cheveux épars, et que la prêtresse vierge alimente le fatal » brasier, on la voit portée en pompe publique au milieu » des rues, assise sur un char, et le front dévoilé, étalant » ses jeunes attraits aux yeux de la ville enchantée. En- » suite, l'auguste pudeur et la piété, qui abhorrent le sang, » vont s'asseoir dans l'amphithéâtre, pour contempler la » lutte sanglante et la mort des gladiateurs, pour porter » leurs saints regards sur ces blessures vendues pour du » pain ! Une vierge décorée des vénérables cordons des ban- » delettes sacrées, vient se repaître d'un spectacle d'escrime !

» O cœur tendre et compatissant ! Elle se lève à chaque » coup, et lorsque le vainqueur porte le poignard à la » gorge du vaincu, elle tressaille de plaisir ! La modeste » vierge ordonne que le glaive s'enfonce dans le cœur du

» malheureux étendu sur l'arêne ; elle suit de l'œil les der-
» niers mouvemens des entrailles palpitantes, d'où l'ame
» s'exhale sous le couteau qui les déchire !

» Mais tel est leur mérite : elles veillent assiduement
» pour la majesté de l'empire du Latium ; elles rachètent
» la vie du peuple et le salut des grands ; elles savent
» laisser flotter avec art leur longue chevelure sur leurs
» épaules, avec art ceindre leur front de rubans légers,
» et en orner leurs cheveux. Elles vont aussi près d'un
» autel souterrain, sans autres témoins que les ténèbres,
» égorger, au milieu des flammes, des animaux expia-
» toires, en murmurant je ne sais quoi. Ne les voit-on
» pas encore s'asseoir au lieu le plus distingué du théâtre,
» y contempler des scènes meurtrières, y calculer com-
» bien de traits s'enferrent dans le trident, de combien de
» blessures entr'ouvertes le gladiateur arrose l'arêne en
» fuyant, et de combien de sang ses pas sont marqués ? »

(10) Ce fut le 9 des calendes de Juillet, qu'arriva la défaite de Flaminius sur le bord du lac de Trasymêne. On attribue cette défaite à ce qu'il avoit entrepris le combat, malgré les présages des auspices : son cheval s'étoit abattu sous lui, les poulets sacrés n'avoient pas voulu manger, et un porte-enseigne n'avoit pu arracher de terre son drapeau. Mais il s'étoit aussi engagé imprudemment dans un défilé, dont l'ennemi occupoit toutes les hauteurs ! --- Ce jour fut marqué dans le calendrier Romain, au nombre des jours funestes.

(11) Le 8 des calendes, Syphax, déjà battu par Scipion l'Africain, fut vaincu et pris par Lælius et le roi Massinissa, et mené à Scipion, qui le fit conduire à Rome, chargé de chaînes, et de-là dans les prisons de Tibur, où il mourut. On prit également Cyrta, capitale du royaume,

Sophonisbe, épouse de Syphax et toute la famille royale. Ce fut l'an de Rome 550.

Le même jour, quatre années auparavant, Asdrubal, après avoir fait des prodiges de valeur, et voyant que la victoire se déclaroit pour les Romains, se jeta au milieu d'une de leurs cohortes, où il périt en digne fils d'Amilcar et en digne frère d'Annibal, dit Rollin.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER LIVRE.

HYMNES

HYMNES DE CALLIMAQUE DE CYRÈNE,

OUVRAGE TRADUIT DU GREC EN FRANÇAIS,

PAR M. DUTHEIL.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

PARMI les différentes productions de l'antiquité, qui paroissent avoir été jusqu'à présent aussi négligées par les lecteurs superficiels, qu'estimées des véritables amateurs de la langue grecque, on distingue sur-tout les hymnes de Callimaque. Tandis que les travaux multipliés d'une foule de commentateurs, qui se sont attachés à éclaircir le texte de cet auteur, et le grand nombre d'éditions qu'ils en ont données successivement, semblent annoncer le cas qu'on doit faire de ces hymnes, la plupart de nos littérateurs les regardent comme de simples généalogies des Dieux du Paganisme, comme des espèces de litanies mythologiques, qui ne pouvoient intéresser que les Grecs.

J'avoue qu'en général on ne voit dans ces petits poëmes, ni la richesse des compositions d'Homère, ni le feu des odes de Pindare ou des chœurs des tragiques; mais j'ose dire aussi que Callimaque, dont le principal mérite ne consiste, si l'on veut, que dans une élégance continue et dans la variété des détails qu'il sait placer à propos, montre quelquefois assez d'élé-

vation et de force, pour que le jugement d'Ovide qui lui refusoit entièrement le génie, et ne lui accordoit que l'art, paroisse au moins trop sévère.

D'ailleurs, la lecture de ses hymnes qui, comme pièces de poésie, ont droit de nous intéresser, doit nous attacher encore plus par l'utilité dont elle est pour la parfaite intelligence de la fable et de l'histoire ancienne. Les notes de plusieurs savans hommes, et sur-tout le vaste commentaire de Spanheim, en ont fait sortir une foule de traits variés, qui peuvent servir à l'éclaircissement de plusieurs points de mythologie et d'histoire, principalement par rapport aux pratiques religieuses de plusieurs fêtes célèbres dans la Grèce. C'est en suivant les traces de ces laborieux écrivains, en réunissant tous ces différens traits épars dans leurs écrits, et en recueillant ceux qui pouvoient leur être échappés, que je suis parvenu à donner dans plusieurs dissertations, lues à l'académie des belles-lettres, une idée plus juste que celle qu'on s'étoit formée jusqu'à présent, des solemnités pour lesquelles la plupart de ces hymnes ont été composées, telles que les fêtes carnéennes, les thesmophories, la cérémonie des bains de Pallas et les fêtes de Délos.

Si les détails nécessaires à ce genre d'ouvrage,

détails traités souvent de minutieux ou d'inutiles, par ceux que des études sérieuses n'ont point préparés à en connoître le prix et l'usage, ont pu ne pas déplaire dans un lieu où rien de ce qui concerne l'antiquité n'est étranger, j'ai toujours été bien éloigné de penser à les mettre jamais séparément sous les yeux du public. Je comptois même que la traduction des hymnes ne paroîtroit qu'à la suite de ces différentes dissertations, supposé qu'un jour l'académie, dont j'ai l'honneur d'être membre, les jugeât dignes d'être insérées dans le recueil de ses mémoires. Mais ayant appris, par la lecture des écrits périodiques, qu'un homme de lettres, qui ne se nommoit point, se disposoit à faire imprimer une imitation française des hymnes de Callimaque, j'ai cru pouvoir, sans injustice, me hâter de profiter d'un travail déjà fait, et me procurer le foible avantage de contribuer le premier à faire mieux connoître un auteur injustement relégué jusqu'ici dans la bibliothèque des seuls érudits.

Tel est le motif qui me détermine à donner aujourd'hui cette traduction; mais avant tout, on me saura gré peut-être, de rassembler ici tout ce qu'on peut savoir touchant la personne de Callimaque, et ses nombreux ouvrages, dont nous ne possédons aujourd'hui que la moindre partie.

Callimaque, fils de Battus et de Mésatma, étoit né à Cyrène en Libye. Le nom de son père a fait présumer qu'il étoit de la race du fameux Battus, autrement nommé Aristote, fondateur de cette capitale de l'Afrique; et le rang distingué que sa famille tenoit dans sa patrie, semble autoriser cette conjecture. Lui-même, dans une épitaphe qu'il avoit faite pour orner le tombeau de son père (1), et où, pour le dire en passant, il se vante assez naïvement d'être au-dessus de l'envie, nous apprend que son grand-père, qui se nommoit comme lui Callimaque, avoit commandé les armées de sa nation. L'usage étoit, chez les

(1) Voici le sens de cette épitaphe, que j'ai tâché de renfermer en huit vers.

Passant, qui que tu sois, ce marbre funéraire
couvre d'un Callimaque et le fils et le père.
s'il te faut d'un seul trait les dépeindre tous deux,
mon père, au champ de Mars, illustra sa patrie;
mon fils, par ses écrits, a su vaincre l'envie.
Et n'en sois point jaloux; car l'enfant trop heureux,
que daignent caresser les Nymphes du Permesse,
voit leur constant amour embellir sa vieillesse.

Ὅστις ἐμὸν παρά σῆμα φέρεις πόδα, Καλλιμάχου με
ἴστι Κυρηναίου παίδα τε καὶ γενέτην.
Εἰδείης δ' ἄμφω κεν. Ὁ μέν ποτε πατρίδος ὅπλων
ἦρξεν ὁ δ' ἤεισεν κρείσσονα βασκανίης.
Οὐ νέμεσις. Μοῦσαι γὰρ ὅσους ἴδον ὄμματι παῖδας
μὴ λοξῷ, πολιοὺς οὐκ ἀπέθεντο φίλους.

Grecs, que les enfans portassent le nom de leur grand-père plutôt que celui de leur père; ce qui, dans une succession généalogique, produisoit une suite alternative des mêmes noms, comme on le voit par la généalogie des Callias, célèbre famille athénienne dont parle Aristophane.

Il seroit difficile de savoir précisément l'année où naquit Callimaque. Si les vers insérés sous son nom au troisième livre de l'Anthologie (*épig. 10, p. 313*), étoient effectivement de lui, et que ce fût de lui-même qu'il eût voulu parler, on en pourroit conclure que sa naissance précéda de peu, ou suivit de près la mort d'Alexandre. Le poëte, ou le personnage qu'il introduit dans cette épigramme, s'y exprime en homme fort âgé; et Callimaque, comme on le sait d'ailleurs, ne mourut que dans les premières années du règne de Ptolémée Evergète, plus de quatre-vingts ans après la mort du roi de Macédoine. Mais outre qu'il est fort incertain que Callimaque soit réellement l'auteur de l'épigramme dont il s'agit, il paroît clair que le poëte, quel qu'il soit, n'y a point prétendu parler en son nom, et l'on peut s'en convaincre par la lecture de la pièce même (1).

(1) Cette épigramme, que certains manuscrits attribuent à Simonide, n'est autre chose qu'une espèce d'épitaphe,

Quoi qu'il en soit, Callimaque florissoit vers cette époque où la Grèce fatiguée, pour ainsi dire, par les miracles de tout genre qu'elle avoit enfantés pendant près de deux siècles, et comme épuisée sur-tout par le dernier effort qui lui avoit fait produire le vainqueur des nations, vit le génie des lettres et des arts s'envoler de son sein, s'arrêter quelque temps à la cour des Lagides, et se fixer ensuite chez le peuple conquérant dont elle devoit bientôt devenir la tributaire et l'esclave. Parmi le grand nombre de poëtes que la magnificence et la libéralité des Pto-

où l'on fait parler un pauvre vieillard qu'on suppose s'être enterré lui-même, pour finir sa vie et sa misère. Quoique l'histoire ne nous apprenne point quelle fut la fin de Callimaque, on verra par la suite de ce discours qu'il ne peut avoir terminé ses jours d'une façon si cruelle.

Γήραϊ καὶ πενιῃ τετρυμένος, ὀυδ' ὀρέγοντος
  ὀυδενὸς ἀνθρώπου δυςυχίης ἔρανον,
τοῖς τρομεροῖς κώλοισιν ὑπήλυθον ἠρέμα τύμβον.
  εὗρον ὀϊζυροῦ τέρμα μόλις βιότου.
Ἠλλάχθη δ' ἐπ' ἐμοὶ νεκύων νόμος· ὀυ γὰρ ἔθνησκον
  πρῶτον, ἔπειτ' ἐτάφην· ἀλλὰ ταφεὶς, ἔθανον.

Pauvre et surchargé d'ans; rebuté des humains,
dont le cœur trop avare aux indigens se ferme;
dans ce tombeau creusé de mes tremblantes mains,
de ma misère à peine ai-je trouvé le terme.
A nul autre mon sort ne sera comparé;
l'on enterre les morts, moi je meurs enterré.

lémées attira pour lors en Egypte, on en distingua sur-tout sept, connus sous le nom de *Pléyade*, et dont le plus célèbre fut, sans contredit, Callimaque.

Instruit dans sa jeunesse par Hermocrate, grammairien célèbre alors, mais dont on ne connoît aujourd'hui que le nom, il se vit bientôt en état de former à son tour des disciples et de faire oublier la réputation de son maître. En effet, il s'établit dans un des faubourgs d'Alexandrie, et y fonda une école où le fameux Ératosthène, ainsi qu'Apollonius de Rhodes, Aristophane de Byzance, et Philostephanus, acquirent les connoissances et les talens qui les firent briller dans la suite. On peut, à ces noms connus dans l'antiquité littéraire, joindre celui de son neveu Callimaque, fils de sa sœur Mégatime, et de Stazénor. Le goût que ce jeune homme prit pour les lettres, et la réputation qu'il s'acquit par divers ouvrages, furent vraisemblablement le fruit des leçons de son oncle, dont l'exemple influoit sur tous ceux qui l'approchoient et les animoit à l'étude. L'un de ses esclaves, nommé Ister, qui lui servoit de secrétaire, profita si bien du commerce de son maître, qu'il composa plusieurs livres, lesquels n'étoient point sans mérite, puisque plus de quatre siècles après sa mort, Saint-Jérôme ne dédaigna point d'en faire une

traduction que L. Gyraldi prétendoit avoir vu manuscrite dans une bibliothèque de Rome.

Ce métier qu'exerça d'abord Callimaque, peu convenable, ce semble, à un descendant des premiers rois de Cyrène, pourroit jeter des doutes sur la noblesse de son extraction, si l'on ne savoit qu'il étoit peu favorisé des biens de la fortune, et si l'on ne faisoit réflexion que la protection éclatante dont les Lagides honorèrent les gens de lettres, dut naturellement ennoblir une profession destinée à être bientôt méprisée, mais qui étoit à leur cour le chemin le plus sûr pour arriver à la faveur du prince.

Bientôt après notre poëte fut admis dans ce fameux musée, où Ptolémée Philadelphe, par une magnificence vraiment royale, se plut à rassembler tout ce qu'il parut de savans hommes et d'artistes célèbres durant son règne, de quelque pays qu'ils fussent. Là, profitant du loisir et des facilités que la libéralité de ce prince y procuroit à tous ceux qu'il y avoit reçus, il composa ce grand nombre d'ouvrages de tout genre, qui lui valurent pendant sa vie l'estime du souverain, et lui assurèrent après sa mort un rang distingué parmi les littérateurs. S'il n'est pas certain qu'il ait été chargé en chef du soin de la bibliothèque d'Alexandrie, comme plusieurs écrivains modernes l'ont avancé sans preuves, on

sait du moins très-positivement que Philadelphe, ainsi que son successeur Évergète, lui témoignoient la plus grande considération.

Sa reconnoissance fut au moins égale aux bienfaits. On voit dans ses hymnes, qu'il ne laissoit échapper aucune occasion de louer ceux dont il avoit reçu tant de marques de bonté. Tantôt il les met au-dessus de tous les autres rois, tantôt il les égale aux Dieux mêmes. Il est vrai que les grandes qualités de ces princes, et l'éclat de leur règne, sembloient autoriser les poëtes, qui d'ailleurs se voyoient particulièrement l'objet de leurs faveurs, à leur prodiguer les louanges. Mais on ne peut leur pardonner d'avoir encensé des foiblesses; car, quoique les mariages incestueux fussent tolérés par les loix de la Grèce et de l'Egypte, il sera toujours difficile d'excuser dans le fils et le petit-fils de Lagus, la passion effrénée qu'ils conçurent, et à laquelle ils cédèrent l'un et l'autre en épousant leurs propres sœurs. Callimaque ne craignit point, ce semble, de mériter ce reproche, dont malheureusement les gens de lettres ne sont pas toujours exempts; il n'en rougissoit pas même encore dans sa vieillesse, à cet âge où l'on devroit naturellement être moins empressé de flatter les grands, dont la faveur devient moins précieuse à mesure que l'avenir se ferme devant nous. Ce fut à la fin de

sa vie qu'il composa ce poëme sur la chevelure de Bérénice, dont Catulle fit dans la suite une traduction latine qui nous est parvenue, tandis que l'original s'est perdu.

On a peine d'abord à concilier cette conduite avec le désintéressement dont il faisoit parade ; car il se vantoit quelquefois de n'avoir jamais vendu sa plume, comme avoient fait souvent bien d'autres poëtes, tels que Simonide. Peut-être étoit-il plus jaloux d'avoir du crédit que d'acquérir des richesses ; peut-être le commerce des rois fut-il en effet plus utile à sa réputation qu'à sa fortune. Une épigramme qui paroît lui être attribuée avec bien plus de fondement que celle dont nous avons déjà parlé, semble prouver qu'il vécut dans la pauvreté (1). Cependant il est

(1) C'est une épigramme où le poëte s'adresse à un homme qui se disoit de ses amis, mais qui ne laissoit pas de lui tenir fréquemment des propos désobligeans, et qui affectoit sur-tout de répéter sans cesse qu'il étoit pauvre.

Οἶδ' ὅτι μοι πλούτου κενεαὶ χέρες, ἀλλὰ, Μένιππε,
μὴ λέγε, πρὸς χαρίτων τ'οὐμὸν ὄνειρον ἐμοί.
Ἀλγέω τὸν διὰ παντὸς ἔπος τόδε πικρὸν ἀκούων·
ναὶ, φίλε, τῶν παρά σου τοῦτ' ἀνεραστότατον.

Je n'ai rien ; mais pourquoi le répéter sans cesse ?
si tu le sais si bien, je le sais encore mieux.
Ce propos rebattu, cher Ménippe, me blesse ;
de tes propos, ami, c'est le plus odieux.

difficile de penser que Philadelphe et son successeur eussent laissé dans l'indigence un homme dont ils aimoient la société.

L'enjouement de son caractère, et son goût pour le plaisir, autant qu'on peut en juger aujourd'hui, contribuèrent ainsi que ses talens à le faire admettre dans la familiarité de ces princes. Un distique fait pour être inscrit sur son tombeau, nous apprend qu'il étoit aussi aimable convive qu'agréable versificateur, et qu'il savoit placer à propos un bon mot. Soit que cette épitaphe eût été composée d'avance par lui-même, comme on le croit communément, soit qu'elle fût l'ouvrage d'un de ses contemporains, il est probable que la louange qu'il y reçoit ne lui étoit point disputée (1).

Cependant la vie sérieuse et appliquée lui plut toujours davantage. Il nous reste un fragment d'une pièce philosophique, dans laquelle il regrettoit le temps perdu pour l'instruction, et ne se rappeloit avec satisfaction que les veilles qu'il

(1) Tel est à peu-près le sens de ce distique :

Sous ce marbre funèbre où s'adressent tes pas,
du neveu de Battus la cendre en paix sommeille.
Jadis par ses beaux vers il charmoit notre oreille,
et par ses mots plaisans égayoit nos repas.

Βαττιάδεω παρὰ σῆμα φέρεις πόδας, εὖ μὲν ἀοιδὴν
εἰδότος, εὖ δ' οἴνῳ καίρια συγγελάσαι.

avoit consacrées à l'étude (1). L'amour avoit dû l'en distraire plusieurs fois. Nous savons qu'il étoit marié ; et comme la femme qu'il avoit épousée étoit étrangère (2), il y a lieu de croire que l'inclination seule avoit décidé de cet établissement. De plus, Ovide nous apprend que Callimaque avoit été long-temps épris d'une maîtresse dont il célébroit souvent les charmes dans ses écrits. De pareilles foiblesses, que les hommes en général se pardonnent aisément, deviennent quelquefois un avantage pour les poëtes, sur-tout

(1) Voici ce fragment tiré du recueil de Stobée, *tit.* 81, et tel qu'on le lit avec les corrections proposées par Bentlei :

Καὶ γὰρ ἐγὼ τὰ μὲν ὅσσα καρήατι τῆμος ἔδωκα,
Ξάνθε, συν εὐόδμοις ἁβρὰ λίπη στεφάνοις,
ἄπνοα πάντ᾽ ἐγένοντο παραχρῆμ᾽. Ὅσσα τ᾽ ὀδόντων
ἔνδοθι, νειαίρην τ᾽ εἰς ἀχάριστον ἔδυ,
καὶ τῶν οὐδὲν ἔμεινεν εἰς αὔριον. Ὅσσα δ᾽ ἀκουαῖς
εἰσεθέμην, ἔτι μοι μοῦνα πάρεστι τάδε.

Les parfums les plus doux et les plus belles fleurs,
perdoient en un instant leurs charmantes odeurs.
Tous ces mets savoureux, dont je chargeois ma table,
ne m'ont jamais offert qu'un plaisir peu durable,
oublié le jour même, et suivi de regrets.
Mais de ces jours heureux, Xanthus, et de ces veilles,
où de savans discours ont charmé mes oreilles,
il m'en reste des fruits qui ne mourront jamais.

(2) C'étoit la fille d'un Syracusain, nommé Euphratès.

lorsqu'on voit la sensibilité de leur ame passer dans leurs écrits, et que le feu de leur génie (s'il est permis de parler un moment leur langage) s'allume au flambeau de l'amour. Tel fut apparemment l'effet de cette passion sur Callimaque, et ce fut sans doute à l'expression touchante de ses sentimens qu'il dut ses succès dans un genre de poésie, dont le mérite consiste communément à peindre les mouvemens du cœur, les plaisirs, et plus souvent encore les peines des amans. Je veux parler des Élégies; Callimaque en avoit composé un grand nombre, dont aucune n'est parvenue jusqu'à nous. La plupart des auteurs anciens qui ont pu les connoître, ceux même qui passent encore avec raison pour des oracles en matière de goût, lui accordoient la supériorité sur presque tous les poëtes qui avoient laissé des pièces de ce genre. Horace ne mettoit au-dessus de lui que Mimnerme, et Quintilien le plaçoit au premier rang.

D'après toutes ces particularités, l'on pourroit penser que sa conduite se rapprochoit beaucoup de la philosophie d'Épicure; on a cru même pouvoir inférer de quelques-unes de ses épigrammes, qu'il ne croyoit point à l'immortalité de l'ame. Cependant il est plus probable que ses principes, au fond, étoient les mêmes que ceux des Pythagoriciens. D'ailleurs, la nature de ses

principaux ouvrages semble attester son attachement à la religion de son pays; la plupart rouloient sur la fable, qui tenoit toute entière au systême théologique des anciens, et ses hymnes sur-tout annoncent un cœur pénétré de respect pour les Dieux, dont il célèbre la puissance. Rarement un auteur traite avec dignité les sujets qu'il méprise, et Racine incrédule n'eût jamais fait Athalie.

Une tache réelle que son propre témoignage imprime à sa mémoire, c'est un penchant visible à ce libertinage criminel que des exemples fameux faisoient excuser chez les Grecs, et dont il paroît se vanter lui-même dans plusieurs épigrammes. Disons, pour le disculper, ce que Martial a dit depuis pour sa propre défense, que sa vie, peut-être, étoit plus chaste que ses vers, et que ses attachemens ne passoient point les bornes prescrites à l'amitié. Il faut même ajouter qu'il en eut certainement de cette espèce, dont la vertu la plus austère ne put jamais rougir. Il conserva toute sa vie les sentimens d'estime qu'il avoit conçus pour Héraclite d'Halicarnasse, poëte élégiaque, qui l'avoit reçu avec affection dans ses voyages. Quoiqu'ils eussent vécu dans la suite éloignés l'un de l'autre, quoique la rivalité de gloire eût pu naturellement affoiblir sa reconnoissance, il n'en fut pas moins sensible à la

perte

perte de cet ami ; et nous avons encore une petite élégie qu'il composa sur la mort de son hôte. Cette pièce, trop courte pour nous mettre à portée de juger par nous-mêmes du talent de Callimaque en ce genre, porte néanmoins un caractère de sensibilité qui lui fait honneur (1).

Il faut convenir qu'il en agit bien différemment avec le célèbre auteur du poëme des Argonautes, Apollonius, qui de son disciple et de son ami, devint son ennemi déclaré, fin trop ordinaire des liaisons des gens de lettres. Il se

(1) Voici le sens, assez fidèlement rendu, de cette petite pièce, qui, dans l'original, n'est composée que de six vers.

Héraclite n'est plus ! Dieux, quel sujet de larmes !
hélas ! qu'est devenu ce temps si plein de charmes,
où, de nos entretiens interrompant le cours,
la nuit seul avec lui me surprenoit toujours !
Ainsi donc, loin de nous, ami fidèle et tendre,
tu n'es, depuis long-temps, qu'une insensible cendre,
Mais tu vis dans tes vers, et du Dieu ténébreux
la main qui ravit tout, ne pourra rien sur eux.

Εἶπέ τις, Ἡράκλειτε, τεὸν μόρον· ἐς δέ με δάκρυ
ἤγαγεν. Ἐμνήσθην δ' ὁσσάκις ἀμφότεροι
ἥλιον ἐν λέσχῃ κατεδύσαμεν. Ἀλλὰ σὺ μέν που,
ξεῖν' Ἁλικαρνασσεῦ τετράπαλαι σποδίη.
Αἱ δὲ τεαὶ ζώουσιν ἀηδόνες, ᾗσιν ὁ πάντων
ἁρπακτὴρ Ἀΐδης οὐκ ἐπὶ χεῖρα βαλεῖ.

peut que Callimaque, sûr de ses forces, et dédaignant une fausse modestie, lorsqu'il parloit de lui-même, ne ménageoit point assez l'amour-propre de ses rivaux dans une carrière où l'émulation dégénère quelquefois en haine implacable. On voit, par quelques fragmens de ses œuvres, qu'il connoissoit bien son propre mérite. Souvent il se vantoit, comme nous l'avons déjà vu, d'avoir triomphé de l'envie; d'autres fois il s'annonçoit pour n'aimer et ne chercher que la gloire (1). Cependant, comme un pareil langage est pardonnable aux poëtes, sur-tout quand une fois l'estime publique les a couronnés, et que dans d'autres momens il savoit, à ce qu'il semble, apprécier sa juste valeur (2), on peut croire que

(1) Une de ces maximes favorites, au rapport de plusieurs écrivains de l'antiquité, étoit de dire :

De quoi sert le talent, s'il ne se fait connoître ?

Μηδὲν ἐθέλω καλὸν ἔχειν ἀνάγνωστον.

Maxime qui n'étoit pas celle de Perse, qui disoit plus philosophiquement :

usque adeone
scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter !

(2) Le grand étymologique nous a conservé ce vers, qui se trouvoit dans un de ses ouvrages.

Μηδ' ἀπ' ἐμοῦ διφᾶτε μέγα ψοφέουσαν ἀοιδήν.

N'attendez pas de moi de ces chants si pompeux.

dans cette rupture le tort fut tout entier du côté d'Apollonius. Le caractère qu'on donne à ce dernier doit nous le persuader aisément. La jalousie, selon le témoignage des anciens, fut son défaut dominant. Il ne seroit donc pas étonnant que cette passion eût banni de son cœur la reconnoissance. Blessé de l'éclat d'une réputation que la sienne ne pouvoit éclipser ; plus envieux peut-être encore de la faveur des rois qui ne le considérèrent jamais autant que son maître, il chercha bassement toutes les occasions de lui nuire. Comme l'agrément et l'élégance des ouvrages de Callimaque laissoient peu de prise à la censure ; il l'attaqua du côté de l'invention et du génie. Callimaque, en homme de goût, étoit persuadé qu'il est difficile d'intéresser long-temps des lecteurs ; il pensoit, comme l'a si heureusement exprimé quelque part le plus grand poëte de nos jours, que

le secret d'ennuyer est celui de tout dire ;

et souvent il avoit à la bouche ce mot qui depuis est passé en proverbe : qu'*un grand livre est un grand mal*. En conséquence, parmi ses nombreux écrits il s'en trouvoit peu qui fussent d'une certaine étendue. Son détracteur attribua leur brièveté à la stérilité de l'imagination de l'écrivain, affectant de débiter par-tout qu'il seroit

incapable de composer des ouvrages de plus longue hâleine. Callimaque ne se vengea d'abord que de la manière la plus noble, et, pour confondre une injuste critique, il publia son poëme d'Hécale (1), auquel il donna plus d'étendue qu'à tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors. Le témoignage des anciens qui citent fréquemment cet ouvrage, doit nous être un garant non suspect du succès qu'il eut dans sa nouveauté; mais ce triomphe qui dut venger son amour propre, ne put apparemment suffire pour calmer son cœur irrité par l'ingratitude d'un disciple qu'il s'étoit plu long-temps à former. Bientôt parut l'*Ibis*, pièce satyrique, où désignant Apollonius sous le nom de cet oiseau dégoûtant qui se nourrit d'animaux venimeux, il le dévouoit à tous les supplices de l'enfer. Ovide imita depuis cet exemple à l'égard d'un ingrat dont il eut à se plaindre au temps de sa disgrâce, et son Ibis n'est qu'une imitation de la satyre que Callimaque avoit composée sous ce titre. L'histoire n'a-point daigné nous apprendre si l'on vit enfin ces deux rivaux reconciliés; mais elle nous a transmis comme un fait singulier, qu'Apollonius, après sa mort, fut mis dans le même tombeau que le poëte dont il s'étoit tant efforcé de détruire la

(1) Sujet tiré de la vie de Thésée. *Voy. Plut. vie de Thésée.*

réputation. Ainsi furent réunis deux hommes qui n'avoient pu s'accorder pendant leur vie. Ainsi leurs violens débats aboutirent à mêler leurs cendres dans le sein de la terre. L'équitable postérité n'entre point aujourd'hui dans leur querelle, et leur départ à chacun la portion de gloire qui leur est dûe : tant il est vrai que les satyres personnelles influent peu sur le jugement des siècles postérieurs! réflexion qu'aura faite plus d'une fois, sans doute, quiconque étudia l'histoire, ou vécut avec les hommes, mais sur laquelle on ne peut trop, ce semble, insister dans le siècle où nous vivons. Plût à Dieu qu'elle servît enfin à calmer les animosités et la haine qui troublent si souvent l'empire des lettres! et puissent les écrivains se persuader un jour que le véritable moyen d'obscurcir la gloire d'un rival, est de surpasser réellement son mérite, non de décrier injustement ses ouvrages!

Tels sont, parmi les traits qu'on peut recueillir aujourd'hui concernant Callimaque, ceux qui regardent sa personne et sa vie ; il me reste à faire connoître plus particulièrement la nature de ses productions, et à exposer les jugemens divers qu'en ont porté les anciens, afin de mettre les lecteurs en état de mieux apprécier ses talens.

Également versé dans tous les genres de science et de littérature, il y avoit peu de matières sur

lesquelles il n'eût laissé quelques écrits, soit en prose, soit en vers. Un savant moderne porte le nombre des livres qu'il avoit composés, jusqu'à huit mille ; un autre plus modéré le réduit à huit cents. Il semble qu'ils aient voulu, l'un après l'autre, enchérir précisément d'un zéro sur le véritable nombre des ouvrages de Callimaque; car Suidas, auteur digne de foi à cet égard, le fixe à quatre-vingts. On n'en trouve aujourd'hui que quarante-un de cités dans les anciens auteurs, encore y en a-t-il plusieurs qui semblent n'avoir dû former qu'un seul et même ouvrage, quoique cités sous des titres différens. De ces quarante-un ouvrages, vingt-deux étoient écrits en prose ; les uns étoient historiques ou géographiques, d'autres concernoient la physique, d'autres enfin paroissent n'avoir contenu que des recherches purement littéraires. Parmi les ouvrages de poésie, il y avoit des tragédies, des comédies et des drames satyriques, des fables, des mêlanges, l'Hécale et la chevelure de Bérénice, l'Ibis, dont nous avons déjà parlé, les élégies, enfin les hymnes et beaucoup d'épigrammes (1).

(1) Voici le titre et la notice de ces quarante-un ouvrages, conformément à celle qu'en a donné le savant Bentlei, et qui se trouve insérée dans l'édition de M. Ernesti, p. 416.

1. *Des concours ou jeux publics.*

Je ne dissimulerai point que la manière dont quelques écrivains assez célèbres ont parlé de

2. *Les causes.* Il paroît, d'après les fragmens qui nous restent de cet ouvrage, que Callimaque y avoit rassemblé toutes les traditions les moins connues sur l'histoire mythologique des Dieux et des héros. La manière dont il en est parlé dans l'Anthologie (*lib.* 3) et dans une épigramme de Martial (*lib.* 10), *épigr.* 4), doit nous consoler de l'avoir perdu. Il étoit si obscur, que Clément d'Alexandrie (*Strom.*, *lib.* 5) le compare, ainsi que l'Ibis, au poëme de Lycophron, livre fait (ajoute-t-il) pour exercer la sagacité des littérateurs. L'ouvrage étoit divisé en quatre livres, et écrit en vers hexamètres. L'auteur, dans le début, feignoit qu'il avoit été transporté en songe sur le mont Parnasse, et que c'étoient les Muses elles-mêmes qui lui avoient révélé tout ce qu'il devoit dire dans le cours de son poëme.

3. *Sur les colonies des Argiens.* Callimaque aimoit beaucoup les Argiens. Peut-être avoit-il voyagé dans la Grèce, et s'étoit-il fait naturaliser à Argos. L'hymne qu'il a composée pour la fête des bains de Pallas, qu'on célébroit dans cette ville, semble favoriser cette opinion, et prouve au moins son attachement à la métropole d'où les premiers fondateurs de Cyrène tiroient leur origine.

4. *Sur l'Arcadie.*

5. *Traité des Vents.*

6. *Branchus.* C'étoit une hymne en vers choriambiques, com-

la plupart de ces ouvrages, paroîtroit plus propre à nous consoler de les avoir perdus,

posée en l'honneur de Branchus, ce berger Milésien si célèbre dans la fable, pour avoir été chéri d'Apollon, qui lui donna le don des oracles à Milet.

7. *Galatée.* Poëme en vers hexamètres.

8. *Glaucus.*

9. *Des noms particuliers aux différentes nations.* On voit, par un fragment de cet ouvrage, qui se trouve dans Athénée (*lib.* 7, *pag.* 329), que Callimaque y traitoit des matières différentes dont les diverses nations grecques appeloient certains pays et certains animaux.

10. *Hécale.* Poëme en vers hexamètres. Le sujet en est connu d'après Plutarque, dans la vie de Thésée.......... « Pour » ce qui est du conte que l'on fait d'Hécale, et de » la réception qu'elle fit à Thésée dans sa maison, il » ne paroît pas entièrement éloigné de la vérité; car » anciennement tous les bourgs des environs s'assem- » bloient toutes les années pour faire à Jupiter-Hécalien » un sacrifice appelé *Hécalésien*, et dans lequel ils ho- » noroient particulièrement cette Hécale, qu'ils appe- » loient, par un diminutif, *Hécalène*, en mémoire de » ce qu'ayant reçu chez elle Thésée encore jeune, » elle le salua et le caressa, en le nommant toujours » par des diminutifs, selon la coutume des vieilles » gens. Cette bonne femme avoit fait vœu, que si » Thésée revenoit heureusement d'une expédition » qu'il alloit entreprendre, elle feroit un sacrifice so- » lemnel à Jupiter. Mais elle mourut avant la fin de

qu'à nous les faire regretter. Properce sembloit quelquefois trouver Callimaque au-dessous de

» cette expédition; et Thésée étant de retour, ordonna » qu'on feroit ce sacrifice, et qu'on y rendroit à Hécale » toutes sortes d'honneurs, en reconnoissance du bon » accueil qu'elle lui avoit fait, et de l'affection qu'elle » lui avoit témoignée ». *Morceau tiré de la traduction de M. Dacier.*

11. *Des Elégies.*

12. *L'Espérance.*

13. *Poëme sur la victoire de Sosibe.*

14. *Epigrammes.* M. Ernesti, dans sa belle édition, en a rassemblé soixante-treize qui sont attribuées à Callimaque, mais dont il y en a plusieurs qui paroissent n'avoir pu être composées véritablement par ce poëte.

15. *Des merveilles naturelles.* Tout ce qui se trouve dans le livre d'Antigonus-Carystius, qui porte le même titre, depuis le chap. 144 jusqu'à la fin, étoit tiré de cet ouvrage de Callimaque.

16. *Des poëmes iambiques et choliambiques.* Il s'y trouvoit des fables écrites dans le style des fables d'Esope.

17. *L'Ibis.*

18. *Sur l'arrivée d'Io.*

19. *Sur les différens noms donnés aux poissons.*

20. *Sur l'origine des isles et des villes, et les différens noms qu'elles ont portés.*

son sujet dans les poëmes héroïques. Ovide, comme on l'a dit plus haut, lui refusoit l'inven-

21. *Cydippe.* Poëme élégiaque.

22. *Des Comédies.*

23. *Des Poëmes lyriques.*

24. *Des noms des mois chez les différentes nations.*

25. *Le Musée.* Poëme.

26. *Traité des usages singuliers des Barbares.*

27. *Des oiseaux.*

28. *Tables des gens célèbres en différens genres des sciences, et des livres qu'ils ont écrits, divisées en* 120 *livres.*

29. *Tables et notice chronologique des auteurs dramatiques depuis la naissance de l'art.*

30. *Tables de livres de tous genres.*

31. *Tables et notice des Rhéteurs.* Denys d'Halicarnasse accusoit Callimaque de n'avoir pas été exact dans cet ouvrage, sur-tout dans ce qu'il disoit de Démosthène.

32. *Tables de loix.*

33. *Tables des écrits de Démocrite, et des mots inusités qui s'y rencontrent.*

34. *Des fleuves de la Terre.*

35. *Des fleuves de l'Europe.*

36. *Des fleuves de l'Asie.*

tion et ne lui accordoit que de l'art. Plusieurs critiques anciens prétendoient que le soin scrupuleux avec lequel il s'occupoit de l'emploi des mots, dégénéroit en un défaut insupportable qu'ils nommoient *leptologie ;* sorte d'exactitude minutieuse à marquer des nuances qui affoiblissent les grands traits, et à exprimer des détails que le goût rejette ou que le génie néglige ; c'est ce que lui reprochoit formellement Lucien. Un autre personnage, singulier dans son genre, et qui par ses talens et ses lumières mérita de jouer un rôle considérable dans un siècle postérieur à celui de Lucien, pensoit encore plus désavantageusement que cet écrivain, du mérite de Callimaque ; je veux parler de Séverien de Damas, qui, au rapport de Suidas, n'avoit pu supporter la lecture des ouvrages de notre Poëte : dès la première fois qu'il avoit voulu les connoître, il les avoit trouvé si ennuyeux, qu'il avoit jeté le livre à terre, en crachant

37. *Lettres à Praxiphanes.*

38. *Drames satyriques.*

39. *Sémélé.* Poëme.

40. *Les Hymnes.*

41. *Mémoires historiques.*

dessus (1); et c'est probablement d'après tous ces jugemens défavorables, que feu M. l'abbé

(1) Sévérien, né à Damas vers le milieu du cinquième siècle, étoit fils d'Auxence et petit-fils de Callinicus. Son origine, si l'on en croit Suidas, se rapportoit à une des plus anciennes familles Romaines, quoique ses aïeux fussent depuis long-temps établis dans la capitale de l'Égypte. La bonne éducation qu'il avoit reçue, secondant la vivacité naturelle de son esprit, l'avoit mis en état de briller dès sa jeunesse parmi les poëtes, les orateurs et les jurisconsultes. Mais l'inflexibilité de son caractère, et sa tenacité dans ses projets, lui firent souvent commettre des fautes d'imprudence, qui lui attirèrent plusieurs disgrâces pendant sa vie. Sa première inclination l'avoit porté à l'étude de la philosophie; mais Auxence, qui auroit voulu que son fils s'attachât au barreau, où ses talens paroissoient lui promettre une réputation avantageuse à sa fortune, s'étant toujours opposé à ce dessein, Sévérien ne put l'exécuter qu'après la mort de son père. Aussi-tôt qu'il fut libre, il partit, pour Athènes, où Proclus tenoit alors une école renommée. Les philosophes de ce siècle à demi-barbare avoient étrangement dénaturé la science auguste dont ils prétendoient donner des leçons. Ce n'étoient plus (comme le dit l'éloquent et solide historien du bas empire, dont on me saura gré de rapporter ici les termes), « ce n'étoient » plus que des rêveurs mélancoliques, qui repaissoient » leurs disciples de chimères. Réduits à l'obscurité, ils » prétendoient être les maîtres de la nature par leur » commerce avec les esprits; ils se vantoient d'opérer des » prodiges; ils s'admiroient mutuellement; ils écrivoient » la vie et les miracles les uns des autres; la cabale en

Fourmont n'a pas craint de parler avec mépris de Callimaque dans un de ses mémoires. J'avoue

» faisoit des héros. La grossièreté du paganisme, entière-
» ment corporel, subtilisée par Porphyre et par Iamblique,
» s'étoit évanouie en fumée ; il n'en restoit plus que les
» vapeurs d'une sombre métaphysique, qui tournoit la tête
» à d'orgueilleux, mais imbécilles raisonneurs Proclus,
» et son successeur Marin ; Isidore, disciple de tous les
» deux, et son historien Damascius ; Héraïsque, Gésius,
» Agapius, Asclépiade, Ammonius, Erythræus s'encen-
» soient, se citoient sans cesse, et regardoient en pitié tous
» les hommes, excepté leurs adeptes ». Quel que fût le mépris qu'une pareille secte devoit naturellement inspirer aux gens sensés, on vit néanmoins pendant assez long-temps des hommes de beaucoup d'esprit l'embrasser et la suivre avec ardeur ; et Sévérien s'y seroit livré tout entier, si un songe qu'il eut à son arrivée dans Athènes ne l'en eût détourné. Il crut pendant une nuit, se voir assis sur le sommet d'une montagne qu'il conduisoit à son gré comme un char. D'après cette vision, il se persuada qu'il étoit destiné à jouer un grand rôle dans les affaires publiques, et quitta la philosophie pour la politique. Il y porta cette dureté et cette fermeté d'ame qui furent toujours ses qualités dominantes. Plus avide de gloire qu'aucun homme d'état, il ne fit et ne dit jamais rien qui n'annonçât un cœur plein de vertu. Jamais l'amour du gain, jamais l'envie de complaire aux personnes plus puissantes que lui, ne purent l'engager à commettre une injustice, ni même à rien relâcher de la sévérité ordinaire de ses jugemens. Mais quelquefois la colère et l'affectation de braver le crédit des gens en place, lui dictèrent des arrêts

encore que le genre de citations tirées de ses écrits, que l'on trouve dans les Lexiques,

de mort trop légèrement prononcés, comme il le reconnoissoit lui-même, et qui furent cause des malheurs qu'il éprouva dans sa vie. Ennemi par nature de tout ce qui se trouvoit en faveur à la cour, il ne put jamais s'accorder avec le fameux Aspar, ni avec son fils Ardabure, qui gouvernoient l'empire sous le nom de Léon, et qui lui firent sentir le poids de leur haine tant qu'ils vécurent. Après la mort tragique de ces deux personnages, célèbres dans l'histoire d'Orient, et qui furent assassinés, comme on sait, par l'ordre et dans le palais du prince qu'ils avoient eux-mêmes placé sur le trône, la vie de Sévérien fut plus heureuse et plus tranquille, et l'on rendit plus de justice à son mérite. Le successeur de Léon en fit même tant de cas, qu'il lui promit la première dignité de l'empire (vraisemblablement la charge de préfet du prétoire) s'il vouloit embrasser la religion chrétienne. Damascius, de qui Suidas avoit emprunté tous ces détails, ajoutoit, dans la vie d'Isidore, qu'il avoit vu les lettres que Zénon avoit écrites à Sévérien pour l'engager à cette démarche, à laquelle cet homme inflexible ne voulut jamais consentir, malgré l'appât flatteur qui lui étoit présenté. L'historien d'Isidore ajoutoit que Sévérien, loin de se laisser séduire, forma des complots pour forcer l'empereur à rétablir l'idolâtrie, peut-être même pour le détrôner; car le détail de cette conspiration ne se trouve point dans l'extrait que Photius nous a conservé du livre de Damascius. On y lit seulement que Sévérien eut l'imprudence de confier son dessein à Erménaric, l'un des fils d'Aspar, qui en instruisit

donne lieu de penser que son style n'étoit pas sans défaut, et sur-tout qu'il étoit sujet à l'obscurité. Quand les scoliastes ou les lexicograghes l'appellent en témoignage, c'est presque toujours pour autoriser ou un terme nouveau, ou l'acception détournée d'un mot ordinaire, ou une expression hardie, ou une épithète trop forte, ou une métaphore inusitée. Mais cette conjecture, qui n'est peut-être pas fondée, non plus que l'arrêt de quelques grammairiens ou de quelques poëtes intéressés à rabaisser un rival, ne sauroit balancer le grand nombre de témoignages avantageux qui doivent nous faire déplorer la perte des ouvrages de Callimaque.

Properce lui-même a reconnu vingt fois la supériorité de Callimaque dans tous les genres ; et l'ingénieux Ovide n'a pu s'empêcher de témoigner souvent sa reconnoissance pour l'auteur auquel il devoit quelques-unes des principales beautés dont brilloient ses productions. On n'imite guère ce qu'on estime peu ; et nous savons qu'indépendamment de l'Ibis, qui n'est absolument qu'une imitation du poëme de Callimaque, la

Zénon, et qu'il fut obligé de prendre la fuite pour éviter le dernier supplice. Damascius faisoit ensuite l'éloge le plus pompeux des connoissances de Sévérien en matière de littérature, et de son talent pour écrire.

plupart des traits saillans qui se trouvent dans la fable de Philémon et Baucis sont empruntés de l'Hécale, sans parler d'un assez grand nombre de vers de l'*Art d'aimer* et des *Tristes*, qu'on reconnoît encore pour avoir été tirés des écrits du poëte grec. Au reste, les Latins pouvoient se permettre de transporter dans leur langue ce qu'ils admiroient dans ses ouvrages, puisque plusieurs écrivains de sa nation ne rougirent point de l'imiter dans la langue même dont il s'étoit servi. Le poëme d'Apollonius est rempli de vers que le maître de ce disciple ingrat auroit pu revendiquer. Le livre de Denis Périégète, ainsi que les lettres d'Aristænete, ne sont, pour ainsi dire, que des centons de Callimaque. Plusieurs de ses vers qui étoient passés en proverbe (1), prouvent

(1) Tels sont, par exemple, ces vers :

Ὅς δ' ἑτέρῳ κακὰ τεύχει, ἑῷ κακὸν ἥπατι τεύχει.

On se nuit à soi-même en voulant nuire aux autres.

Αἰεὶ γὰρ σμικροῖς σμικρὰ διδοῦσι θεοί.

Les Dieux, à qui n'a rien, ne donnent jamais rien.

Ἐπεὶ θεὸς οὐδὲ γελάσαι
ἀκλαυτεὶ μερόπεσσιν ὀϊζυροῖσιν ἔδωκε.

Le ciel vend toujours cher les faveurs qu'il envoie,
et souvent par des pleurs nous fait payer la joie.

qu'il

qu'il avoit autant de philosophie dans l'esprit que de justesse dans l'expression. L'antologie nous a conservé diverses épigrammes composées dans des siècles différens, qui montrent qu'aussi long-temps que ses ouvrages subsistèrent, il fut toujours regardé comme poëte excellent et comme un des meilleurs littérateurs qui eussent paru depuis la mort d'Alexandre; et près de huit cents ans après, nous voyons que les plus doctes grammairiens, les critiques les plus estimés, faisoient encore leur principale occupation de l'étudier et de le bien entendre. Marianus (1), entr'autres, qui vivoit sous l'empereur Anastase, avoit fait une métaphrase en vers ïambiques, de l'Hécale, des hymnes, de l'ouvrage intitulé *les Causes*, et des épigrammes. On eût dit que ce littérateur illustre pressentant le sort que devoient éprouver bientôt les productions d'un auteur qu'il aimoit, s'efforçoit de les conserver à la postérité. En effet, peu de temps après, la barbarie des Arabes détruisit dans Alexandrie le fameux monument que les Ptolémées y avoient élevé à la gloire des lettres et des sciences. Les œuvres de Callimaque périrent avec la superbe bibliothèque dont elles avoient été pendant

(1) Homme de lettres et d'état, fils d'un jurisconsulte, et qui devint préfet de Rome, ensuite patrice, sous le règne d'Anastase. *Suid. voc.* Μαριανὸς.

plusieurs siècles un des plus riches ornemens. Il échappa de ce naufrage quelques épigrammes recueillies dans l'antologie, et les hymnes dont je présente aujourd'hui la traduction au public. De tous ses autres écrits, nous n'avons que des fragmens épars, qui ne peuvent servir tout au plus qu'à donner une idée du sujet que l'auteur traitoit dans chaque ouvrage, comme on le voit par la notice qu'en a donnée le célèbre Bentlei.

Les savans modernes, à la renaissance des lettres, recueillirent avidemment ces précieux restes d'un auteur autrefois si vanté; et la seule production de ce beau génie, que le sort eût laissé parvenir jusqu'à eux, ne leur parut point démentir les éloges dont les siècles passés l'avoient jugé digne. Les éditions différentes qu'on en donna successivement dans le XVe. et le XVIe. siècle, et qu'on dut aux soins des Lascaris, des Aldes, des Frobens, des Vascosans, des Étiennes et des Frischlins, prouvèrent le cas qu'en faisoient les premiers restaurateurs de l'antiquité. Leur exemple fut suivi dans la suite par Mme Dacier, par Vulcanius, par Grœvius et par le laborieux Spanheim, qui consacra sa jeunesse à travailler sur ce poëte pour lequel il avoit une estime particulière. Les deux éditions qu'on en a faites de nos jours en Angleterre, semblent an-

noncer qu'il est plus connu chez les étrangers que parmi nous; et récemment encore M. Ernesti, l'un des principaux ornemens de la république des lettres en Allemagne, vient de le faire réimprimer avec un soin dont lui seul peut-être étoit capable, en y joignant des notes qui ne laissent plus rien à désirer pour la parfaite intelligence de cet auteur. C'est en profitant avec reconnoissance de ses heureux travaux, que je donne aujourd'hui cette nouvelle édition, où le texte grec paroît pour la première fois avec une version française, accompagnée de notes et de quelques additions, dont je vais rendre compte en peu de mots; car il est temps de finir ce discours préliminaire, qui n'est peut-être déjà que trop long.

Je donne donc ici le texte, comme je viens de le dire, conformément aux leçons qu'a suivies M. Ernesti, et qui sont tirées des manuscrits les plus authentiques (*). Si je me suis permis d'y changer quelque chose, ce n'a jamais été que pour adopter certaines corrections qu'il a proposées dans ses notes, soit d'après ses propres lumières, soit d'après celles du célèbre Ruhnckenius, à qui lui-même reconnoît devoir une partie

(*) Ce que dit ici M. Dutheil ne peut s'appliquer qu'à l'édition où se trouve le texte à côté de la traduction. (*Note de l'éditeur*).

des remarques ingénieuses dont son édition est enrichie. Quoique plusieurs de ces corrections ne soient autorisées par aucun manuscrit, elles sont si nécessaires et si heureuses, que je ne puis craindre de m'être égaré en suivant de pareils guides.

Quant à la version française, j'ai tâché d'y rendre avec fidélité le sens, et même, autant que je l'ai pu, les mots de l'original; non que j'aie voulu toujours sacrifier l'agrément à l'exactitude. J'avoue, au contraire, que je me suis efforcé de rendre ma traduction aussi propre à donner une idée favorable du poëte aux lecteurs français, qu'à faciliter l'intelligence du texte aux amateurs de la langue grecque: j'ose ajouter que je crois y avoir réussi quelquefois; c'est au public à juger si je ne me suis point abusé. Toutes les fois que le désir de plaire m'a forcé de m'éloigner un peu du texte, j'ai pris soin d'en avertir dans mes remarques. A l'égard des notes d'érudition, je pense n'en avoir omis aucune de celles qui pouvoient être nécessaires, mais en même-temps je me suis fait une loi de ne répéter rien de ce qu'on trouve dans les dictionnaires mythologiques qui sont entre les mains de tout le monde; on ne doit donc chercher ici que l'explication des traits les moins connus de la fable: un plus grand détail eût grossi ce volume, sans offrir rien de

neuf aux lecteurs. Au surplus, si cet ouvrage attire l'attention du public, et que les notes ne paroissent point suffisantes, il sera facile d'y suppléer dans une autre édition. Celle-ci a certainement un mérite sur lequel je puis insister, parce qu'il ne m'appartient en aucune manière; c'est celui de la partie typographique (1). Qu'il me

(1) Une différence assez sensible distinguera cette édition de toutes celles qu'on avoit données précédemment; c'est la suppression des lettres majuscules qu'on met ordinairement au commencement de chaque vers. Cet usage, dont en général je n'ai jamais compris l'utilité, m'a paru, en particulier, causer deux inconvéniens réels dans la lecture des hymnes de Callimaque. D'abord il multiplie ces lettres majuscules, dont l'effet n'est point agréable à la vue, et dont le nombre nécessaire n'est déjà que trop grand, eu égard à la quantité de noms propres qui s'y rencontrent, et qu'on ne peut s'empêcher de caractériser par cette marque. Et d'ailleurs comme on trouve dans le grec, plus fréquemment que dans toute autre langue, des noms significatifs, il arrive quelquefois que la lettre majuscule au commencement du vers, met le lecteur dans l'embarras de savoir si le premier mot est un nom propre ou un substantif. L'usage nouveau que j'ai pris sur moi d'introduire ici, diminue certainement ces deux inconvéniens. Je l'ai hasardé avec d'autant plus de confiance que je l'ai vu adopté par un littérateur habile, à qui les amateurs de la langue grecque devront bientôt une éternelle reconnoissance. Je veux parler de M. Brunck, qui prépare une superbe édition de l'An-

soit permis de témoigner ici ma satisfaction de l'intelligence avec laquelle on a rempli mes désirs à cet égard à l'imprimerie royale. Si l'on ne connoissoit depuis long-temps tout le prix des livres qui sortent de cette presse, je dirois que celui-ci doit peut-être avoir place dans la bibliothèque des curieux, pour la beauté de l'exécution, quoiqu'elle n'ait point d'ornemens superflus. Elle eût sans doute été parfaite si j'avois pu toujours profiter de la complaisance que M. Béjot a eue de revoir quelquefois les épreuves; (car je ne puis m'empêcher également de payer ce foible tribut de ma reconnoissance à un confrère aussi recommandable par les qualités de son cœur que par ses lumières et par son zèle pour tout ce qui peut contribuer à la gloire des lettres) mais si

tologie grecque, dont il a déjà fait passer deux volumes à M. de Foncemagne : c'est un hommage que le savant éditeur a cru devoir à cet illustre académicien, qui lui a généreusement communiqué les notes qu'il avoit rasssemblées autrefois sur les épigrammes grecques. M. de Foncemagne, qui m'accorde depuis long-temps une amitié dont je chercherai toujours à me vanter, parce qu'elle doit faire autant d'honneur à mon caractère qu'elle est chère à mon cœur, a bien voulu me sacrifier ces prémices de l'ouvrage de M. Brunck, dans lequel le texte grec des hymnes de Callimaque se trouve inséré, avec beaucoup d'autres pièces héroïques, sous le titre d'*Analecta Græca*.

par ma négligence il s'est glissé dans le texte quelques fautes, je me flatte qu'elles sont en petit nombre.

Immédiatement après l'hymne en l'honneur de Cérès, on trouvera la traduction d'un endroit du VII.e livre des Métamorphoses, où Ovide a traité le même sujet de fable que Callimaque avoit traité dans son hymne. Cette traduction est suivie d'une petite dissertation dans laquelle j'examine quel est celui des deux récits qui mérite la préférence (*). Je ne dissimulerai point que l'idée de comparer ces deux morceaux ne m'appartient point. Le fameux Scaliger, dans sa poétique, avoit déjà mis ces deux rivaux en présence; et l'arrêt sévère qu'il a prononcé contre le poëte grec, en faveur du poëte latin, a excité la réclamation du savant moderne dont j'ai déjà parlé avec les éloges qui lui sont dûs (1). Mais si j'ai senti une véritable satisfaction de me voir appuyé de son autorité quand j'osois lutter contre celle

(1) La dissertation dans laquelle M. Ernesti discute le jugement de Scaliger, est intitulée : *Excursus ad hymnum in Cererem, v. 26, seqq. de Luco Cereris, et Eresicthone Callimachio et Ovidiano*; elle se trouve au premier tome de son édition, *pag.* 262.

(*) Nous avons omis ces deux pièces, inutiles dans un ouvrage qui comprend la collection de toutes les œuvres d'Ovide. (*Note de l'éditeur*).

de Scaliger, je n'ai pu adopter la plupart des raisons qu'il emploie pour la combattre; et celles dont je me suis servi n'ont pour ainsi dire, rien de commun avec ses motifs, si ce n'est l'ordre dans lequel je les ai proposées. Un pareil examen de tous les morceaux du même genre qu'ont traités des auteurs différens, s'il étoit fait par des écrivains d'un goût sûr et délicat, contribueroit certainement à former celui des jeunes gens: les réflexions que je hasarde aujourd'hui, ne serviront peut-être qu'à me donner occasion de reformer le mien.

HYMNES
DE CALLIMAQUE
DE CYRÈNE.

HYMNE PREMIÈRE.
EN L'HONNEUR DE JUPITER.

Tandis qu'on offre des libations à Jupiter, quel plus digne objet de nos chants que ce Dieu même, toujours grand, toujours roi, qui dompta les Titans et qui donne des loix à l'Olympe!

Mais sous quel nom l'invoquerai-je! est-il le dieu de Dicté (1)? Est-il le dieu du Lycée (2)? J'hésite, puisqu'enfin le lieu de sa naissance est contesté. O Jupiter, l'un veut que la Crète, l'autre que l'Arcadie ait été ton berceau! Grand Dieu, qui des deux en impose?... Mais toujours le Crétois fut menteur: le Crétois osa bien, Dieu puissant, t'élever un tombeau, à toi qui n'as pu mourir, à toi qui es éternel. Oui, ce fut sur le mont Parrhasius, dans le plus épais de ses bois, que Rhée te donna la naissance; bois devenu sacré

(1) Montagne de Crète.

(2) Petite montagne d'Arcadie, qui faisoit partie du mont Parrhasius.

dès cet instant; bois dont jamais femme, dont jamais animal sujet aux travaux de Lucine (1) n'ose approcher, et que les Apidans (2) appellent la couche antique de Rhée.

Oui, ce fut-là que ta mère, soulagée de son divin fardeau, chercha le canal d'une onde pure, pour se purifier et pour laver ton corps. Mais le majestueux Ladon, mais le limpide Érymanthe ne couloient point encore, et l'Arcadie étoit encore aride. Un jour elle devoit être célèbre par ses fleuves : mais au moment où Rhée détacha sa ceinture (3), des chênes sans nombre s'élevoient sur le terrein où coule aujourd'hui l'Iaon ; des chars pesans rouloient sur le lit du Mélas ; le Carnion, en dépit de ses eaux, entendoit les animaux féroces creuser leur tanière sur sa tête ; et le voyageur altéré, marchant sans le savoir au-dessus du Crathis ou du sablonneux Métope, brûloit de soif, tandis que des sources abondantes étoient sous ses pieds.

Dans son cruel embarras la Déesse s'écria : Terre, enfante à ton tour ; tendre mère, tes en-

(1) C'est-à-dire les femelles d'animaux.

(2) Ancien nom des premiers habitans de l'Arcadie.

(3) Façon de parler dont les Grecs se servoient également pour exprimer ou le sacrifice de la virginité des filles, ou l'accouchement des femmes. J'ai cru devoir la transporter dans notre langue.

fantemens sont faciles. Elle dit, et, levant son bras puissant, frappa le mont de son sceptre. Le roc s'ouvre, et vomit l'onde à grands flots. Aussitôt ta mère, roi des Dieux, lava ton corps, t'enveloppa de langes, et chargea Néda de te porter dans les antres de Crète, pour t'y faire élever secrètement; Néda, de toutes les nymphes qui l'assistoient alors, la plus âgée après Styx et Philyre, la plus chère à son cœur, Néda, de qui le zèle ne fut point sans récompense, puisque la Déesse donna le nom de sa nymphe à ce fleuve (1), le plus antique des fleuves où se désaltèrent les neveux de Lycaon (2), et qui va, près du séjour des Caucons (3), se réunir à Nérée.

A peine, ô Jupiter, Néda sortoit de Théne (4), et s'approchoit de Gnossus (5), que ton cordon

(1) Il y avoit effectivement en Arcadie un fleuve appelé Néda.

(2) L'expression du texte est plus poétique; mot à mot, *les neveux de l'ourse Licaonienne*, c'est-à-dire les descendans de Calisto, fille de Lycaon.

(3) C'est-à-dire près de Léprée, capitale d'un canton de l'Elide qui étoit habité par les Caucons.

(4) Ville de Crète peu célèbre dans l'histoire.

(5) Autre ville de Crète, appelée d'abord Cœratus, du nom d'un fleuve qui la traversoit, et devenue fameuse dans la suite pour avoir été le siège de l'empire du premier Minos. C'étoit dans cette ville que se voyoit le tombeau de

ombilical tomba. C'est de-là que les Cydoniens ont nommé cet endroit la plaine Ombilicale (1). Les sœurs des Corybantes, les nymphes de Dicté te reçurent dans leurs bras, et te mirent dans un berceau d'or, où Adrastée te provoquoit au sommeil. Là tu te nourris du lait abondant de la chèvre Amalthée, et des rayons du miel le plus doux, que l'abeille Panacris travailla soudain sur ces rochers de l'Ida qu'on appelle de son nom (2). Les Curètes figurèrent autour de toi les pas compliqués de la Pyrrhique (3), en frappant sur leurs

Jupiter, dont Callimaque fait mention au commencement de son hymne, et le labyrinthe dont les poëtes ont si souvent parlé.

(1) J'avois d'abord été tenté de supprimer cette phrase dans ma version, et de la rejeter dans une note, comme ne pouvant être tournée d'une manière agréable; mais comme elle exprime une particularité mythologique, je me suis déterminé à la conserver. Le désir d'être exact sera mon excuse.

(2) Callimaque est peut-être le seul mythologue qui fasse mention de cette abeille Panacris. Peut-être aussi ce nom, qui en grec signifie *habitante sur la cime la plus élevée*, devroit-il être pris pour une épithète plutôt que pour un nom propre. Quant aux roches que le poëte dit avoir porté le nom de *Panacrées*, il y avoit effectivement une partie de l'Ida qu'on appeloit ainsi.

(3) Je me suis servi de cette périphrase pour mieux rendre la force des mots ὖλα ὠρχήσαντο, mal entendus jusqu'ici par tous les interprêtes de Callimaque, et dont M. Ernesti

armes; et le son de leurs boucliers étouffant le bruit de tes cris, parvint seul aux oreilles de Saturne.

Ainsi, Dieu du ciel, vit-on croître, ainsi vit-on s'élever ton enfance. Bientôt vinrent les jours de ta jeunesse, et le duvet ombragea ton menton; mais, dès l'enfance, ton esprit étoit déjà mûr. Aussi tes frères, quoique tes aînés, t'ont-ils cédé l'Olympe sans oser te l'envier.

Poëtes mensongers, en vain avez-vous dit jadis que le sort distribua les empires aux trois fils de Saturne. Quel est donc l'insensé qui dans la même balance mettroit l'Olympe et les enfers? Quand les partages sont égaux, le sort en peut être l'arbitre; mais entre ces deux empires, il y a trop d'inégalité. Lorsqu'on ment, au moins faut-il être croyable. Non, grand Dieu, non, ce ne fut point le sort qui te fit roi des Dieux; ce furent tes exploits, ta valeur, et la Force (1) que tu plaças au pied de ton trône. Tu chargeas

paroît avoir saisi le véritable sens en le rendant par ceux-ci, *varios orbes implicantes;* explication qui s'accorde parfaitement avec la description qu'Apulée fait de la Pyrrhique. *Græcanicam saltantes Pyrrhicam, dispositis ordinationibus decoros ambitus inerrabant, nunc in orbe rotarum flexuosi, nunc in obliquam seriem flexuosi.* Apul. lib. 10.

(1) On sait que les poëtes avoient personifié la Force et la Violence.

aussi le prince des oiseaux d'annoncer tes augures : puisses-tu n'en envoyer que d'heureux à mes amis !

O Jupiter, tu t'es réservé l'élite des mortels ! Ce ne sont ni les nochers, ni les guerriers, ni les poëtes : tu laisses à des Dieux inférieurs le soin de les protéger ; mais ce sont les rois eux-mêmes, les rois, qui tiennent sous leur main le laboureur, le guerrier, le matelot, tout enfin ; car est-il rien qui n'obéisse à son roi ? Qu'à Vulcain donc soit consacré le forgeron, à Diane le chasseur, à Mars le soldat, à Phœbus le chanteur ; à Jupiter appartiennent les rois. Rien n'est plus saint que les rois ; aussi toi-même en as fait ton partage. Tu leur as confié la garde des villes ; mais, du haut des citadelles, tu veilles sur ceux d'entre eux qui dirigent ou détournent les voies de la justice. Tu leur accordes à tous les richesses et l'opulence, mais avec inégalité : témoin mon roi, qui l'emporte de si loin sur les autres. Il accomplit le soir ses projets du matin ; le soir les plus vastes, les moindres aussi-tôt qu'il les forme : tandis que pour remplir les leurs il faut au reste des rois une année, souvent plus (1) :

(1) Magnifique éloge du roi Ptolomée-Philadelphe, mais dont la traduction ne peut faire sentir toute la beauté. Rien n'égale la force, la concision, la netteté et l'harmonie de l'expression grecque. Il n'y a peut-être point de plus beaux

et combien de fois encore n'as-tu pas confondu leurs desseins et rompu leur effort!

Salut, puissant fils de Saturne, dispensateur des biens et du bonheur! Où est-il celui qui pourra chanter tes ouvrages? il ne fut, il ne sera jamais. Eh! qui pourroit chanter les ouvrages de Jupiter?

Salut, ô père des Dieux, salut. Donne-nous la richesse et la vertu. L'opulence ne peut rien sans la vertu, ni la vertu sans l'opulence; donne-nous donc, ô grand Dieu, et richesse et vertu.

vers dans Homère que les quatre qui finissent cet éloge. Je sens combien ma version, en comparaison, est foible, obscure et languissante; mais je n'ai pu faire mieux.

HYMNE SECONDE.

SUR LES BAINS DE PALLAS.

MINISTRES des bains de Pallas, sortez toutes, sortez; j'entends hennir (1) les cavales sacrées, et la Déesse paroît. Accourez, blondes filles des Pélasges, accourez. Jamais l'auguste Pallas, avant d'essuyer les flancs poudreux de ses coursiers, n'est entrée dans le bain; pas même au jour où revenant de combattre les fils insolens de la Terre, elle rapporta ses armes souillées de leur sang: mais son premier soin, en dételant les chevaux de son char, fut d'essuyer l'écume épaissie

(1) L'expression grecque, en cet endroit, est aussi pleine et aussi harmonieuse que l'expression française est sèche et dure:

..... Τᾶν ἵππων ἄρτι φρυασσομέναν
Τᾶν ἱερᾶν ἐσάκουσα.

La terminaison même des génitifs en *αν*, qui est du dialecte dorique, paroît avoir quelque chose de majestueux que n'auroit pas la terminaison en *ων* du dialecte commun. Il en est de même de tout le début de cette hymne; je pourrois dire même de l'hymne entière. J'invite les amateurs de la poésie grecque à la lire avec attention: je crois qu'il seroit difficile de trouver de plus beaux vers.

sur

sur leur bouche mutine (1), et de laver leur sueur dans les flots.

Venez, jeunes Achéennes, j'entends crier les essieux, venez; mais n'apportez point d'odeurs ni d'essences. Ministres des bains de Pallas, Minerve ne veut point de parfums composés. Ne lui présentez donc point d'odeurs, ni d'essences, ni de miroirs. La grâce est toujours dans ses yeux. Et même sur l'Ida, lorsque Pâris y jugea les Déesses, elle ne consulta ni le métal resplendissant que récèle le sein des montagnes (2), ni les eaux transparentes du Simoïs. Junon l'imita: Cypris seule, les yeux fixés sur l'airain *réfléchissant* (3), changea et rechangea souvent sa coëffure. Mais Pallas qui, telle que les jumeaux divins au bord de l'Eurotas, venoit

(1) Certes cette épithète n'approche, ni pour l'expression, ni pour l'harmonie, de celle qui est dans le texte, χαλινόφαγων, *rongefreins*. J'avoue qu'en traduisant les poëtes grecs, je serois quelquefois tenté de prendre la liberté que Ronsard se donnoit, de créer, à leur imitation, des épithètes composées.

(2) J'ai cru devoir employer cette périphrase pour expliquer le mot ὀρείχαλκον. Les Grecs appeloient ainsi un métal qui se trouvoit dans les montagnes, et que nous ne connoissons plus. Il paroît, d'après Hésychius, que c'étoit une espèce de cuivre blanc, dont les Grecs faisoient presque autant de cas que de l'or.

(3) J'ai cru pouvoir hasarder ce mot, parce qu'il rend très-bien l'idée que présente le mot διαυγέα.

de parcourir cent fois le stade, n'employa d'autre parfum que le simple jus de ses olives chéries; et, pareille à la rose du matin, ou plutôt aux grains éclatans de la grenade, une vive rougeur colora son visage. Jeunes filles, ne lui présentez donc que le jus de l'olive : c'est le parfum de Castor, ainsi que d'Hercule. Offrez-lui des peignes d'or pour démêler ses beaux cheveux, pour en séparer les tresses luisantes.

Sors de ton temple, ô Minerve; des vierges, troupe chère à ton cœur, des vierges descendues du grand Acestor (1) s'empressent autour de toi. O Minerve, on porte aussi devant toi le bouclier de Diomède : ainsi le veut l'antique usage établi par Eumède, ce pontife chéri de toi, qui, pour se dérober aux transports d'un peuple furieux, s'enfuit jadis sur le mont Créius avec ton image, et l'y cacha sous des roches escarpées, qu'on a depuis ce temps honorées de ton nom (2).

(1) Acestor est un personnage inconnu dans la fable comme dans l'histoire, mais qui sans doute avoit joué un rôle considérable dans sa patrie, puisqu'il y avoit une tribu dans Argos qui portoit son nom.

(2) C'étoit au temps du retour des descendans d'Hercule dans le Péloponnèse, quatre-vingts ans après la prise de Troie, qu'étoit arrivé l'évènement dont parle ici Callimaque, et dont nul autre auteur, que je connoisse, ne fait mention.

Sors de ton temple, ô Pallas, Déesse au casque doré, Déesse qui renverses les murailles, qui te plaît au fracas des armes et des chars.

Argiens, gardez-vous en ce jour de plonger vos urnes dans le fleuve: c'est aux fontaines seules à vous désaltérer. Esclaves, ne puisez aujourd'hui qu'aux sources de Physadée, ou dans les eaux d'Amymone (1). Si du haut de ces côteaux fertiles, Inachus roule son onde argentée sur un lit d'or et de fleurs, c'est pour les bains de Pallas que ce Dieu la réserve. Mais crains, ô Pélasge, crains de jeter un regard, même involontaire, sur ta reine. Malheur à celui qui portera la vue sur les appas secrets de notre Déesse tutélaire: jamais ses yeux ne reverront Argos.

O puissante Minerve, sors de ton temple. Vous cependant, jeunes filles, écoutez un récit que bien d'autres poëtes ont déjà consacré.

Il fut jadis à Thèbes une nymphe, mère de Tirésias, que Minerve préféroit à toutes ses compagnes, et dont jamais elle ne se séparoit. Lors même qu'au travers des champs béotiens, la Déesse guidoit ses coursiers vers l'antique Thespie, vers Haliarte, ou vers ces bocages odorans que le Coronéen lui a consacrés sur les bords du Curalion, toujours on voyoit Chariclo assise

(1) Physadée et Amymone étoient filles de Danaüs, et avoient laissé leur nom à deux fontaines de l'Argolide.

à ses côtés sur son char. Jamais danses ou concerts ordonnés par d'autres ne plaisoient à Minerve. Préférence inutile! A des pleurs éternels la nymphe étoit réservée.

Un jour, sur le sommet de l'Hélicon, au bord fleuri de l'Hippocrène, la Déesse et sa nymphe détachant leur ceinture, entroient dans le bain. Le silence du midi régnoit dans les bois. Tirésias seul, Tirésias à peine encore à l'âge où un léger duvet vient ombrager le menton, erroit avec ses chiens dans cet asyle redoutable. Par une soif brûlante amené vers la fontaine, l'infortuné jeune homme y vit, sans le chercher, un spectacle interdit aux mortels. Minerve en fut irritée; toutefois plaignant son destin: « O toi, lui dit-elle,
» qui désormais ne jouiras plus de la vue, fils
» d'Euérée, quel funeste démon t'a conduit en
» ces lieux? »

Elle dit: soudain une nuit épaisse couvrit les yeux de l'enfant; il resta sans voix; la douleur enchaîna ses mouvemens, et l'étonnement lui coupa la parole. « Terrible Pallas, s'écria Cha-
» riclo, qu'avez-vous fait à mon fils?... Déesses,
» voilà donc votre amitié!... Vous avez privé
» mon fils de la lumière... Enfant déplorable,
» tu as vu les appas de Minerve; mais tu ne
» verras plus le soleil... Mère infortunée...
» Mont que j'abandonne à jamais, fatal Hélicon,

» que tu vends cher à mon fils ses plaisirs ! Pour » quelques faons, quelques daims qu'il a percés » de ses traits, il lui en coûte les yeux. »

Ainsi Chariclo, semblable à la plaintive Philomèle, déploroit le destin de son fils, qu'elle embrassoit et baignoit de ses larmes. Minerve eut pitié de sa compagne, et lui dit : « Nymphe, » désavouez un discours que vous dicte la » colère. Ce n'est point moi qui viens d'aveugler » votre fils. Quelle douceur auroit pour Minerve » le supplice d'un enfant innocent ! N'en accusez » que la loi de l'antique Saturne, qui met au » plus haut prix la vue d'un immortel, quand » on le voit sans que lui-même y consente. » Nymphe, l'arrêt est irrévocable ; et tel est » le sort que le fuseau des Parques réservoit » à votre fils dès l'instant qu'il est né. C'est à » lui de supporter son destin. Ah ! combien » d'holocaustes la fille de Cadmus et son Aristée » voudront-ils un jour offrir aux Dieux, pour » obtenir que leur fils, le jeune Actéon, ne » perde que la vue ! en vain aura-t-il été le » compagnon de l'auguste Artémis ; en vain » aura-t-il cent fois avec elle poursuivi les hôtes » des bois ; rien ne garantira ses jours lorsque » ses regards auront, quoiqu'involontairement, » surpris la Déesse dans son bain. Mais soudain » ses propres chiens dévoreront leur ancien

» maître, et sa mère parcourant les forêts n'y » retrouvera que les os dispersés de son fils. » Combien de fois alors appellera-t-elle heureuse » et fortunée celle dont le fils sur ces montagnes » n'aura laissé que les yeux ! Sèche donc tes » pleurs, ô ma compagne, puisqu'en ta faveur » je réserve encore à ton fils un don consolateur. » Je veux que les Thébains révèrent en lui le » plus grand et le plus renommé des prophètes. » Il saura distinguer, dans le vol des oiseaux, » les augures prospères, indifférens ou sinistres. » C'est de lui que les Béotiens, que Cadmus et » les fameux Labdacides recevront mille oracles. » Je lui donnerai un sceptre (1) dont la vertu » divine guidera ses pas. Je reculerai dans les » siècles les bornes de sa vie; et seul après sa » mort, honoré du terrible Dieu des enfers, » il conservera chez les ombres son esprit » fatidique ».

Elle dit, et fit un signe de tête, infaillible garant de ses promesses; car à Minerve, seule d'entre ses filles, Jupiter a communiqué les attributs qui distinguent son pouvoir. Ministres des bains de Pallas, ce n'est point aux flancs d'une mère que Pallas fut conçue; c'est dans la

(1) On sait que la fable avoit donné à Tirésias un bâton mystérieux, avec lequel il conduisoit ses pas aussi sûrement que s'il avoit eu des yeux.

tête de Jupiter. Jamais un signe de la tête de Jupiter ne fut démenti; jamais un signe de la tête de Minerve ne sera sans effet.

Minerve revient à son temple. Volez au-devant d'elle, jeunes filles; et si la patrie vous est chère, offrez à la Déesse vos prières, vos vœux et vos chants.

Salut, ô Déesse! protège les remparts d'Inachus, soit que tes coursiers t'éloignent ou te rapprochent de ton temple; et conserve à jamais l'héritage de Danaüs.

HYMNE TROISIEME.

EN L'HONNEUR DE CERÈS.

Le Calathus (1) revient ; femmes, chantez : » Salut, ô Cérès ! salut, ô Déesse nourricière, » Déesse des moissons ! »

Le Calathus revient ; à terre, profanes, à terre ! Femmes, filles (2), enfans, craignons

(1) Espèce de corbeille mystérieuse et sacrée, qu'à certain jour marqué l'on rapportoit en pompe du temple d'Eleusis à celui de Céres-Thesmophore, dans Athènes.

(2) Si en rendant par le mot de *filles* les mots ἃ κατεχεύατο χαίταν (lesquels signifient proprement, *celle qui a les cheveux épars*), j'ai cru devoir adopter l'explication de M. et de Madame Dacier, qui soutiennent qu'il s'agit ici des jeunes filles en général, je ne puis néanmoins me dispenser de rendre compte de la difficulté que présente l'expression grecque, et qui a partagé les savans. Spanheim a rassemblé dans son commentaire un grand nombre de passages d'auteurs anciens, qui prouvent que la coutume, en Grèce comme à Rome, étoit que les jeunes filles portassent leurs cheveux noués avec des bandelettes. Fondé sur ces autorités, il ne peut expliquer le vers de Callimaque comme les premiers interprêtes, et il pense que le poëte veut parler des courtisannes. Il est d'autant plus autorisé à le croire, que, d'une part, plusieurs vers de Tibulle et de Properce nous apprennent, que la marque distinctive des courtisannes à

tous, en ce jour de jeûne, de le regarder du haut des toits ou d'un lieu trop élevé. Hespérus nous annonce son retour; Hespérus qui seul sut persuader à Cérès d'étancher sa soif, lorsqu'elle cherchoit les traces de Proserpine ravie à sa tendresse.

O Déesse, comment tes forces suffirent-elles alors, à courir jusqu'aux portes du couchant et jusqu'aux climats brûlans où croissent les pommes d'or, sans manger, sans boire, sans entrer dans le bain! Trois fois tu traversas le lit argenté de l'Achéloüs; trois fois tu passas tous les fleuves de la terre; trois fois tu revins au centre (1) de

Rome étoit de porter les cheveux épars; et que, de l'autre, dans tous les anciens monumens qui représentent de jeunes filles occupées à la célébration de quelque fête grecque, elles ont toujours les cheveux noués. Ces preuves ont paru si fortes à M. Ernesti, qu'il a adopté dans ses notes l'interprétation du savant commentateur. Il semble par conséquent que j'aurois dû m'y conformer également. Mais comme cette explication, malgré tout ce qu'on peut dire en sa faveur, est singulièrement forcée, et qu'il s'ensuivroit, supposé que le poëte ne s'adresse qu'aux femmes, aux enfans et aux courtisannes, qu'il auroit voulu excepter les jeunes filles de la défense générale qu'il fait de regarder d'en haut le *Calathus*, ce qui ne paroît pas naturel, j'ai préféré la manière d'entendre ce vers qui m'a paru la plus simple.

(1) Le texte dit *à Enna*, ville située au centre de la Sicile.

la plus charmante des îles; trois fois enfin tu retournas t'asseoir au bord du puits de Callichorus (1), couverte de poussière, sans avoir mangé, sans avoir bu, sans être entrée dans le bain.....

Mais pourquoi rappeler ce qui coûta des larmes à Cérès ? Parlons des lois aimables qu'elle a données à nos villes; parlons des jours où enseignant à Triptolème le plus beau des arts, elle montra la première à moissonner les épis à en former des gerbes, à les faire broyer sous les pieds des taureaux. Ou plutôt encore, pour effrayer à jamais les impies, disons comme elle livra jadis le déplorable fils de Triopas aux tourmens de la faim.

Les Pélasges (2) habitoient encore à Dotium. Ils y avoient consacré à Cérès un bois délicieux, planté d'arbres touffus impénétrables (3) au jour;

(1) Auprès d'Eleusis, dans l'Attique.

(2) Ancien peuple répandu dans la Grèce, mais dont la principale habitation étoit en Thessalie, où ils avoient bâti entre autres la ville de Dotium. Il se fit dans la suite une émigration de ce peuple sous la conduite de Triopas, père d'Erésicthon, qui alla fonder la ville de Cnide en Carie. Voilà pourquoi le poëte ajoute : *n'habitoient point encore Cnide.*

(3) Le texte dit : *Entre lesquels à peine une flèche eût passé.*

lieu charmant, que la Déesse aima (1) toujours à l'égal d'Éleusis, de Triopion (2) et d'Enna. Là, parmi les pins et les ormes altiers, les poiriers s'enlaçoient aux pommiers, et du sein des rocailles jaillissoit une onde pareille au crystal le plus pur (3).

Mais quand le ciel voulut retirer ses faveurs aux enfans de Triopas, un funeste projet séduisit Érésicthon. Il prend vingt esclaves, tous à la fleur de l'âge, tous semblables aux géans et capables d'emporter une ville. Il les arme de haches et de coignées, et court insolemment avec eux au bois de Cérès.

Au milieu s'élevoit un immense peuplier qui touchoit jusqu'aux astres, et dont l'ombre à midi, favorisoit les dryades. Frappé le premier, il donne en gémissant un triste signal aux autres arbres. Cérès connut à l'instant le danger de son bois sacré : « Qui donc, s'écria-t-elle en courroux, brise les arbres que j'aime ? » Aussi-tôt, sous les traits de Nicippe (c'étoit sa prêtresse), les bandelettes et le pavot dans les mains, la clef du temple sur l'épaule, elle s'approche, et ménageant encore un insolent et coupable mortel :

(1) L'expression grecque est bien plus énergique, ἐπεμαίνετο, *l'aimoit avec transport*.

(2) Promontoire voisin de Cnide, où Triopas transporta le culte de Cérès après la funeste aventure d'Erésicthon.

(3) Le texte dit : *pareille à l'ambre.*

» O toi, lui dit-elle, qui brises des arbres consacrés » aux Dieux ; ô mon fils, arrête ; retiens tes esclaves ; mon fils, cher espoir de ta famille, n'arme » point le courroux de Cérès dont tu profanes le » bocage ». Mais lui, plus furieux qu'une lionne du Tomare (1) à l'instant qu'elle accouche (2), « Retire-toi, répond-il, ou bientôt cette hache... ; » Ces arbres ne serviront plus qu'à bâtir le palais » où je passerai mes jours avec mes amis dans » les festins et dans la joie ».

Il dit, et Némésis écrivit le blasphême. Soudain Cérès en fureur se montra toute entière : ses pieds touchent à la terre, et sa tête à l'Olympe. Tout fuit, et les esclaves demi-morts abandonnent leurs coignées dans les arbres. Cérès les épargna ; ils n'avoient fait qu'obéir à leur maître. Mais à ce maître impérieux : « Va, dit-elle, insolent, » va bâtir le palais où tu feras des festins : certes » il t'en faudra souvent célébrer désormais ».

Elle n'en dit pas plus : le supplice étoit prêt. Aussi-tôt s'allume au sein de l'impie une faim cruelle, insatiable, ardente, insupportable ; effroyable tourment dont il fut bientôt consumé.

(1) Montagne du pays des Molosses.

(2) La comparaison est plus allongée dans le texte : *Mais lui, la regardant d'un œil plus terrible qu'une lionne (dont on dit que l'œil est le plus farouche) à l'instant qu'elle accouche, ne regarde un chasseur sur le mont Tomare.*

Plus il mange, plus il veut manger; vingt esclaves sont occupés à lui préparer des mets, douze autres à lui verser à boire : car l'injure de Cérès est l'injure de Bacchus, et toujours Bacchus partagea le courroux de Cérès.

C'en est fait, ses parens honteux n'osent plus l'envoyer aux banquets. Tous les prétextes sont tour-à-tour employés. Les fils d'Orménus (1) l'invitoient aux jeux de Minerve Itoniade (2) : « Éresichton n'est point ici, répondoit sa mère (3); » il est allé redemander aux bergers de Cranon (4) » les troupeaux nombreux qu'il leur avoit con- » fiés ». Polyxo préparoit l'hymen d'Actorion (5);

(1) Orménus, selon la fable, étoit petit-fils d'Aéole, ainsi que Triopas, et avoit fondé une ville de son nom en Thessalie.

(2) Ainsi nommée à cause du temple qu'Iton, fils d'Amphyction, lui avoit consacré dans la ville qu'il avoit fondée en Thessalie, et à laquelle il avoit donné son nom. Le culte de Minerve Itoniade fut transporté par la suite dans la Béotie.

(3) Je ne me rappelle point d'avoir vu, dans aucun mythographe, le nom de la mère d'Erésicthon.

(4) Ville de Thessalie.

(5) Vraisemblablement le même que celui qui est mis par Orphée au nombre des Argonautes. Comme ce poëte ne dit point le nom de la mère de ce héros, il est vraisemblable que c'étoit cette Pol xo dont parle ici Callimaque, et qui ne peut avoir rien de commun avec les autres héroïnes de ce nom, dont il est parlé dans les anciens mythologues qui nous restent.

elle convioit à la fête Triopas et son fils: « Triopas ira, lui disoit-on avec larmes; mais » Érésichton atteint, il y a neuf jours, dans les » vallées du Pinde, par un fier sanglier, ne peut » encore se soutenir ». Mère infortunée, mère trop tendre, quels détours n'avez-vous pas inventés! L'appelloit-on aux festins? « Érésichton » est loin de ces lieux ». Célébroit-on quelque hymen? tantôt, « un disque l'a frappé; » tantôt, « un cheval fougueux l'a terrassé; » tantôt, « il » compte ses troupeaux sur l'Othrys ».

Cependant au fond de son palais, Érésichton passant les jours à table, y dévore mille mets. Plus il mange, plus s'irritent ses entrailles. Tous les alimens y sont engloutis sans effet, comme au fond d'un abîme.

Tel qu'on voit la neige du Mimas (1), ou la cire fondre aux rayons du Soleil, tel et plus promptement encore on le vit dépérir. Bientôt les fibres et les os seuls lui restèrent. Sa mère et ses sœurs en pleurèrent; le sein qui l'avoit allaité en soupira, et ses esclaves en gémirent. Triopas lui-même en arracha ses cheveux blancs, et s'adressant à Neptune qui ne l'entendoit pas: « Non, » s'écrioit-il, tu n'es point mon père; ou, s'il » est vrai que je sois né de toi et de la fille (2)

(1) Promontoire de l'Ionie fort élevé.

(2) Triopas, selon la fable, étoit fils de Canacé.

» d'Aéole, regarde l'infortuné qui doit te nommer
» son aïeul, puisque c'est moi qui lui donnai
» le jour. Que n'est-il tombé sous les traits
» d'Apollon! Que ne l'ai-je enseveli de mes mains!
» Faut-il que je le voie dévoré par la faim!
» Eloigne donc de lui ce mal funeste, ou toi-
» même prends soin de le nourrir. Pour moi,
» j'ai tout épuisé. Mes bergeries sont vuides,
» mes étables sans troupeaux, et mes esclaves
» ne suffisent plus à le servir. Il a tout consumé,
» jusqu'aux cavales qui traînoient son char, jus-
» qu'aux coursiers qui lui avoient valu tant de
» gloire dans les jeux (1) et dans les combats,
» jusqu'au taureau que sa mère engraissoit pour
» Vesta (2). »

Tant qu'à Triopas il resta quelque ressource, son foyer fut seul témoin de sa peine. Mais quand Érésichton eut absorbé tout son bien, on vit le

(1) Le texte exprime tout cela dans un seul mot, ἀεθλοφόρον, *remporteur de prix*.

(2) Le texte ajoute : *jusqu'au chat que craignent les petites bêtes*. Telle est la différence des deux langues, que je n'ai pu m'enhardir à présenter dans ma version, sous quelque tournure que ce fût, cette idée, qui, loin d'avoir rien de rebutant dans le grec, ajoute au contraire le dernier trait au tableau de la voracité d'Erésicthon, que le poëte représente dévorant tout, depuis le plus petit jusqu'au plus grand des animaux.

fils d'un roi, assis dans les places publiques, mendier les alimens les plus vils.

O Cérès, que celui que tu hais ne soit jamais mon ami! que jamais il n'habite avec moi! loin de moi des voisins si funestes!

Chantez, jeunes vierges, et vous mères, répétez: « Salut, ô Cérès! salut, ô Déesse nour» ricière, Déesse des moissons! » Quatre coursiers, aux crins argentés, traînent le CALATHUS; ainsi, puissante Cérès, tu nous apporteras, d'années en années, quatre saisons favorables. Nous te suivons les pieds sans chaussure, et la tête sans bandelettes; ainsi tu préserveras des maux nos pieds et nos têtes. Des vierges portent en ton honneur des paniers tissus d'or; ainsi l'or ne manquera jamais à nos besoins.

Femmes qui n'êtes point initiées, ne suivez cette pompe mystérieuse que jusqu'au Prytanée (1). Femmes qui ne comptez pas encore soixante hivers, venez jusqu'au temple. Vous que l'âge appésantit, ou vous qui tendez les mains à Lucine, et que les douleurs ont surprises, venez jusqu'où vos forces pourront vous conduire; la Déesse versera sur vous ses faveurs autant que sur celles qui l'accompagneront à son temple (2).

(1) Espèce d'hôtel-de-ville.

(2) Toute cette strophe, ainsi que la précédente, a rapport aux différens rites de la fête des Thesmophories.

Salut,

Salut, ô Déesse ! conserve cette ville dans la concorde et dans l'abondance. Fais tout mûrir dans nos champs. Engraisse nos troupeaux, fertilise nos vergers, grossis nos épis, féconde nos moissons. Fais sur-tout régner la paix, afin que la main qui sème puisse aussi recueillir.

Sois-moi propice, ô divinité trois fois adorable, puissante reine des Déesses !

HYMNE QUATRIEME.

EN L'HONNEUR D'APOLLON.

Ciel ! comme le laurier d'Apollon est agité ! comme le temple entier est ébranlé ! Loin, loin d'ici, profanes. Déjà Phœbus de son pied divin a touché le seuil de la porte. Ne le voyez-vous pas ? Déjà le palmier de Délos l'a salué par un doux frémissement ; déjà le cygne a rempli l'air de ses chants. Tombez, verroux ; tombez, barreaux ; le Dieu approche : et vous, jeunes hommes, préparez vos concerts et vos danses.

Ce n'est point à tous indifféremment, mais au juste seul, qu'Apollon se manifeste. Qui le voit est grand ; qui ne le voit point, est petit. Je te verrai, Dieu terrible, et serai toujours grand.

Enfans, voulez-vous parvenir aux jours de l'hymen ? voulez-vous atteindre l'âge où les cheveux blanchissent, et bâtir sur des fondemens durables ? Aujourd'hui que Phœbus (1) visite ces

(1) Le savant commentateur à qui nous devons la dernière édition de Callimaque, fait observer, avec raison, dans ses notes, que le poëte grec s'est servi exprès du vers spondaïque τȣ̃ Φοίϐȣ...... ἐπιδημήσαντος, *aujourd'hui que Phœbus visite ces lieux* pour exprimer avec plus

lieux, faites entendre le son de vos lyres et le bruit de vos pas cadencés......

Honneur à ces enfans, puisque leurs lyres ne sont plus oisives!

Silence! Écoutez les louanges d'Apollon. La mer même se tait, lorsqu'on chante les armes du dieu de Lycorée, les flèches et la lyre. Io Pœan, Io Pœan! A ce cri, Thétis cesse de pleurer son Achille; et ce roc humide, inébranlablement fixé dans la Phrygie (1); ce marbre qui fut femme, et qui semble jeter encore le cri de la douleur, suspend le cours de ses larmes.

Io Pœan! Chantez tous, Io Pœan! Malheur

de majesté l'approche du Dieu. C'est une beauté, et malheureusement ce n'est pas la seule, qui est perdue pour ceux qui ne lisent que la traduction.

(1) La roche de Niobé. M. Ernesti remarque encore, dans cet endroit, l'emploi judicieux que le poëte a fait du vers spondaïque λίθος ἐστήρικται. Ici l'expression française, *inébranlablement fixé*, s'éloigne moins que dans l'occasion précédente, de la majesté de l'expression grecque. Mais, comme s'il eût été à craindre que le traducteur ne s'énorgueillît d'avoir pu se soutenir une fois à côté de son modèle, le vers suivant,

μάρμαρον ἀντὶ γυναικὸς ὀϊζυρόν τι χανούσης,

présente un tableau que je n'ai jamais pu copier dans ma version, et forme même un sens littéral, impossible, ce me semble, à rendre exactement, si ce n'est en latin: *Marmor pro muliere miserabile quid hiante.*

à qui lutte contre les Dieux ! Que celui qui brave les Dieux, brave donc aussi mon roi ! Que celui qui brave mon roi, brave donc aussi les Dieux (1).

Si vos chants plaisent à Phœbus il vous comblera de gloire ; il le peut, car il s'assied à la droite de Jupiter. Maïs un jour est trop peu pour chanter Apollon ; la carrière est vaste. Eh! qui peut cesser de chanter Apollon !

La tunique d'Apollon est d'or ; son agraffe, sa lyre, son arc, son carquois et ses brodequins sont d'or. L'or et les richesses brillent autour de lui ; j'en atteste Pytho (2).

Toujours jeune, toujours beau, jamais le moindre duvet n'ombragea les tendres joues d'Apollon. De sa chevelure découle une essence parfumée : mais non, ce ne sont point des parfums ; c'est la PANACÉE (3) même, qui distille des cheveux d'Apollon. Heureux le sol que ce baume humectera ! il n'y croîtra que des germes salutaires.

(1) Flatterie impardonnable, et plus capable d'offenser les Dieux que de plaire à un prince raisonnable. Je sens bien que cette tournure répétée, *que celui qui* ; indépendamment de la cacophonie des mots, paroîtra peut-être peu élégante aux lecteurs français ; mais c'est la seule que j'aie pu trouver qui ne s'éloignât point trop de la précision du grec.

(2) C'est-à-dire le temple de Pytho ou de Delphes.

(3) Mot grec qui signifie littéralement, *remède à tout.*

Nul ne réunit autant d'arts qu'Apollon : il est le Dieu des archers et des poëtes ; car le Destin lui a donné les flèches et la lyre. Il est le Dieu des sorts et des augures : de lui les médecins ont appris à retarder la mort.

Nous l'appelons aussi NOMIUS (1), depuis que sur les bords de l'Amphryse (2), l'amour lui fit prendre soin des cavales d'Admète. Qu'aisément sous les yeux d'Apollon un troupeau se féconde ! Les taureaux s'y multiplient, les chèvres n'y sont jamais sans chevreaux, ni les brebis sans lait et sans agneaux ; et celle qui n'en eût porté qu'un, en porte toujours deux.

O Phœbus ! sous tes auspices s'élèvent les villes ; car tu te plais à les voir se former, et toi-même en poses les fondemens. Dès l'âge de quatre ans tu construisis sur les bords du lac charmant d'Ortygie (3), le premier édifice qu'aient vu les mortels. Diane te rapportoit les cornes des chèvres qu'elle perçoit de ses flèches sur le mont Cynthius ; et tu t'en servois pour dresser un autel (4), en former la base, le corps et les côtés ; ainsi tu

(1) Autre mot grec qui signifie littéralement, *pasteur.*

(2) Fleuve de Thessalie.

(3) Nom que les anciens donnoient souvent à l'isle de Délos.

(4) Autel fameux que les anciens avoient mis au rang des sept merveilles du monde.

nous appris à bâtir. Depuis tu désignas l'endroit où Battus devoit fonder ma patrie ; et sous la forme d'un corbeau d'heureux augure, tu guidas son peuple en Lybie. Tu juras de donner Cyrène à mes rois, et toujours ta parole est fidelle (1).

Dieu puissant, que d'autres t'appellent BOEDROMIUS (2), d'autres CLARIUS (3) ; cent noms divers te sont donnés à l'envi. Pour moi, c'est sous le nom de CARNÉEN (4) que je veux te chanter ; tel est l'usage de ma patrie.

Dieu de Carnus ! Sparte fut la première à t'adorer sous ce nom : Théra (5) suivit cet exemple, que Cyrène a depuis imité. De Sparte, le sixième descendant d'Œdipe apporta ton culte à Théra, d'où le fils de Polymneste (6) le transmit aux

(1) L'histoire fabuleuse de Battus et de la fondation de Cyrène, est trop connue pour en rappeler ici les particularités.

(2) C'est-à-dire, *Secourable*.

(3) Autre surnom qu'on avoit donné à Apollon, à cause du fameux oracle de Claros.

(4) Troisième nom sous lequel les Grecs, et les Doriens sur-tout, honoroient Apollon, en mémoire de la protection spéciale qu'il avoit accordée à un fameux devin, appelé Carnus.

(5) Isle de la mer Ægée, ainsi nommée depuis que Théras, sixième descendant d'Œdipe (après avoir quitté Sparte où il s'étoit d'abord établi), y eut fondé une colonie.

(6) Battus, autrement nommé Aristotéles. Le poëte lui

Asbytes (1). Établi dans leur contrée, il t'éleva ce temple superbe, institua ces fêtes annuelles où mille et mille taureaux tombent sous la hache de tes prêtres.

O Dieu de Carnus, tes autels, dans la saison des frimats, sont couverts de safran parfumé; au printemps, ils sont parés de ces fleurs variées que zéphyr fait éclore en séchant la rosée; et dans ton sanctuaire brille une flamme éternelle, que jamais la cendre n'a couverte (2).

Ce fut proche des bois épais d'Azilis (3), et loin encore des sources de Cyré (4), que les guerriers (5) Doriens célébrèrent, pour la première fois, avec les blondes habitantes de la Libye, les jours consacrés au Dieu de Carnus.

donne l'épithète d'ὅλος, *entier*, *sain*, parce qu'il avoit été long-temps muet, et qu'il recouvra la parole avant d'aller en Libye fonder la ville de Cyrène.

(1) Petit peuple de la Libye, voisin du canton où Battus établit sa colonie.

(2) L'expression grecque traduite littéralement, paroît plus claire : *Et jamais la cendre n'y conserve le charbon de la veille.* C'est-à-dire, qu'on entretenoit toujours ce feu avec de nouveaux alimens, et qu'on ne le couvroit jamais.

(3) Montagne voisine du lieu où Battus s'étoit établi.

(4) Nom que les Cyrénéens donnèrent à une fontaine qui couloit dans le lieu même où fut fondée Cyrène.

(5) L'expression littérale est bien plus poétique : *les porte-ceintures de Bellone.*

Tu vis leurs danses, ton œil en fut réjoui ; et tu les fis remarquer à ton épouse, du haut de ce mont (1) fameux, où elle avoit terrassé le lion qui désoloit les troupeaux d'Eurypyle (2). Jamais danses ne te plurent davantage ; jamais ville n'éprouva tes bienfaits autant que Cyrène : ils sont le prix des faveurs que tu ravis jadis à ta Nymphe ; aussi nul des immortels n'est plus honoré que toi par les enfans de Battus.

Io ! que tout chante Io Pœan ! Tel fut le premier cri du peuple de Delphes, lorsqu'en sa faveur tu montras la force de tes flêches. Python, monstre épouvantable ; Python, serpent terrible, s'élançoit contre toi ; mais bientôt tes coups redoublés et rapides l'étendirent à tes pieds. Le peuple s'écria : « Io, Io Pœan ! frappe ! Latone » en toi nous donne un sauveur ! » Depuis ce temps, c'est ainsi que tu fus célébré.

L'Envie s'est approchée de l'oreille d'Apollon, et lui a dit : « Que vaut un poëte, si ses vers n'é» galent le nombre des flots de la mer ? » Mais

(1) Le mont Myrtose, promontoire de Libye. La fable dit que ce fut sur cette montagne qu'Apollon transporta la nymphe Cyrène, fille d'Hypsée, après l'avoir enlevée sur le mont Pélion en Thessalie.

(2) Prince qui, selon la fable, régnoit en Libye au temps de l'enlèvement de Cyrène.

Apollon, d'un pied dédaigneux (1) a repoussé l'Envie, et lui a répondu : « Vois le fleuve d'Assyrie, son cours est immense ; mais son lit est » souillé de limon et de fange. Non ; toutes les » eaux, indifféremment, ne plaisent point à » Cérès (2) ; et le foible ruisseau, qui, sortant » d'une source sacrée, roule une onde argentée » toujours pure, servira seul aux bains de la » Déesse ».

Gloire à Phœbus, et que l'Envie reste au fond du Tartare.

(1) Le texte dit seulement : *du pied.*

(2) Littéralement : *les Mélisses* (nom particulier qu'on donnoit aux prêtresses de Cérès) *ne portent point à Cérès des eaux de tout fleuve.*

HYMNE CINQUIÈME.

EN L'HONNEUR DE DIANE.

CHANTONS Diane !.... (malheur aux poëtes qui l'oublient !) chantons la Déesse qui se plaît à lancer des traits, à poursuivre les daims, à former des danses et des jeux sur la cime des montagnes. Rappelons ce jour où Diane, encore dans l'enfance, assise sur les genoux de Jupiter, lui adressa ces prières :

« Accorde, ô mon père, accorde à ta fille de » rester toujours vierge, et de porter assez de » noms divers, pour que Phœbus ne puisse le » lui disputer. Donne-moi, comme à Phœbus, » un arc et des flèches. Que dis-je ?..... non, » mon père, ce n'est point à toi d'armer ta fille ; » les Cyclopes s'empresseront bientôt de me fabriquer des traits, de me forger un carquois. » Mais donne-moi l'attribut distinctif de porter » des flambeaux et de revêtir une tunique à » frange, qui ne me descendra que jusqu'aux genoux, pour ne point m'embarrasser (1) à la

(1) Le poëte feint ici que Diane, dès son enfance, avoit demandé à son père de lui donner ces attributs distinctifs,

» chasse. Attache à ma suite soixante filles de » l'Océan, qui soient toutes à l'âge où l'on ne » porte point encore de ceinture (1). Que vingt » autres Nymphes, filles de l'Amnisus (2), desti- » nées à me servir aux heures où je cesserai de » percer les lynx et les cerfs, prennent soin de » mes brodequins et de mes chiens fidèles. Cède- » moi les montagnes. Je ne demande qu'une » ville à ton choix. Diane rarement descendra » dans les villes. J'habiterai les monts, et n'ap- » procherai des cités qu'aux momens où les » femmes, travaillées des douleurs aiguës de l'en- » fantement, m'appelleront à leur aide. Tu sais » qu'au jour de ma naissance les Parques m'ont » imposé la loi de les secourir, parce que le sein » qui m'a porté n'a point connu la douleur, et, » sans travail, a déposé son fardeau ».

parce que cette Déesse, dans les anciens monumens, est souvent représentée avec un flambeau dans chaque main, ou avec une tunique à frange, fort courte, comme étant toujours occupée à chasser dans les bois.

(1) Littéralement : *toutes âgées de neuf ans, toutes enfans encore sans ceinture.* Les jeunes filles ne commençoient à porter des ceintures qu'après avoir atteint l'âge nubile.

(2) L'Amnisus étoit un fleuve de Crète, qui devint assez célèbre dans la fable, pour que les poëtes se servissent quelquefois de son nom seul, lorsqu'ils vouloient désigner la Crète en général.

En parlant ainsi, l'enfant divin voulut toucher le menton de son père; mais elle étendit en vain ses petits bras pour l'atteindre. Jupiter en sourit (1), et lui rendant une tendre caresse : « Déesses, s'écria-t-il, donnez-moi toujours de » semblables enfans, et je brave la fureur jalouse » de Junon. Va, ma fille, tes désirs seront satisfaits, et ton père veut te faire encore d'autres » dons bien plus magnifiques. Une ville est trop » peu : je t'en donnerai trente; trente qui n'auront d'autre Dieu que toi seule, ne porteront » d'autre nom que le tien; tandis que tu partageras avec les autres immortels des cités sans » nombre dans le continent et dans les isles. Partout Diane aura des bois sacrés et des autels; » c'est elle qui sera la protectrice des chemins et » des portes ». Il dit; et, d'un signe de tête, il confirma ses promesses. Aussi-tôt l'enfant vole en Crète, sur la cime ombragée du Leucus (2); descend ensuite vers l'Océan, et se choisit une troupe nombreuse de Nymphes, toutes à l'âge de neuf ans, à cet âge où l'on ne porte point encore de ceinture. Cæratus (3) et Téthys (4) s'ap-

(1) Ceux des amateurs de la poésie qui sont sensibles aux imitations de la nature, sauront gré sans doute à Callimaque de la peinture naïve que présente ces deux vers.

(2) Montagne de Crète.

(3) Fleuve de Crète.

(4) Epouse de l'Océan.

plaudirent, en voyant l'un et l'autre leurs filles préférées par l'enfant de Latone.

Ce choix fait, Diane alla chercher les Cyclopes. Ils étoient dans Lipare, (aujourd'hui c'est ainsi qu'on la nomme, alors c'étoit (1) Méligounis) occupés à forger une masse ardente sur l'enclume de Vulcain. L'ouvrage pressoit : c'étoit un abreuvoir pour les coursiers de Neptune. Les Nymphes pâlirent à la vue de ces énormes géans, pareils à des montagnes (2), et dont l'œil unique (3), sous leur épais sourcil, étinceloit de regards menaçans. Les uns faisoient mugir de vastes soufflets ; les autres, levant tour-à-tour avec effort leurs lourds marteaux, frappoient à grands coups le fer ou l'airain, qu'ils tiroient tout en feu de la fournaise. L'enclume en gémit, l'Œtna et la Sicile (4) en sont ébranlés, l'Italie en retentit, et la Corse même en résonne (5). A ce terrible

(1) Nom qui en grec signifie, *fertile en miel.*

(2) Le grec dit : *aux rochers de l'Ossa.*

(3) Le grec ajoute : *égal à un bouclier de quatre peaux.*

(4) Littéralement : *la Trinacrie, séjour des Sicaniens et la voisine Italie.*

(5) Si l'on compare ce morceau avec celui qui se trouve au huitième livre de l'Enéïde, on trouvera sans doute que le poëte latin est bien supérieur au poëte grec, par la description qu'il fait des ouvrages auxquels il suppose que les Cyclopes étoient occupés, au moment que Vénus arriva dans leur isle. Mais on conviendra que Callimaque, qui lui

aspect, à ce bruit effroyable, les filles de l'Océan s'épouvantent.... Frayeur pardonnable : les filles même des Dieux, dans leur enfance, n'envisagent ces fiers géans qu'avec crainte ; et lorsqu'elles refusent d'obéir, leurs mères feignent d'appeler Argès ou Stéropès ; Mercure accourt sous les

a servi de modèle dans la peinture de la manière dont les Cyclopes travailloient, ne lui cède en rien pour l'harmonie imitative. Ces vers, si vantés avec raison,

. . . . alii ventosis follibus auras
accipiunt, redduntque ; alii stridentia tingunt
æra lacu ; gemit impositis incudibus antrum.
Illi inter sese multâ vi brachia tollunt
in numerum, versantque tenaci forcipe massam.

Ces vers, dis-je, n'ont aucun mérite qui ne se trouve dans ceux-ci :

. . . . ιῦσῦπον ἄκουσαν
ἀκμόνος ἠχήσαντος, ἠπὶ μέγα πουλύ τ' ἄημα
φυσάων, αὐτῶν τε βαρυν στόνον. . . . .
εὖθ' οἵ γε ῥαιστῆρας ἀειράμενοι ὑπὲρ ὤμων,
ἢ χαλκὸν ζέοντα καμινόθεν, ἠὲ σίδηρον,
ἀμβολαδὶς τετύποντες, ἠπί μέγα μοχθήσειαν.

Pour nous, que l'aveu, si souvent et si sincèrement répété, de notre impuissance à rendre les beautés de notre auteur original, doit mettre à l'abri du moindre soupçon de vanité, nous osons dire qu'ici nos efforts, pour rendre cet endroit dans toute sa force, n'ont peut-être pas été totalement infructueux, et que, pour cette fois, la version française nous paroît répondre assez à la noblesse de l'expression grecque.

traits de l'un de ces Cyclopes, le visage couvert de cendre et de fumée : soudain l'enfant effrayé couvre ses yeux de ses mains, et se jette en tremblant dans le sein maternel. Pour toi, fille de Jupiter, plus jeune encore, et dès l'âge de trois ans, lorsque Latone t'avoit porté dans ses bras à Vulcain, pour recevoir ses premiers présens (1), et que Brontès t'avoit mis sur ses genoux, tu avois arraché les poils hérissés de sa large poitrine ; et depuis ils n'ont point été reproduits : ainsi les cheveux, moissonnés une fois par l'alopécie (2), ne reviennent jamais couvrir le front qu'elle a rendu chauve.

Aussi, d'une voix ferme, adressas-tu ce discours aux Cyclopes : « Cyclopes, hâtez-vous ; il » faut à Diane un arc, des flèches, un carquois. » Diane, ainsi que Phœbus, est fille de Latone ; » et si quelque sanglier, ou quelque monstre

(1) Littéralement : *ses présens de vue*, ὀπτήρια. La coutume chez les anciens, quand une femme accouchoit, étoit que les parens du nouveau né envoyassent à la mère des présens, comme pour obtenir la permission de voir son enfant.

(2) Ou *mal du renard*, espèce de maladie qui cause la chûte des cheveux. Hippocrate l'attribuoit à la pituite. Les Grecs, selon Galien, l'avoient ainsi nommée, parce que les renards y sont sujets.

» des bois, vient à tomber sous mes coups, c'est » à votre table qu'il sera destiné ».

Tu dis : ils obéirent ; et tu fus armée.

Il te manquoit des chiens ; tu voles en Arcadie, et tu vas trouver Pan. Le Dieu barbu étoit dans son antre, où il distribuoit aux lices de sa meute les chairs d'un lynx du Ménale. Il te choisit aussitôt six chiens courageux, dont trois aux oreilles pendantes (1), deux noirs et blancs (2), un de diverses couleurs (3), tous capables de renverser des lions, de les saisir à la crinière, et de les entraîner vivans. Il y joignit aussi sept cynosurides (4) plus légers que le vent, plus vîtes que

(1) Les anciens faisoient beaucoup de cas, pour la chasse, des chiens qui avoient les oreilles longues, molles et pendantes.

(2) Les chiens d'une seule couleur n'étoient pas si estimés que ceux qui étoient de deux couleurs.

(3) Vraisemblablement le poëte veut parler de ces chiens tachetés ou tigrés, dont Arrien (*Cynegetic. c.* 3.) et Oppien (*Cynegetic. lib.* 1, *v.* 430) font l'éloge, et qui paroissent avoir été les mêmes que ces chiens qu'on prétendoit être nés d'un loup-cervier et d'une chienne, dont Gratius a dit :

. . . . semiferam, thoûm de sanguine, prolem.

(4) Cynosure étoit un lieu de la Laconie. Les chiens de ce pays étoient renommés pour leur vîtesse, sur-tout ceux qu'on croyoit nés d'une chienne et d'un renard ; espèce dont Aristote attestoit l'existence, mais qui n'étoit autre que celle de nos lévriers.

le

le lièvre (1) ou le faon, habiles sur-tout à découvrir le gîte du cerf, la tanière du porc-épic, et les traces du daim.

Tu quittois ces lieux, suivie de ta meute, lorsqu'au pied du Parrhasius tu vis s'ébattre cinq biches; troupeau superbe, nourri sur les bords du sablonneux (2) Anaurus. Elles étoient plus grandes que des taureaux, et l'or brilloit sur leurs cornes (3). Ton œil en fut surpris, et tu dis en toi-même : « Sans doute elles sont dignes » d'être la première proie de Diane ». Seule, et sans le secours de tes chiens, tu en pris quatre à la course, et les destinas à traîner ton char; mais la cinquième (ainsi le voulut Junon, qui la réservoit pour servir un jour au dernier des travaux d'Hercule), passa le Céladon (4), et se réfugia sur le mont Cérynien (5).

O Diane, ô Déesse toujours vierge, Déesse

(1) Le grec ajoute : *qui ne ferme jamais les yeux.*

(2) Littéralement : *qui roule un sable noir.* L'Anaurus étoit un fleuve de la Thessalie. Il est assez singulier que Callimaque amène ces biches de Thessalie en Arcadie.

(3) Il ne faut pas s'étonner de ce que Callimaque donne ici des cornes aux biches; c'étoit une erreur commune à tous les poëtes grecs, et qui leur a même été reprochée par Aristote.

(4) Fleuve d'Arcadie.

(5) Montagne d'Arcadie.

qui tuas Tityus, ton armure, ta ceinture et ton char étoient d'or; tu donnas aussi des freins d'or à ces biches. Mais en quels lieux menas-tu d'abord ce char triomphant (1)? en Thrace, sur le mont Aémus, d'où l'orageux Borée nous envoie les tristes frimats (2). Où coupas-tu des branches de pin? sur l'Olympe de Mysie. A quels feux allumas-tu ces nouveaux flambeaux? aux feux inextinguibles dont la foudre de ton père étincelle. Combien de fois éprouvas-tu tes flèches? tu les essayas d'abord sur un orme, ensuite sur un chêne, puis sur un monstre des forêts; enfin, non plus sur un arbre, mais sur une ville coupable, où l'on avoit cent fois outragé la nature et l'hospitalité.

Malheur à ceux que poursuit ton courroux! leurs troupeaux sont dévorés par la peste, et leurs champs dévastés par la grêle. Au déclin de leur âge, ils pleurent sur leurs fils, morts avant eux (3); et leurs femmes, frappées de mort aux

(1) Littéralement : *attelé d'animaux à cornes.*

(2) Littéralement : *le froid, dur pour ceux qui ne sont pas bien vêtus.* La justesse et la précision de l'expression grecque justifient, dans le texte, ce détail qui n'auroit aucune grâce dans notre langue.

(3) Le grec dit, avec une précision et une énergie dont je n'ai jamais pu approcher : *vieux, ils se coupent les cheveux sur le corps de leurs fils.*

jours de l'enfantement, ou n'accouchant que dans les horreurs de la guerre (1), n'élèvent jamais d'enfans (2). Heureux, au contraire, le mortel à qui tu souris! ses sillons engraissés se couvrent d'épis; ses taureaux se multiplient; sa richesse augmente, et la tombe ne s'ouvre sous ses pas qu'au bout d'une longue et paisible carrière. La Discorde, qui renverse les plus solides maisons, ne déchire point sa famille; et chez lui la belle-mère et la bru s'assoient toujours à la même table (3).

Puisse, ô Déesse redoutable, puisse l'homme que j'aime ressentir aussi tes faveurs! Que je les éprouve aussi moi-même! que l'art des vers me soit toujours cher! je chanterai Latone et son hymen; je chanterai Phœbus; je chanterai mille fois tes louanges, tes nombreux travaux, tes chiens, tes flèches, et le char rapide qui te ramène pompeusement au palais de Jupiter. Là

(1) Littéralement : *dans la fuite.*

(2) L'expression grecque est bien plus poétique : *aucun de leurs enfans ne se dresse sur ses jambes.*

(3) Quoiqu'assurément la version française, dans tout ce morceau, soit encore loin de la beauté de l'original, je me flatte pourtant qu'on peut y reconnoître quelques traits de l'éloquence qui distingue cet endroit, et qui ne peut manquer de frapper ceux qui le liront dans le grec.

Mercure et Phœbus accourent au-devant de toi, Mercure pour prendre tes armes, Phœbus pour recevoir les monstres que tes traits ont terrassés. Tel étoit du moins son emploi, avant que le valeureux Alcide fût admis dans les cieux. Car aujourd'hui ton frère est déchargé de ce soin, puisque l'infatigable dieu de Tyrinthe, toujours aux portes de l'Olympe, attend avec impatience l'instant où tu lui rapportes quelques nouveaux mets. Tous les Dieux, et sur-tout sa marâtre, en éclatent de rire, chaque fois qu'enlevant de ton char, et tirant par les pieds quelqu'énorme taureau ou quelque sanglier encore palpitant, il cherche à t'encourager par ce discours adroit : « Courage, ô Déesse, fais tomber sous tes coups » les animaux féroces. Mérite que les mortels » t'appellent, ainsi que moi, leur divinité protec- » trice. Permets aux lièvres, aux daims, d'errer » sur les montagnes. Quel mal font aux hommes » et les daims et les lièvres ? Ce sont les sangliers » qui dévastent leurs vergers et leurs champs ; » ce sont les taureaux sauvages dont ils craignent » la rage. Frappe les sangliers et les taureaux ». Il dit, et se jette aussi-tôt sur le monstre que tu lui rapportes. Car la flamme qui consuma sa dépouille mortelle sur les monts de Trachine, ne l'a point délivré de sa faim dévorante. Il en

ressent encore les ardeurs comme au jour qu'il rencontra le roi des Dryopes (1). Cependant les filles de l'Amnisus détèlent et lavent tes biches, leur apportent de l'eau dans des vases d'or, pour se désaltérer à leur gré, et répandent abondamment devant elles cette herbe céleste, prompte à se reproduire (2), qu'on moissonne dans les prairies de Junon, et qui nourrit aussi les coursiers de Jupiter (3). Tu entres ensuite au palais de ton père, où, quoique chaque Dieu t'invite à t'asseoir auprès de lui, tu te places toujours à côté d'Apollon.

Mais quand tes Nymphes formeront autour de

(1) On lit dans la fable, qu'un jour Hercule, pressé de la faim, tua un bœuf qui appartenoit à Théiodamas, chef des Dryopes; et que celui-ci, voulant tirer raison de ce qu'il regardoit comme une injure, défia Hercule en combat singulier et fut tué (*Apollon. Argonaut. lib* 1, *v.* 1213). Au surplus, la voracité d'Hercule a souvent servi d'objet aux plaisanteries des poëtes.

(2) Le trèfle. Les anciens faisoient beaucoup de cas du trèfle pour la nourriture des chevaux, et le regardoient comme la meilleure herbe des prés (*V. Plin. lib.* 7, *c.* 21). Ils estimoient sur-tout le trèfle de Médie, lequel, selon Columelle (*liv.* 11, *c.* 11), se reproduisoit cinq et six fois l'année.

(3) Callimaque est, je crois, le seul des poëtes et des mythologues, qui fasse mention de ces prairies de Junon, qu'il place dans le ciel.

toi leurs danses, soit aux sources de l'Inopus (1), soit dans les plaines de Limnée (2) et de Pitane (car Pitane aussi t'est consacrée); ou lorsque, rejetant le sanguinaire hommage du Taurien et quittant la Scythie, tu reviendras visiter les Araphéniens (3); puissé-je alors n'avoir point engagé le travail mercénaire (4) de mes bœufs, pour défricher le champ d'autrui pendant la journée (5)! Fussent-ils de la race de ces taureaux

(1) Petit fleuve de l'isle de Délos. Le poëte lui donne l'épithète d'*Egyptien*, parce que ce fleuve passoit pour avoir les mêmes accroissemens et décroissemens que le Nil. C'étoit même une croyance assez généralement répandue parmi le vulgaire, que l'Inopus n'étoit autre que le Nil lui-même, qui, après avoir traversé la mer, reparoissoit dans l'isle de Délos.

(2) Villes de la Laconie, où Diane étoit spécialement honorée. C'étoit-là qu'on voyoit ce fameux autel, où les jeunes Lacédémoniens subissoient l'épreuve du fouet. (*V. S. Empir. Hypoth. lib.* 3, *p.* 153).

(3) Les Araphéniens faisoient partie de la tribu Ægéide parmi les Athéniens. Ils habitoient un petit bourg appelé *Ales*, (Ἁλαὶ) où l'on disoit qu'Oreste, par l'ordre de Diane, avoit laissé la statue de cette Déesse qu'il avoit enlevée dans la Tauride. (*Vid. Euripid. Iphig. Taurid. v.* 1450).

(4) J'ai cru pouvoir hasarder cette expression, pour rendre d'une façon moins commune ce que le texte signifie : *puissé-je n'avoir point loué mes bœufs pour labourer une journée!*

(5) Littéralement : *l'espace de quatre arpens*, ce que le poëte n'exprime ici que pour dire *la journée.*

de Tymphée (1), si renommés pour tracer les plus pénibles sillons ; fussent-ils dans la vigueur de leur âge et dans la force de leurs cornes, avec trop de peine et de fatigue (2) ils reviendroient à l'étable, puisque le soleil, ravi du spectacle charmant de tes fêtes, arrête son char pour les voir plus long-temps, et prolonge le jour.

Mais quelle isle, quelle montagne, quelle cité, quel port te plaît davantage ! Quelle Nymphe te fut la plus chère ! Quelles héroïnes ont été tes compagnes ! Déesse, instruit ton poëte, il instruira les autres à son tour.

Parmi les isles, Doliché (3); parmi les cités, Pergé (4); parmi les montagnes, le Taygète (5); parmi les ports, ceux de l'Euripe (6) : voilà les

(1) Ville de l'Epire : on sait que cette province étoit renommée pour les bœufs qu'on en tiroit.

(2) L'expression du texte est bien plus poétique : *trop fatigués des genoux et du col.*

(3) L'une des Cyclades, plus connue sous le nom d'Icare, et où une colonie de Milésiens avoit établi le culte de Diane Tauropole.

(4) Ville de Pamphylie, où Diane avoit un temple auquel étoit attaché le droit d'asyle.

(5) Montagne de la Laconie, où l'on trouvoit beaucoup de chèvres, de sangliers, d'ours et de cerfs.

(6) Le culte de Diane étoit singulièrement en honneur dans toutes les villes qui bordoient le détroit de l'Euripe, tant sur la côte de Béotie que sur celle de l'Eubée, telles qu'Aulis, Délium, Amarynthe, etc.

lieux qui t'ont plu davantage. La Nymphe qui te fut la plus chère, ce fut la Nymphe de Gortys, cette Nymphe redoutée des faons, Britomartis au coup-d'œil assuré. Minos, brûlant pour ses charmes, la poursuivit long-temps sur les montagnes de Crète; mais elle se cachoit tantôt sous des chênes touffus, tantôt au fond des marais. Neuf mois entiers il erra parmi les précipices et les monts. Enfin il étoit près de l'atteindre, lorsqu'elle s'élança du haut d'un rocher dans les flots. Les filets d'un pêcheur la sauvèrent, et c'est de-là que la Nymphe et le roc d'où elle s'étoit précipitée, reçurent des Cydoniens (1) l'une le nom de *Dictynne*, l'autre celui de *Dicté* (2). Ils lui ont aussi dressé des autels, et consacré des fêtes. Les couronnes qu'ils y portent, sont de jonc ou de pin; le myrte en est banni; le myrte est haï de la Nymphe, parce qu'une branche de cet arbre s'embarrassant dans sa robe, l'avoit arrêtée dans sa fuite. O Diane, à tous les

(1) Colonie de Samiens qui avoient bâti la ville de Cydon en Crète.

(2) Noms grecs dérivés du mot δίκτυα, qui signifie des filets. Callimaque paroît avoir confondu ici le mont Dicté, situé à l'orient de la Crète, et célèbre par le culte de Jupiter, qu'on disoit y avoir été nourri, avec le mont Dictynéen, situé à l'occident de la même isle, et près de la ville de Cydon.

noms sous lesquels tu es honorée (1), les Crétois ont encore ajouté celui de cette Nymphe.

Cyrène (2) fut aussi ta compagne : tu lui donnas deux chiens, qui jadis, au tombeau de Pélias, lui valurent la victoire (3). Tu permis aussi de te suivre, à la blonde épouse du fils de Dioné (4). La belle Anticlée (5), dit-on, fut également l'objet de ta tendresse. Ces Nymphes furent les premières à s'armer d'arcs flexibles, et de carquois pleins de flèches, en se découvrant toujours l'épaule droite (6) et le sein. Mais tu distinguas sur toutes la fille de l'Arcadien

(1) Littéralement : *Oupi, reine aux beaux yeux, porteuse de flambeaux !* J'ai déjà rendu raison du dernier de ces surnoms. L'étymologie du premier n'est pas si facile à expliquer. Le plus grand nombre des commentateurs penche à croire qu'il est dérivé du mot grec ὀπίζεσθαι, qui signifie *secourir*, et qu'on donnoit ce surnom à Diane à cause de l'emploi qu'elle avoit de secourir les femmes enceintes.

(2) La fille d'Hypsée.

(3) Près d'Iolchos. C'étoit-là que Cyrène, selon la fable, avoit combattu contre un lion et l'avoit terrassé.

(4) Procris, épouse de Céphale.

(5) Anticlée n'est point connue dans la fable. La mère d'Ulysse s'appeloit Anticlée, mais ce ne peut être de cette héroïne que le poëte aït voulu parler.

(6) L'expression grecque est remarquable ; littéralement : *leurs épaules droites étoient indépouillables*, c'est-à-dire, *n'étoient point vêtues*.

Iasus, la légère Atalante, que toi-même instruisis à conduire une meute, à lancer des traits; Atalante, que ne purent mépriser les célèbres chasseurs du sanglier de Calydon, puisqu'elle remporta le prix de la valeur, et que l'Arcadie possède encore les dents de ce monstre: Atalante, dont, au fond des enfers, Hylaüs et l'insensé Rhœcus (1) voudroient en vain, malgré leur haine, calomnier l'adresse; car leur sang, qui teignit les rochers du Ménale, déposeroit contre eux.

Salut ô Déesse vénérable (2), Déesse de mille cités, Déesse du Chésius, de l'Imbrasus (3), Déesse de Chitoné (4); véritable citoyenne de

(1) Deux centaures qui avoient voulu attenter à la pudeur d'Atalante, et que cette héroïne tua à coups de flèches sur le mont Ménale.

(2) Le texte ajoute : *Déesse assise au premier trône*, πρωτόθρονε, autre surnom de Diane, dont je n'ai pu trouver l'étymologie.

(3) Le Chésius et l'Imbrasus étoient, l'un un promontoire, l'autre un fleuve de l'isle de Samos, où Diane étoit spécialement honorée.

(4) Chitoné étoit un bourg de l'Attique. Lorsque Nilée, fils de Codrus, étoit parti, avec une colonie d'Athéniens, pour fonder la ville de Milet, un oracle lui avoit ordonné d'élever à Diane une statue faite de toutes sortes de bois. En passant à Chitoné, le jour où les habitans de ce bourg y célébroient une fête, Nilée vit un grand arbre auquel ils avoient attaché des fruits de toutes les espèces, et ce

Milet; car ce fut toi que Nélée prit pour guide en quittant les rivages de Cécrops. C'est à toi qu'Agamemnon consacra le gouvernail de son navire, pour appaiser ton courroux, lorsqu'enchaînant les vents, tu retenois les Grecs impatiens de saccager Ilion, et de venger leur Hélène (1). C'est à toi que Prœtus éleva deux temples, l'un sous le nom de *Déesse favorable aux filles* (2), parce que tu lui ramenas ses filles errantes sur le mont Azénien (3); l'autre dans la ville de Lussa (4), sous le nom de *la douce Déesse*, parce que tu sus adoucir la rage

fut de cet arbre qu'il fit faire la statue que l'oracle lui avoit ordonné de consacrer à la Déesse. Arrivé à Milet, il y institua une fête solemnelle, que, depuis, les Milésiens, et même leurs différentes colonies, célébrèrent constamment chaque année, sous le nom de fête Niléenne.

(1) Le poëte lui donne l'épithète de *Rhamnusienne*, parce que, selon quelques mythologues, c'étoit à Rhamnuse, petite ville de l'Attique, que Némésis, et non Léda, avoit donné le jour à Hélène.

(2) Telle est la signification du nom grec Κορίνς.

(3) Montagne d'Arcadie.

(4) Petite ville d'Arcadie, où l'on disoit que Mélampus avoit achevé de guérir les filles de Prœtus de la rage qui les possédoit. Ce nom seul de *Lussa*, qui, en grec signifie *rage*, rappeloit la mémoire de cet évènement.

féroce qui les possédoit. C'est à toi que jadis, aux rivages d'Ephèse, les Amazones érigèrent une statue sur le tronc d'un hêtre. Là, tandis qu'Hippo (1) t'offroit un sacrifice, ces femmes, amies de la guerre, dansèrent d'abord, avec leurs boucliers, la danse des armes (2), puis se réunirent en chœur, autour de ton autel. Leurs mouvemens agiles faisoient résonner leurs carquois, et retentir la terre sous leurs pieds. La flûte, cet ouvrage de Minerve, si funeste aux faons, n'étoit pas encore inventée (3); mais le son des chalumeaux leur marquoit la cadence, et l'écho le répétoit jusque dans Sardes et dans Bérécynthe. Dans les âges suivans, on construisit autour de cette statue un vaste temple; le soleil n'en verra jamais de plus beau ni de plus riche; il l'emporte sur le temple même de Pytho. Jadis

(1) Hygin (*fabl.* 224) nomme Otréré, la reine des Amazones que Callimaque appelle Hippo.

(2) La pyrrhique : j'en ai déjà parlé dans les notes sur l'hymne à Jupiter.

(3) Littéralement : *on n'avoit pas encore percé les os de faons.* Les anciens, dans les premiers temps, faisoient leurs flûtes avec les os des jambes des faons. La plupart des mythologues attribuoient l'honneur de cette invention à Minerve, quoique les monumens historiques l'attribuent au Phrygien Hyagnis.

l'insolent Lygdamis (1) menaça d'en piller les trésors. Du fond des climats hyperborées, que la fille d'Inachus a rendu si célèbres, il traînoit à sa suite ces fiers Hippimolges, qui égaloient en nombre les grains de sable de la mer (2). O le plus malheureux des rois! quel étoit son espoir? ni lui, ni aucun de ces barbares dont les chars avoient foulé les rives du Caystre (3), ne devoit

(1) Callimaque veut parler ici de cette invasion que les Scythes firent en Asie vers la trente-sixième olympiade, environ cinq cent trente ans avant l'ère chrétienne. Selon Strabon (*lib.* 1, *p.* 106, B.) Lygdamis, l'un de leurs chefs, périt effectivement, mais loin d'Ephèse, et dans la Cilicie. Hésychius (*voce* Λύγδαμις) dit non-seulement qu'il menaça de piller le temple de Diane, mais qu'il le brûla.

(2) Littéralement : *il avoit amené une armée, égale aux grains de sable, de ces Cimmériens hippimolges qui habitent auprès du détroit de la genisse inachienne.* On sait que le bosphore Cimmérien devoit son nom de bosphore et sa célébrité à la fille d'Inachus, qui avoit traversé la mer dans cet endroit lorsqu'elle erroit dans les pays septentrionaux, sous la forme d'une genisse. Parmi les différens peuples de cette contrée, il y en avoit un qui passoit, chez les Grecs, pour ne se nourrir que de lait de jument, et qu'ils qualifioient pour cette raison *d'hippimolges*, nom qui, en grec, signifie *trayeurs de jument.* Comme je n'aurois pu rendre ce mot dans ma version que par une très-longue périphrase, j'en ai fait un nom propre; quoique dans le texte ce ne soit qu'une épithète du nom général de Cimmérien.

(3) Fleuve de Lydie, qui, prenant sa source près du mont Tmolus et de la ville de Sardes, se jetoit dans la mer près d'Ephèse.

revoir sa patrie; car tes flèches ont toujours défendu ton Ephèse.

Gloire à la Déesse de Munychie (1) à la Déesse des ports et de Phérès (2).

Mortels, craignez de ne pas honorer Diane. Si jadis Oinée négligea de parer ses autels, vous savez quels assauts il eut à soutenir (3). N'allez point la défier dans l'art de prendre un cerf, de lancer un javelot; cet orgueil coûta cher aux Atrides. N'aspirez point aux faveurs d'une Déesse toujours vierge; Orion, Otus (4) en ont trop prouvé le danger. Ne refusez point de danser dans ses fêtes; Hippo ne l'a point refusé sans avoir eu bien des larmes à verser (5).

(1) On appeloit ainsi un des ports de la ville d'Athènes. Diane y avoit un temple.

(2) Ville de Thessalie. Une tradition particulière (*Tzetz. ad Lycophr.*) portoit que la déesse Hécate, qui étoit la même que Diane, y étoit née des amours de Jupiter avec la nymphe Phéra, fille d'Æole.

(3) Callimaque paroît adopter la même tradition qu'Homère sur la fable du sanglier de Calydon. *Voy. l'Iliad. liv. 9, traduit de M. de Rochefort.*

Contre l'Ætolien, le fier Curète armé,
Entouroit Calydon, d'un long siége alarmé.
Sur ces deux nations, Diane mécontente,
Avoit soufflé les feux d'une guerre sanglante.
La fille de Latone avoit vu ses autels.
Négligés par Oinée, en des jours solemnels, etc.

(4) Les fables d'Orion et d'Otus sont connus.

(5) Peut-être faudroit-il lire dans le texte, Ἱππὴ;

Salut, ô puissante Déesse ! sois propice à ton poëte.

car il est vraisemblable qu'il s'agit ici de cette fille du centaure Chiron, nommée Hippé, que Callimaque, dans un autre ouvrage, (s'il en faut croire Hygin, *Poëtic. astron.* c. 18) disoit avoir été métamorphosée en cavale, par un effet de la colère de Diane, irritée de ce que cette Nymphe, qui s'étoit d'abord adonnée à son culte et aux exercices de la chasse, avoit ensuite cessé de l'honorer.

HYMNE SIXIEME.

EN L'HONNEUR DE DÉLOS.

Dans quel temps, ô ma Muse, en quel jour chanteras-tu la nourrice d'Apollon, l'isle sacrée de Délos ? Sans doute les Cyclades méritent toutes d'être chantées, elles sont les plus saintes des isles ; mais Délos veut ton premier hommage. C'est elle qui reçut le Dieu des poëtes au sortir du sein de sa mère ; c'est elle qui l'enveloppa de langes et l'adora la première. Ainsi que les Muses dédaignent le poëte qui ne chante pas les eaux de Pimplée (1), ainsi Phœbus dédaigne celui qui peut oublier Délos. Délos recevra donc aujourd'hui le tribut de mes vers ; et toi, Dieu du Cinthius, applaudis au poëte qui n'aura point négligé ta nourrice.

Délos, terre ingrate, il est vrai, battue des vents et des flots, voit sur ses rives moins de coursiers que de plongeons (2). Inébranlablement

(1) Montagne de Thrace, où l'on voyoit une fontaine consacrée aux Muses.

(2) Oiseaux dont les cris, selon les anciens, annonçoient les tempêtes :

> Que je plains les nochers, quand je vois dans les airs
> Les plongeons à grands cris quitter le sein des mers !

Virgil. *Georg. lib. 11*, trad. de M. l'abbé de Lille.

fixée

fixée dans la mer Icarienne, dont les vagues amoncelées rejettent leur blanchissante écume sur ses bords, elle semble n'être faite que pour servir de retraite à ces hommes errans, qui s'arment contre les habitans de l'onde (1). Toutefois, quand les filles de l'Océan et de Téthys (2) se rassemblent chez leur père, toutes, sans envie, cèdent le pas à Délos. La Corse, bien qu'elle-même ne soit pas sans honneur, la Corse (3) ne marche qu'après elle, ainsi que l'aimable Sar-

(1) J'aurois pu rendre cet endroit d'une manière plus concise, mais la version n'auroit point répondu aux expressions poétiques du texte.

(2) C'est-à-dire, les isles que les mythologues disoient, allégoriquement, être filles de l'Océan et de Thétys; donnant alors le nom de Thétys à la Terre même, quoiqu'ordinairement Thétys passât pour être fille de la Terre. *Schol. Homer. ad Iliad.* 5, *v.* 201.

(3) Callimaque semble ici donner à la Corse le premier rang parmi les isles après Délos, tandis que la plupart des auteurs ne lui assignent que la septième ou huitième place, après la Sicile, la Sardaigne, etc. Les anciens ont parlé bien diversement de la fertilité de cette isle, de la salubrité de l'air qu'on y respire, et du caractère de ses habitans. Le poëte lui donne l'épithète de *Phœnicienne*, parce qu'on croyoit que c'étoit une colonie de Carthaginois, originaires de Phœnicie, qui l'avoit peuplée. *Bochart. de colon. Phœn. lib.* 1, *c.* 32.

daigne, ainsi que l'isle aux rivages prolongés (1), qu'ont peuplée les Abantes, et celle qui, pour avoir accueilli Vénus au sortir de l'onde (2), a toujours ressenti ses bienfaits. La force de ces isles est dans leurs tours : celle de Délos est dans Apollon ; quel rempart est plus ferme ? Souvent le souffle impétueux de Borée renversa les murs et les pierres ; mais un Dieu n'est jamais ébranlé. Heureuse isle, tel est, à toi, ton gardien !

Mais au milieu de la vaste carrière que ta gloire ouvre à mes chants, quelle route suivrai-je pour te plaire ? Dirai-je comment un Dieu terrible, d'un coup du trident que lui avoient fabriqué les Telchines (3), sapa les montagnes, les arracha de leurs fondemens, et les faisant rouler dans la mer, en forma les premières isles ! Dirai-je qu'il les fixa toutes dans l'abîme, par

(1) C'est ainsi qu'on appeloit anciennement l'Eubée, à cause de sa longueur et de son peu de largeur. Le poëte la désigne aussi par le nom de *l'isle Abantiade des Ellopiens*, parce qu'on croyoit qu'elle avoit été originairement peuplée par une nation sortie de la Thrace, nommée les Abantes, et ensuite par une colonie qu'Ellops, fils d'Ion, y avoit conduite. *Aristoph. Nub.*

(2) L'isle de Cypre.

(3) Nom qu'on donnoit dans la fable aux premiers artisans qui avoient forgé le fer.

de profondes racines, pour leur faire oublier le continent, tandis que toi, libre et sans contrainte, tu nageois sur les eaux? Tu t'appelois d'abord ASTÉRIE, parce que jadis, tel qu'un astre rapide, tu t'étois élancée du Ciel au fond de la mer, pour échapper aux poursuites du Dieu de l'Olympe (1); et jusqu'au temps où l'aimable Latone se réfugia dans ton sein, tu n'avois point porté d'autre nom. Souvent le nocher qui, du port de Trœzène (2), faisoit voile pour Ephyre (3) t'appercevoit dans le golfe Saronique (4); et souvent il te cherchoit vainement

(1) Il faut se rappeler ici le récit mythologique d'Hygin, qui dit qu'Astérie, l'une des filles du Ciel et de la Terre, voulant échapper aux poursuites de Jupiter qui l'aimoit, s'étoit métamorphosée en caille, et s'étoit plongée dans la mer, où elle devint une isle flottante, appelée d'abord Astérie, ou Ortygie, (du nom grec de l'oiseau dont la Nymphe avoit pris la figure), et qui ne porta le nom de Délos qu'après qu'elle fut devenue stable. *Hygin. fab.* 53.

(2) J'ai cru devoir adopter la correction proposée par M. Runhckenius, qui pense qu'il faudroit lire ἁλιζάντοιο au lieu de ἀπὸ Ξάνθοιο, l'histoire ni la fable ne faisant mention d'aucun prince ou héros du nom de Xanthus, parmi ceux qui ont illustré la ville de Trœzène.

(3) Ancien nom de la ville de Corinthe.

(4) Ainsi nommé, dit la fable, parce qu'un roi de Thrœzène, appelé Saron, s'y étoit précipité dans un accès de fureur.

au retour : une course légère t'avoit portée vers le détroit où mugissent les flots resserrés de l'Euripe (1), d'où quelquefois, dans le même jour, dédaignant la mer de Chalcis (2), tu avois nagé soit jusqu'aux rochers du Sunium (3), soit jusqu'aux rives de Chio, soit enfin jusqu'aux bords de l'humide Parthénie (4), dans cette plage où les Nymphes de Mycale (5), voisines du royaume d'Ancée (6), t'ont cent fois donné l'hospitalité. Mais après que toi seule eus reçu Phœbus à sa naissance, les nautonniers te donnèrent le nom de Délos, parce que tu cessas de disparoître à leurs yeux (7), et que tu fixas tes racines au milieu des flots Ægéens.

(1) Détroit qui séparoit l'Eubée de la Béotie.

(2) Ville de l'Eubée, située sur l'Euripe.

(3) Promontoire de l'Attique.

(4) C'est ainsi qu'on appeloit anciennement l'isle de Samos; et voilà pourquoi le poëte ajoute en parenthèse, *Samos n'étoit point encore son nom.* On lui avoit donné ce nom de Parthénie, (du mot Παρθένος, qui signifie *vierge*), à cause que Junon, selon la fable, y étoit née, et y avoit passé le temps de sa virginité.

(5) Promontoire de l'Asie mineure, situé à la hauteur de Samos.

(6) Nom du chef d'une des premières colonies qui se soient établies à Samos.

(7) Le nom de Délos, en grec Δῆλος, signifie *manifeste, apparent, visible.*

Tu ne craignis donc point la colère de Junon ? Son terrible courroux éclatoit contre toutes les maîtresses qui donnoient des enfans à Jupiter; mais sur-tout contre Latone, à qui le Destin promettoit un fils que son père devoit préférer à Mars même. Furieuse et transportée de rage, elle-même repoussoit du Ciel cette Nymphe en travail; tandis que par ses ordres, deux gardiens attentifs l'observoient sur la terre. Du sommet de l'Æmus (1) l'impitoyable Mars, tout armé, veilloit sur le continent, et ses coursiers paissoient dans l'antre aux sept bouches, qui sert de retraite à Borée, pendant qu'Iris, du haut du Mimas (2), veilloit sur les isles.

De-là ces deux divinités menaçoient toutes les villes dont Latone approchoit, et leur défendoient de la recevoir. Ainsi vit-elle fuir devant elle l'Arcadie, et le mont sacré d'Augé (3) ; ainsi vit-elle fuir l'antique Phénée (4), et toutes les villes du Péloponnèse voisines de l'isthme ; Ægialée resta seule avec Argos : Latone n'osoit

(1) Montagne de Thrace.

(2) Montagne de l'Asie mineure, située proche la mer, et à la hauteur de l'isle de Chio.

(3) Le poëte désigne ainsi le Parthénius, montagne d'Arcadie, célèbre dans la fable par les amours d'Hercule et d'Augé, dont la naissance de Télèphe fut le fruit.

(4) Ville de l'Arcadie.

point approcher de ces lieux, arrosés par un fleuve trop aimé (1) de Junon. Ainsi vit-elle fuir l'Aonie (2) avec Dircé et Strophie (3) que leur père, le sablonneux (4) Ismène, entraînoit avec lui. Asope les suivit, mais de loin, d'un pas tardif, et tout fumant encore des coups de la foudre (5); et l'*indigène* Mélie (6), épouvantée de voir l'Hélicon secouer sa verte chevelure, quitta ses danses, pâlit, et trembla pour son chêne. O Muse! ô ma Déesse! les Nymphes, en effet, sont donc nées avec les chênes? les Nymphes, du moins, se réjouissent quand la rosée ranime les chênes; et les Nymphes pleurent quand les chênes dépouillent leur feuillage.

Phœbus indigné, quoiqu'encore au sein de sa mère, adresse à Thèbes ces menaces qui n'ont point été vaines. « Pourquoi, malheureuse Thè-» bes, m'obliger à dévoiler déjà ton destin? Ne

(1) L'Inachus.

(2) Ancien nom de la Béotie.

(3) Deux fontaines de Béotie.

(4) Fleuve de Béotie.

(5) On disoit, dans la fable, qu'Asope, fleuve de Béotie, avoit été foudroyé, parce qu'il vouloit soustraire sa fille Ægine aux poursuites de Jupiter.

(6) Le poëte particularise ici le nom générique de Mélie, qui, en grec, signifie *nymphe des bois*, et il lui donne l'épithète d'*Indigène*, c'est-à-dire, *née dans le pays*.

» me force point à prophétiser ton sort. Pytho (1) » ne m'a point encore vu m'asseoir sur le tré- » pied, et son terrible serpent n'est point mort (2). » Ce monstre barbu rampe encore sur les rives » du Plistus (3), et, de ses replis tortueux, em- » brasse neuf fois le Parnasse que couvrent les » neiges. Toutefois je te le prédis, ici, plus clai- » rement que du pied de mon laurier : fuis; » mais bientôt je t'atteindrai : bientôt je laverai » mes traits dans ton sang ; garde, garde les en- » fans d'une femme orgueilleuse (4) ; ni toi, ni » le Cithæron ne nourriront point mon enfance. » Phœbus est saint ; c'est aux saints à lui donner » un asyle ».

Il dit ; et Latone retourna sur ses pas. Mais les villes d'Achaïe, mais Hélice, l'amie de Neptune, et Bure (5), retraite des troupeaux de

(1) Nom qu'on donnoit quelquefois à la ville de Delphes, à cause du serpent Python qu'Apollon avoit tué près de cette ville.

(2) Ce ne fut, selon la fable, qu'après avoir tué le serpent Python, qu'Apollon rendit des oracles à Delphes.

(3) Fleuve de la Phocide, qui couloit au bas du mont Parnasse.

(4) Il désigne ainsi la fameuse Niobé et ses enfans.

(5) Hélice et Bure étoient deux villes de l'Achaïe, qui furent englouties par la mer, vers la cent deuxième olympiade (environ trois cent soixante-dix ans avant l'ère

Dexamène, l'avoient déjà repoussée : elle s'avança vers la Thessalie. Vain espoir! le fleuve Anaurus, la ville de Larisse, les antres du Pélion, tout s'enfuit; et le Pénée précipita son cours au travers des vallons de Tempé.

Cependant ton cœur, ô Junon, étoit encore inflexible. Déesse inexorable, tu la vis, sans pitié, étendre ses bras, et former vainement ces prières: « Nymphes de Thessalie, filles du Pénée, dites » à votre père de ralentir son cours impétueux; » embrassez ses genoux; conjurez-le de recevoir » dans ses eaux les enfans de Jupiter. O Pénée, » pourquoi veux-tu l'emporter sur les vents? » ô mon père, tu ne disputes point le prix de la » course! es-tu donc toujours aussi rapide, ou » ne le deviens-tu que pour moi! et n'est-ce » qu'aujourd'hui que tu trouves des aîles?..... » Hélas! il est sourd.... Fardeau que je ne puis » plus soutenir, où pourrai-je vous déposer? et » toi, lit nuptial de Philyre, ô Pélion, attends- » moi donc, attends; les lionnes même n'ont- » elles pas cent fois enfanté leurs cruels lion- » ceaux dans tes antres? »

Le Pénée, l'œil humide de pleurs, lui répond :

chrétienne.) Le poëte appelle Hélice *l'amie de Neptune*, à cause que Neptune y étoit spécialement honoré. Dexamène, selon quelques mythologues, étoit le père de Déjanire.

« La Nécessité, Latone, est une grande Déesse.
» Je ne refuse point, vénérable immortelle, de
» recevoir vos enfans : bien d'autres mères, avant
» vous, se sont purifiées dans mes eaux. Mais
» Junon m'a fait de terribles menaces. Voyez
» quel surveillant m'observe du haut de ces
» monts; son bras, d'un seul coup, me peut
» accabler. Que ferai-je? faut-il me perdre à vos
» yeux? Allons, tel que soit mon destin, je le sup-
» porterai pour vous; dussé-je me voir à jamais
» desséché dans mon cours, et, seul de tous les
» fleuves, rester sans honneur et sans gloire, je
» suis prêt, c'en est fait, appelez seulement
» Ilithye ».

Il dit, et ralentit son cours impétueux. Bientôt Mars, déracinant les monts, alloit les lancer sur lui, et l'ensevelir sous les rocs du Pangée (1); déjà du haut de l'Æmus il pousse un cri terrible, et frappe son bouclier de sa lance : l'armure rend le son de la guerre, et l'Ossa en frémit; les vallées de Cranon (2) et les cavernes glaciales du Pinde en tremblent, et l'Æmonie entière en tressaille. Ainsi, quand le géant terrassé jadis par la foudre, se retourne sur sa couche, les antres fumans de l'Ætna sont tous ébranlés; les

(1) Montagne située sur les confins de la Thrace et de la Macédoine, et qui faisoit partie du mont Æmus.

(2) Ville de Thessalie, située dans les vallées de Tempé.

tenailles de Vulcain, le fer qu'il travaille, tout se renverse dans la fournaise, et la forge retentit du choc épouvantable des trépieds et des vases. Tel fut le bruit horrible que rendit le divin bouclier. Pénée, toujours intrépide, demeuroit fixe et retenoit ses ondes fugitives; Latone lui cria : « Fuis, ô Pénée, songe à te garantir :
» que ta pitié pour moi ne fasse point ton
» malheur : fuis, et compte à jamais sur ma
» reconnoissance ».

A ces mots, quoiqu'accablée déjà de fatigue, elle marcha vers les isles, mais aucune ne voulut la recevoir; ni les Echinades (1), dont le port est si favorable aux navires; ni Corcyre (2), la plus hospitalière des isles : Iris menaçante, au sommet du Mimas, leur défendoit d'y consentir; et les isles épouvantées fuyoient toutes à l'approche de Latone.

Elle vouloit aborder à Co, séjour antique des sujets de Mérops (3), retraite sacrée de Chal-

(1) Petites isles situées proche de l'Etolie, à l'embouchure de l'Acheloüs; Callimaque est le seul qui en parle avec éloge.

(2) Isle habitée jadis par les Phéaciens, dont Homère, dans l'Odyssée, a tant loué la politesse pour les étrangers.

(3) Héros de la fable qui, selon les mythologues, avoit régné avec gloire dans l'isle de Co.

ciope (1) ; mais Phœbus lui-même l'en détourna.
« O ma mère, lui dit-il, ce n'est point là que
» tu dois m'enfanter ; non que je dédaigne ou
» méprise cette isle. Je sais qu'elle est, plus
» qu'aucune autre, fertile en pâturages et fé-
» conde en moissons. Mais les Parques lui ré-
» servent un autre Dieu, fils glorieux des
» SAUVEURS (2), qui aura les vertus de son père,
» et verra l'un et l'autre continent, avec les
» isles que la mer baigne, du couchant à l'au-
» rore, se ranger sans peine sous le sceptre Ma-
» cédonien (3). Un jour viendra qu'il aura,
» comme moi, de terribles assauts à soutenir ;
» lorsqu'empruntant le fer des Celtes et le ci-
» meterre des Barbares, de nouveaux Titans (4),

(1) Héroïne qui n'est connue dans la fable que par ses amours avec Hercule, dont elle eut un fils qu'Homère appelle Eurypile.

(2) Le poëte désigne ainsi Ptolémée-Philadelphe, fils de Ptolémée-Soter et de Bérénice, que les Egyptiens avoient mis l'un et l'autre aux rangs des Dieux, sous le nom de Dieux *Sauveurs*. Ce prince étoit né dans l'isle de Co.

(3) Ptolémée-Philadelphe, étant petit-fils de Lagus, étoit Macédonien d'origine.

(4) Il parle des Gaulois, et de leur invasion en Grèce, sous la conduite de Brennus, dans la cent vingt-cinquième olympiade, environ deux cent soixante-dix-huit ans avant l'ère chrétienne.

» aussi nombreux que les flocons de la neige, » ou que les astres qui peuplent un ciel serein, » fondront des extrêmités de l'occident sur la » Grèce. Ah! combien gémiront les cités et les » forts des Locriens, les roches de Delphes, les » vallons de Crissa, et les villes d'alentour, » quand chacun apprendra l'arrivée de ces fiers » ennemis, non par les cris de son voisin, mais » en voyant ses propres moissons dévastées par le » feu; quand, du haut de mon temple, on apper- » cevra leurs phalanges, et qu'ils déposeront, » auprès de mon trépied, leurs épées sacrilèges, » leurs larges baudriers et leurs boucliers épou- » vantables, qui, toutefois, serviront mal cette » race insensée de Gaulois; puisqu'une partie » de ces armes me sera consacrée, et que le reste, » sur les bords du Nil, après avoir vu ceux qui » les portoient expirer dans les flammes, sera » le prix des travaux d'un prince infatigable (1)!

(1) Tout le monde sait de quelle manière miraculeuse les historiens disent que la plupart des Gaulois furent exterminés, auprès du temple de Delphes qu'ils vouloient mettre au pillage. Mais Callimaque est le seul qui fasse honneur à Ptolémée-Philadelphe de la défaite d'une partie de ces barbares. Cependant, comme il étoit contemporain, son autorité semble préférable à celle des autres auteurs, tels que Pausanias et Justin, qui n'ont écrit que dans des siècles

» Tel est mon oracle, ô Ptolémée; et quelque » jour tu rendras gloire au Dieu qui, dès le » ventre de sa mère, aura prophétisé ta victoire. » Pour toi, ma mère, écoute mes paroles : il » est, au milieu des eaux, une petite isle remar» quable, qui erre sur les mers; elle n'est point » fixe en un lieu, mais, comme une fleur, elle » surnage et flotte au gré des vents et des ondes: » porte-moi dans cette isle, elle te recevra vo» lontiers ».

Ainsi parla Phœbus, et les isles fuyoient toujours. Mais toi, tendre et sensible Astérie, quittant naguère les rivages de l'Eubée, tu venois visiter les Cyclades, et tu traînois encore après toi la mousse du Géreste (1). Saisie de pitié à la vue d'une infortunée (2), qui succomboit sous le

postérieurs. De plus le scoliaste du poëte vient à l'appui de son témoignage, et nous apprend qu'après le désastre des Gaulois auprès de Delphes, un certain Antigone, attaché à Ptolémée-Philadelphe, engagea le reste de leur armée à se mettre au service de son maître, qui pour lors avoit besoin de troupes. Il ajoute qu'étant arrivés en Egypte, ils conspirèrent secrètement pour s'emparer des trésors de ce prince, et que, leur projet ayant été découvert, ils furent tous mis à mort sur le bord du Nil.

(1) Promontoire de l'Eubée.

(2) Ces deux vers étant visiblement corrompus, j'ai suivi le conseil de M. Ernesti, qui, dans la note où il rend

poids de ses peines, tu t'arrêtes et t'écries : « Junon » menace en vain ; je me livre à ses coups. » Viens, Latone, viens sur mes bords ».

Tu dis, et Latone, après tant de fatigues, trouve enfin le repos. Elle s'assied sur les rives de l'Inopus, qui, chaque année, grossit son cours dans le même temps où le Nil tombe à grands flots des rochers d'Æthiopie (1). Là, détachant sa ceinture, le dos appuyé contre le tronc d'un palmier, déchirée par la douleur la plus aiguë, inondée de sueur, et respirant à peine, elle s'écrie : « Pourquoi donc, cher enfant, tour» menter ta mère ? Ne suis-je pas dans cette isle » errante que tu m'as désignée ? Mais, ô mon » fils, nais, et sors avec moins de cruauté de » mon sein ».

Cependant, inflexible épouse de Jupiter, tu ne devois pas long-temps ignorer cette nouvelle ; bientôt ta prompte messagère accourt hors d'haleine, et te tient ce discours entre-coupé par la crainte : « O toi, la plus puissante des Déesses, » vénérable Junon, Iris est à toi, l'univers t'ap» partient, tu marches égale au roi de l'Olympe :

compte des variantes que les différens manuscrits présentent en cet endroit, dit qu'il ne faut point s'obstiner à chercher le véritable sens de ce que l'auteur n'a peut-être jamais écrit.

(1) Voyez la note sur l'hymne en l'honneur de Diane.

» nous ne craignons ici d'autre Déesse que toi.
» Toutefois, ô reine, apprends ce qui doit ex-
» citer ta colère. Latone est reçue dans une isle,
» elle y détache sa ceinture. Toutes les autres
» l'ont repoussée ; mais Astérie l'a d'elle-même
» invitée : Astérie, vil fardeau de la mer.....
» Déesse, tu la connois ...... mais venge-nous,
» tu le peux, venge tes ministres, qui, pour
» t'obéir, étoient descendus sur la terre ».

Elle dit, et s'assit au bas du trône d'or de la Déesse. Ainsi le chien de Diane, après une course rapide, se repose à ses pieds, les oreilles droites, et toujours attentives à la voix de sa maîtresse. Telle la fille de Thaumas est aux genoux de Junon ; jamais elle ne quitte cette place, pas même dans les instans où le Dieu de l'oubli (1) lui couvre les yeux de ses aîles ; mais, sur les marches même du trône, la tête penchée, elle dort d'un somme léger, sans ôter sa ceinture, ni ses brodequins, crainte d'un ordre subit de sa reine. Junon indignée, frémit et s'écrie :
« Ainsi, du moins, infâmes objets des amours
» de Jupiter, puissiez-vous cacher toujours vos
» plaisirs adultères, et en déposer les fruits, non
» dans l'asyle ouvert aux dernières des esclaves,
» mais dans les antres déserts où les vaches ma-

(1) Le Sommeil.

» rines enfantent leurs petits ! Toutefois, j'oublie » l'injure que me fait Astérie; elle ne ressentira » point un courroux qu'elle a bien mérité par » sa pitié pour Latone. Je lui dois trop, puis» qu'elle n'a point souillé mon lit, et qu'elle a » préféré la mer à mon époux (1) ».

Ainsi parla Junon. Cependant les chantres harmonieux de Phœbus, les cygnes de Méonie, quittant le Pactole (2), vinrent tourner sept fois autour de Délos, et chantèrent autant de fois l'accouchement de Latone. Ce fut en mémoire de ces chants, sept fois répétés, que, dans la suite, le Dieu monta sa lyre de sept cordes. Ils chantoient encore pour la septième fois, et Phœbus naquit. Les nymphes Déliennes, les filles de l'antique Inopus, entonnèrent l'hymne sacré d'Ilithye; la voûte céleste répéta leurs concerts éclatans, et Junon n'en fut point courroucée; Jupiter l'avoit appaisée.

Délos, en cet instant, tout, chez toi, devint or; ton lac (3), en ce jour, ne roula que de l'or; le palmier, au pied duquel Phœbus étoit

(1) Voyez la note sur le V. 37.

(2) Fleuve célèbre de la haute Lydie, autrement appelée Méonie.

(3) Il est souvent fait mention, chez les anciens, de ce lac de Délos, qu'on appeloit le lac Throchoïde, parce qu'il étoit rond.

né,

né, s'ombragea de feuilles d'or, et l'or grossit les flots du profond Inopus. Toi-même élevant, de ton sol parsemé d'or, l'enfant divin, et l'approchant de ton sein, tu t'écrias : « Vaste » univers, qui renfermez tant de villes et de » temples ; continens fertiles, et vous isles qui » les entourez, je ne suis qu'une isle aride ; » toutefois c'est mon nom qu'Apollon portera, » et jamais terre ne sera chérie autant que moi » de son Dieu. Oui, Cerchnis (1) sera moins » aimée de Neptune, la Crète de Jupiter, et » le mont Cyllene (2) de Mercure : je vais » cesser d'être errante. »

Tu dis, et l'enfant suça tes mamelles. Dès-lors tu fus nommée la plus sainte des isles, la nourrice d'Apollon. Jamais Bellone, jamais la mort, ni les coursiers de Mars (3) n'ont

(1) Cerchnis, ou Cenchris, ou, comme on l'appelle plus communément, Cenchrée, étoit l'un des deux ports de Corinthe, l'autre s'appeloit le Léchée.

(2) Montagne d'Arcadie.

(3) Tous les peuples de l'antiquité conservoient un si grand respect pour Délos, que les Perses, même au temps de leur invasion dans la Grèce, où ils se firent un devoir de religion de renverser les temples, et de briser les statues des Dieux des Grecs, parce qu'ils ne les reconnoissoient

approché de tes bords ; mais chaque année les nations t'envoient les prémices et la dixme de leurs fruits. Du couchant à l'aurore, du nord au midi, tous les peuples, jusqu'à ceux qui, les plus antiques de tous, habitent les climats hyperborées, célèbrent des fêtes en ton honneur. Ceux-ci même sont les plus empressés à t'apporter leurs épis et leurs gerbes sacrées ; présens nés dans un climat lointain, et que les gardiens austères de l'urne fatidique (1), reçoivent

point, engagèrent néanmoins les Déliens, que la crainte avoit fait sortir de leur isle, à y revenir ; et qu'ils les laissèrent jouir de tous les avantages de la neutralité, disant qu'ils ne se résoudroient jamais à profaner un lieu qui avoit donné la naissance à deux divinités. Il est vrai qu'Apollon et Diane, étant réputés la même chose que le soleil et la lune, étoient en quelque façon des Dieux communs aux Perses et aux Grecs.

(1) Les Selles, ou les Helles (comme on les appeloit quelquefois) descendans directs d'une peuplade de Pélasges, la plus ancienne des nations étrangères qui se soit établie dans la Grèce, étoient les ministres du temple de Jupiter à Dodone. Ils menoient une vie très-austère, s'abstenant du bain, et couchant sur la dure. Voilà pourquoi le poëte, sans les nommer, ne les désigne ici que par les épithètes χαμαιεῦναι... γηλεχέες, *qui couchent à terre*, et de θεράποντες ἀσιγήτοιο λέβητος, *ministres du vase d'airain qui ne se tait jamais*. On sait que tous les auteurs s'accordent à dire qu'on

d'abord à Dodone, pour les porter ensuite au séjour montueux et sacré des Méliens (1), qui, franchissant la mer, les transmettent aux Abantes (2), dans les plaines charmantes de Lélas, d'où le trajet est court jusqu'à toi, puisque les ports de l'Eubée sont voisins de tes côtes. Les filles de Borée, l'heureuse Hécaërge, Oupis et Loxo, suivies de jeunes hommes choisis sur toute leur nation, t'ont, les premières (3), apporté ces offrandes de la

entendoit perpétuellement dans l'enceinte du temple de Dodone, un bruit semblable au son que rend un vase d'airain quand on le frappe, quoiqu'ils parlent avec diversité de ce qui pouvoit occasionner ce bruit : diversité qui sans doute ne vient, comme l'a remarqué M. de Fontenelle (*Hist. des oracl.*) d'après van Dale, que de l'attention des prêtres à cacher tout ce qui se passoit dans le fond de leur temple.

(1) Petit peuple qui habitoit une contrée entourée de montagnes, située vers l'embouchure du fleuve Sperchius, vis-à-vis de l'isle d'Eubée.

(2) Ancien nom des premiers habitans de l'isle d'Eubée. (Voyez la note sur le vers 20 de cet hymne). Ils habitoient la plaine de Lélas, lieu renommé dans cette isle pour une source d'eau salutaire qu'on y trouvoit.

(3) Tous les auteurs se réunissent pour rapporter, comme un fait constant, qu'anciennement de jeunes filles, suivies

part des blonds Arimaspes (1). Ni les uns ni les autres n'ont revu leur patrie ; mais leur destin fut heureux ; mais leur gloire ne meurt point ; puisque les jeunes Déliennes, (dans ces jours où l'hymen et ses chants effarouchent les vierges) consacrent à ces hôtes du nord les prémices de leurs chevelures, et que les jeunes Déliens leur offrent le premier duvet que le rasoir moissonne sur leurs joues.

Astérie, isle parfumée d'encens ! les Cyclades semblent former un cœur autour de toi. Jamais Hesperus aux longs cheveux n'a vu la solitude ni le silence régner sur tes bords ; mais toujours il y entend résonner des concerts. Les jeunes hommes y chantent l'hymne fameux que le vieillard de Lycie, le divin Olen, t'apporta des rives du Xanthus ; et les jeunes filles y font

de quelques jeunes gens du même pays qu'elles, étoient venus du fond des climats septentrionaux, porter des offrandes à Délos ; et à l'exception de quelque différence dans les noms qu'il donne à ces jeunes filles, Hérodote s'accorde avec Callimaque au sujet des honneurs que les Déliens rendirent à ces étrangères après leur mort, ainsi qu'aux jeunes gens qui les avoient accompagnées.

(1) Nation qui faisoit partie des peuples septentrionaux, compris sous la dénomination générale d'Hyperboréens.

retentir la terre sous leurs pas cadencés. On y voit, chargée de couronnes, la statue célèbre que Thésée et les enfans d'Athènes consacrèrent jadis à Vénus. Échappés à la rage du monstre mugissant que la fille de Minos avoit enfanté, dégagés du tortueux labyrinthe, ils dansèrent, au son des cithares, autour de tes autels, et Thésée lui-même ordonnoît leur danse. Depuis ce temps, c'est son navire, soigneusement conservé, que les neveux de Cécrops envoient tous les ans porter leur hommage à Phœbus (1).

Astérie, isle sainte, isle où l'on a dressé mille autels ! quel nocher dans sa course rapide, traversa jamais la mer Ægée sans s'arrêter sur tes côtes? quelque favorisé qu'il soit des vents, quelque soin qui le presse, soudain il abaisse ses voiles, descend sur tes rivages, et ne remonte sur son bord qu'après avoir mordu le tronc sacré de ton olivier, et fait le tour de ton autel, les mains liées derrière le dos, s'offrant de lui-même au fouet de tes prêtres, en mémoire de ce jeu, qu'une nymphe de Délos inventa jadis pour amuser l'enfance d'Apollon.

(1) C'est ce fameux vaisseau, appelé *Théoris*, que les Athéniens envoyoient tous les ans à Délos.

Salut, ô Délos, divin foyer (1) des isles ! salut à toi, salut à Phœbus, salut à la fille de Latone !

(1) Il appelle ainsi Délos, parce qu'elle est au milieu des isles Cyclades, comme les foyers et les Dieux pénates des anciens étoient communément au milieu de leurs maisons.

FIN DES HYMNES DE CALLIMAQUE.

HYMNE A VÉNUS,

OU

VIGILE DE LA FÊTE DE VÉNUS;

OUVRAGE TRADUIT DU LATIN EN FRANÇAIS.

PRÉFACE (1).

La pièce que je donne ici doit être regardée comme un de ces restes précieux de l'antiquité, qui, quoique défigurés par les outrages du temps, ont cependant toujours conservé des traits respectables. Les monumens, dont les figures et les caractères subsistent dans leur entier, sont à la portée de tout le monde, et avec un peu d'usage et d'intelligence on peut enfin connoître et expliquer à-peu-près ce qui y est écrit ou figuré. Les fins antiquaires ont alors peu d'avantage au-dessus des demi-savans. Leur curieuse critique ne triomphe jamais plus que quand il faut tirer la lumière du centre des ténèbres. Une médaille fruste, un marbre éclaté, une statue tronquée de quelque membre, leur ouvre une carrière digne de leur suffisance et de leur sagacité. Dans une lettre à demi rongée ils trouveront un mot ou même une légende entière. Ils découvriront, ils liront les plus belles choses du monde, là où les yeux

(1) Cette préface du traducteur a été publiée en 1728. (*Note de l'éditeur*).

les plus clairvoyans ne voient rien. Toute la science des autres aboutit à connoître que la pièce est défectueuse; ceux-ci vont bien au-delà, ils suppléent ce qui manque, ils reproduisent ce que le temps avoit détruit, et tirent en quelque façon du néant ce qui n'avoit peut-être jamais eu d'existence.

Tel est l'ouvrage que j'examine aujourd'hui. Pierre Pithou et Claude de Saumaise lui ont donné comme une seconde naissance en l'arrachant à l'oubli, qui le dévoroit lentement depuis bien des siècles. Mais ils le trouvèrent si informe, qu'à peine y paroissoit-il quatre ou cinq vers de suite qui ne fussent altérés. Outre ces deux savans critiques, Jean Vander Doës le fils (*) et monsieur de la Monnoie, y ont fait quelques corrections très-heureuses. Juste Lipse et monsieur l'abbé de Longuerue ont encore été plus loin. Non-contens d'avoir réformé plusieurs endroits, où il ne paroissoit plus ni structure de vers ni même apparence de latin, ils ont de plus ajouté des commentaires dignes de leur érudition. On trouve ceux de Lipse au premier livre (**) de ses questions choisies, et ceux de monsieur de Longuerue

(*) *Janus Dousa filius.*

(**) *Electorum. l. 1. c. 5.*

m'ont été communiqués manuscrits il y a plusieurs années, par une personne d'une naissance et d'un mérite distingués. Quand j'entrepris ce petit ouvrage, je ne croyois pas que d'autres y eussent travaillé, excepté ceux que je viens de nommer. Un de mes amis me communiqua depuis un recueil imprimé à la Haye, en mil sept cent douze, chez Henri Scheurleer. J'y trouvai des notes de Scriverius, de Rivinus et de Weitzius, que je lus attentivement. Il y avoit un petit nombre de corrections assez heureuses, que j'avois osé hasarder de mon chef. Je les ai mises sur leur compte, pour ne pas paroître vouloir m'approprier le bien d'autrui, quoiqu'il fût véritablement à moi. Du reste, c'étoit un fatras d'érudition si ennuyeuse, et de conjectures si extravagantes, que j'ai cru devoir en épargner la connoissance au lecteur.

Après les efforts de tant de savans, il semble que le meilleur parti étoit de s'en tenir là. Cependant j'ai osé travailler d'après eux, et je me flatte que l'on ne désapprouvera pas ma témérité. J'ai employé avec plaisir ce qu'ils ont dit de bon, et je leur en ai fait honneur. Quand ils m'ont paru n'avoir pas bien rencontré, j'ai pris la liberté de proposer mes conjectures au contraire, et j'ai tâché de le faire avec tout le respect dû à leur mérite. J'ai fait plus; j'ai osé attenter sur le texte en plusieurs endroits, où ils n'avoient point tou-

ché; j'ai transposé quelques vers, qui m'ont paru être dérangés; j'en ai retranché quelques autres, que j'ai cru avoir été ajoutés après coup par une main étrangère. Enfin j'ai remanié tout l'ouvrage, et avec les changemens que j'y ai faits, je crois l'avoir mis en état d'être lu, d'être entendu, d'être admiré. On en suivra maintenant sans peine le dessein; on verra le rapport et la liaison des parties qui le composent; on ne trouvera plus ni d'embarras dans les pensées, ni d'obscurité dans les expressions, ni d'irrégularité dans les vers. Enfin je crois pouvoir espérer qu'on me saura quelque gré d'avoir exposé dans tout son jour un chef-d'œuvre, qui ne demandoit, pour ainsi dire, que d'être bien lavé, pour reparoître avec ses beautés naturelles. Dans l'état où j'ai trouvé cette pièce, je me suis cru en droit de hasarder tout pour la rétablir. La critique, dit M. de Longueruë, est le seul moyen qui nous reste, pour corriger les fautes dont ce poëme est plein; *non itaque vetustorum codicum ope, sed solius artis criticæ adminiculo, quibus scatet erroribus, poterit repurgari poemation istud.* Peut-on craindre de trop s'exposer après un garant de cette autorité? La lecture seule de la pièce suffit pour convaincre de la nécessité de recourir à ce remède, et cette raison me fait présumer qu'on fera quelque grace aux conjectures que j'ai osé hasarder.

Le nom de l'auteur est encore un point qui mérite d'être éclairci, et sur quoi les savans sont partagés. Plusieurs tiennent pour Valère Catulle, dont nous avons les excellentes poésies. C'étoit le sentiment commun du temps que les premières éditions parurent, d'où vient que quelques-unes donnent pour titre à cet ouvrage *Pervigilium Veneris, vulgò Catullo adtributum.* D'autres critiques ont recours à un autre Valère Catulle faiseur de mimes, surnommé *Urbanus*, *Urbicus*, ou *Urbicarius*, dont il est parlé dans Martial et dans Juvénal. Quelques-uns prennent parti pour un des Senèques, qui seroit apparemment Florus poëte et historien, nommé en latin *Lucius annœus Florus Seneca*, car c'est ainsi que le portent d'anciens manuscrits. Juste Lipse estime que l'auteur de ce poëme nous est inconnu, et qu'il doit l'avoir composé sur la fin du règne d'Auguste. M. l'abbé de Longueruë en fixe la composition au temps de Claudius ou de Néron, le dernier des Césars, en quoi il convient pour le temps avec ceux qui en font honneur à Sénèque. Saumaise en croit l'auteur contemporain de Solin, et monsieur de la Monnoie le recule jusqu'au troisième siècle. Enfin Scriverius a déterré un certain Luxurius, poëte Africain, qui écrivoit à Carthage du temps de Trasimond, roi des Vandales, et lui adjuge le *Pervigilium*, ce qui est absolument dé-

truit par le vers cent trente-deuxième, où le poëte loue la famille des Césars, éloge qui n'auroit pas été du goût du tyran régnant. Quoi qu'il en soit de tous ces sentimens, il me paroît d'une évidence sensible, que cet ouvrage n'est ni de Catulle de Vérone, ni d'aucun poëte qui ait vécu sous Jules César, sous Auguste, ou même au commencement du règne de Tibère. Le style seul en est une preuve. Malgré toutes les beautés qui en rehaussent le prix, on n'y trouve point cette majestueuse et élégante simplicité des écrivains du beau siècle. Parmi les pensées délicates et ingénieuses qui y éclatent, on remarque je ne sais quelle affectation d'esprit qui se sent un peu de la décadence du bon goût. Quelque brillante et quelque fleurie que soit l'élocution, la latinité n'en est pas toujours exquise. J'en appelle aux connoisseurs qui, quoiqu'en petit nombre, doivent seuls décider en cette matière. Mais quel qu'ait été cet auteur inconnu, on ne peut trop louer la retenue avec laquelle il a traité son sujet. Il est étonnant qu'un poëte, et un poëte payen, ait fait une pièce si mignonne pour une fête si galante, sans qu'il lui ait rien échappé qui puisse alarmer la pudeur. Combien de poëtes de nos jours n'auroient pas eu la même réserve?

Avant que de finir la préface, il me reste à parler de l'occasion qui a fait naître cette pièce,

des vers dont elle est composée, et de la conduite que le poëte y a tenue.

Le titre de *Pervigilium Veneris*, que portent la plupart des manuscrits et des éditions, présente parfaitement toute l'idée du poëme. Les fêtes de Vénus en font le sujet. Il ne nous reste que de legers vestiges de ces fêtes dans les anciens auteurs. Le calendrier romain les met au premier d'Avril. Plaute n'en parle que d'une manière vague et métaphorique dans le *Curculio.* (*) Enfin Plutarque se contente de les nommer au second livre de ses questions romaines. Ovide s'est un peu plus étendu sur ce sujet au commencement du quatrième livre des fastes, et il paroît que ce qu'il en a dit a servi de modèle à ce poëme-ci; mais notre auteur est celui de tous qui en a parlé plus au long, et cette raison doit nous rendre son ouvrage encore plus précieux. Par-là nous apprenons non-seulement que ces fêtes se faisoient au printemps, comme on le voit dans le calendrier, et qu'on y passoit la nuit à veiller en l'honneur de Vénus, comme Plaute le donne à entendre: mais nous sommes instruits encore dans le détail des cérémonies qui s'y observoient, et que je ferai remarquer à mesure que les vers en feront naître l'occasion.

(*) *Quid? Tu Veneri pervigilare te vovisti, Phædrome? Act.* I. *sc.* 3.

Un autre endroit par où cette pièce n'est pas moins singulière, c'est la versification. Une fête si intéressante et si agréable ne devoit être chantée qu'en vers les plus enjoués et les plus harmonieux. Le poëte a fait paroître en cela son excellent goût. Parmi cette nombreuse variété de vers que lui offroit la poésie latine, il s'est arrêté à la composition de mesures et de cadences qui pouvoit le mieux assortir avec l'action qu'il avoit à chanter. En effet, le vers coraïque est peut-être le plus propre de tous à recevoir et à exprimer la douce gaieté d'une muse qui veut badiner avec élégance.

La conduite que l'auteur a tenue dans cet ouvrage, est encore à mon sens une des grandes beautés. Il y a employé tout ce qui pouvoit y donner du prix. La physique, la fable, l'histoire, la poésie lui ont fourni des ornemens qu'il a su placer à propos. Rien n'y est inutile. Tout va au même but. Vénus y tient par-tout la première place, et les accompagnemens qu'on lui donne ne servent qu'à décorer son triomphe. Elle est le principe de toutes les productions de la nature, le printemps lui doit ses grâces naissantes, elle réunit les troupeaux qui font les richesses des bergers, elle anime les oiseaux à former leur tendre ramage, elle fertilise les terres, elle fait le bonheur des hommes et la gloire de l'empire romain.

main. Enfin Vénus est ici représentée comme la reine du monde, mais une reine bienfaisante, qui ne fait sentir son pouvoir que par les trésors et les beautés qu'elle répand avec profusion dans toutes les parties de ce vaste univers. Tel est le tableau raccourci que je présente de la pièce qu'on va lire, et je ne crains point qu'on me reproche de l'avoir flatté.

Pour ce qui est de la traduction, je n'en dirai qu'un mot. Comme c'est une pièce de poésie que je traduis, j'ai tâché de donner à ma prose un air poétique. Elle n'est point littérale : mais j'ai fait en sorte qu'il n'y eût aucun mot nécessaire, qui ne fût rendu au moins équivalement. J'ai essayé d'approcher autant que j'ai pu de cette élégance legère et champêtre de l'original, dont elle fait le principal caractère. C'est la première chose que doit conserver un traducteur, et à quoi il doit tout ramener, fallût-il pour cela sacrifier d'autres grâces moins essentielles. Enfin j'ai pris la liberté d'ajouter quelques liaisons en deux ou trois endroits, et je l'ai fait en peu de mots, que j'ai eu soin de distinguer du texte. Le latin, et sur-tout la poésie, permet ces pensées détachées, que la prose française ne comporte point.

PERVIGILIUM

VENERIS (1).

CRAS amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.
Ver novum, ver jam canorum,
Ver renatus Orbis est.
Vere concordant Amores,
Vere nubunt alites,
Et nemus comam resolvit
E maritis imbribus.
Cras Amorum copulatrix
Inter umbras arborum
Implicat casas virentes
E flagello myrteo.
Cras Dione jura dicit
Fulta sublimi throno.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

Tunc cruore de superno ac
Spumeo Pontus globo
Cærulas inter catervas
Inter et bipedes equos

(1) La singularité de cette pièce nous a déterminés à placer ici l'original à côté de la traduction. (*Note de l'éditeur*).

VEILLÉE

DES FETES

DE VÉNUS (1).

Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux. Le printemps de retour rend la voix aux chantres de nos boccages, et renouvelle la face de l'univers. C'est le temps où l'on forme des engagemens, où les oiseaux se communiquent leurs ardeurs mutuelles, où les arbres arrosés d'une pluie féconde développent leurs feuilles. Demain Vénus doit réunir les amours. Elle dressera des tentes de verdure avec des branches de myrte. Là élevée sur un trône champêtre elle tiendra ses assises. Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

C'est dans cette saison que l'Océan recevant le sang d'un Dieu, et le mêlant à l'écume de ses eaux, produisit la reine de Cythère, et la fit voguer sur la mer pour la première fois au milieu

(1) Nous conservons le titre adopté par le traducteur, quoique celui de *Vigile de la fête de Vénus* convient mieux à cette pièce. (*Note de l'éditeur*).

Fecit undantem Dionem.
  In marinis fluctibus.
Cras amet, qui numquam amavit;
  Quique amavit, cras amet.

Ipsa gemmeis purpurantem
  Pingit annum floribus.
Ipsa turgentes papillas
  De Favonî spiritu
Mulget in toros tepentes,
  Ipsa roris lucidi,
Noctis aura quem relinquit,
  Spargit humentes aquas.
Ipsa jussit manè ut udæ
  Virgines nubant rosæ,
Fusæ aprugno de cruore
  Atque Amoris osculis.
Cras amet, qui numquam amavit;
  Quique amavit, cras amet.

Ipsa Nymphas Diva lucos
  Jussit ire myrteos.
It puer comes puellis,
  Nec tamen credi potest
Esse Amorem feriatum,
  Si sagittas vexerit.
Ite, Nymphæ; ponit arma,
  Feriatus est Amor.

d'une troupe de Nymphes et de monstres marins. Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer ; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

Le printemps doit à cette Déesse l'émail de ses fleurs. C'est elle qui, *sous le nom de Flore*, échauffée par les tièdes haleines des Zéphyrs, répand les richesses de son sein sur les campagnes tapissées de gazon. C'est elle qui distribue ces douces rosées, que la fraîcheur des nuits verse sur la terre. Elle en abreuve le matin les rosiers, pour former dans leur bouton ces fleurs nées du sang d'Adonis, qu'un sanglier trop passionné fit couler par un baiser meurtrier. Cœurs insensibles, laissez - vous demain enflammer ; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

Vénus assemble les Nymphes dans des bosquets de myrte. L'Amour veut avoir part à la fête : mais on se défie de ce Dieu, s'il ne quitte ses armes. Allez, Nymphes, ne craignez rien, il ne veut que se délasser par vos jeux. Il n'a plus ni flèches, ni arc, ni flambeau pour vous nuire. On lui a tout ôté. Mais que dis-je ? Tremblez, Nymphes, tremblez.

Jussus est inermis ire,
  Nudus ire jussus est,
Neu quid arcu, neu sagittâ;
  Neu quid igne læderet.
Sed tamen, Nymphæ, cavete,
  Quòd Cupido pulcher est.
Totus est armatus idem
  Quando nudus est amor.
Cras amet, qui numquam amavit;
  Quique amavit, cras amet.

Compari Venus pudore
  Mittit ad te virgines.
Una res est quam rogamus;
  Cede, virgo Delia,
Ut nemus sit incruentum
  A ferinis stragibus.
Ipsa vellet te rogare,
  Si pudicam flecteret;
Ipsa vellet ut venires,
  Si deceret virginem,
Jam tribus choros videres
  Feriatos noctibus
Congreges inter catervas
  Ire per saltus tuos,
Floreas inter coronas,
  Myrteas inter casas.
Nec Ceres, nec Bacchus absunt,
  Nec poetarum deus.

Dépouillé de tout, l'Amour trouve toujours des armes dans sa beauté. Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

Diane, Vénus vous députe une troupe de jeunes filles chastes comme vous. Quittez aujourd'hui nos campagnes. C'est la seule grace que nous vous demandons. Interrompez pour quelques temps les alarmes de nos forêts. Vénus vous en prieroit elle-même, si votre pudeur ne lui faisoit appréhender un refus. Elle vous feroit volontiers entrer dans nos divertissemens, si l'on osoit proposer à une chaste Déesse d'assister aux fêtes de Vénus. Vous verriez pendant trois nuits une aimable jeunesse libre de tout autre soin se partager en plusieurs bandes, y former des chœurs, se répandre dans vos boccages, se couronner de guirlandes de fleurs, s'assembler sous des cabanes ombragées de myrte. Cérès, Bacchus et le Dieu des poëtes ne manqueront pas de s'y trouver. Souffrez donc que nous passions les nuits entières à chanter les

Te sinente, tota nox est
  Pervigilanda cantibus:
Regnet in sylvis Dione;
  Tu recede, Delia.
Cras amet, qui numquam amavit;
  Quique amavit, cras amet.

Jussit Hyblæis tribunal
  Stare Diva floribus.
Præses ipsa jura dicet:
  Adsidebunt Gratiæ.
Hybla totos funde flores,
  Quantus, Ætnæ campus est:
Hybla florum rumpe vestem,
  Quotquot annus parturit.
Ruris hic erunt puellæ,
  Et puellæ fontium,
Quæque sylvas, quæque lucos,
  Quæque montes incolunt.
Jussit omnes adsidere
  Pueri mater alitis,
Jussit et nudo puellas
  Nil Amori credere.
Cras amet, qui numquam amavit;
  Quique amavit, cras amet.

Cras rigentibus vigentes
  Ducet umbras floribus

louanges de Vénus, et prêtez-lui l'empire des bois. Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

La Déesse veut qu'on lui élève un tribunal orné des fleurs les plus odoriférantes de la Sicile. Là elle dictera ses loix. Les Grâces prendront place à ses côtés. Collines du mont Hybla, offrez à Vénus la fleurissante récolte des campagnes qui environnent le mont Etna, avancez le terme de votre fécondité, et ramassez en cette saison les richesses de toutes les autres. Les Nymphes champêtres, les Déesses des fontaines, des forêts, et des montagnes viendront partager notre joie. Vénus veut qu'elles soient assises autour de son trône. Mais elle les avertit de se tenir en garde contre les surprises de l'Amour tout désarmé qu'il est. Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

L'air, qui depuis sa première alliance avec la terre en renouvelle tous les ans la fertilité

Fertiles qui primus æther
  Copulavit nuptias,
Ut paternis recrearet
  Veris annum nubibus.
In sinum maritus imber
  Fluxit almæ conjugis,
Vultque fetus mistus omnes
  Alere magno corpore.
Ipsa, venas atque mentem
  Permeante spiritu,
Intus occultis gubernat
  Procreatrix viribus;
Perque cœlum, perque terras,
  Perque pontum subditum
Pervium sui tenorem
  Seminali tramite
Imbuit, jussitque Mundum
  Nosse nascendi vias.
Cras amet, qui numquam amavit
  Quique amavit, cras amet.

Ipsa Trojanos penates
  In latinos transtulit,
Ipsa Laurentem puellam
  Conjugem nato dedit,
Moxque Marti de sacello

par les pluies du printemps, répandra demain sur nos fleurs à peine échappées à la rigueur de l'hiver, une ombre fraîche et salutaire, pour leur donner de la vigueur et de l'éclat. Il a déjà fait descendre du ciel ces pluies douces; il a porté avec elles dans le sein de la terre de nouveaux effets de sa tendresse. Il veut, en se mêlant à toutes les parties de ce vaste corps, faire couler un suc nourrissant dans toutes les plantes. *Mais non, c'est à Vénus que nous sommes redevables de tous ces bienfaits.* C'est elle qui a formé l'univers, qui pénètre d'un souffle vivifiant l'ame du monde et toutes les parties dont il est composé, et qui les entretient continuellement par une vertu sécrète. C'est elle enfin qui a répandu dans le ciel, dans la terre, et dans la mer des semences de fécondité, et qui a appris à tous les êtres à se perpetuer par de nouvelles productions. Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

C'est à cette Déesse que l'empire romain doit sa naissance et sa gloire. Elle a uni les Troyens aux Latins par les liens les plus sacrés de la religion et du sang, en amenant en Italie les Dieux d'Ilion, et en donnant pour épouse à

Dat pudicam virginem.
Romuleas ipsa fecit
Cum Sabinis nuptias,
Unde Ramnes, et Quirites,
Proque prole posterâ
Romuli, Patres créavit,
Et nepotes Cæsares.
Cras amet, qui numquam amavit,
Quique amavit, cras amet.

Rura fecundat voluptas,
Rura Venerem sentiunt.
Ipse Amor puer Diones.
Rure natus dicitur.
Hunc ager, quum parturiret
Illa, suscepit sinu;
Ipse florum delicatis
Educavit osculis.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

Ecce jam super genistas
Explicant tauri latus;
Subter umbras cum maritis
Ecce balantûm gregem.
Quisque cætus continetur
Conjugali fœdere.
Et canoras non tacere

son fils l'héritière du roi des Latins. Elle a livré Ilie entre les bras du dieu Mars. Elle a inspiré à Romulus l'enlèvement des Sabines, et pour remplacer la postérité de ce premier de nos rois, elle a donné au monde le peuple Romain, les chevaliers, les sénateurs, enfin des Césars issus de son propre sang. Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

Vénus rend les campagnes fertiles, tout y sent ses approches. Ce fut, dit-on, au milieu des champs qu'elle enfanta l'Amour. La terre reçut du sein de la Déesse ce Dieu naissant; elle lui présenta des fleurs, et forma sa première nourriture de leur suc le plus délicieux. Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

Déjà les taureaux s'étendent sur les genets, les béliers sont couchés à l'ombre au milieu de leurs brebis. L'Amour rassemble chaque troupeau. Vénus veut que les oiseaux célèbrent aussi sa fête par leurs ramages. Les cygnes font retentir les étangs de leur chant. Progné leur répond à l'ombre des peupliers.

Diva jussit alites.
Jam loquaces ore rauco
Stagna cycni perstrepunt.
Adsonat Terei puella
Inter umbram populi;
Ut pures motus amoris
Ore dici musico,
Et neges queri sororem
De marito barbaro.
Illa cantat, nec tacemus;
Meque Phœbus respicit,
Quando feci quod Chelidon.
Nì tacere desinam,
Perderem Musam tacendo,
Quando ver venit novum.
Sic Amyclas, quum tacerent,
Perdidit silentium.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

FINIS.

Elle semble oublier les outrages faits à sa sœur, elle interrompt ses justes plaintes contre un mari barbare; vous diriez qu'elle chante ses amours par les accens les plus mélodieux. Pendant qu'elle chante, j'essaie de l'imiter. Apollon ne désapprouve pas mes efforts. Ma Muse s'attireroit le courroux de ce Dieu, si au retour du printemps elle demeuroit muette. Il en coûta cher aux habitans d'Amicle, pour avoir gardé le silence à contre-temps. *Je mets à profit leur exemple.* Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

Les Fastes d'Ovide.

Hymnes de Callimaque,

Hymne à Vénus.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.





